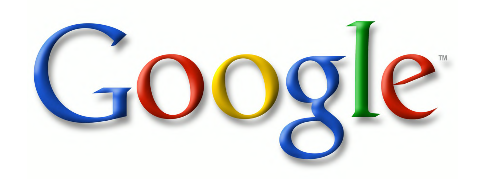

Google

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

LÉGENDE

DE LA VIE ET DES MIRACLES

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

DÉDIÉE

AUX FRÈRES ET SOEURS DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE

ÉCRITE EN LANGUE LATINE PAR SON CONFESSEUR

FR. GIUNTA BEVEGNATI

de l'Ordre des Mineurs

ET TRADUITE

PAR MGR LUQUET

ÉVÊQUE D'HÉSÉBON

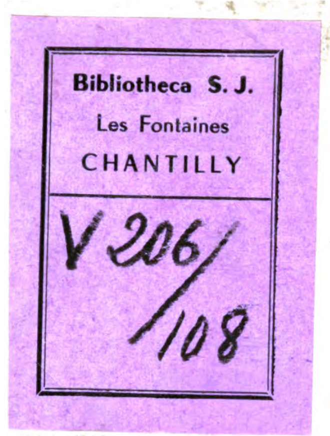


PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1859


Bibliotheca S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY
V 206/108

BIBLIOTHÈQUE

FRANCISCAINE

PROPRIÉTÉ

Vve Poussielgue-Rusand

LÉGENDE

DE LA VIE ET DES MIRACLES

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

DÉDIÉE

AUX FRÈRES ET SOEURS DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE

ÉCRITE EN LANGUE LATINE PAR SON CONFESSEUR

FR. GIUNTA BEVEGNATI

de l'Ordre des Mineurs

ET TRADUITE

PAR MGR LUQUET

ÉVÊQUE D'HÉSÉBON





PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

—

1859

J. M. J.

Cette traduction a été entreprise en commun avec une personne dont l'âme, nous l'espérons, est en ce moment dans le repos de ceux qui ont beaucoup souffert en union à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avions abordé ce travail d'abord avec le désir, avec la douce pensée de glorifier la chère sainte Marguerite; ensuite nous nous proposions de distiller la rosée de l'espérance sur les « plantes sèches du monde (1), » que, suivant la promesse divine, la glorieuse pénitente de Cortone doit faire reverdir dans le cours des siècles.

Nous devions y joindre une étude théolo-

(1) Expressions de la Légende.

gique sur la promesse que Notre-Seigneur répéta plus d'une fois à sa bien-aimée, de la placer parmi les vierges. Saint Pierre Damien (1), saint Bernard (2), Suarez (3) et d'autres nous offraient l'appui de leur autorité pour établir cette possibilité de la réparation virginale dans l'âme, moyennant la pénitence. Nous étions heureux de tendre la main aux pauvres tombés, et de leur montrer que « ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu (4). » Le Seigneur nous arrêta : que son saint nom soit béni! La légende du Père Giunta suffira pour éveiller en plusieurs les sentiments que ces doux récits ont développés en d'autres avec l'ardeur la plus généreuse. Que le rayon divin allume en ces cœurs le désir de la réparation par la souffrance dont brûlait l'âme vraiment crucifiée qui a coopéré à ce travail.

(1) Opusc. XXXVI.

(2) *De Modo bene vivendi*, c. XXII.

(3) *Tract. de Pœnit. com. in quæst.* 89 *S. Thomæ*, art. 3.

(4) Luc., XVIII, 27.

Elle croyait à la résurrection de la vertu virginale en elle, d'après les promesses faites à sainte Marguerite. Elle l'exprime plus d'une fois en des chants du cœur qui tenaient plus du ciel que de la terre. Nous en citerons un qu'elle fit un jour de fête de l'Exaltation de la sainte Croix (1). Son âme était alors plongée dans une mer d'amertume; elle l'exprimait ainsi, en s'adressant à l'instrument sacré de la purification et du salut :

O couche des douleurs, couche de mon amour,
Couche où ma chair s'immole, où mon âme s'enivre,
Couche où mon doux Jésus pour s'endormir se livre,
Donne-moi le sommeil, voici la fin du jour!
Je n'aime plus que toi des choses de la terre.
Dans mon exil mes bras ne tendent que vers toi :
Ouvre pour moi les tiens. Tu ne m'es plus amère,
Couche de la Sagesse, ô couche de mon Roi!
Fais ma dernière joie, ô seule créature!
Avec Jésus amour donne-moi de souffrir.
J'ai touché mon Époux, et déjà je suis pure....
Pour me réveiller vierge il me faut m'endormir,
O mon arbre de vie, ou souffrir ou mourir!

(1) En 1855.

Nous disons ces choses, parce que nous savons à quelle générosité de sacrifices et à quelle sainteté de vie on peut arriver par ce chemin. Que Jésus et Marie, source d'immaculée virginité, bénissent cette traduction ! Que la douce sainte Marguerite et saint François nous soient en aide ! Que les Tiers-Ordres enfin, à qui nous l'offrons aujourd'hui d'une manière plus spéciale et dans toute l'effusion de notre cœur, l'acceptent favorablement. Puissent-ils trouver dans le récit de la vie de la plus élevée parmi leurs sœurs, la force de suivre les préceptes du patriarche séraphique !

Rome, le 17 juin 1858.

† J. P. O. LUQUET,
ÉVÊQUE D'HÉSÉBON.

LÉGENDE

DE LA VIE ET DES MIRACLES

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

J'ai pensé faire une œuvre profitable aux âmes vertueuses en me rendant, selon mon devoir, aux volontés d'un de mes supérieurs, qui réclamait de moi ce travail. Je me suis appliqué à recueillir, sinon tous les faits de l'admirable vie de la dévote Marguerite, ce qui eût été impossible, au moins quelques traits, quelques fleurs choisies dans l'histoire de l'insigne et austère pénitente de Cortone. J'ai réuni en chapitres distincts les vertus sublimes de son âme, les grâces célestes versées si abondamment dans son sein, afin que notre sainte mère l'Église, toujours féconde, toujours florissante et fière de sa fécondité, pût donner en nourriture de nouveaux exemples de sainteté à ses fidèles enfants. J'offre donc ma récolte telle qu'elle est, en priant humblement les sages et savants lecteurs, s'ils rencontraient quelque fait qui ne fût pas mis en son lieu, de l'y replacer eux-mêmes. Pressé par une foule d'autres occupations, en faisant ce travail, je n'ai pas pu, Dieu le sait, en coordonner les éléments avec tout le soin désirable.

Au nom de Notre-Seigneur Jésus crucifié, de qui tout bien procède, je commence en indiquant les chapitres qui composeront cette légende.

I. — De la vie de Marguerite au milieu du siècle.

II. — De sa parfaite conversion à Dieu.

III. — De l'austérité de sa vie et de son amour pour la pauvreté.

IV. — De sa profonde humilité et du mépris qu'elle faisait d'elle-même.

V. — De ses méditations sur la croix de Jésus-Christ, de sa sérénité et de sa patience dans les tribulations.

VI. — De son oraison assidue et de sa contemplation extatique.

VII. — De sa pureté de conscience et de ses fréquentes confessions et communions.

VIII. — De sa douce et maternelle compassion envers tous, et de son infatigable zèle pour le bien des âmes.

IX. — Des révélations qu'elle eut sur son état et sur celui de plusieurs personnes, pendant leur vie et après leur mort.

X. — De son inexprimable crainte du Seigneur en toutes ses œuvres, et de son désir de mourir.

XI. — De sa familiarité admirable avec Dieu et avec les anges, et des promesses qui lui furent faites. — De son heureux passage.

XII. — Des miracles opérés par ses mérites, pendant et après sa vie.

CHAPITRE I

De la vie de Marguerite au milieu du siècle.

I

C'était après l'an de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1277, où la très-dévote Marguerite, pure en son esprit et fervente en son cœur, était allée, en larmes et les mains jointes, se jeter aux genoux de frère Renauld, gardien d'Arezzo, et s'offrir humblement, corps et âme, à l'ordre du bienheureux François. Par d'instantes supplications elle avait obtenu l'habit du Tiers-Ordre du glorieux Patriarche.

Un jour elle priait pieusement devant une image de Jésus crucifié que l'on vénère aujourd'hui dans l'église des Frères-Mineurs, lorsqu'elle entendit une voix lui dire : « Que veux-tu, ma petite pauvre? » Éclairée de l'Esprit-Saint, elle répondit : « Je ne cherche ni ne veux rien autre que vous, mon Seigneur Jésus-Christ. »

II

Une autre fois, pendant qu'elle était en oraison, elle entendit le Seigneur Jésus rappeler à sa mémoire tous les degrés de sa vocation depuis son premier état. « Souviens-toi, lui disait-il, ma petite pauvre, des

grâces multipliées et des lumières que j'ai accordées à ton âme, pour te convertir à moi. Souviens-toi comment, à la mort de celui qui était l'ennemi de ton salut, accablée de douleur, le visage défait, baignée de larmes et vêtue de noir, tu revins toute confuse à Lavisno, dans la maison de ton père. Souviens-toi que, cédant aux instigations de ta belle-mère, il oublia totalement la miséricorde paternelle, et te chassa de sa maison. Privée de conseil et de secours humain, tu ignorais ce qu'il convenait de faire; tu te retiras dans le jardin, tu t'assis au pied d'un figuier, et tu y pleurais. Tu tournais ton regard vers moi en me priant d'être ton maître, ton père, ton époux, ton Seigneur, et tu déplorais humblement ta misère spirituelle et corporelle. Mais au même moment, l'antique serpent te voyant chassée par ton père, à sa honte et pour ta perte, en prit occasion de t'inspirer la présomption de ta beauté et de ta jeunesse. Il te suggéra que, rejetée de la sorte, tu pouvais être excusable de t'abandonner au péché; qu'en tout lieu où il te plairait d'aller et de demeurer, tu trouverais des maîtres riches et voluptueux, qui t'aimeraient à cause de ta grâce extérieure. Mais moi, auteur de ta beauté intérieure, que tu avais déformée et que je voulais rétablir, je me comportai envers toi avec un véritable amour. Par mon inspiration et ma lumière je touchai ta conscience. Je te poussai à te rendre tout de suite à Cortone, et à t'y soumettre à l'obéissance de mes Frères-Mineurs. Ton esprit fut rempli de force, et tu te mis

en chemin. Selon mon commandement, tu te présentas et t'offris aux Frères; tu soumis ton âme avec beaucoup de zèle et de courage à leurs règles et à leurs instructions. Souviens-toi qu'au commencement de cette carrière de salut, tu trouvas la guérison de ton cœur dans la crainte révérentielle et filiale dont je pénétrai ton esprit vis-à-vis les religieux auxquels je te confiais. Cette crainte épouvanta l'ennemi invisible qui avait eu la hardiesse de se présenter à toi à l'heure de ton affliction. En vérité, ne te sentais-tu pas trembler de la tête aux pieds, et ton visage ne se couvrait-il pas de rougeur, lorsque quelque frère de l'ordre de ton bienheureux Père paraissait à l'église, en quelque maison ou dans la rue? Tu n'osais ni t'asseoir, ni parler en leur présence. Souviens-toi comment j'ai ordonné ton âme; comment je t'inspirai dès lors un parfait mépris des ornements mondains, et te détournai peu à peu, pour mon amour, du commerce le plus légitime avec les créatures. Souviens-toi que ton corps, accoutumé aux délices, fut réduit par ma grâce à l'abstinence non-seulement des mets délicats, mais encore des mets les plus communs. Souviens-toi que, fortifiée par cette même grâce, tu t'es macérée par des jeûnes continuels; tu as rejeté la mollesse des vêtements; tu as choisi avec joie pour ton repos les couches les plus dures, tantôt une claie d'osier ou de planches, tantôt la terre nue avec une pierre ou un morceau de bois pour oreiller. Souviens-toi de la libéralité avec laquelle je daignai t'accorder le don précieux de la sainte crainte, d'une

douleur et de larmes continuelles. Plongée dans cet océan d'amertume, tu interrogeais les Frères-Mineurs, auxquels je t'avais remise, et les séculiers eux-mêmes, pour savoir si moi, ton Père et ton Seigneur, je ne te retirerais pas du malheureux exil où tes péchés t'avaient conduite; si je ne ferais pas éclater un jour envers toi ma miséricorde; si je ne te rappellerais pas dans la patrie. Tes douloureux gémissements et tes profonds soupirs les faisaient pleurer avec toi. N'oublie pas combien je me montrai indulgent à ton égard, et avec quelle bonté merveilleuse je changeai en douceur l'amertume de tes larmes, alors que, pleine de componction, tu commenças à en verser d'abondantes en méditant sur le mystère de ma naissance d'une mère vierge, sur les sublimes priviléges de cette vierge mère, et en célébrant les solennités des saints. Tels furent les principes de ta conversion, après la mort de celui qui t'avait séduite et qui te retint neuf années, contre ta volonté, dans les piéges qu'il avait tendus à ta pureté et à ton honneur. Souviens-toi, ma pauvre enfant, de ton passage pendant la nuit au milieu des eaux, où l'antique ennemi aurait voulu te faire périr... Et tu allais alors renouveler les supplices de ma Passion! Mais je ne mis pas en oubli ma paternelle clémence; je te gardai et te préservai du danger que tu courais. Souviens-toi aussi que, lorsque le monde te plaisait encore et que tu vivais dans les ténèbres du péché, je me fis, moi, le maître infaillible, ton précepteur; je te donnai dès lors une maternelle

compassion envers les pauvres et les affligés; je t'inspirai tant de goût pour la retraite et la solitude, qu'enflammée de dévotion, tu te disais en certains lieux : « Oh ! qu'il serait délicieux de se livrer ici à l'oraison ! avec quelle ferveur on y chanterait les louanges de Dieu ! Dans quelle paix et quelle sécurité on y entreprendrait l'œuvre d'une salutaire pénitence ! » Souviens-toi que tu étais encore dans les ténèbres, quand, te trouvant seule dans une maison ou dans une chambre, tu te sentais illuminée d'un rayon de ma grâce, et tu déplorais tes égarements : si tu étais alors saluée par quelque personne noble ou du peuple, de la ville ou de la campagne, tu la reprenais et tu lui disais que, connaissant ta vie criminelle, on devait non-seulement te refuser le salut, mais encore se garder de t'adresser la parole. Souviens-toi qu'au temps où je t'arrachai à ton malheureux état, je te procurai, par une faveur spéciale, la protection et la compagnie de deux nobles et pieuses dames, Marinaria et Raneria. Souviens-toi qu'après t'être appliquée à conserver et à accroître la beauté de ton corps par des soins qui m'offensaient, tu commenças à la mépriser, à la détester, et tu ne cherchas plus qu'à en effacer les derniers vestiges, par l'abstinence, en te frottant avec de la suie, en te meurtrissant avec des cailloux, en faisant couler ton sang dans tes flagellations volontaires. Souviens-toi enfin que le feu de mon amour t'a transformée en moi; et, pour mieux te rapprocher de moi, par une plus complète séparation du siècle, tu as

bien souvent demandé, avec des larmes et d'instantes prières, l'habit de la pénitence au gardien des Frères-Mineurs de Cortone. »

III

Mais par quelles raisons les frères différèrent-ils à donner à Marguerite cet habit du Tiers-Ordre? Sans doute parce qu'ils doutaient de sa constance, et aussi parce qu'elle leur semblait trop avenante et trop jeune. Avec le temps ils virent qu'elle était unie inséparablement à Jésus-Christ; ils remarquèrent qu'elle avançait de plus en plus dans la ferveur, et ils l'entendirent leur parler ainsi : « Mes Pères, vous à qui j'ai été recommandée par le Seigneur, ne doutez pas de moi. Si je devais demeurer dans un désert pendant toute ma vie, j'aime tant mon Dieu, et le Tout-Puissant fortifie de telle sorte mon esprit, que je ne redouterais aucune créature, ni aucune tentation, par l'espérance que j'ai dans le Seigneur, dont la grâce m'a rappelée à lui. Vous m'avez vue, ô mes Pères, fuir le monde, et ne fréquenter que des personnes pieuses; vous m'avez vue réformer ma vie, par la grâce de Jésus-Christ. Pourquoi craignez-vous encore? pourquoi différez-vous de me revêtir des livrées de la religion ? »

Touchés de ce langage, les frères accordèrent à Marguerite l'habit du Tiers-Ordre, pour l'amour de Celui qui l'avait déjà revêtue de sa vertu. Quant à elle, depuis ce changement dans sa mise extérieure,

elle s'étudia toujours davantage à orner intérieurement son âme, comme le verra le lecteur pieux qui parcourra les chapitres suivants.

Sans le savoir, elle avait annoncé à l'avance cette admirable conversion. Quand ses compagnes et ses amies dans le siècle lui disaient au sujet de ses frivolités : « Et qu'en sera-t-il de vous, Marguerite, après tant de vanités ? » elle leur répondait : « Un temps viendra où vous m'appellerez sainte, parce que je le serai devenue; et vous me visiterez un bourdon à la main et la besace de pèlerin sur les épaules. »

Nous voyons se vérifier cette parole; car des hommes de divers lieux, et aussi une multitude de femmes accourent visiter dévotement son tombeau, et prier près de ses reliques.

CHAPITRE II

De sa parfaite conversion à Dieu.

I

A peine Marguerite eut-elle reçu des Frères-Mineurs l'habit de la pénitence, que, par l'effusion du Saint-Esprit, on la vit changée en une nouvelle femme. Le feu du divin amour l'avait transformée; elle chercha avec diligence un lieu solitaire où elle pût vivre cachée à tous, et fuir les occasions de

parler des choses terrestres. Cette nouvelle Madeleine n'avait d'autre désir que de s'unir intimement au Roi des siècles par la méditation, la prière, les larmes et les jeûnes. La flamme de la charité qui la consumait, la portait à se priver de tout ce qui a coutume de causer quelque plaisir à l'âme ou au corps, afin que, crucifiée au monde, elle en pût venir à le mépriser. Non contente de prendre la terre nue pour reposer ses membres fatigués, elle cherchait à exténuer sa chair par les fréquentes effusions de son sang et par un jeûne non interrompu. Jamais avare ne fut avide de l'or comme elle l'était de sa propre destruction. Pour se faciliter les veilles pendant la nuit, elle posait seulement de temps à autre sa tête languissante et affaiblie par les jeûnes et les larmes, sur une rude pierre ou sur du bois. Elle prolongeait sa fervente oraison au milieu des pleurs, depuis la première veille de la nuit jusqu'au jour, à l'heure de None. Son âme était transpercée par la violence de la douleur au souvenir de ses fautes passées, ou à la mémoire de Jésus crucifié; elle demeurait clouée spirituellement à sa croix; elle éclatait en sanglots ou poussait des soupirs si excessifs, qu'elle craignit plus d'une fois d'en mourir, qu'elle en perdait très-fréquemment les sens et la voix, tombant dans de mortelles défaillances.

Cette véritable amante de la chasteté s'était choisi une petite et pauvre cellule à l'abri des bruits du monde, quoique contiguë à l'habitation des nobles dames ses bienfaitrices, afin de pouvoir y vivre dans

une paisible obscurité. C'est là qu'elle s'offrait d'elle-même en sacrifice au Seigneur.

Sa chair, naturellement d'une éclatante blancheur, devenait livide à force de flagellations et de coups dont elle se frappait cruellement pour l'amour de Celui qui a guéri nos plaies par ses blessures. Marguerite disait éprouver plus de joie de la destruction de son corps qu'elle n'en aurait ressenti à se voir élevée sur le trône impérial; c'est pourquoi elle ne se contentait pas de la demander au Seigneur, mais elle y travaillait en outre avec ardeur par tous les moyens.

Mais on n'arrive que d'échelon en échelon au plus haut degré des vertus, et les nouveaux convertis doivent être animés à la ferveur peu à peu et avec douceur. Je crois donc utile de rapporter les différents degrés du jeûne de Marguerite, afin que les faibles de ce siècle ne craignent pas de soumettre à leur tour leur chair à l'esprit. Aussitôt qu'elle fut entrée dans la voie du salut, elle ne laissa pas que de pratiquer le jeûne et l'abstinence, même les jours libres où la sainte Église ne les prescrit pas: elle assaisonnait ses aliments avec de la graisse, mais sans manger de viande. Peu de temps après, parvenue à mieux goûter les délices du divin amour, elle ne voulut plus faire usage de rien de gras, et ne prit plus que de l'huile pour assaisonnement. Ayant ensuite résolu de se nourrir, elle et son fils, par le travail de ses mains, l'humble Marguerite se consacra à l'assistance des nobles dames de Cortone, au

temps de leurs couches. Quoiqu'elle eût à leur préparer des mets délicats, en rapport avec leur état, elle continuait pour elle-même ses jeûnes comme si elle se fût trouvée dans le carême. Là où d'autres chantaient pour la récréation des malades, elle se tenait à l'écart et fondait tellement en larmes, que ceux qui chantaient ne pouvaient s'empêcher de pleurer eux-mêmes, et d'interrompre leurs chants pour partager sa douleur. Voilà cette Marguerite qui parlait d'une manière si pathétique à ceux qui l'entouraient de la miséricorde ou des rigueurs de la justice divine, qu'il n'y en avait point parmi eux dont le cœur, quelque attaché qu'il fût aux plaisirs du siècle, pût résister à l'entraînement de sa parole, et se défendre de la componction et du repentir. Mais pour que l'on connaisse l'humble discrétion de Marguerite, nous devons dire que, tout en s'astreignant à un jeûne si rigoureux, elle ne souffrait pas que dans la maison des dames qu'elle soignait, personne se donnât la peine de lui préparer une nourriture particulière. Tandis que les autres mangeaient de la viande, elle, qui s'en abstenait, se contentait de prendre en petite quantité des aliments communs qui étaient servis sur la table. Sans manquer à l'assistance qu'elle devait à l'accouchée, elle récitait, avec la plus grande exactitude et sans la moindre omission, les Heures canoniales et d'autres pieuses prières qu'elle y ajoutait, à la louange du Seigneur. Placée en de tels lieux et en de semblables circonstances, Marguerite, jeûnant et pleurant, veillant et

s'adonnant au travail, était vraiment un lis parmi les épines, un flambeau brillant au sein des ténèbres, un bijou d'or mêlé à la poussière ; et cependant jamais elle ne se permettait de juger ceux qui mangeaient et buvaient, qui vivaient dans l'allégresse ou dormaient dans l'oisiveté. Elle préparait le bain aux nobles dames, et, pour elle-même, elle se lavait de ses larmes ; elle en inondait chaque nuit le lit de sa conscience, et en vertu d'une continuelle douleur, elle ne cessait de purifier mystérieusement son âme dans le sang de Jésus-Christ. En une de ces circonstances, pendant qu'elle faisait oraison, une jeune mère qu'elle soignait la vit soulevée de terre.

II

Mais ces occupations assujettissantes empêchaient Marguerite de se consacrer aussi parfaitement qu'elle le désirait au service de Jésus-Christ, et la privaient souvent de l'assistance à la messe et aux prédications. Elle résolut de quitter le service des dames et de se tenir plus disposée à recevoir les consolations célestes. Elle souhaitait en même temps pouvoir prêter aux pauvres les secours de sa charité. Elle pria un pieux et libéral seigneur de l'aider à l'accomplissement de son désir. Cela se passa sous le toit d'une dame nommée Diabella, où le Père des miséricordes et des lumières répandit en Marguerite un tel don de miséricorde et de compassion envers le prochain, qu'elle parvint à décider la propriétaire

à changer cette maison en hospice ou hôpital pour les pauvres. Marguerite mit tout son cœur à ce nouvel établissement; elle voulut qu'on n'y épargnât rien pour soulager plus amplement les malheureux. Pleine de gratitude envers les guides de son âme, elle disposa et ordonna que cette maison fournît toujours le nécessaire à l'infirmerie des Frères-Mineurs de Cortone. Cette mère véritablement miséricordieuse, si attentive au soulagement de l'indigence d'autrui, ne permit jamais que quoi que ce fût des ressources de l'établissement fût réservé pour ses propres besoins, si pressants qu'ils fussent. Ce fut dans cette maison que le Père des miséricordes combla le cœur de Marguerite d'une telle effusion de douceurs et de consolations, qu'il allait parfois jusqu'à descendre lui-même près d'elle, pour la fortifier par de divins entretiens, ou bien il lui accordait la conversation des saints anges, ou encore il restait à ses côtés, combattait pour elle et domptait l'antique ennemi.

III

La très-dévote Marguerite faisait chaque année une fête aux pauvres, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, qu'elle avait choisi pour son protecteur: avec le produit du travail de ses mains elle leur préparait un repas, tandis qu'elle restait privée du nécessaire, ainsi que son fils. Ame fervente! elle suppliait en même temps son Père saint François de lui obtenir de Jésus-Christ, par ses mérites,

en gage de particulier amour, l'indulgence plénière de tous ses péchés. Dès les premières années de sa conversion, quelque faible et maladive qu'elle fût, elle ne prenait jamais de laitage ni d'œufs, même hors du temps du carême; pendant la sainte quarantaine, elle s'interdisait l'usage de toute espèce de poisson; bien plus, tous les aliments qu'on lui donnait, et dont elle pouvait se passer dans le moment, elle se hâtait de les distribuer aux pauvres, en pleurant de pitié sur leur misère, sans rien réserver pour ses propres besoins. La bonté compatissante de cette mère des malheureux était si connue, que les pauvres et les indigents s'abstenaient de frapper à la porte des riches, et accouraient en foule à celle de la petite cellule, dans laquelle il y avait pourtant si peu et où il n'y avait souvent presque rien! Les pieuses dames dont l'habitation était contiguë s'alarmaient de cette affluence, et s'efforçaient d'éloigner les mendiants de l'humble asile de Marguerite, afin qu'il lui restât quelque chose pour se nourrir. Celle-ci en éprouvait un grand déplaisir; car elle avait véritablement pour les pauvres des entrailles de charité.

Comme elle n'était pas encore absolument recluse, elle se rendait d'ordinaire chaque matin, avec dévotion, à l'église des Frères-Mineurs; elle y demeurait en prières, les jours où le commun des fidèles n'est pas tenu au jeûne, jusqu'à l'heure de tierce; elle regagnait alors en silence sa cellule, dont elle fermait la porte, s'appliquait un peu au travail, et la

plus grande partie du temps à l'oraison. La crainte de Dieu, principe de la sagesse, occupait son esprit et la faisait s'abstenir de regarder personne en face, ou de s'entretenir des choses extérieures. S'il arrivait que pendant la journée elle eût dit ou entendu quelques mots des affaires du siècle, la nuit suivante elle n'osait plus, dans l'oraison, rechercher auprès du Seigneur les douceurs accoutumées; elle pleurait avec grande tristesse intérieure, et passait la nuit entière sans repos. Elle se sentait consumée par l'intensité de sa douleur; elle se frappait la poitrine; elle priait à haute voix, comme une femme dans le travail de l'enfantement, et ses voisins étaient quelquefois réveillés par les bruyantes manifestations par lesquelles elle exhalait l'affliction de son âme.

L'amertume ne prend fin que dans la douceur, comme le froid ne cède qu'à la chaleur. Marguerite, oppressée de repentir, rappelait son âme à la méditation de la croix et des opprobres du Rédempteur; elle s'abandonnait, en se retraçant les supplices de son Jésus, à des larmes qui adoucissaient sa propre amertume. Cette méditation sur la passion du Seigneur produisait en elle des effets extrêmement vifs : elle déchirait ses vêtements et se meurtrissait même parfois le visage à force de se souffleter, ou bien elle s'ensanglantait les épaules avec des cordes armées de nœuds, pour l'amour de Celui sur les épaules de qui sont retombés tous les fléaux que se sont attirés les pécheurs. Au milieu des pleurs et des soupirs que lui arrachait la vue de ses

offenses ou le souvenir de la passion de Jésus-Christ, elle n'oubliait pas que le signe le plus évident d'un véritable amour est dans l'exercice des bonnes œuvres opérées avec droiture. Pour mieux arriver à rejeter les mauvais restes de sa vie ancienne, et mieux expier les vains honneurs qu'elle avait recherchés autrefois dans le siècle, elle se mit à parcourir la ville en mendiant, sans entrer jamais dans les maisons et sans regarder personne en face. Si quelque dame voulait lui donner un pain entier, elle le refusait, dans la crainte qu'il ne lui fût offert par une estime spéciale et personnelle; mais sa tendresse maternelle pour les pauvres le lui faisait accepter aussitôt, si on le lui présentait pour l'amour d'eux. Elle leur avait donné par charité tous les ustensiles et tous les vases de sa petite maison, et par amour de la pauvreté elle s'était réduite à n'avoir plus pour déposer le pain réservé à son usage qu'un vase cassé, recouvert d'une pierre.

Elle accomplit si parfaitement l'enseignement évangélique, que pour l'amour de son divin époux elle négligea jusqu'à son fils unique, et lui préféra, par un effet de la charité de Jésus-Christ, les pauvres, les orphelins et les délaissés, en faveur desquels elle se priva souvent elle-même du nécessaire. Les séculiers n'osaient approcher de sa demeure, parce qu'elle parlait très-rarement à qui que ce fût dans sa cellule, et aussi parce qu'on savait comment elle préférait l'éternel amour à l'enfant de ses entrailles, au point de ne pas vouloir lui pré-

parer d'aliments cuits, pour ne pas interrompre son oraison. Elle lui parlait fort rarement. Une fois pour toutes elle s'était contentée de lui donner cet avis : « Mon fils, quand tu rentreras à la maison, tu prendras en silence les aliments crus que tu trouveras : il ne convient pas que j'emploie pour toi le temps que je dois consacrer aux louanges divines. » Quoiqu'elle agît de la sorte envers son fils, elle préparait de la viande, du poisson et d'autres mets pour les pauvres de Jésus-Christ ; elle ne croyait pas y perdre son temps, car cette occupation lui était suggérée, disait-elle, non par la chair, mais par l'esprit. Lorsque Marguerite n'avait aucune espèce d'aliments à distribuer aux indigents, elle leur procurait des chemises, des couteaux, des ceintures, des vases, des verres, du bois de chauffage, des tuniques, d'autres vêtements et des couvertures de lit. Si tout lui manquait, elle en venait à découdre les manches de son propre habit, et donnait jusqu'au voile de sa tête ; elle se priva ainsi quelquefois de son chapelet, de sa ceinture, du vase dans lequel elle mettait de l'eau bénite, et enlevait jusqu'à l'écorce des pièces de bois qui soutenaient le toit de sa maison. Son fils était le seul dont elle ne prît aucun soin, comme si elle eût oublié son affection maternelle. Cette différence était sensible, surtout lorsque dans les solennités des saints elle invitait et servait les pauvres, sans rien réserver pour elle ni pour son fils.

IV

Plus tard Marguerite, touchée d'une nouvelle impulsion divine, ne se contenta plus de la rigueur de ses premiers jeûnes : elle commença à faire usage d'herbes seules, sans aucun assaisonnement; puis elle rejeta les aliments cuits, à l'exception du pain, qu'elle mangeait en pleurant, et auquel elle joignait quelques noisettes ou amandes. Une pareille austérité ne dura pas seulement quelques jours ou quelques mois : Marguerite y persévéra plusieurs années ; elle demeurait à jeun, sans interrompre son oraison, jusqu'à l'heure de none et quelquefois de vêpres. Avec la passion du Seigneur, elle pleurait les péchés du prochain, animée d'une douleur si violente, que ses yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite, et que le sang en jaillit plus d'une fois avec ses larmes. En ces moments, son visage se couvrait d'une sueur et d'une pâleur extraordinaires qui faisaient craindre que son âme ne se séparât de son corps.

Si l'on ne désespère pas du salut d'un homme qui confesse ses péchés une fois l'année, uniquement pour accomplir le précepte de l'Église, ou au moins à l'article de la mort, qui pourrait craindre pour Marguerite, elle qui ne se lassait jamais de s'accuser, non-seulement de ses fautes, mais encore de ses vertus mêmes, dans lesquelles, dans son humilité, elle ne trouvait que des vices ! Pour se rendre plus digne du royaume céleste, elle avait défendu à son fils d'oser nommer

en sa présence aucun des parents de son père : elle ne pouvait ni ne voulait en aucune façon se souvenir d'eux, parce qu'elle avait entièrement reposé son cœur en Jésus-Christ. Chaque fois qu'elle se laissait surprendre à entendre ou à dire quelque chose qui ne fût pas profitable au prochain ou pleinement agréable à Dieu, bien qu'elle en eût retiré un avantage réel pour elle-même, saisie d'inquiétude, elle tombait dans un mortel abattement, perdait la parole et jusqu'à la chaleur naturelle. « L'éternel Époux est très-jaloux, disait-elle ; il examine attentivement les âmes qu'il a créées. Des actions que nous croyons vertueuses sont à ses yeux infectées de vices secrets, et il arrive que ce dont nous espérons une récompense mérite d'être éternellement puni. »

V

Marguerite écoutait avec la plus grande attention les leçons de la divine parole, qui instruit et illumine. Les jours de dimanche ou de fête, lorsqu'on prêchait dans l'église des Frères de son Père, saint François, elle ne rompait pas le jeûne avant la prédication, même quand il fallait attendre jusqu'à l'heure de none : elle tenait ainsi son esprit plus dispos et plus libre pour recevoir la vérité, et son âme jouissait mieux de sa propre ferveur. Une chose qu'il faut signaler à l'attention, et qui doit exciter l'émulation des personnes qui aspirent à la perfec-

tion, c'est que nul n'envia jamais la fortune d'autrui comme Marguerite désirait le sort des malades, des mendiants, des misérables et des affligés. « Si je pouvais, disait-elle une fois à son confesseur, délivrer de leurs peines tous ceux qui sont assiégés et oppressés d'angoisses, je le ferais volontiers, et je me chargerais avec plaisir de leurs tribulations. » Elle était un jour renfermée dans son humble cellule; elle priait, soupirait et jeûnait, en confessant devant Dieu ses fautes; elle gémissait sur son exil, poussait des cris de détresse, et admirait la patience du Sauveur, qui l'avait si longtemps et si miséricordieusement supportée malgré ses grandes offenses : c'était le jour qui suit la fête de saint Thomas apôtre. Pendant qu'elle était plongée dans une fervente oraison, elle entendit en esprit Jésus-Christ son époux; il lui disait avec une singulière bonté : « Ma pauvre petite Marguerite, ne va plus dorénavant par Cortone demander l'aumône. Sans détourner tes pas, rends-toi directement à l'église de mes élus, les Frères-Mineurs, pour entendre leurs messes et leurs prédications; car je t'ai recommandée à eux, et je leur ai remis d'une manière toute particulière le soin de ton salut; ne doute pas de la rémission entière de tes péchés. J'ai déjà fait de toi une lumière merveilleuse pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres de leurs vices; je t'ai remplie d'un feu divin pour échauffer les chrétiens froids, afin qu'ils m'aiment et me suivent dans un esprit de ferveur; déjà j'ai fait de toi un exemple à proposer aux pé-

1*

cheurs : car tu leur prouves évidemment que si, prévenus de mes inspirations et de mes bons mouvements, ils ne résistent pas, si, assistés de ma grâce, ils veulent se disposer à l'œuvre de leur justification, je suis prêt à user envers eux de miséricorde, comme j'en ai usé envers toi. C'est pourquoi, ma pauvre enfant, je te confie toi-même, comme une épouse chérie, à la direction et à la garde de mes Frères-Mineurs; je les charge de te protéger et de t'instruire pour mon amour, en quelque lieu que tu demeures. En récompense de leur attentive sollicitude pour l'œuvre de ton salut, leur Ordre entier obtiendra dans le monde un lustre nouveau.» A ces paroles de Jésus-Christ, Marguerite fut pénétrée de joie; comme une fille dévouée à ses Pères, elle recommanda leur Ordre au Père céleste. Il daigna agréer sa prière et lui répondre avec une paternelle clémence : « Je suis avec toi dans tes désirs, et les Frères que tu m'as recommandés sont ces élus que j'aime d'une intime charité. »

VI

La servante de Dieu désirait s'unir inséparablement au Père céleste à titre de fille véritablement adoptée, et recevoir de lui un signe de particulier amour. Elle commença à demander au Seigneur, par d'humbles prières accompagnées de larmes, quand il daignerait lui accorder le nom de *fille*, au lieu de celui de *pauvre petite* qu'il lui donnait d'ordi-

naire. Celui qui aime les hommes d'un amour inextinguible lui répondit aussitôt, du ton d'un juge sévère ou d'un maître qui corrige : « Tu ne peux pas encore recevoir de moi le nom de fille; car tu es la fille du péché. Lorsque par une nouvelle confession générale tu te seras entièrement purgée de tes vices, je te mettrai au nombre de mes filles. » Cette réponse remplit Marguerite d'une crainte si vive, que, toute baignée de larmes, elle fit cette humble prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la vraie lumière qui dissipe les ténèbres, vous qui voyez tout et à qui nul secret ne peut rester caché, daignez me faire connaître tous les replis de mon cœur, afin que je puisse me purifier par une confession complète, que je mérite votre miséricorde, que je reçoive de vous le nom de fille, et que je le sois véritablement. » L'heureuse Marguerite avait à peine terminé, que l'éternelle vertu, qui l'instruisait intérieurement, rappela à son esprit toutes ses offenses passées, dont elle ne s'était pas encore suffisamment accusée; elle connut distinctement jusqu'à la moindre de ses pensées, et jusqu'aux plus petits défauts dans lesquels elle était tombée. Père miséricordieux, le Seigneur découvrit à son âme toutes ses souillures, afin de n'avoir pas à révéler ses ignominies au dernier jour au juste Juge, devant le genre humain tout entier. Elle me fit (j'étais son directeur) une confession générale qui dura huit jours; elle exposa par ordre et distinctement, avec beaucoup de larmes, toutes les fautes de sa vie

passée, et devint ainsi un vase très-pur de sainteté et d'honneur. Quand elle s'approcha du divin sacrement du corps de Jésus-Christ, elle se présenta sans voile et la corde au cou, comme une criminelle. Après avoir reçu ce pain vivant qui donne la vie au monde, elle entendit Notre-Seigneur lui donner le nom de fille avec une douceur ineffable, et il y avait dans cette appellation quelque chose de si tendre et de si suave, que Marguerite s'évanouit et faillit mourir de bonheur. Ces délices mystérieuses, qui ne sont réservées qu'à l'âme fidèle à n'admettre aucune autre joie, la ravirent plusieurs fois en extase ce jour-là; elle perdait totalement l'usage de ses sens, et restait privée de mouvement en présence de frère Renauld, custode; de frère Ubaldo, gardien; de Mario, de la pieuse Giglia et de moi, son confesseur. Si elle revenait à elle, à peine pouvait-elle parler, car elle demeurait absorbée en Dieu; elle s'efforçait pourtant d'exprimer son admiration et sa reconnaissance, et finissait par pouvoir laisser échapper ces paroles : « O infinie et souveraine douceur de mon Dieu ! ô journée qui m'avait été promise par mon Jésus ! ô colloque plein de toute suavité, dans lequel j'ai reçu le doux nom de fille ! » Puis elle était de nouveau ravie en Dieu, malgré la présence de beaucoup de personnes, et cela non en apparence, comme l'ont dit plusieurs envieux, mais bien réellement : les Frères s'en assurèrent par un grand nombre d'expériences; ainsi ils chargeaient des femmes, qui en étaient témoins,

de lui faire mouvoir les membres en plusieurs sens et de la tirer par les cheveux. Revenue à elle-même, Marguerite, étonnée, demandait à son âme comment elle avait pu ne pas se séparer de son corps à cette douce parole de Jésus-Christ? D'autres fois, redoublant ses larmes qui coulaient paisiblement, elle murmurait : « O parole si longtemps désirée et sollicitée avec toute la ferveur de mon cœur! ô parole dont l'audition est de toute suavité, et le souvenir de toute joie! Ma fille! Mon Dieu m'a dit: Ma fille! Jésus m'a dit: Ma fille! »

L'ange gardien de Marguerite survint à la suite de cette faveur; il lui donna de salutaires avis; il lui fit aussi de nombreuses promesses de la part de Dieu. Il la conviait à l'amour de Celui qui a créé toutes choses et qui les gouverne toutes. « Je suis, disait-il, non ton Seigneur, mais le messager du souverain Roi. » Comme la consolation, que sentait Marguerite en entendant les paroles de l'ange, lui paraissait bien faible, comparée à la précédente, elle l'interrompit et lui dit : « Ah! je ne dois donc pas m'étonner si votre présence ne me comble pas de joie comme celle de Jésus, le Père commun de tous, le désiré de mon âme, alors qu'il m'a donné le nom de fille!... Poursuivez, ange, ministre de mon salut, poursuivez votre discours. — Je suis, reprit l'ange, un envoyé de ton Créateur, qui viens préparer en ton esprit la demeure de notre éternel Seigneur. » Il commença par le fondement de l'humilité, et délivra l'âme de Marguerite de ses défauts. Puis

il la soutint, l'encouragea et la disposa, par son assistance mystérieuse, aux vertus dont elle fut rapidement ornée.

VII

Parmi les enseignements de Jésus que Marguerite conservait en son cœur, un des principaux fut celui qu'il lui donna sur l'admirable commerce que Dieu daigna établir avec nous, lorsqu'il revêtit la nature humaine. Elle considérait en ce mystère, d'une part, l'abaissement de l'infinie Majesté; de l'autre, la dignité de la Mère de Notre-Seigneur, dont la pureté et l'humilité attirèrent la majesté de Dieu à un tel abaissement.

Pour honorer ce grand mystère, elle désirait et espérait recevoir le pain de vie le jour de la Nativité du Seigneur; néanmoins elle n'osait par respect s'en approcher, si le Pasteur universel ne l'y conviait libéralement lui-même. Car on ne doit pas recevoir cet ineffable sacrement sans les dispositions convenables et sans une pieuse préparation. Afin que Marguerite se présentât avec une plus grande humilité au Roi des cieux, et se rendît plus avide à goûter et à savourer le pain des anges, Jésus lui parla et lui dit : « Je te réserve, à la fête de mon bien-aimé Jean l'Évangéliste, la consolation que tu sollicites de moi. Ce jour-là, à l'autel, dans l'église de ton bienheureux Père, tu seras initiée à un bonheur que tu ne connais pas encore. Je ne veux pas que tu fasses la

communion le jour de Noël; pendant que les fidèles se réjouissent, tu me tiendras compagnie dans les gémissements; tu me considèreras pleurant entre les animaux de l'étable. Pour te disposer à me recevoir avec une plus grande dévotion, voici la loi que je te donne : Le jour de mon premier martyr saint Étienne, afin de me préparer dans ton âme l'hospitalité, à moi ton Créateur éternel, tu ne parleras point du tout aux séculiers. Quand tu me recevras, tu observeras inviolablement la même règle : uniquement et ardemment désiré de ton cœur, je m'unirai à toi avec une grâce spéciale. »

Marguerite recevait ce commandement de Jésus-Christ pendant sa prière à l'oratoire des Frères-Mineurs. Au même instant entrait dans le sanctuaire, et du sanctuaire dans l'oratoire, le maître de son fils. Il venait lui donner des nouvelles de celui-ci et réclamer le salaire des soins qu'il lui donnait. Écoutez ce qui suit. Mais d'abord il convient de rappeler comment la servante de Dieu, Marguerite, dégagée de toutes les sollicitudes mondaines qui mettent obstacle à la vie spirituelle, avait dépouillé les sentiments de l'affection maternelle : c'est parce qu'elle était si étrangère à un monde dont elle avait horreur, qu'il lui semblait qu'elle n'eût pas donné le jour à son fils. Ceci apparut avec évidence, lorsque, par l'artifice de l'ennemi, on lui annonça publiquement que cet enfant, réduit à une extrême misère, s'était noyé dans un puits à Arezzo : l'excès de la tristesse et le défaut de l'assistance maternelle l'y

avaient, disait-on, poussé. Ce qui donnait plus de vraisemblance au récit, c'est qu'on ne retrouvait l'enfant ni dans les écoles d'Arezzo ni ailleurs, et qu'il n'était pas retourné à Cortone pour célébrer la fête de Noël avec sa mère. Maintenant revenons à la visite du maître. Marguerite ne répondit rien à ses premières paroles. Ce maître alors se mit à parler haut; d'un air indigné, il murmurait en présence des frères; il la taxait d'orgueil et d'ingratitude. Elle resta calme, constamment unie à Dieu, son bien-aimé; fidèlement obéissante à Jésus-Christ, son seul maître intérieur, elle ne laissa pas échapper une parole, malgré les instances de nos frères. Je la priais avec les autres de parler, moi, son indigne confesseur, ainsi que frère Bénigne, de sainte mémoire. Mais Marguerite, absorbée en ce moment en Dieu dans le ciel, ne savait pas nous obéir à nous sur la terre. Elle entendait Jésus-Christ qui lui disait à l'oreille de l'âme : « A cette heure je verrai si tu as égard au maître de ton fils; si tu lui réponds, et si tu me préfères quelque créature. » Et elle lui protestait qu'elle ne voulait en rien outre-passer son commandement. C'est pourquoi elle ne donnait aucune réponse au maître de son fils qui insistait, criait et l'accablait de reproches; elle n'obéissait pas non plus aux frères qui la priaient de parler. Elle disait à Jésus : « Non, mon Seigneur, je ne lui parlerai pas. » Le maître s'éloigna donc tout troublé, et elle entendit Jésus, satisfait, Jésus, de qui toute vertu et toute grâce procèdent, lui dire : « Vois, ô ma fille Mar-

guerite, de combien de force je t'ai revêtue, et de quelle constance je t'ai armée, puisqu'il a été doux à ton âme d'observer le silence devant ceux qui t'affligeaient, et de ne pas répondre à ceux qui t'interrogeaient. »

VIII

Une nuit de l'octave de l'Épiphanie, Marguerite priait seule dans sa cellule, considérant combien la solitude est nécessaire à qui s'adonne à l'oraison; elle demandait au Seigneur la grâce de ne plus jamais sortir. Si elle priait dans l'église de Saint-François, quelques pieuses dames qui l'entouraient venaient souvent la distraire; sa cellule était à l'abri des bruits du monde; puis la marche fatiguait beaucoup son corps affaibli par les infirmités contractées à la suite de son austère pénitence; enfin elle tenait à ne pas recevoir en public les consolations divines.

L'éternelle Providence qui fait venir les choses en leur temps, ne condescendit pas alors à cette prière. Le Seigneur considéra le plus grand profit de Marguerite, et lui fit cette réponse : « Pourquoi, ô Marguerite, demandes-tu sans cesse à goûter mes douceurs, et ne veux-tu pas auparavant les amertumes qui disposent à les recevoir? Pourquoi me prier de te renfermer dans ta cellule? Va, va à l'église des Frères-Mineurs, et demeures-y comme de coutume. Continue d'entendre les messes à l'église de ton bienheureux Père saint François; c'est-

là que tu dois m'adorer humblement, et me contempler entre les mains de mes prêtres; va, et ne pense plus à te cacher, jusqu'à ce qu'il me plaise à moi-même qu'il en soit ainsi. » A la pointe du jour elle se rendit à l'église des frères, mais elle était si faible, que ce fut avec beaucoup de peine. Elle s'y sentit pénétrée d'une suavité toute divine, de sorte qu'elle demeura en oraison, dans cette bienheureuse paix, jusqu'au coucher du soleil. Elle rentra le soir, l'âme inondée d'une joie nouvelle. Le Maître intérieur lui avait tracé à l'oratoire des frères la règle de vie qu'elle aurait à suivre désormais. « Je ne veux plus, ma fille, avait-elle entendu, qu'à partir d'aujourd'hui, tu t'entretiennes avec les séculiers. Si tes infirmités te rendent nécessaires les secours d'autrui, reçois-les en silence. Tu feras connaître à voix basse et en peu de mots tes besoins à celle qui t'assiste. Si tu observes exactement et dévotement ce genre de vie, je te révèlerai des choses grandes et très-utiles, non-seulement pour toi, mais pour mes fidèles. Garde-toi de craindre aucune créature plus que moi. Ne dirige pas tes yeux et ne fixe pas tes regards sur le visage des personnes qui te parlent. Car plus tu renonceras à ces conversations extérieures, plus je me rapprocherai de toi; plus tu te tiendras étrangère au siècle, plus je me rendrai intimement présent à ton esprit et familier avec toi. Sache que ce commandement ne s'étend pas aux Frères-Mineurs qui auront été envoyés pour te visiter, puisqu'ils seront l'instrument de ton salut. Rappelle-toi com-

bien de fois t'a été funeste la conversation avec les personnes du monde, quelles peines en ont été la conséquence. Il faudra que tu souffres encore à l'avenir, si tu n'es pas plus circonspecte sur ce point que par le passé. Donc, plus rarement tu parleras avec elles, plus souvent je m'entretiendrai avec toi et t'enrichirai de mes dons. » La servante de Dieu ne voulut pas entrer avec moi dans le détail de ces faveurs, parce qu'elles semblaient outre-passer toute pensée humaine, et aussi, parce que les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même et qu'elle conservait dans les consolations, la rendaient comme incrédule aux plus magnifiques promesses.

L'antique ennemi, toujours appliqué à tromper les âmes, voyait Marguerite s'orner de vertus; il se mit à entrer assez fréquemment dans sa cellule. Il se présentait à elle sous diverses formes, de femme, d'homme, de serpent ou de quadrupède. Non content de s'introduire, en prenant l'aspect de monstres difformes et horribles, il proférait encore des menaces épouvantables. Tantôt il lui disait qu'elle était le jouet de dangereuses illusions, ou déclarait qu'il allait l'arracher violemment de sa cellule; tantôt il lui promettait les supplices éternels; il lui représentait toute sa vie passée; il disait qu'elle n'aurait pas persévérance finale dans l'union avec Jésus-Christ et dans la pratique des vertus; ou bien, sous prétexte de discrétion, il l'engageait à faire usage d'une nourriture moins grossière.

Celui dont les yeux sont toujours sur les justes,

et dont les oreilles sont attentives à leurs supplications, assistait Marguerite qui tremblait et priait. « Ne crains pas, ô ma fille Marguerite, lui disait-il, ne doute pas : dans tes tribulations et tentations, je serai toujours avec toi. Tu as commencé à goûter les douceurs de mon esprit ; toutes les autres choses te paraissent insipides. Je te préviendrai à l'avance des faveurs dont je voudrai te gratifier. Mais si tu désires véritablement mes consolations, qui surpassent toutes les autres, évite avec le plus grand soin de parler avec qui que ce soit. J'entends excepter les Frères-Mineurs, qui orneront ta vie d'une grande variété de belles vertus. Ils t'instruiront pour que tu saches demeurer inséparablement unie à moi, ton époux ; ils t'exposeront les salutaires et sublimes doctrines que je leur révèlerai, moi, le Dieu souverain et éternel. Créateur de toutes les choses qui existent, c'est moi qui à toutes ai donné et conserve l'être ; je veux donc et j'exige que, pour mon amour, tu respectes et tu aimes toutes les créatures, que tu n'en juges ni n'en méprises aucune ; enfin que tu ne gardes jamais d'aigreur ni de rancune contre qui que ce soit. » Marguerite ne mit pas en oubli le commandement du Roi éternel. A mesure qu'elle croissait en vertu et s'enflammait de l'amour divin, sa compassion envers les affligés grandissait aussi, et elle se réjouissait davantage du bonheur d'autrui. Elle le manifestait par la manière dont elle se privait, en faveur des pauvres, de ce qu'on lui donnait pour subvenir à ses propres besoins.

IX

Marguerite, dirigée par la voix divine qui se faisait entendre à son cœur dans ses élévations d'esprit, était conduite au degré de perfection le plus sublime. Conviée à une haute contemplation, elle écoutait Celui qui est la splendeur de la lumière éternelle. Il condescendait à lui parler en ces termes : « Ma fille, j'ai permis que tu demeurasses en cette cellule le temps qu'il m'a plu ; à présent ma volonté n'est pas que tu y restes davantage ; tu n'habiteras pas non plus celle qui te fut destinée primitivement ; je t'ordonne d'aller prendre la cellule qui est au sommet de la montagne au pied de la forteresse. » Les frères répugnaient à ce changement ; le lieu désigné leur semblait trop éloigné du couvent ; et puis ils craignaient ce qui advint, que le corps de Marguerite, après sa mort, ne fût enseveli ailleurs que chez eux. C'est pourquoi le Seigneur ajouta : « En ce qui concerne ta sépulture, le testament a été bien fait. On a disposé et pleinement décidé qu'en quelque endroit que tu viennes à mourir, tu devras être transportée de là en leur église. Je ne veux pas, ma fille, que les frères aient aucun doute sur ce point, car il n'y a pas lieu ; je t'ai remise pour tout à leurs soins et à leur sainte garde. Je te confie et te donne de nouveau à l'institut de ton Père François, pendant ta vie et après ta mort. » Nous l'avons indiqué déjà, et des actes publics en témoignent : elle s'était offerte spon-

tanément, de vive voix et les mains jointes, à frère Renauld de Castiglione, et elle avait fait en même temps donation de son corps à l'ordre des Mineurs.

En ce que le Seigneur tout-puissant révéla à Marguerite, on verra combien il agrée le zèle et la sollicitude pour les âmes : « Tu diras à ces Frères qui viendront te visiter pour mon amour, d'en user de la sorte envers toi pour l'amour de Celui qui est descendu du ciel, non afin de recevoir des honneurs ou de goûter des plaisirs, mais afin de supporter des murmures et beaucoup de peines : moi, l'allégresse des anges, je me suis abaissé aux tristesses du monde, et ne me suis réservé que d'amères tribulations. O Marguerite, moi, ton Jésus, j'ai mis en toi, outre les dons communs, une grâce toute nouvelle et singulière. De ton côté, fuis les créatures et cherche la solitude; laisse-moi faire ce que je veux opérer en toi en faveur de mes fils : je suis ton guide. » Le miséricordieux et principal auteur de tout bien, Jésus-Christ, sans lequel on ne peut attendre de nous aucun acte de vertu, reprit de la sorte, à l'heure de l'heureuse communion : « Ma fille, les Frères disent qu'ils ont beaucoup travaillé pour toi; cela est vrai; mais je t'ai rachetée d'un plus grand prix, et j'ai essuyé de plus grandes fatigues que les leurs. Si je les ai établis tes maîtres pour l'enseignement extérieur, je suis et j'ai toujours été moi-même ton maître intérieur. Je me suis fait le guide de ton chemin, et j'ai daigné te tirer du profond abîme du monde et de ses misères : de moi

est venu le principe de ta conversion, de moi la règle de ta conduite. Je serai le moyen de ton salut : je t'ai attirée en cette cellule, où je suis moins offensé des autres et mieux servi de toi. Tu diras donc à frère Jean et à ton confesseur de ne plus s'opposer à ce que tu y demeures; car c'est par mon ordre que tu y es venue. Je t'avais déjà remise aux Frères, afin que tu leur obéisses, quand ils te reconduisirent à ta première cellule, et c'est pourquoi cette démarche ne t'a pas rendue indigne de ma grâce. »

X

Un jour que la servante de Dieu ne pouvait jouir comme de coutume de la suavité divine, elle commença à craindre, à pleurer et à se plaindre avec amertume, sans se lasser de présenter d'humbles supplications au très-doux Seigneur. Celui qui a dit *Frappez, et il vous sera ouvert*, répondit à sa servante toute désolée : « Tu me cherches sur la terre en pensant aux choses terrestres, et sur la terre tu me trouves. Si tu me cherchais dans le ciel par la seule méditation des biens célestes, tu y rencontrerais les douceurs que tu demandes avec larmes. Sépare-toi totalement du monde, qui ne te laisse pas vivre spirituellement. — Dans la séparation du monde, je ne vous sers pas, ô mon Seigneur, » reprit Marguerite. « Et que fais-tu, ma fille, en ces heures où tu combats contre les tentations? La voie des tentations est plus sûre que celle de la conver-

sation avec les personnes du siècle. Dans les luttes tu trouves ta purification, tandis que les images des choses extérieures obstruent le tabernacle que je me suis fait dans ton cœur. » Après cet entretien, le démon vit que la servante de Jésus-Christ était dans la sérénité. Poussé par une envie infernale, il vint l'assaillir de réflexions, et s'acharna à lui soutenir que sa vie n'était qu'une illusion, que ses suavités intérieures ne venaient pas de Jésus, principe de toute vraie suavité. Afin de repousser ces attaques, Marguerite priait le Seigneur ; elle lui demandait de ne point permettre à l'ennemi de se transformer en ange de lumière pour lui nier la pure origine de ses consolations. Jésus, son bien-aimé, l'encouragea de nouveau. « Ne sais-tu pas, lui dit-il, ma fille, que ce trompeur des hommes ne saurait donner les biens dont je suis le dispensateur, et que nul ne peut s'insinuer dans l'âme, sinon moi, ton Créateur? Comment répandrait-il dans ton esprit les joies si douces dont il est éternellement privé? Il n'a pas en lui ce qui t'est donné ; il emploie ses efforts à troubler en toi la source de ton bonheur. Mais ne crains rien de lui, je suis jaloux de ton salut ; je ne permettrai jamais que tu sois trompée par ce cruel ennemi. »

XI

Le Soleil de justice voulait illuminer d'une plus grande clarté l'esprit de Marguerite. Un jour, vers

l'heure de none, après qu'elle eut reçu le sacrement du corps du Seigneur, elle fut inondée des rayons de la splendeur suprême, et elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Ma fille, pour mon amour tu t'es répandue dans la louange de tous mes saints. En échange, j'ai accordé à chacun d'eux la faveur de te faire part des vertus et des dons par lesquels ils se sont distingués les uns des autres : ainsi les Séraphins te communiqueront l'amour ardent ; les autres anges, les grâces de leur état ; les prophètes, l'esprit de prophétie. Outre le tribut de louanges continuelles que tu ne cesses d'offrir à l'essence de ma divinité, à l'excellence de l'humanité dont je suis revêtu, et à la Vierge-Mère enrichie de si grandes grâces, tu te plais à en adresser ensuite à ton bienheureux Père François. Ne crains pas d'en agir ainsi, et continue comme par le passé, mettant après ma Mère ton bienheureux Père avant tous les autres saints ; je me complais à te voir en user de la sorte ; il intercède pour ton salut avec une vive sollicitude ; tu ne dois pas cesser de lui rendre, après celles de ma Vierge-Mère, les louanges qui lui sont dues. Jusqu'à présent tu m'as servi en obéissant à mes commandements avec crainte et avec amour ; mais le temps n'est pas éloigné où tu me rendras une obéissance plus complète, en te conformant à la parole lumineuse de la voix suprême. Alors ton ange te fera connaître les personnes auxquelles tu te garderas de parler, et celles auxquelles tu dois honneur, ou que tu te prêteras à enseigner. Tu n'as

jamais été jalouse de moi ton époux, comme je suis jaloux de ton salut. »

XII

Afin que nul ne se confie en lui-même plus qu'il ne doit, le Verbe divin qui a pris chair d'une Vierge dit à Marguerite : « Je veux que ton âme demeure exempte de doutes au sujet des choses que je te dis ; c'est pourquoi tu ne craindras pas d'exposer à frère Jean et à ton confesseur la raison de ma volonté dans ta réclusion. Eux non plus ne douteront pas, et ne seront pas négligents dans le soin de te tenir renfermée. En la solitude de ta cellule, tu ne parleras à personne qu'à ton confesseur et à mes Frères-Mineurs, auxquels je t'ai confiée dès le commencement ; je veux que jamais tu ne t'écartes de leurs conseils particuliers. S'il arrive que tu sois tentée de garder le silence avec eux, ou de ne plus leur obéir, tu repousseras aussitôt cette dangereuse suggestion : elle sera de ton ennemi. Je t'accorde à présent la permission de parler à celle qui t'assiste dans tes maladies, en évitant tout entretien d'autres personnes, qu'elles soient en religion ou dans le siècle. Tu ne différeras pas à révéler aux Frères-Mineurs les choses que je te découvrirai dans une intime familiarité, et eux auront la prudence de les tenir secrètes jusqu'à ce qu'ils en voient l'exact accomplissement. Ton corps est accablé d'infirmités : il ne sera cependant pas consumé par l'ardeur

du mal; mon feu divin est doux et pénétrant; il détruit la faute et dispose à la grâce; tandis qu'au contraire, le feu de la tribulation mondaine, par lui-même cuisant, ne fait que ravager et abattre. O ma fille Marguerite, véritablement devenue marguerite (1) à mes yeux! moi je suis ton Jésus, incarné dans le sein de la Mère-Vierge, et après beaucoup de tribulations, j'ai été suspendu à la croix pour le salut du genre humain! »

XIII

Une nuit que Marguerite priait dans sa cellule, l'ange du Seigneur préposé à sa garde lui apparut et lui dit : « O la bien-aimée de Notre-Seigneur, sachez que vous n'êtes pas encore capable de voir dans le fond de la source divinement limpide qui est la souveraine et ineffable pureté du Roi suprême! Ayez confiance et prenez courage; votre Époux immaculé, Jésus-Christ vous découvrira des choses cachées; il vous parlera et se communiquera à vous avec plus de clarté! » Elle était alors parvenue à tant d'innocence, qu'elle ne concevait plus qu'il existât dans le monde des hommes qui pour une chose terrestre consentent à offenser Dieu dans leur cœur, ou par des paroles et des œuvres extérieures. « O mon Père! est-il possible, disait-elle, qu'il y ait une créature capable de porter atteinte et de faire injure au très-haut

(1) *Marguerite* signifie *perle*.

et très-doux Créateur ?» Elle ne s'enflait et ne se sentait élevée pour aucune de ses bonnes œuvres; car elle ne présumait rien ni de ses actions ni de ses mérites. Elle avait attiré sur elle les affections très-pures de Jésus-Christ, de telle sorte qu'épris de la beauté de son cœur, ce véritable ami daignait l'inviter à la sainte communion, et lui disait : « Ma fille, viens me recevoir. » Elle contemplait alors la hauteur de la Majesté divine, et considérait sa petitesse. Saisie de terreur et de crainte, elle répondait à Jésus : « Je vois une effrayante disproportion entre votre majesté infinie, votre pureté ineffable et mes énormes défauts. Ne devrais-je pas être punie de ma présomption à la face de l'univers entier, si, vous voyant là où est le soleil, j'osais de l'autre extrémité du monde élever seulement les yeux pour vous regarder? Un grand combat agitait son âme : d'une part la douceur de son Seigneur l'attirait avec force; de l'autre elle était retenue par la considération de sa petitesse et de sa misère, qui l'obligeait à se reconnaître elle-même le plus vil des êtres vivants. L'ennemi dépossédé de son trône par l'orgueil voulait mettre obstacle à la pratique de ces excellentes vertus; il tenta de vaine gloire l'humble Marguerite. Elle recourut de suite aux armes qui pouvaient lui servir de défense. Le tentateur lui disait qu'elle avait été ornée et enrichie par Jésus-Christ de beaucoup de vertus; qu'elle était honorée et célèbre à juste titre aux yeux de personnes de toutes les conditions; à l'appui de ceci il lui rappe-

lait malicieusement la multitude de gens qui venaient la visiter, et qui la recherchaient avec vénération. Marguerite n'aspirait à d'autre gloire qu'à celle de Dieu : elle attendit le silence de la nuit, et pendant que les voisins dormaient, elle monta sur la terrasse de l'habitation, et commença à prier en poussant de grands cris ; les larmes et les sanglots entrecoupaient sa voix. « Levez-vous, habitants de Cortone, levez-vous, répétait-elle ; levez-vous, je vous le dis, et sans perdre de temps ; chassez cette pécheresse à coups de pierres de votre pays ; c'est elle qui a commis ce crime et cet autre contre Dieu et contre le prochain. » Réveillant de la sorte tous ceux qui habitaient à l'entour, elle s'accusait en versant des torrents de larmes de sa vie passée. Tous en étaient émerveillés et touchés de compassion ; édifiés et pénétrés de componction, ils rentraient dans leur demeure, pleuraient à leur tour et rendaient grâces au Seigneur. L'orgueilleux ennemi vaincu s'éloigna de l'humble Marguerite.

XIV

Voici encore un signe évident de perfection en elle ; je rapporte ce fait en opposition à la vanité des gens du monde. La servante de Jésus-Christ, Marguerite, s'était proposé, pour l'amour de lui, de guérir toujours et partout les maux de son esprit, en les traitant par les vertus contraires. C'est ainsi qu'elle avait résolu de se rendre à Montepulciano :

on l'avait vue jadis dans cette ville, parée de beaux et riches vêtements, les cheveux rehaussés d'or, le visage fardé avec art; elle s'y était promenée à cheval et à pied, en étalant l'opulence d'un homme qui n'était pas son mari. Elle voulait, dans l'anéantissement d'elle-même et pour glorifier Dieu, y aller la tête rasée, couverte d'une simple tunique, et mendier de porte en porte l'aumône des personnes sous les yeux desquelles elle avait déployé tout le faste et toutes les ressources de l'opulence. Elle était convenue avec une femme que cette dernière l'accompagnerait et la conduirait comme une aveugle, la face voilée, en la tirant par une corde attachée au cou, et en criant : « Voici, mes amis, cette Marguerite, dont la démarche orgueilleuse, la vaine gloire et les mauvais exemples ont nui à tant d'âmes en votre ville. » Elle voulait renseigner exactement sa conductrice sur son propre compte, afin qu'elle n'omît pas dans le récit de ses fautes la moindre circonstance dont elle eût elle-même souvenir. « Ensuite, me disait-elle à moi, frère Giunta, ainsi rassasiée d'opprobres que je mérite plus qu'aucune créature, je reviendrai à Cortone, et je me serai rendue plus conforme à Jésus qui a souffert sa passion pour moi. Je serai réputée folle par ceux devant qui je me glorifiais en mes paroles et en mon maintien. » Je me souvins, moi, son confesseur, du malheur arrivé à Dina, fille du patriarche Jacob. Je considérais qu'on ne doit pas accorder facilement aux femmes, dans la fleur de leur jeunesse, la per-

mission de faire de longs voyages; que les mouvements impétueux d'une imprudente ferveur doivent être modérés avec le frein de la discrétion; qu'enfin il n'est pas rare de voir le mépris de soi-même devenir l'occasion d'une plus grande complaisance personnelle. En vertu de l'obéissance, je lui défendis absolument d'exécuter ce projet, et je lui ordonnai de se contenter d'en avoir eu la bonne volonté; elle n'en perdait pas le mérite, et se disposait par sa docilité à obtenir en récompense de nouvelles grâces.

XV.

Malgré des infirmités corporelles de tout genre, la servante de Dieu faisait continuellement usage de nouveaux moyens de mortification, qu'elle joignait à l'abstinence la plus austère et aux plus rigoureuses disciplines. Cependant l'éclat de son visage ne s'effaçait pas aussi promptement qu'elle le souhaitait. Elle imagina un supplice tout à fait inusité; mais, fille véritablement soumise, elle subordonna l'accomplissement de ses désirs au jugement de son confesseur; elle craignait les tromperies de l'antique ennemi sous les couleurs de la vertu. « Mon Père, me dit-elle, que votre piété m'accorde aujourd'hui la permission de sévir contre ce corps que je hais, ainsi que j'ai désiré le faire depuis longtemps; ne mettez pas obstacle par votre défense à l'accomplissement de mon vœu. J'assure votre conscience que, si je peux faire librement ce que je projette, je ne

me blesserai pas mortellement. » Une pareille demande ne me parut pas assez précise, et je craignais les excès de ce zèle extraordinaire. Comme je ne voulus pas accorder de permission sans connaître plus clairement la pensée de Marguerite, elle me déclara qu'elle s'était procuré en secret un fer tranchant avec lequel elle était disposée à se tailler le nez et la lèvre supérieure. « J'ai lieu de désirer ceci avec ardeur, ajoutait-elle, puisque les charmes de mon visage ont nui à un grand nombre d'âmes. Accordez-moi la permission de tirer vengeance contre moi de l'offense faite à Dieu, et de changer en laideur la beauté de mon corps; laissez-moi sans obstacle offrir à Jésus-Christ notre Roi le sacrifice que j'ai prémédité. » En l'entendant; je me tournai vers elle: « Ma fille, lui dis-je résolûment, je ne vous l'accorderai en aucune manière, d'abord parce que la crainte des attraits de votre extérieur vous porte à demeurer plus cachée, ensuite parce qu'une pareille blessure pourrait amener une hémorragie telle, qu'elle vous causerait la mort, ou du moins déterminer la formation d'un ulcère. Si vous tentez de faire ce que vous avez pensé, je ne vous entendrai plus en confession; mes frères et moi, nous cesserons tout à fait de nous occuper de la direction de votre âme. »

A peine lui eussé-je intimé cette défense, qu'elle retint la main et le fer prêts à mutiler sa chair.

XVI

Le jour où l'on fait mémoire de la naissance du Roi éternel d'une mère vierge, l'ange gardien de Marguerite lui parla. « Rappelle-toi, Marguerite, lui dit-il, l'enchaînement des bienfaits du Seigneur notre Dieu envers toi. En premier lieu, il te tira des griffes d'un loup féroce qu'il força de te laisser au milieu du champ où il t'aurait dévorée; puis il t'a conduite où paissent ses brebis, par la voie d'une amère contrition et d'une confession entière. Ensuite il t'admit à ses noces, dans lesquelles il t'a donné un anneau dont la vertu est celle de la verge de Moïse. Cette verge obéissait au premier signe et opérait des miracles contre l'Égypte; de même, l'anneau de la grâce t'obéit à toi, dans les jeûnes, les oraisons, les larmes, dans la pureté, dans la pauvreté et la patience, dans l'humilité et la charité. Les choses les plus rudes et les plus difficiles te sont rendues légères au moyen de cet anneau. En outre, ton Créateur, non satisfait, t'a préparé et offert un banquet auquel ses amis seuls sont conviés. Il a ouvert à ton âme le sein de sa miséricorde afin que tu y prennes ton repos comme Jean le bien-aimé. Enfin notre Créateur, non-seulement t'a accordé de pénétrer en lui par la voie d'un ardent amour, mais il est entré lui-même dans ton âme au moyen de la grâce. Je t'exhorte, ô la bien-aimée de Dieu, ô la convertie de Dieu,

à t'approcher de plus en plus de ton Créateur et Seigneur, à te jeter de plus en plus avant dans ses bras. Il t'a dit que tu seras allaitée à la plaie de son côté; prépare-toi donc à supporter courageusement les tribulations pour l'amour de son nom. »

XVII

Comme la réputation de Marguerite croissait toujours, elle commença, pour se soustraire aux honneurs, à cesser d'assister au baptême des petits enfants, auquel les parents l'invitaient par dévotion; elle voulait encore éviter les fréquentes sorties qu'elle détestait. Elle méditait sur cette pensée, et doutait si elle devait se priver du mérite d'une si bonne action, quand elle vit venir à elle la mère du fils du Procureur des Frères-Mineurs. Cette dame lui demandait d'assister au baptême d'un enfant de son fils. La respectueuse Marguerite craignit de l'offenser par un refus; elle se rendit immédiatement aux prières de la dame et l'accompagna au baptistère. Après la cérémonie, elle rentra toute troublée dans sa cellule, et passa la nuit en larmes, sans dormir. Celui qui ne cesse de consoler les affligés apparut plein d'affabilité à sa servante; il dit à Marguerite, encore toute tremblante, de ne pas se rendre si facilement à toutes les invitations et à toutes les demandes, et qu'elle ne devait plus aller au baptême d'aucun enfant. Le Seigneur ajouta: « Excepté pour te rendre à l'église des Frères-

Mineurs, au soin desquels je t'ai remise quant au corps et quant à l'âme, tu ne sortiras plus de ta cellule; et lorsque tu seras dans cette église, tu prendras place auprès de la chaire. » Ce lieu lui fut désigné, parce qu'il était retiré et plus favorable à la modestie. Elle n'y pouvait voir en face personne; et si tous les assistants l'y voyaient, son visage cependant leur était caché. — Le Seigneur lui dit ensuite : « Ma fille, tu as reçu trois signes de grâce, lorsque tu étais encore dans l'état séculier : le premier est une crainte plus qu'ordinaire du prochain; le second, la confusion de tous tes péchés; le troisième, l'humilité par rapport à ta réputation. »

XVIII

Un jour Marguerite pria avec larmes son bienheureux Père François de daigner lui obtenir, par ses mérites, l'indulgence plénière et la rémission de tous ses péchés. Le Père fut favorable à sa bien-aimée fille, et intercéda auprès du Seigneur, pour qu'il prononçât lui-même, de vive voix, l'oracle désiré. Le Très-Haut accorda cette grâce à Marguerite. Il se fit entendre au fond de son âme, et lui dit expressément : « Moi, Jésus-Christ, Fils du Père souverain et éternel, qui ai été crucifié pour toi, je t'absous pleinement de toutes tes fautes. »

CHAPITRE III

De l'austérité de sa vie et de son amour pour la pauvreté.

I

La divine bonté, maîtresse en toutes les vertus, donna cet enseignement à Marguerite qui priait avec ferveur : « Si tu désires, ma fille, suivre les traces de Madeleine, et avoir part à ses consolations, abandonne tout ce qui plaît à ton corps; les membres mêmes de ce corps qui provoquent ma colère par l'orgueil, que mon œil découvre en leurs mouvements, doivent être assujettis à l'esprit. Applique-toi à les macérer comme la paille qu'on sépare du grain, lorsque est venue l'heure de la passer au crible. Ta faiblesse ne sera jamais si grande après les jeûnes, les fièvres et les souffrances, que tu ne puisses aller, aussi longtemps qu'il me plaira, entendre les prédications et assister aux messes des Frères. » Cependant, par suite de ses rigoureuses abstinences, ses forces corporelles étaient tellement épuisées, qu'elle ne savait comment elle pourrait se lever de sa claie, de la terre nue ou de sa pauvre couche sans paille, sur laquelle elle dormait un peu, afin de se rendre, le matin, à l'église des Frères dont l'Ordre la considérait comme sa plante. Mais le goût des douceurs célestes la fortifiait, et elle venait

lestement, comme si elle n'avait rien souffert dans la nuit.

O amante de l'austérité, quelles choses ne m'en avez-vous point dites, à moi votre serviteur, pour m'encourager à la pratiquer! « Mon âme trouve la joie dans les souffrances de mon corps, et elle ressent pourtant l'aiguillon d'une grande crainte. Je redoute que, sous prétexte de la nécessité de sustenter la nature, vous ne veniez à me contraindre par l'obéissance d'user d'aliments cuits et de boire du vin. » La ferveur de son amour s'était accrue au point de n'être plus tempérée par la réflexion de son impuissance; elle craignait que la chair, naturellement avide de tout ce qui peut la soulager, ne feignît des langueurs et des infirmités. « Comment mon corps, disait-elle, pourrait-il me prétexter sa faiblesse, puisqu'il ne se serait trouvé ni faible, ni infirme dans la vanité, au service de ses convoitises, du démon ou du monde? Je ne lui prêterai désormais, et tout le temps de ma vie, pas plus de confiance qu'on n'en accorde à un traître, à un assassin et au plus perfide de ses ennemis. »

II

Quelques pieuses femmes voyant Marguerite si sévère et si rigide contre elle-même, firent cuire des figues sèches, sans sel et sans huile, et la conjurèrent d'accepter, pour l'amour de Dieu, ce léger soulagement. Elle se laissa vaincre par leurs *in-*

stances et leurs importunités; elle mangea un peu; puis, pour rester seule avec Dieu seul en plus grande liberté, elle les congédia poliment de sa cellule. Elle avait reçu de Jésus-Christ l'ordre de méditer toujours, en prenant sa nourriture, quelque mystère dont elle goûterait la douceur intérieure; pour cacher cette sainte habitude aux personnes dont je viens de parler, elle s'abstint cette fois de faire cette méditation. Mais à peine furent-elles parties, que Marguerite inconsolable se mit à pleurer et à confesser sa négligence à haute voix, devant son juge. Le doux Jésus est l'amant de ceux qui l'aiment; il vit Marguerite solliciter quelque consolation divine avec instance et avec larmes; il ne différa pas de se rendre à ses désirs et de la visiter. Il s'approcha d'elle, et la favorisa d'une souveraine familiarité; il la consola par ses sublimes révélations et ses promesses, de telle sorte qu'elle oublia toutes ses douleurs et fut intérieurement comblée de joie. Voici comment j'ai su d'elle-même ces détails. Je lui demandais avec intérêt ce qui faisait que son visage rayonnait de joie et de sérénité, et d'où venait une allégresse si peu ordinaire. Toujours prête à s'humilier, elle répondit à ma question, que Jésus-Christ l'avait fortement grondée en lui disant : « Ma fille, tu as désiré les douceurs réservées à Madeleine, et tu as ensuite prêté légèrement l'oreille aux paroles de quelques femmes, qui te disaient que tu te rendrais folle par tes excès d'abstinence. Ne te souviens-tu pas de ce que j'ai dit à Marthe, lorsque

je ressuscitai Lazare, mort depuis quatre jours : *Je suis la resurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra; vivant et croyant en moi, il vivra éternellement.* Sache-le donc, ma grâce te fortifie et te soutient plus que les aliments corporels que tu prends. Tu as encore désiré vivement l'état de Madeleine par rapport à la solitude. Je ne t'ai pas conduite au désert, parce que la vie du désert ne convient pas aux temps présents; mais ma volonté est que tu vives aussi solitaire au milieu de la cité, que si tu habitais le plus vaste désert. Mes Frères-Mineurs, à qui je t'ai confiée, et te remets de nouveau, doivent t'assigner une personne qui t'assiste en silence, dans tes besoins, sans que tu lui parles, ni même que tu la regardes en face. Mais tu n'accepteras des Frères-Mineurs, que je t'ai donnés pour Pères, aucun service ou soin auprès de ta personne qui puisse déroger à leur dignité. Je t'enjoins en outre de ne point songer à faire blanchir le voile de ta tête, qui consistera simplement en quelques morceaux d'étoffe recousus ensemble. Si tu es portée à craindre que la saleté de ce linge ne devienne un objet de dégoût pour mes fils les Frères-Mineurs, lorsqu'ils te visitent, sache qu'il n'y a pas lieu de t'arrêter à cette pensée. Quand je t'ai jadis envoyée vers eux, et placée sous leur sainte garde, tes péchés exhalaient encore une très-mauvaise odeur; néanmoins, pour mon amour, aucun d'eux n'eut horreur de toi, et ils t'acceptèrent pour fille. Combien plus, après

t'avoir faite et consacrée mon tabernacle, ferai-je qu'ils ne te prennent pas en dégoût pour la malpropreté d'un linge? Alors je te consolerai miséricordieusement ; alors je te ferai goûter la suavité surabondante de mes visites. »

III

Cette grande amante de la pauvreté méprisait souverainement toutes les choses terrestres, afin de gagner Jésus-Christ; à ses sentiments, à ses paroles, à ses actions, on voyait que ces choses n'étaient pour elle que de la boue. Un jour, au moment où elle avait les yeux levés vers le ciel, on lui posa cette question : Si elle aurait voulu pour un trésor d'inestimable valeur perdre ou différer de recevoir la moindre des consolations spirituelles. Elle répondit aussitôt : « Si mon Seigneur Jésus-Christ me contraignait à posséder quelque chose sur cette terre, je le supplierais avec tant d'instances, de larmes et de gémissements, qu'à la fin il consentirait à m'en dispenser. » Il est facile de reconnaître combien son désir de vivre pauvre était réel et sincère, si l'on se rappelle qu'elle ne mettait rien en réserve de ce qui lui était envoyé pour son entretien et pour sa subsistance; elle ne conservait ni tunique, ni manteau, ni paillasse pour son lit, ni oreiller, ni ceinture, ni même les signets dont elle se servait pour marquer les heures canoniales et les prières à réciter. Elle distribuait tout aux pauvres avec affec-

tion et cordialité, comme si tout leur eût appartenu. Plusieurs fois elle demeura sans vêtement dans sa cellule, enveloppée, soit d'une natte de jonc, soit de la tunique ou du manteau d'une autre sœur, sa compagne. Si elle se dépouillait ainsi volontiers dans les chaleurs de l'été, elle s'attachait à le faire plus volontiers et plus joyeusement encore dans les rigueurs de l'hiver. Il lui arrivait, n'ayant plus rien à donner, de découdre en pleurant les manches de sa tunique et d'ôter le voile de sa tête : enfin elle se privait même de son bénitier pour le donner. Dans un temps où, exténuée par ses rigoureuses austérités volontaires, elle ne parvenait plus à se réchauffer, même en été, elle retirait furtivement, par un froid glacial, le bois du feu qui lui avait été préparé; ensuite elle suppliait instamment la femme qui la servait de le porter secrètement aux pauvres.

IV

Marguerite, prompte à affliger son corps par les austérités pour l'amour de Jésus-Christ, méprisait tous les aliments délicats; depuis sa conversion jusqu'à la fin de sa vie, elle ne voulut jamais manger de figues fraîches, à cause du plaisir qu'elle y avait pris, lorsqu'elle était dans le siècle. Elle s'était imposé la loi de se priver, quelque malade qu'elle fût, de la chair des volailles et des autres viandes, ainsi que des mets assaisonnés de la manière qui lui avait été la plus agréable par le passé. Et, qu'on

ne se trompe pas sur le sens qu'il faut donner à ce que je viens de dire. Il suffira de lire une partie de la vie de Marguerite pour savoir que, durant le cours d'un grand nombre d'années, elle ne soutint son corps affaibli qu'avec un peu de pain sec, des herbes crues, quelques noisettes ou des amandes. Elle accompagnait ses petits repas de gémissements et de soupirs, et les faisait précéder d'une longue prière. Quand elle les avait pris, elle rendait grâces à Dieu, invitant les saints et toutes les créatures à louer avec elle le Seigneur qui nous gouverne. Jamais elle n'osa prendre la moindre nourriture avant d'avoir récité les heures canoniales, et au moins cinq *Pater,* avec la salutation de la bienheureuse Vierge, en l'honneur des cinq plaies de Jésus-Christ; elle récitait le même nombre de *Pater* après sa frugale réfection.

V

L'antique ennemi, trompeur des âmes, vit que Marguerite n'apportait aucun adoucissement aux rigueurs de son abstinence. Humilié d'être vaincu par une femme, il s'approcha d'elle et lui dit : « Que fais-tu en cette cellule, misérable ? Renonce, je te le conseille, renonce à la grâce divine, et cesse dorénavant d'aspirer à la possession de biens et de faveurs que tu ne saurais acquérir sans de trop grandes fatigues, ni conserver sans de trop cruels soucis. Ne serait-il pas plus avantageux pour toi de te conformer à la règle commune de tes Frères les

Pénitents, telle qu'ils l'observent généralement? Tu obtiendrais comme eux le pardon qu'ils se promettent en jeûnant et en assistant dans les églises aux prédications et aux offices. Marguerite, n'était-il pas plus que suffisant de te ranger au nombre de ceux qui doivent se sauver? Que fais-tu donc ici, misérable? Pourquoi, renfermée dans cette cellule, perds-tu à la fois ton corps et ton âme? A ces paroles, la servante de Jésus-Christ, rendue plus forte pour persévérer dans son bon propos, répondit : « Dis-moi, séducteur, est-il une créature qui doive te servir, même un seul instant? Tu es enclin au mal, et tu y portes en toutes tes suggestions, tu n'as ni créé ni racheté l'homme, et il ne t'appartient pas de le gouverner. Nous devons certainement nous attacher à Celui-là seul qui nous a créés et rachetés, qui nous régit, qui en tout lieu réjouit et exalte ses serviteurs, et qui leur prépare la gloire éternelle pour récompense. En vérité, ceux qui suivent tes conseils empoisonnés, n'éprouvent-ils pas pendant leur vie un perpétuel remords? Ne sentent-ils pas un aiguillon au fond de leur conscience? Ne recevront-ils pas, à la fin, pour salaire, la damnation éternelle avec toi? Toujours je travaillerai de toutes mes forces à suivre Jésus-Christ, mon Maître, comme mon vrai créateur et mon libéral remunérateur. Il honore dans le ciel et sur la terre ceux qui le suivent; il m'a prescrit l'abstinence comme règle, que je n'enfreindrai pas; et m'a promis, si j'y persévère, la vie éternelle. »

VI

Comme un brave soldat, Marguerite se perfectionnait dans l'art de la guerre, et y devenait de plus en plus habile par ses fréquentes luttes contre l'ennemi. Lorsque les combats recommençaient, elle s'y préparait par une plus stricte abstinence, où elle puisait de nouvelles forces pour résister aux assauts du malin esprit.

Le premier dimanche de carême où eut lieu la victorieuse lutte de Jésus-Christ contre la gourmandise, une certaine dame, voulant réconforter la faible Marguerite, lui apporta des choux cuits sans assaisonnement. Sur les instances qui lui furent faites, la servante de Dieu prit un peu de cet aliment; mais il fatigua son estomac débile; et inconsolable de cette espèce de sensualité, elle passa toute la nuit sans dormir. Elle priait avec larmes, et disait au Seigneur que la confusion l'empêchait d'oser comparaître en sa présence. Le juste Juge qui exerce le jugement avec un calme souverain, eut compassion de cette âme affligée; il répondit: « Si tu ne peux, ma fille, te souffrir toi-même; si des pesanteurs d'estomac gênent les mouvements de ton cœur, comment te communiquerai-je ma présence? J'ai dit dans mon Évangile: Prenez garde d'appesantir vos cœurs. O fille de peu de foi! je nourris dans le ciel les anges et les saints, sans cet aliment matériel dont tu t'es servie, et tu crains que

je t'abandonne, toi que j'ai choisie pour mon tabernacle ! Continue donc à garder ton genre de vie sévère ; prends un peu de pain, et à cause de la langueur de ton corps, un peu de vin coupé de beaucoup d'eau, avec des amandes ou des noisettes ; je donnerai à ces aliments tant de douceur et tant de vertu, que non-seulement ils seront suffisants et agréables pour mon amour, en vue duquel tu as entrepris de mortifier ta chair, mais ils soutiendront encore parfaitement ta faiblesse. Quand la prolongation et la rigueur de l'abstinence auront trop débilité ton tempérament, quand le sens du goût sera en toi tellement émoussé, que tu ne trouveras plus de saveur au vin et aux aliments, je t'accorderai des mets plus délicats. » En effet, son estomac arriva à un état de marasme tel que le vin et les autres choses lui paraissaient aussi insipides que de la terre. Dans les maux sans nombre qu'elle endura, je tâchai de l'engager à essayer de quelque remède, selon le conseil des médecins ; mais elle refusait également et médecins et médecines ; elle disait, en pleurant, qu'elle désirait voir tomber en pourriture et dévorer par les vers son corps épuisé. Elle pouvait à peine parler, et elle accusait sa chair de feindre des infirmités et de la trahir en secret.

VII

Un jour que je la voyais réduite à cet état de défaillance, à la suite de ses privations et de ses

souffrances, je l'exhortai à prendre quelque soulagement en fait de nourriture. Elle qui avait offert son corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, savait que l'ennemi cherche à nous vaincre par nos propres armes : « Mon Père, il ne doit jamais y avoir de traité de paix entre mon âme et mon corps, et je ne veux jamais pardonner à celui-ci. Permettez que, sans changer ses aliments, je continue à le mortifier. En toute ma vie, je n'aurai de repos que lorsque je le verrai succomber. Ne le croyez pas aussi faible, aussi exténué qu'il paraît l'être; il en use ainsi, afin que je n'exige pas de lui le paiement de la dette qu'il a contractée dans le siècle, alors qu'il se livrait à ses délices et à ses plaisirs. Permettez, mon Père, qu'en ce temps pascal, pour vous obéir malgré mes répugnances, je me borne à assaisonner les légumes avec de l'huile. » A ces mots, elle s'interrompit pour verser d'abondantes larmes; puis elle reprit : « O mon corps, que ne m'aides-tu à servir ton Créateur et ton Rédempteur? Que n'es-tu empressé à lui rendre hommage, comme tu l'as été dans la transgression de ses préceptes? Ne te livre pas aux plaintes et aux réclamations; ne feins pas d'être à moitié mort; car tu porteras le fardeau que je t'ai imposé, comme j'ai porté le tien par le passé, en toutes les offenses que tu as commises contre notre Créateur. » Renfermée seule dans sa cellule, comme il lui semblait n'avoir rien fait de bon, elle pleurait et disait : « Mon Seigneur et mon Roi, gloire des bienheureux,

souverain Jésus, grâce de vos élus, en souvenir du calice amer que vous avez bu pour moi, non-seulement je désire m'abstenir des aliments corporels, mais je voudrais encore, si c'était possible, tant que mon âme sera emprisonnée dans ce corps mortel, mourir pour vous mille fois chaque jour. » A ces paroles, Jésus, toujours près de ceux qui l'invoquent en vérité, répondit à Marguerite : « Ma fille, tu diras tout cela à ton confesseur; tu lui rappelleras aussi que les chrétiens et mes serviteurs ne peuvent être parfaits en cette vie, s'ils ne mettent un frein à leur appétit. Sans l'abstinence on ne saurait éteindre les ardeurs de la concupiscence ; et ceux-là en ressentiront les atteintes plus violentes, qui rejetteront volontairement le remède indiqué. »

VIII

Cette amante de Jésus pauvre aimait la pauvreté, au point qu'ayant renoncé à toute espèce de vaisselle, elle débarrassa encore sa cellule d'un vase cassé dans lequel elle avait d'abord déposé son pain. Que personne cependant ne s'épouvante à la pensée d'assumer le fardeau de la pénitence. Marguerite usa d'une admirable prudence pour tromper son corps : avant d'en venir au jeûne quotidien, au pain et à l'eau, elle allait diminuant de plus en plus ce qu'elle y ajoutait, jusqu'à ce qu'elle se fût accoutumée à une quantité que pouvait contenir une soucoupe. Lorsqu'elle se fut mise à jeûner tous les

jours et qu'elle eut renoncé à l'usage de toute espèce d'aliment cuit, elle soutint son faible corps seulement avec du pain et de l'eau, auxquels elle ajoutait quelques noisettes ou amandes.

CHAPITRE IV

De sa profonde humilité, et du mépris qu'elle faisait d'elle-même.

I

Par la considération de ses défauts, la servante de Dieu Marguerite était arrivée à une profonde humilité. Elle racontait souvent à haute voix, et avec une douleur navrante, de quelle manière elle avait offensé le Créateur de toutes choses, et comment elle avait scandalisé l'âme de ses frères par sa désobéissance aux divins préceptes. Non-seulement elle conjurait les saints avec larmes et soupirs de se rendre ses médiateurs et de lui obtenir la rémission de ses péchés, mais elle s'adressait encore, tout éperdue, aux personnes du siècle plongées dans la fange des vices; elle leur demandait si le Seigneur, qui est le vengeur des impies, pardonnerait jamais à la plus grande des pécheresses. « Croyez-vous, disait-elle, mes chers pères et mes mères, que le Dieu tout-puissant veuille ramener miséricordieusement à sa grâce cette pauvre exi-

lée? » Elle était toute tremblante; une sueur froide inondait ses membres, comme si elle eût attendu une sentence de mort. Ce fut alors qu'en expiation des honneurs dont elle avait été l'indigne objet dans le monde, Marguerite se rasa, jeta au loin sa chevelure, et ne couvrit plus que de vils chiffons sa tête, jadis parée de bijoux et de perles.

II

Peu après elle se rendit, un jour de dimanche, à Laviano, lieu de sa naissance et de sa première éducation. Là, pendant la messe paroissiale, en présence de tout le peuple, n'ayant au cou qu'une corde pour collier, prosternée aux pieds d'une dame nommée Manentessa, elle demanda publiquement pardon de ses fautes avec une si grande abondance de larmes, que tous les assistants pleurèrent eux-mêmes et restèrent dans l'admiration. Elle s'attacha ensuite à cette dame et la décida, par ses exhortations, à revêtir l'habit de la pénitence. Toutes les fois que Manentessa venait à Cortone, Marguerite, tant qu'elle vécut, lui préparait un logement et lui procurait des aliments, sauf à s'en priver elle-même; elle alla jusqu'à se dépouiller de sa robe pour l'en revêtir.

Il y avait une femme qui ne cessait de murmurer contre l'humilité de la servante de Dieu et contre sa bonté envers les misérables. Pour se venger de ses attaques, Marguerite lui donna sa tunique et le

voile de laine de sa tête, avec ce qui avait été préparé pour sa propre nourriture. Mais cette vengeance ne suffisait pas à la fille de l'Évangile : voulant amener son ennemie à la pratique de la charité par un redoublement d'humilité, elle parvint, par son zèle et ses démarches, à faire payer toutes ses dettes.

O Marguerite, humble en vérité et sans feinte! De pieux fidèles accouraient de lointains pays vers elle; ils voulaient qu'elle les touchât et les guérît de leurs infirmités. Elle leur répondait en pleurant : « Si cette créature, vile entre toutes, vous touchait comme vous le désirez, ou faisait sur vous le signe de la croix, soyez sûrs qu'à cause de la multitude de mes péchés, vos maux, loin de diminuer, ne feraient que s'aggraver. »

III

Marguerite, dans son désir de parvenir à la hauteur du royaume des cieux, ne s'élevait pas en elle-même, et ne tirait aucune vaine gloire extérieure des entretiens familiers avec Jésus-Christ, dont elle était favorisée. Il arrivait souvent que le Roi de gloire lui parlait longuement non-seulement de la manière dont elle devait chanter les louanges divines, mais encore au sujet des promesses merveilleuses qu'il avait faites à sa servante. Marguerite, se réputant indigne de ces révélations, lui disait : « Si ces paroles sont les flatteries d'un ennemi invisible

transformé en ange de lumière, au nom du Christ je t'ordonne, à toi que j'entends, de te taire et de t'éloigner. » Jésus regarde avec bienveillance les choses humbles, et exalte dans le ciel les humbles de cœur. — Il répondit à Marguerite que celui qu'elle entendait était Celui-là même qui, attaché à la croix, l'avait ressuscitée de la mort du péché et appelée aux larmes de la pénitence, dont la vertu délivre l'âme de toutes ses souillures. « Moi, Jésus, ajouta-t-il, ton rédempteur, que tu aimes à rechercher en toutes choses, je te dis que tu es ma fille bien-aimée ; je répandrai en toi les plus grands dons de ma grâce, te privilégiant entre toutes les femmes qui vivent en même temps que toi sous le ciel. » Marguerite demanda comment le Très-Haut destinerait de telles faveurs à une créature physiquement si faible, et d'ailleurs incapable d'accomplir de grandes œuvres. Le Seigneur répondit à sa servante, si pénétrée du sentiment de sa petitesse : « Ma fille Marguerite, ne me désires-tu pas de tout ton cœur, par-dessus toutes les choses que tu peux avoir? ne souffrirais-tu pas volontiers la mort pour moi? ne vis-tu pas dans un désir continuel de me posséder, et de ne posséder que moi? ne crains-tu pas les moindres fautes en toutes les actions de ta vie? » Marguerite répondait affirmativement à chacune de ces questions. Notre Sauveur lui dit : « Ma fille, tu m'es agréable en ces choses. Aime-moi, parce que je t'aime; loue-moi, car je te louerai et te ferai louer par tout le monde. »

IV

Le petit Enfant qui nous a été donné par le Père plus ancien que les jours, et né dans le temps d'une mère vierge, apparut à Marguerite. Sous cette forme, il la combla si abondamment de son ineffable suavité, qu'elle n'eut pas la force de s'incliner devant lui, quoiqu'elle reconnût sa présence, par son profond respect. Elle ne savait plus parler, enivrée qu'elle était du divin amour. Dans ce délicieux repos, elle priait cependant pour les habitants de Cortone, qu'elle aimait. Le Sauveur lui répondit que la paix se conclurait, et que la concorde ne tarderait pas à se rétablir entre eux et Guglielmino, évêque d'Arezzo. Le Seigneur lui recommanda aussi d'exhorter certaines personnes à mieux s'accuser de leurs fautes en confession. Il ajouta qu'elle ne devait pas craindre de dévoiler à chacun ses vices. Les choses que le Seigneur lui avait révélées se vérifièrent : toutes les personnes auxquelles Marguerite les communiqua m'en déclarèrent l'exactitude. Mais, toujours prête à se juger elle-même plutôt que les autres, elle n'osait pas toujours découvrir ce que lui disait le Seigneur. Je lui reprochai, moi son confesseur, d'imposer à sa langue un trop rigoureux silence, contre la volonté de Dieu et au désavantage du prochain ; je lui représentai qu'elle devait rendre ce qui lui avait été donné pour les autres, qu'elle ne devait pas, par humilité, compromettre le salut des

âmes, et qu'elle ne pouvait, sans danger pour elle-même, priver des malades du remède dont ils avaient besoin; enfin je l'assurai qu'elle ferait mieux de me tout rapporter, afin que, sans la nommer, je fusse à même d'interroger les pénitents sur les circonstances et l'enchaînement de leurs fautes. « Mon Père, répondit-elle, puisque vous tairez mon nom, je vous rapporterai à vous, par zèle pour le salut des âmes, tout ce qui me sera dorénavant révélé par le Seigneur. »

V

L'humilité est la première des vertus chrétiennes. Elle avait assujetti à son empire l'âme de Marguerite; elle respirait dans la réserve de ses manières, dans la garde de ses sens, dans la douceur de son cœur, dans le petit nombre de ses paroles, dans son oubli des injures, dans son amour pour la pauvreté. Éloignée de tout ce qui aurait pu flatter sa chair, la servante de Jésus-Christ ne prêta jamais l'oreille de son esprit ni de son corps à une louange particulière ou commune des vertueuses actions qu'elle ne cessait de pratiquer avec une ferveur toujours nouvelle. L'orgueilleux ennemi ne pouvait souffrir cette humilité. Il entra la nuit dans sa cellule, pendant que Marguerite faisait oraison, et il se mit à lui exposer combien était devenue grande la célébrité de son nom, quelle multitude d'hommes et de femmes désiraient, par dévotion, la voir et la toucher; com-

ment, confirmée en grâce, elle ne pouvait manquer d'obtenir les plus hautes récompenses. Elle eut horreur des insinuations de ce frauduleux ennemi. Comme un lutteur courageux, elle se ceignit pour combattre. Elle commença aussitôt à pleurer ses péchés et à faire à haute voix, en gémissant, le plus exactement qu'elle put, le récit détaillé de ses fautes; et c'est ainsi qu'elle vainquit et terrassa le suppôt de l'enfer, qui la tentait de vaine gloire.

VI

A mesure qu'elle avançait dans la vraie et parfaite connaissance d'elle-même, Marguerite, illuminée intérieurement d'un rayon du souverain Soleil de justice, semblait s'appliquer uniquement au mépris d'elle-même; elle se rendait vile dans ses vêtements, dans ses paroles et dans ses manières. Il y a plus : sachant que l'humilité dans les honneurs est très-rare, elle s'efforçait de faire tourner à sa confusion ceux qui lui étaient rendus. Nous citerons un exemple. Il y avait à Borgo-San-Sepolcro un jeune homme si cruellement tourmenté par le démon, que trois hommes robustes avaient peine à le tenir. Ce possédé, adjuré par les religieuses et par des amis de dire aux mérites de quel saint sa délivrance serait due, répondit constamment à ceux qui l'interrogeaient que le démon serait chassé en vertu des prières et des mérites de sœur Marguerite, habitant à Cortone. Le jeune homme fut conduit de Borgo

en cette ville. A son arrivée près de Castel-Giraldi, d'où l'on découvre la cime de la citadelle de Cortone, le démon, ne pouvant plus souffrir l'air dans lequel se répandaient les prières de Marguerite, sortit de ce pauvre jeune homme, bien qu'en lui faisant souffrir les douleurs d'un affreux déchirement. L'ennemi avait dit d'avance à ceux qui le conduisaient : « Je ne pourrai pas me laisser mener jusqu'à Cortone, ni soutenir la présence de Marguerite, dont l'oraison augmente nos flammes; je vous rendrai le jeune homme pendant votre voyage. » Le compagnon du possédé, plein de reconnaissance envers Dieu pour le bienfait qu'avaient attiré les mérites de Marguerite, alla remercier la servante de Jésus-Christ, et lui présenta son ami parfaitement guéri. Marguerite éprouva une douleur si grande, qu'elle éclata en gémissements et répondit, dans une désolation qu'on ne saurait décrire : « Je suis souillée de tous les vices et remplie de démérites; je suis un objet horrible, un vase abominable, un infect réceptacle d'ordures; n'allez pas vous imaginer que la souveraine et éternelle Sagesse, que la vertu du Très-Haut, infaillible en ses œuvres, ait fait cela à ma considération. » Ses visiteurs se retirèrent, sans douter du miracle et pleins de joie; Marguerite seule demeura privée de consolation. Elle n'en voulait pas même recevoir; elle pleurait et disait qu'elle était convaincue qu'elle avait offensé Dieu non-seulement depuis l'âge de discrétion, mais même avant sa venue au monde. A cette pensée,

elle versait des torrents de larmes. Elle ajoutait, avec d'inénarrables gémissements, qu'il n'y avait pas de pire créature sous le ciel que Marguerite.

Ne pouvons-nous pas dire, en nous appuyant sur le témoignage de l'Écriture, qu'elle avait trouvé grâce devant Dieu, celle qui, sans aucune arrière-pensée, ne cessait de s'humilier en toutes ses œuvres, même dans les plus vertueuses. Plus bas elle s'asseyait, à l'exemple de Madeleine, plus la vallée féconde de son cœur devenait capable des effusions du Seigneur.

VII

La Sagesse incarnée du Père, Jésus-Christ, révèle ses secrets aux petits : car où est l'humilité, là aussi se trouve la sagesse. Un jour que Marguerite avait reçu dévotement le corps du Sauveur, elle lui parlait ainsi, comme à son véritable Maître : « Seigneur, qui m'avez visité à cette heure, quoique j'en sois très-indigne, notre ennemi, le trompeur des âmes rachetées au prix de votre très-précieux sang, n'a pas eu honte de me dire que je deviendrais folle, si je continuais à vous rechercher avec autant d'ardeur. » Il lui répondit bénignement : « Tu as dit vrai, ma fille : il est bien le trompeur des âmes; mais ne crains rien de lui; car tu es ma petite plante, et c'est moi qui t'ai plantée; tu marches à ma suite et je suis ton conducteur, ainsi que tu me l'as uniquement demandé avec pureté de cœur. » En ce colloque,

Marguerite fut inondée instantanément d'une ineffable douceur; elle dut confesser au Seigneur qu'elle ne la pouvait supporter, et qu'elle se sentait défaillir. Elle s'écria : « Vous avez dit vrai, ô Paul, apôtre bien-aimé de Dieu; vous avez dit vrai, vase d'élection : l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a jamais imaginé ce que le Seigneur a préparé pour ceux qui l'aiment. » Le Sauveur reprit, dans un langage tout spirituel : « Toutes les choses dont tu jouis présentement ne sont presque rien, comparées à celles que je te réserve. Car l'œil ne saurait embrasser, et l'esprit ne saurait ni parfaitement concevoir ni croire quelles grâces sublimes je dois t'accorder. » Alors il lui montra le vase et le miroir tout ensemble de la souveraine humilité, sa très-pure mère, la vierge Marie. « Ma fille, lui dit-il, je te manifeste et je te donne l'Élue que tu as choisie. — Seigneur, reprit Marguerite, j'ai été un cloaque d'iniquités : pourquoi me promettez-vous des choses si hautes? et pourquoi, Seigneur, appelez-vous Élue cette Mère très-pure que vous me montrez? Ne lui donnez pas ce nom, s'il vous plaît, mais plutôt celui de Reine du ciel et de la terre. » Et le Seigneur à Marguerite : « Ma fille, mon Père t'aime, et avec lui cette bienheureuse Mère t'aime aussi, ainsi que toute la société des saints. Veux-tu, ajouta-t-il, la voir de nouveau? » Marguerite répondit : « Seigneur, souveraine douceur, je le veux et le désire; mais peut-être ne sais-je pas vous le demander con-

venablement, car quand je vous sens présent, quand je vous goûte, quand je vous possède, vous le Saint des saints, je crois la posséder aussi, elle et toute la cour céleste. » A cette réponse, Jésus-Christ parut si satisfait, que Marguerite, éblouie de l'immense lumière dont elle se vit entourée, faillit s'évanouir. Le Seigneur dit encore : « Tu goûteras désormais ces consolations sans aucun empêchement. » Après une assurance si forte des grâces reçues et des grâces promises, la servante de Jésus-Christ remercia humblement son Seigneur.

VIII

A la suite de ses ferventes actions de grâces, Jésus lui parla de nouveau. « Tu es ma fille, lui dit-il, parce que tu m'obéis; tu es mon épouse, parce que tu m'aimes, moi seul; tu es ma mère, parce que tu accomplis de toutes tes forces la volonté de mon Père. Et je te dis que sous le ciel il n'y a nulle autre femme que j'aime plus que toi. Cependant ne deviens pas présomptueuse par tout ce que je te révèle; sache que tu n'as pas acheté jusqu'ici ces consolations aussi cher qu'il te faudra désormais en payer de semblables. Il viendra un temps où tu connaîtras, au poids de tes peines, à quel prix je t'ai rachetée. » Marguerite, qui devait être élevée à la gloire par l'humilité, se défiait absolument de ses forces. « Mon Seigneur Jésus-Christ, pourrai-je supporter de telles peines ? » demanda-t-elle. Et Jésus

lui dit : « Moi, ton Dieu, j'en ai enduré de plus grandes pour toi. » Fille dévouée à l'ordre des Mineurs, elle craignait que ses tribulations ne pussent atteindre l'institut de son bienheureux père, François; elle le recommanda au Seigneur, et entendit cette réponse : « Je t'ai plantée, ma fille, dans le jardin de mon amour; car ton bienheureux Père, mon très-cher François, n'a eu rien plus à cœur que mon amour; il m'a aimé dans une telle mesure, que nul autre ne lui est comparable aujourd'hui. Et sache que ceux qui ont travaillé pour toi, recevront une grande récompense et consolation. » Marguerite répondit avec joie : « Grâces vous soient rendues pour eux, Dieu très-haut; car, animés de votre amour, ils ont travaillé avec le plus grand zèle à me changer et à me conserver unie à vous, source de tout mérite. »

IX

Cette âme humble, destinée à la gloire, apprenant que la petite nacelle de son âme voguerait parmi les tempêtes, dit : « Ne vous abaissez pas, Seigneur, jusqu'à une créature aussi vile; je suis et n'ai été que ténèbres sous le ciel. » Comme elle s'exprimait ainsi avec une vive dévotion, Jésus lui répondit : « Ma fille, tu seras une lumière dans le monde. » Et elle : « Seigneur, mon Dieu, versez votre bénédiction sur tous ceux qui se trouvent dans le jardin de l'amour, surtout sur ces Pères qui ont travaillé

fidèlement à mon salut. — Je leur ferai, ma fille, des grâces toutes spéciales en récompense de ces travaux, dit le Sauveur, et je les éclairerai de mes lumières dans leurs prédications. Reçois-en le gage par ma bénédiction, au nom de mon Père, en mon nom, en celui de l'Esprit-Saint, et au nom de la bienheureuse Vierge, ma mère. Tu m'as prié de faire que tu ne sois pas ténèbres : eh bien, je te dis que tu seras un flambeau resplendissant, car je t'ai exaucée en ceci. » Marguerite dit encore : « Mon Sauveur, mon Seigneur et mon Roi, je vous présente un vœu, et je souhaite avec ardeur que vous daigniez l'agréer : je vous prie, mon Dieu, qu'après m'avoir rassasiée de la douceur de votre présence, vous teniez votre servante ensevelie pour le monde; permettez que je n'aie plus à manifester les secrets que vous me révélez dans mes ravissements d'esprit. » Le Seigneur répondit : « Marguerite, il dépendra de ma volonté que tu parles ou que tu gardes le silence. »

X

« Je te donnerai, ajouta-t-il, mes Frères-Mineurs pour apôtres; ils annonceront ce qui se passera en toi, comme les apôtres prêchèrent mon Évangile aux nations. Tu me priais de ne pas m'abaisser à m'entreteuir avec toi. Moi, je te dis que, quoique mon être ne soit susceptible ni d'accroissement ni de diminution, je serai, par l'influence de tes

exemples et par l'efficacité des dons que tu recevras, glorifié par ceux-là mêmes qui maintenant me méprisent à cause de mon apparente faiblesse, renouvellent leurs offenses, et, loin de m'aimer et de me louer, me blasphèment dans leurs paroles et par leurs actions, mais qui finiront par imiter ta vie. Car, en te voyant, ils rentreront en eux-mêmes, avec les dispositions d'un cœur humble et contrit; ils me reconnaîtront, moi leur rédempteur, leur Dieu immense et éternel; ils m'aimeront avec ferveur; ils me rendront un culte assidu et respectueux; ils me loueront et me serviront avec un zèle à toute épreuve. Bien des gens qui aujourd'hui, comme des ingrats, ne savent pas me désirer, seront intérieurement éclairés sur la douceur de mon service, et, excités par de nouveaux désirs, ils m'appelleront de toute l'ardeur de leur âme et me chercheront avec larmes. »

Marguerite se reconnaissait indigne et incapable de si grandes choses; elle disait au divin Maître : « O Seigneur, rendez le vase de mon âme pur et brillant; car jusqu'à cette heure je n'ai été qu'une boue plus fangeuse que la boue la plus sale, et que ténèbres plus obscures que toute obscurité. » Elle l'entendit lui répondre : « Ma fille, tu seras lumière en beaucoup de provinces du monde. » Marguerite était bien un flambeau de justice, de bonté et de vérité dans le Seigneur. Néanmoins (je l'ai su par expérience) elle éprouvait dans tous ses sens un tel saisissement quand elle s'approchait de l'autel et venait recevoir Jésus-Christ, que les assistants

en étaient frappés d'étonnement et émus jusqu'aux larmes. Toutefois son saint effroi devant cette inaccessible lumière et son profond respect ne pouvaient affaiblir son désir de la communion fréquente, ni ralentir sa ferveur; et elle disait tout inquiète : « Vous offensé-je, mon Seigneur, par la soif ardente que j'ai conçue de recevoir souvent la communion de votre corps et de votre sang? » Jésus lui répondit : « Cette fréquente réception m'est si agréable, que, pour te l'avoir conseillée, et pour t'avoir encouragée dans tes craintes, je bénis ton confesseur et ton guide, auquel j'accorderai une grâce spéciale. Rassure-toi donc. Tout ce que je t'annoncerai se réalisera; toutes les demandes justes que tu m'adresseras dans la méditation ou dans l'oraison, je les écouterai et les accueillerai avec bonté. »

XI

Marguerite était très-reconnaissante envers ses bienfaiteurs. Ayant entendu Jésus-Christ lui promettre qu'elle serait exaucée, elle le pria pour les habitants de Cortone. Elle le conjurait de les délivrer, par sa miséricorde, des périls qui les menaçaient en ce temps-là au dedans et au dehors. A peine Marguerite eut-elle exposé sa demande, que l'éternelle Vérité, pour lui montrer que sa promesse était positive, lui répondit en ces termes : « Ma fille, à cause de leurs œuvres ils avaient mérité d'être

exposés à divers périls. Toutefois, eu égard à l'affection si respectueuse et à la pieuse vénération qu'ils te témoignent, je leur accorderai une grâce spéciale, et ils échapperont au danger qu'ils redoutent. J'agirai ainsi non-seulement envers eux, mais encore en faveur de quiconque t'aimera et te protégera en vue de moi. Au contraire, tous ceux qui, par leurs sentiments, leurs paroles ou leurs actions, oseront t'affliger, je les châtierai au point de ne plus même écouter tes prières en leur faveur. »

Marguerite aimait, pour l'amour de Jésus-Christ, ses persécuteurs; elle se mit à pleurer et à trembler à ces menaces du divin Maître. « Très-miséricordieux Seigneur, lui dit-elle, je vous offre la prière de votre serviteur Moïse pour sa sœur murmuratrice et pour ceux qui l'avaient offensé. Je vous conjure de pardonner à tous; pour l'amour de la bienheureuse Vierge et de vos saints, accordez à tous ceux qui m'ont fait du mal, dans quelque intention et de quelque manière que ce soit, accordez, en échange, les bénédictions d'une abondante miséricorde et ces joies éternelles que je vous demande chaque jour avec larmes. Si vous ne voulez pas leur pardonner gratuitement, au moins vengez-vous sur moi seule de leurs fautes, et punissez-moi, mais en leur faisant grâce. »

XII

Considérant jusqu'à quel point s'est humiliée la majesté du Très-Haut, l'humble Marguerite aurait eu honte de se glorifier de quoi que ce fût. Si, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, elle était élevée à la vision extatique, elle se comparait à la fange ou à la cendre. Elle se prosternait la face dans la poussière; elle se proclamait à haute voix la créature du monde la plus ténébreuse, et déclarait n'avoir jamais été que ténèbres. « Que j'ai tardé, disait-elle, souverain Père de tous les hommes, que j'ai tardé de venir à vous! que j'ai commencé tard à vous aimer! Ah! que ne vous ai-je aimé dès le sein de ma mère! » Un jour, après un de ces élans de ferveur de Marguerite, le Seigneur lui remit devant les yeux toutes les fautes de sa première vie. A ce tableau elle s'écria, en versant des larmes amères, qu'elle était la plus vile des choses créées. Le Seigneur, la voyant saisie d'une excessive terreur, et voulant la ranimer par l'espoir de sa miséricorde, lui répondit avec bonté : « Ma fille, tu as commencé tard et tu as commencé tôt ta vie pénitente : tard, quant au temps, et tôt, quant à la ferveur de ton amour. » Ces paroles, pleines de suavité, transportèrent Marguerite d'une joie indicible et d'une vive confiance; elle invoqua saint Pierre, le prince des apôtres. « Bienheureux Pierre, aimé de Dieu, vous avez dit vrai quand, devant ceux qui s'éloignaient de la

source de la vie, vous vous écriâtes : *A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle.* Que ne vous a-t-il plu, mon Seigneur, vous sans qui je ne puis vivre, dè me rendre présente, alors que votre apôtre fit cette profession de foi? Je vous aurais adoré dévotement, avec votre très-fidèle disciple Madeleine. » Le Sauveur répondit : « Rappelle-toi ce que j'ai dit à mon apôtre Thomas : *O Thomas, tu as cru parce que tu as vu; mais bienheureux ceux qui croiront sans voir.* Je te l'assure, le mérite de ceux qui croient en moi aujourd'hui est plus grand que celui des hommes qui ont cru après m'avoir vu. Aime-moi, ma petite plante, que j'ai placée dans le jardin du bienheureux François, toi dont j'ai fait l'instrument de ma grâce. »

Au nom de son Père, prononcé par la bouche du Sauveur, cette reconnaissante fille dit aussitôt : « Grand et puissant Seigneur, vous avez beaucoup aimé mon Père, et vous l'avez honoré de dons magnifiques. » Et le Seigneur : « Beaucoup, en vérité; mais aussi combien il m'aimait! L'amour de son Ordre m'est doux, parce que je l'ai aimé lui-même en odeur de suavité. La pieuse femme qui fut reprise par une de ses compagnes, de ce que dans un transport d'esprit elle avait dit que ton Père François était comme un nouveau Dieu, se servait d'une expression qu'il est facile de justifier; car il est vrai que sous certains rapports je me le suis rendu semblable : je me suis choisi douze apôtres : combien mon bienheureux François ne s'est-il pas choisi et

ne se choisit-il pas de frères! Je n'ai réuni que soixante-douze disciples : les siens forment une phalange innombrable qui couvre le monde. » Alors le Seigneur montra à Marguerite le bienheureux patriarche, entouré d'une multitude de saints, et il lui demanda pourquoi elle ne réclamait pas leur société. « Seigneur, dit-elle, je veux et je désire rejoindre tous les saints; mais c'est vous seul que mon âme ne cesse d'appeler par ses soupirs et ses larmes; car c'est pour vous seul que j'ai été faite, ô mon bien perpétuel et inaltérable! » Et le Seigneur lui dit : « Parce que tu me cherches moi seul, tu seras grande dans ma gloire, et tu m'y possèderas avec une pleine joie. » A ces paroles, Marguerite éprouva une consolation mêlée de crainte, et reprit : « Ah! c'est vrai, mon Seigneur : je ne cherche que vous; c'est pourquoi je supplie votre Majesté de regarder ma foi d'un œil de compassion. »

Celui qui n'a pas dit aux siens : apprenez de moi à ressusciter les morts, à marcher sur l'eau, à guérir les lépreux et à rendre la vue aux aveugles; mais qui leur a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur,* prévint ainsi sa servante de ses desseins : « Si tes peines augmentent, le merveilleux accroissement de mes dons sera en proportion. » Mais Marguerite, qui ne désirait que de plaire à Dieu seul, répondit : « Mon âme est prête, Seigneur, à accepter toutes les peines, pour l'honneur de votre nom, et à supporter volontiers des tourments de tous genres. Je n'y saurais trouver d'autre amer-

tume que la crainte de vous offenser. Venez à mon secours, mon Dieu; faites que le monde ne se mette pas à m'estimer et à m'élever, à cause de vos dons magnifiques, alors qu'enivrée d'amour, je suis incapable de me taire. Je n'ai jamais goûté aussi abondamment qu'à présent les ineffables consolations qui ont leur source dans votre gloire; donnez-les-moi, je vous prie, en un lieu si caché, que personne ne m'entende parler, quand je les reçois. »

XIII

Alors Jésus-Christ, auteur de la glorification des humbles, montra à Marguerite, en une vision extatique, un siége d'une inexprimable beauté, dans le chœur des Séraphins. Il lui dit que ce siége avait été préparé pour elle, et promit de le lui donner. Muette d'admiration, elle ne sut que s'écrier à la vue d'une telle splendeur: « Mon Seigneur, si vous aviez préparé ce trône à l'un de vos Apôtres, tout le ciel aurait dû s'en émerveiller; à combien plus forte raison, si vous le réservez à moi, qui ne fus rien que ténèbres et péché? En cette vision, son corps, languissant et exténué par les jeûnes, ressentit quelque chose de si délectable, de si doux, de si vivifiant, qu'il fut soulevé en l'air, comme s'il eût voulu suivre le vol de l'esprit. Marguerite, sans s'apercevoir de la présence des personnes qui l'entouraient, disait à haute voix : « Maintenant, Seigneur, mon âme goûte et savoure la gloire de votre

paradis. » Elle pouvait ajouter avec vérité : *Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant.* Elle entendit Jésus-Christ lui adresser ces paroles : « Ma fille, dis publiquement, proclame hautement que tu es mon élue et ma véritable fille. » Mais parvenue à cette sublimité de mérites, Marguerite ne s'élevait aucunement. A chaque grâce elle se sentait saisie d'une nouvelle crainte : « Ne me donnez pas, mon Seigneur, disait-elle, un nom aussi sublime; car je crois qu'il n'a pu jusqu'ici et qu'il ne pourra jamais se trouver sur la terre une créature plus vile que moi. » Plus l'homme qui est grand s'humilie, plus il se rend capable des dons de la grâce. Celui qui regarde les choses humbles d'un œil de bonté, parla de nouveau à Marguerite : « Je te le dis en vérité, tout ce qui t'a été prédit et montré, s'accomplira ponctuellement en toi. »

Jésus-Christ avait gravé dans l'âme de sa servante ce sentiment de sa propre bassesse qui porte le chrétien au comble de la vertu. Marguerite ne semblait s'attacher à rien autant qu'à s'imputer au plus haut degré les défauts qu'on disait exister ou être possibles chez les plus coupables créatures. Elle se présentait toujours comme étant dans des conditions et dans un état inférieurs à ceux de tout autre homme ou de toute autre femme, sous le rapport de la naissance, des mœurs, de la pauvreté. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, elle pleurait sur elle-même, et se considérait comme souillée de tous les vices, ne se défendant que du crime d'hérésie. Elle

s'attristait si l'on n'ajoutait pas foi à tout ce qu'elle affirmait à cet égard sans la moindre feinte, en soupirant et en versant des larmes : tant elle désirait être méprisée, vilipendée ! Le Seigneur se complaisait dans une pareille humilité. « Ma fille, lui disait-il, à ton sens, je suis allé creuser dans l'abîme de ce monde, et j'en ai tiré, j'y ai choisi une vile créature telle que toi, la plus vile de toutes les créatures. J'ai agi de la sorte pour faire grands les petits, justes les pécheurs, et précieux des objets souillés et détestables. » Marguerite, convertie par Jésus en un vase d'élection, se défiait toujours de sa fragilité; elle dit de nouveau : « Mon Seigneur Jésus-Christ, séparez-moi du monde, car je vis en un doute continuel; si vous daignez m'en séparer, je n'aurai plus à craindre d'être privée de vos miséricordes. » Le Père des miséricordes, Jésus-Christ, encouragea la craintive Marguerite, et reprit : « Ma fille, tu es déjà confirmée en grâce et sanctifiée dans ton âme et dans ton corps, à cause de ta foi sincère, de tes fervents désirs et de la pureté de ton intention en tes pensées, paroles et actions ; je ne permettrai jamais que tu te sépares de moi; je t'honorerai dans ta vie et après ta mort. » Marguerite, qui fixait les yeux de son esprit sur ses défauts, et ne voyait que ses défauts, répondit : « Mon Seigneur, comment se fait-il que vous accordiez des choses si grandes à une si abjecte créature ? » Et le Sauveur : « Parce que j'ai fait de toi un filet destiné à prendre les poissons qui nagent dans les eaux du monde.

Les choses qui te sont promises ne s'accompliront pas pour toi seule, mais elles serviront encore à me ramener mon peuple. C'est pourquoi je veux voir se répandre et se propager le bruit des grâces que je t'ai accordées, et que je t'acorderai, non-seulement en ce pays, mais au delà des mers. »

Et qui saurait jamais énumérer les personnes de l'un et de l'autre sexe, ecclésiastiques, religieux et laïques, qui vinrent à elle de l'Espagne, de la Pouille, de Rome, de Pérouse, de Gubbio, de Città di Castello, de Borgo San Sepolcro, de Florence, de Sienne, pour recevoir le bienfait de ses salutaires enseignements?

Ne pouvons-nous pas conclure en disant que, quand on aura trouvé le baume sans odeur, le soleil sans éclat, le feu sans chaleur, on pourra trouver aussi le cœur de Marguerite sans la vertu d'une profonde humilité?

XIV

Combien fut grande la pauvreté d'esprit de Marguerite, qui pour l'amour des pauvres sacrifiait et sa tunique, et son oratoire, et les choses de première nécessité qu'on avait mises à son usage! Le trait suivant, vraiment miraculeux, peut en donner une idée. Le fils d'une veuve était tombé, et depuis longtemps vivait publiquement dans le désordre avec la femme d'un autre homme, qu'il avait enlevée. Par ses prières et par ses larmes, sa mère n'avait pu toucher ce cœur endurci, ni l'amener à rendre

sa concubine à son mari, pour faire sans obstacle une salutaire pénitence. Un jour qu'elle pleurait inconsolablement à ce sujet, son fils, si étroitement lié par cette chaîne honteuse, lui parla ainsi : « Si vous obtenez de la table de la servante de Jésus-Christ Marguerite un petit morceau de pain, que je le puisse manger, j'espère que par ses mérites, non-seulement je renverrai aussitôt cette femme à son mari, mais que j'offrirai à Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'ai si grièvement offensé, de dignes fruits de pénitence. » Ayant entendu ceci, la mère courut en toute hâte à la cellule de la servante du Seigneur, mais elle eut beaucoup de peine à obtenir ce morceau de pain. Marguerite le lui refusait, en disant : « Il suffit qu'une chose ait été approchée ou touchée de moi, la plus vile des créatures, pour qu'elle reste souillée; s'il y avait auparavant en elle quelque vertu, elle la perd. » La mère ne cessait de solliciter ce que demandait son fils. Par ses prières importunes et par ses larmes, elle obtint enfin ce qu'elle désirait tant. O prodige digne d'être publié avec louange! à peine le fils eut-il goûté ce petit morceau de pain rapporté par sa mère, qu'il fut changé en un autre homme. Animé de dispositions toutes nouvelles et touché d'un humble repentir, il renvoya spontanément l'infidèle à son mari, et courut de son côté s'accuser avec une vraie contrition du crime dont il s'était rendu coupable.

XV

Fidèle et fervente disciple de la foi parfaite et de l'humilité, Marguerite se serait défiée de toute promesse qui eût été le moins du monde contraire aux divines Écritures et aux décisions de l'autorité ecclésiastique. A la fête de la Vierge royale, sainte Catherine, elle entendit, après avoir reçu Jésus-Christ à l'autel : « Ma fille, je te placerai parmi les Séraphins, là où sont les vierges brûlantes de charité ! » Elle répondit toute saisie de crainte : « Comment cela pourra-t-il se faire, Seigneur, après que je me suis souillée de tant de péchés ? » Celui qui avait donné cette promesse par la bouche de son prophète : *Convertis-toi à moi, et je te recevrai,* eut pour agréable l'humilité de sa craintive servante. Il lui répondit : « Ma fille, tes pénitences multipliées ont tellement purgé ton âme de toutes les suites du péché, que ta contrition et tes peines te réintègreront dans ta pureté virginale. » A ces paroles, la crainte de Marguerite s'accrut ; elle interrogea son divin Maître Jésus-Christ, et demanda s'il avait mis dans la gloire céleste Madeleine au rang des vierges. Ce vrai maître lui répondit : « Après la vierge Marie et Catherine martyre, nulle n'est au-dessus de Madeleine dans le chœur des vierges. » Toujours portée à s'abaisser par le mépris qu'elle faisait d'elle-même, Marguerite ne voulait en aucune manière laisser connaître les promesses que le

Seigneur lui avait faites en cet entretien. Elle consentait à manifester les secrets qui lui étaient dévoilés, seulement quand le commandement divin l'y contraignait, ou si le besoin de s'assurer de plus grandes garanties pour son salut l'y engageait. Elle le faisait encore poussée par la crainte de se laisser tromper par des illusions contraires aux divines Écritures. Quelle qu'eût été la suavité des délices dont elle avait intérieurement joui; quelque éclatantes qu'eussent été les lumières dont elle avait été éclairée, même malgré les assurances de l'infaillible vérité, elle n'osait point ajouter foi à ce qui lui paraissait tant soit peu en désaccord avec nos saints livres.

XVI

L'humble Marguerite pouvait dire avec le Psalmiste : *Seigneur, mon cœur ne s'est point exalté.* Le jour du dimanche *Lætare*, je l'obligeai, moi, son confesseur, à recevoir dans la communion, le Roi des rois, Jésus-Christ. Elle obéit en s'approchant de la sainte Table. Aussitôt l'amertume de son âme se changea en douceur, ses terreurs firent place à la confiance, et une paix pleine de sérénité rentra dans son cœur auparavant si agité. Mais parce que son Époux désiré, Jésus-Christ, ne l'entretenait pas comme de coutume, elle dit : « O Jésus, mon repos, ma joie, ma seule espérance, vous que mon âme cherche et désire uniquement, d'où vient

que je vous sens en moi et que je n'entends pas votre parole? M'avez-vous retiré pour quelque faute, dont je n'ai pas été entièrement purifiée, cette conversation qui fond l'âme et la restaure.» Et le Seigneur : « O désobéissante! Pourquoi n'as-tu pas cédé tout de suite à ton confesseur, lorsqu'il t'a dit de recevoir la communion de mon corps? — C'est vrai, Seigneur, répondit l'humble Marguerite; j'ai désobéi, parce que je m'estimais dépouillée de tous les ornements des vertus, en me sentant privée de la douceur de vos consolations. Si j'ai offensé votre bonté, qui se communique et se promet à moi avec une si bienveillante et si admirable condescendance, je confesse humblement ma faute. » Et le Seigneur : « Tu ne m'as pas irrité, en t'abstenant de la communion, car tu l'as fait à la considération de la hauteur de ma majesté, et de la profondeur de ton abjection. Je te commande néanmoins, ma fille, d'obéir, chaque fois que ton confesseur t'enjoint quelque chose. En ce qui concerne la conduite de ta vie, j'accorderai à son esprit la lumière d'une grâce spéciale. » Marguerite s'anéantissait en présence de Jésus, qui s'offrait à elle. Elle disait : « O Créateur du ciel et de la terre, miroir immaculé, mon bien éternel, comment pourrai-je, très-vile créature, souillée de tous les péchés, agitée de tant de troubles, de tribulations et de tentations, m'approcher de votre autel? Comment oserai-je recevoir votre corps, déjà immolé pour moi à Dieu votre Père sur l'autel de la croix? » Et le Seigneur : « Ne te sou-

viens-tu pas de ce que je t'ai dit? chaque fois que tu seras affligée, approche-toi de moi, qui suis le port de la tranquillité. Ne t'ai-je pas fait connaître que tu es un vase qui doit être purifié au moyen de diverses épreuves très-pénibles? Ne t'ai-je pas assurée que ce vase, que je protége et garde, ne pourra être brisé par aucun choc? » Marguerite reprit : « Eh ! mon Seigneur, je sais que ce vase est si fragile, que j'appréhende de le voir se briser à la première atteinte des tentations et des afflictions. » Le Sauveur : « Ma fille, la fréquente considération de ta bassesse, et la crainte qui en naît, te font apparaître les choses ainsi; mais mon œil est ton gardien, et ma vertu te protégera partout. Je te prédis que, jusqu'au jour de ta mort, tu seras dans la fournaise des afflictions. — Seigneur, s'écria Marguerite, comment un vase si petit et si frêle résistera-t-il à la fournaise aussi longtemps? Il n'y en a pas, je crois, de plus fragile que le mien, sous le ciel. S'il plaisait à votre miséricorde de me faire connaître ma fin, et de me dire combien de temps encore il me faudra vivre? » Jésus répondit : « Tu vivras tant qu'il plaira à ma volonté. »

XVII

La nouvelle disciple de l'humilité, qui ne se comparait ni à ses supérieurs, ni même à ses égaux, ou à ses inférieurs, ni au grand ni au petit nombre, ni même à qui que ce fût, gémissait continuellement

sur ses misères; fondant en larmes, elle s'accusait d'être la plus méprisable des créatures. Elle en était si convaincue, qu'elle s'écriait, accablée de douleur: « Ah! Seigneur, pourquoi suis-je née, puisque je vous ai tant offensé, et qu'à cette heure même je ne garde pas vos commandements! » Comme Jésus-Christ l'avait reprise sévèrement de cette parole, elle poursuivit: « J'ai parlé ainsi, Seigneur, parce qu'il me semble incompréhensible qu'une si sublime majesté s'abaisse jusqu'à une si misérable créature, et daigne faire sa demeure dans une âme aussi chétive. Ignorez-vous donc, mon Dieu, vous à qui rien n'est caché, quelle a été ma misère et mon inconstance? Vous savez bien ce que j'ai été, et ce que je suis à présent; vous savez bien qu'il n'y a pas sous le ciel de créature aussi vile et aussi fragile. » Alors, le lis des vallées remplit instantanément la vallée du cœur de Marguerite d'une si grande suavité, qu'elle s'écria: « Avec cette ineffable consolation, quand je devrais supporter toutes les peines qu'ont souffertes les saints pour le nom de Jésus-Christ, elles se changeraient en douceur et en rafraîchissement. » Le Sauveur lui dit: « Ma fille Marguerite, jamais aucun saint n'eût eu la constance nécessaire pour supporter ses peines, si je l'eusse abandonné à ses propres forces, et s'il n'eût été prémuni de ma grâce. Pourquoi donc ne croirais-tu pas qu'après les avoir soutenus et fortifiés dans les supplices, je puis aussi garantir ta fragilité du danger de tous les tourments imaginables, et te préserver des

suites du choc de toutes les tribulations? » Marguerite répondit : « Je crois, Seigneur, que vous pouvez faire ce que vous voulez ; mais je ne suis pas digne que vous le fassiez pour moi. » Alors Celui qui donne l'intelligence aux petits, inonda de célestes splendeurs son humble servante, et elle pénétra le secret des cœurs de beaucoup de personnes, tant absentes que présentes, parce que leurs pensées et leurs désirs intérieurs lui furent révélés. Elle en amena un grand nombre à une vraie et entière confession de leurs fautes, à une amère contrition, et à l'amendement de leur vie.

XVIII

Par une humble confession on vainc le Très-Haut; par la haine de soi, on se vainc soi-même : on opère une chose plus étonnante que la conquête d'une cité. L'humble Marguerite parla en ces termes au Seigneur : « Ne dites pas, mon Dieu, que j'aie méprisé votre miséricorde et votre sagesse pour m'être écriée : Ah! pourquoi m'avez-vous fait naître! J'ai dit cela, parce que, depuis Adam jusqu'à ce jour, je ne vois aucune créature plus indigne que moi de vos faveurs. » A quoi le Sauveur répondit : « Souviens-toi que je puis dispenser mes dons à qui il me plaît. As-tu oublié Madeleine, la femme de Samarie, la chananéenne, le publicain, Matthieu dont j'ai fait mon apôtre, et le larron auquel j'ai promis le paradis? — Je me rappelle, Seigneur,

dit Marguerite, tous ces exemples et celui de tant d'autres encore, que vous avez favorisés de vos bienfaits; mais je reconnais et je suis sûre qu'ils furent plus dignes de vôtre grâce que moi, pleine de vices, et dépouillée de toute vertu. » Elle parlait ainsi, parce que c'est le propre des saintes âmes de voir une faute là où il n'y en a pas. Qu'on entende maintenant Jésus louer celle qui se méprise elle-même: « En vérité, je te le dis, ma fille Marguerite, de la plante des pieds au sommet de la tête, je t'ai revêtue de grâce et ornée de vertu. » A quoi elle répondit: « Mon Seigneur, soit parce qu'à la vue des biens que vous m'avez montrés et promis, les dons présents me paraissent peu de chose, soit parce que je crains toujours de démériter et de perdre les faveurs que vous m'avez accordées, soit enfin, parce que le désir de vous posséder s'est accru en moi, tout ce que j'ai obtenu jusqu'à cette heure ne me semble plus rien. » Et le Seigneur: « Tu crois, ma fille, que Dieu est la souveraine et infaillible vérité; ainsi tu dois croire que les choses qui te furent promises s'accompliront. » Marguerite reprit: « Maître Très-Haut, instruisez-moi; par quelle raison ai-je souffert des afflictions toutes nouvelles depuis quelque temps? » Et Jésus: « Ma fille, tu auras aussi de moi de nouvelles consolations; et c'est pourquoi une nouvelle armée d'envieux ennemis s'est élevée contre toi. Mais ne crains pas; je te protégerai. Je te bénis au nom de mon Père, au mien, au nom de l'Es-

prit-Saint, au nom de la bienheureuse Vierge, ma Mère. »

XIX

Celui qui voudrait amasser les fruits des vertus en dehors de l'humilité, ne ferait que jeter de la poussière au vent. A mesure que de la source suprême Marguerite sentait descendre sur elle, en plus grande abondance, les dons surnaturels, elle fixait davantage l'œil de son esprit sur sa petitesse. Elle disait avec larmes : « O Dieu, repoussez-moi loin de vous, et retirez-vous de moi, très-vile et très-indigne créature. » Et comme la pureté est toujours jointe à la véritable humilité, le Seigneur, se rendant aussitôt plus familier, l'entretint de la pureté. Après l'avoir écouté, Marguerite répondit : « O Dieu, vous êtes la source de la pureté; vous seul pouvez la donner et la conserver après l'avoir donnée. Sans vous, aucun des saints n'y eût persévéré. » Et le Sauveur : « Si tu veux la garder inviolablement, porte avec toi les cinq pierres de mes plaies; tu t'en serviras pour frapper ton ennemi au front. Que m'as-tu demandé, quand je t'ai fait parvenir à la plaie de mon côté? — Je vous ai demandé, Seigneur, répondit Marguerite, une parfaite connaissance de votre bonté, et un parfait amour du cœur. » Et Jésus-Christ : « Si tu veux ces choses, conserve l'humilité, de telle sorte que tu attribues à toi tes œuvres, et à moi les miennes.

Si tu désires me connaître, commence par m'aimer d'un amour ardent, moi ton Créateur; puis, aime du fond du cœur toutes les créatures, sans exclure de ton affection les infidèles eux-mêmes, car tu dois compatir à leur perdition. Tu sais que je les ai créés et rachetés par beaucoup de tourments. O Marguerite, attriste-toi avec tous ceux qui sont dans l'affliction; réjouis-toi avec tous ceux qui sont dans la joie; si tu agis de la sorte, je te confirme, dès cette heure, toutes mes promesses. »

XX

Aux pieds de Jésus-Christ, le véritable Agneau, Marguerite déposait toute élévation et toute enflure d'âme. La veille de la fête de son bienheureux Père François, après avoir reçu avec grande crainte le corps de Jésus-Christ, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « M'aimes-tu ? » Et sans attendre la réponse, la voix continua : « Je te dis que non; car, par l'effet de tes craintes et de tes préoccupations au sujet du prochain, tu n'as pas tenu ton esprit fixé en moi : je t'ordonne de me rapporter tous les biens que j'ai opérés en toi; si tu manquais de le faire, je t'en punirais après ta mort, sinon dès cette vie. » Et Marguerite reprit : « Pardonnez-moi, mon Seigneur, si, à cause de la grande suavité des douceurs que je sens que vous répandez en moi, je vous parle avec trop de confiance; et puissé-je voir là un signe de votre véritable amitié,

et non de ma présomption ! Vous savez, mon Dieu, ce que je suis par moi-même; je me remets donc entre les bras de votre miséricorde, comme morte et comme incapable d'agir. Quand je vous parle ainsi, Seigneur, c'est que sans vous je ne puis rien. » Le Sauveur lui dit : « Si je te donne ma grâce, et si je te montre la voie pour bien opérer, pourquoi n'opères-tu pas? Connais-tu quelque créature à qui j'accorde aujourd'hui des grâces aussi abondantes qu'à toi ? Les avares m'ont rendu avare; les insensibles me font rigoureux à leur égard, non que je sois de moi-même avare ou rigoureux, mais ils méritent de me trouver tel dans ma conduite. » Marguerite sollicita ensuite humblement et en gémissant l'effusion des douceurs de la divine suavité, et elle entendit de nouveau Jésus-Christ lui dire : « Tu me cherches sur la terre, et sur la terre tu me trouves; si tu ne méditais qu'aux choses célestes en demandant Celui que tu cherches, tu le trouverais réellement au ciel. Et que crois-tu qui soit de ta part un plus grand signe d'humilité ? Faire venir ton âme à ma rencontre, c'est-à-dire au-devant de ton souverain aussi loin qu'il t'est possible, ou me prier de descendre moi-même miséricordieusement et de m'abaisser jusqu'à te faire compagnie là où tu es ? »

Cette question à peine posée, le Seigneur fit comprendre à Marguerite qu'il y avait plus d'humilité à conduire son âme au-devant de Jésus-Christ. Marguerite reçut en cet entretien le don de la divine consolation; elle dit : « O Christ ! repos des créa-

tures, sans lequel il n'y a point de paix, donnez-moi le repos, à moi votre disciple fidèle. » Et Jésus répondit : « En effet, je ne suis pas le repos seulement de ceux qui m'aiment, je suis encore la paix et le repos des pécheurs, en ce qu'ils s'appuient sur ma miséricorde, alors même qu'ils ne viennent pas y goûter le repos intérieur, parce qu'ils méprisent ma parole. »

XXI

Après avoir reçu, à la fête de saint Barnabé apôtre, le corps du Sauveur avec un humble respect, elle entendit ces mots : « Réjouis-toi, mon âme. » Absorbée en Dieu, elle crut d'abord que c'était à lui-même que Jésus-Christ parlait ainsi. Elle entendit de nouveau : « Réjouis-toi, fille de Jérusalem : car j'ai établi en toi, par la grâce, mon siége royal. Loue-moi, parce que je te louerai; aime-moi, parce que je t'aime; sers-moi, parce que je te sers, et je te servirai. » La servante de Dieu, Marguerite, répondit : « Mon Seigneur, je sais certainement que je ne suis pas assez pure pour mériter d'être l'objet de tant de miséricorde. Et cela est si vrai, que le monde entier ne saurait le démentir. Bien plus : si je voyais un grand feu préparé pour moi, je consentirais à y être jetée et brûlée plutôt qu'à retirer cette parole. » Le Seigneur reprit : « O incrédule! tu ne sais pas ce qu'ont opéré mes saints, et de quelle manière je me suis incliné vers ceux

qui t'ont précédée, comme vers ceux qui vivent aujourd'hui. Si la vision de ma grandeur et de ma beauté ne t'excusait, ta réponse fermerait la porte à ma miséricorde. Je te le dis, toute la pureté des anges et des saints du ciel et de la terre réunis serait réduite à rien en présence de ma pureté très-lumineuse, si je cessais de m'incliner jusqu'à eux. Ne me suis-je pas abaissé, ma fille, à prendre chair de la vierge Marie? Oui, je l'ai fait, pauvre et simple enfant? N'ai-je pas consenti à être touché des pécheurs eux-mêmes, à m'entretenir et à manger avec eux? Vois si mes raisons n'ont pas convaincu et entraîné ton cœur, à ce point que tu préfèrerais être consumée par le feu le plus ardent plutôt que de nier ces choses ou de pécher contre moi? Tu sais bien que je te fais vivre dans la volonté de subir toute espèce de tourments plutôt que de consentir à offenser ma majesté. O violette pleine de l'odeur de l'humilité! ton humilité diffère de celle des autres en ce qu'elle ne se montre pas aussi grande par des signes extérieurs, par des paroles, par des actions, qu'elle ne l'est réellement dans ton esprit. » En effet, à l'exemple de Jésus-Christ, Marguerite était véritablement, et sans feinte, douce et humble de cœur. Un Frère témoigne à cet égard qu'il s'étonnait un jour de ce qu'il ne l'entendait plus parler de Dieu avec sa ferveur ordinaire; elle répondit : « Le Seigneur agit envers moi comme une personne à qui l'on n'a pas restitué ce qu'elle avait prêté; quand on veut encore lui emprunter

quelque chose, elle la refuse. Je n'ai pas été reconnaissante à Jésus-Christ, et il m'a justement retiré ce qu'il m'avait donné. »

CHAPITRE V

De ses méditations sur la croix de Jésus-Christ, de sa sérénité et de sa patience dans les tribulations.

I

Comme Marguerite méditait Jésus souffrant sur la croix pour nous, le divin Triomphateur l'invita à combattre, en disant : « Prépare-toi à lutter et à essuyer toutes sortes de peines, à rencontrer toutes sortes de difficultés et de traverses, aussi longtemps que tu vivras. L'or se purge dans la fournaise : ainsi je te purifierai par les tribulations, les tentations, les infirmités, les douleurs, les craintes, les veilles, les larmes, la faim, la soif, le froid et la nudité; et, lorsque tu seras purifiée, tu passeras à la gloire de la félicité éternelle. Que la crainte de tout cela ne t'abatte point; mais conduis-toi avec un courage viril, et supporte tout avec allégresse, car je serai avec toi dans les tribulations. Afin que tu ne défailles pas dans cet âpre chemin, je te fortifierai souvent par la suavité de ma présence. » La servante de Dieu, Marguerite, s'écria dans les transports du divin amour : « O mon seigneur Jésus-Christ, qui

avez souffert tant de supplices pour moi, je m'offre avec joie, pour votre amour, à endurer toutes sortes de tourments; animée du désir le plus vif de vous plaire, je suis prête à mourir pour vous, mon bien-aimé. » Elle vit en cette élévation d'esprit beaucoup de choses qu'elle ne voulut pas rapporter; puis elle finit par se tourner vers moi son confesseur, en disant: « Mon Père, voulez-vous retourner content au couvent et près de vos Frères? » Je répondis affirmativement. « Sachez, ajouta-t-elle, ce dont j'ai été assurée par Jésus-Christ, et dont vous ne devez pas douter : l'Esprit-Saint habite, dans les Frères de votre Ordre, plus particulièrement qu'en tous les autres qui sont sous le ciel. »

II

Les consolations divines réjouissent l'âme à proportion de ce qu'elle souffre des douleurs de Jésus-Christ; elles abondaient dans celle de Marguerite. La servante de Dieu se sentait prête à supporter, pour l'amour de Celui qui la fortifiait, des choses non-seulement difficiles, mais pour ainsi dire impossibles aux yeux de la plupart. Méditant un jour sur les opprobres de Jésus-Christ, elle l'entendit lui dire : « Ma fille, les infirmités de ton corps, qui dépérit lentement par ma volonté, sont graves; graves aussi sont les épreuves que t'occasionne le tentateur; mais ce qui te paraît plus grave et beaucoup plus affligeant, c'est la suspension ou la cessation de

mes divines et suaves communications. Toutefois, ne crains pas et ne t'étonne point; car je te comblerai d'autant plus de mes consolations, que l'envieux ennemi s'acharnera davantage contre toi à t'assaillir de ses suggestions. O mon épouse, ne t'effraie pas, puisque je suis l'Époux que tu aimes uniquement et que je demeure avec toi. » L'ennemi l'aborda peu après. Afin de l'engager à accepter des aliments plus délicats, il lui rappela instantanément et lui fit sentir les odeurs de tous les mets les plus exquis qu'elle eût jamais vus, goûtés ou entendu nommer; mais la douceur de la divine miséricorde avait totalement attiré le cœur de Marguerite, qui ne put cacher les délices dont le Christ l'avait comblée. Elle s'écria, en versant des torrents de larmes : « Pardonnez-moi, mon Seigneur et mon Dieu, si rien ne saurait me satisfaire pleinement que votre présence, en laquelle se trouve une suavité parfaite, une suavité infinie. »

III

La passion de notre Roi et la compassion de la vierge Marie occupaient tellement l'esprit de Marguerite, que rien ne se présentait à elle de si dur et de si âpre qu'il ne lui parût doux et facile de le souffrir. Une nuit, elle priait le Seigneur, instamment et avec larmes, de daigner lui accorder une participation, aussi grande que ses forces le comporteraient, à la douleur de sa Mère au pied de la croix, quand elle entendit ces mots : « Rends-toi à

la première heure du jour, selon ta coutume, à l'église de mes Frères : tu y ressentiras, par la représentation de ma Passion, une peine si violente et si amère, que tu n'en as jamais éprouvé de semblable. » Elle vint en effet à l'église. M'ayant fait chercher, moi son confesseur et son très-indigne guide, elle me demanda, comme une faveur spéciale, de ne pas sortir du couvent des Frères, parce qu'il lui avait été révélé qu'elle serait ce jour-là crucifiée en esprit devant la croix. La messe solennelle fut terminée vers l'heure de tierce. Abreuvée du fiel de la passion et absorbée en Dieu, la fervente Marguerite commença à voir se succéder la trahison de Judas et la fureur des Juifs, à entendre leurs cris et les conseils iniques des barbares qui conspiraient la perte de Jésus-Christ et se disposaient à le supplicier. Elle vit le Seigneur salué et baisé traîtreusement au Jardin ; elle le vit garrotté et conduit avec des flambeaux et des lanternes ; renié par saint Pierre et abandonné par les apôtres ; le visage livide ; flagellé sans pitié à la colonne ; bafoué ; le visage bandé ; couvert de crachats ; les joues souffletées et les cheveux arrachés ; puis adoré par dérision. Elle vit se préparer avec une étonnante célérité la croix, les clous, la lance et les faux témoins subornés contre Jésus. Quand elle entendit les voix qui disaient ces paroles : *Voilà votre Roi ;* et ces autres : *Nous n'avons pas d'autre roi que César ;* puis celles-ci : *Je ne trouve en lui aucune cause de mort ;* et encore : *Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le*, sa douleur

fut telle, qu'elle jeta un cri et s'évanouit; tous les assistants crurent qu'elle mourait. A cette âme, que le glaive de la douleur transperçait, apparut alors la Vierge Mère. Marguerite la vit avec les femmes, avec les Marie et avec Madeleine, suivre son fils à travers la foule du peuple et des Juifs qui blasphémaient. « Le voici, dit-elle, entraîné du palais de Pilate, conduit hors de la porte, et l'on contraint Simon de porter la croix derrière lui. Il est cloué à la croix; deux voleurs sont mis, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, auprès de mon Sauveur. Maintenant, poursuivait-elle, le larron placé à gauche murmure contre lui; le bon larron le justifie et lui demande son royaume. J'entends mon Seigneur promettre au dernier la gloire. A présent il recommande sa mère à son disciple, et son disciple à sa mère; à présent les Juifs l'insultent et l'outragent; à présent les ténèbres enveloppent toute la terre; à présent mon Seigneur a soif, et un breuvage de fiel lui est offert; à présent il pardonne à tous ceux qui l'ont crucifié, et il recommande à haute voix son esprit à son Père. Maintenant, ajouta-t-elle, mon âme voit Longin aveugle conduit à la croix; une lance est entre ses mains; il est illuminé par le sang de mon Dieu. » Quoiqu'elle ne s'exprimât qu'en phrases très-courtes, elle n'omit aucun point du récit de la passion. Un spectacle si nouveau et si douloureux émut tous les habitants de Cortone. Ils quittèrent leurs affaires et leurs travaux; les enfants et les malades demeurèrent dans leurs berceaux ou dans

leurs lits; les hommes, comme les femmes, visitèrent plusieurs fois dans la journée notre église, et remplirent de leurs sanglots et de leurs gémissements l'oratoire du bienheureux François notre Père. On eût dit que Marguerite était plutôt crucifiée qu'au pied de la croix; elle souffrait d'atroces douleurs. Les symptômes de son état étaient si étranges, que nous la crûmes à l'article de la mort. L'excès et la violence de ce qu'elle ressentait la faisaient grincer des dents; elle se tordait comme un ver ou comme un serpent; elle blémissait, et son teint avait la couleur de la cendre; enfin son pouls cessa de battre, et elle resta sans parole et glacée d'un froid mortel. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle avait la voix si rauque, qu'elle pouvait à peine se faire entendre. Jusqu'à l'heure de none, elle fut privée de toute vie extérieure, et elle ne s'aperçut pas de ce concours du peuple qui pleurait; elle ne distinguait ni le visage ni la voix des femmes qui l'assistaient et la soutenaient. Je ne pense pas devoir passer sous silence ce qu'il me reste à dire. J'ajouterai donc ceci: arrivée au moment de la mort du Seigneur, c'est-à-dire à l'heure de none, en laquelle, ayant incliné la tête, il exhala son esprit très-sacré, Marguerite pencha et reposa sa tête obliquement sur sa poitrine; tout le monde la crut morte, car elle avait perdu à la fois le mouvement et le sentiment. Elle demeura en cet état depuis none jusqu'à vêpres, en présence de nos Frères et de beaucoup d'autres personnes qui fondaient en larmes.

IV

A l'heure de vêpres, comme ressuscitée d'entre les morts, elle releva son front avec une nouvelle allégresse. Ses yeux étaient tournés vers le ciel et pleins de joie; elle semblait enrichie de merveilleux et nouveaux dons, et elle se mit à rendre grâce au Donateur de tout bien. Mais lorsqu'elle se fut retournée et qu'elle eut vu dans l'oratoire une multitude de personnes, sa grande joie fit place à un chagrin amer; elle conçut une tristesse violente de ce que Dieu lui avait fait sentir les douleurs de la passion à la face de tout le peuple, et non dans sa cellule. L'admirable Amant de ceux qui l'aiment apaisa l'effroi de Marguerite et lui dit : « Ne crains rien, ma fille, et ne doute pas de toutes les choses qui ont été opérées en toi aujourd'hui; car je t'ai faite le miroir des pécheurs. Les plus obstinés connaîtront par toi combien volontiers j'use envers eux de miséricorde afin de les sauver. » Marguerite, reconnaissante et remplie de sollicitude pour le salut du prochain, répondit : « Mon très-haut Seigneur, là où je puis vous payer un tribut d'honneur et de louange, et procurer au peuple que vous avez racheté une occasion de salut, quel que soit ce lieu, il me plaît d'y demeurer, et non ailleurs. » Nous étions émerveillés de voir qu'elle avait recouvré ses forces corporelles; mais elle nous disait qu'elle se

sentait plus vigoureuse qu'elle ne l'avait été dans les premières heures de la matinée.

V

Cependant, le soir étant venu, Marguerite prit congé de moi, frère Giunta, et regagna sa cellule. Cette nouvelle Madeleine, qui avait vu spirituellement Jésus en croix, était éperdue de douleur, parce qu'elle pensait qu'on le lui avait ravi; elle demandait sans cesse, à haute voix et en pleurant, son Seigneur crucifié à tous ceux qu'elle rencontrait, et ils versaient des larmes. Dans les transports de ses désirs et de son amour pour Jésus, elle disait: « N'avez-vous pas vu mon Seigneur? Où irai-je, infortunée, pour le retrouver? Oh! si je pouvais vous voir, mon Dieu, de quelle joie infinie je serais comblée! Je cherche, je soupire, je crie, je veille, je travaille et je sens mon cœur défaillir; cependant je ne vous trouve pas, parce que la mort inexorable vous a enlevé à moi. O anges, hommes, créatures, apprenez-moi où est mon Seigneur crucifié, que je cherche et que je ne trouve pas. Hélas! qu'avez-vous fait, mon Dieu? Votre bonté devait-elle rencontrer tant de mépris et de cruauté? Mon Amour, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Où vous êtes-vous caché lorsque, brûlant de vous voir et de vous entendre, je ne vous entends ni ne vous vois? Malheur, malheur à moi! Et pourquoi est-ce que je vis? » Elle ne prit ni nourriture ni sommeil tant que dura

et état d'angoisses; il se prolongea depuis l'heure que j'ai indiquée jusqu'au matin du dimanche suivant.

VI

Le dimanche, pendant qu'on célébrait la messe solennelle dans l'église des Frères-Mineurs, et que moi son confesseur je prêchais au peuple, la respectueuse Marguerite ne trouva pas dans ses craintes et dans sa réserve habituelles la force de réprimer les élans de sa douleur. Comme hors d'elle-même, elle se mit à crier en présence de tous les fidèles; elle me demandait si je ne savais rien de son Sauveur crucifié; où j'avais mis son Maître. En la voyant pleurer avec cette désolation inexprimable, tous les assistants, hommes et femmes, commencèrent à pleurer aussi avec la plus vive componction. Quant à moi, qu'elle interpellait, pour lui rendre la confiance de retrouver son Maître, sans interrompre la prédication de la divine parole que je distribuais au peuple, je me bornai à lui dire à haute voix que le Sauveur qu'elle cherchait avec tant d'ardeur est rempli de bénignité et libéral, qu'il ne lui cacherait plus longtemps sa présence, et qu'il ne tarderait pas à se montrer. Marguerite, ayant entendu que le Seigneur se montrerait bientôt à elle, se rassit à demi morte en présence de tout le peuple.

VII

Après la célébration de la messe, elle se dirigea vers sa demeure, demandant, avec des larmes et d'inénarrables soupirs, à tous ceux qu'elle rencontrait dans la rue, s'ils savaient où était son Sauveur et s'ils l'avaient vu. Elle se renferma dans sa cellule, se refusant nourriture, breuvage et sommeil. Elle ne voulait que pleurer, et elle disait : « Mon amour Jésus, qui vous a fait mourir? qui vous a ravi à moi, ô mon bien? Apprenez-moi, mon Amour, où vous êtes caché? Et pourquoi est-ce que je vis si je ne puis vous posséder, vous qui m'avez ressuscitée par la pénitence? » Elle resta en ces angoisses intérieures jusqu'au lundi matin. Alors le véritable Amant de ceux qui l'aiment, après lui être apparu la première fois livide et déchiré, se montra à ses regards revêtu de la robe de l'immortalité. Sa présence lui rendit la paix, à tel point que toutes les douleurs de son esprit et de son corps disparurent. Beaucoup de choses secrètes lui furent révélées, et le Seigneur la laissa comblée de joie. Toutefois ce bon Pasteur, qui corrigea ses apôtres en leur apparaissant, reprit fortement Marguerite d'avoir refoulé dans son esprit, par égard pour les assistants, ses ferveurs et ses souffrances. En cela elle n'avait pas imité parfaitement Madeleine dans sa manière de chercher le Sauveur.

VIII

La servante de Jésus-Christ comprenait comment les saints, au moyen de la foi, subjuguèrent les royaumes et firent tant d'œuvres de justice. Un jour que je l'entretenais de ce sujet, moi son confesseur, elle me dit qu'il y aurait lieu de s'étonner s'ils n'eussent pas couru au-devant des mépris et de la mort en chantant et le sourire sur les lèvres. « Moi qui suis si faible, ajouta-t-elle, je goûte un soulagement si grand, rien qu'à penser aux délices de la gloire du paradis, que je ne saurais leur comparer ni les choses les plus magnifiques ni les honneurs les plus brillants; elles sont telles, elles sont si grandes, que pour les conquérir je courrais pleine de joie à la rencontre de tous les tourments. Avec ce que je sens et ce que je peux puiser à cette fontaine intarissable, quand je serais jetée dans le feu ou déchirée à coups d'épée, je ne croirais pas être exposée à la moindre douleur. L'assurance que je reçois du gage de la gloire promise fait que je ne puis voir sans peine la face d'aucune créature; il y a plus : je désire rompre mes liens et mourir bientôt. Mourir pour la vie éternelle m'est une souveraine joie; vivre ne m'est plus qu'un supplice, un enfer. Votre suavité m'attire, mon Seigneur, et pour l'amour de votre nom, je voudrais que ma chair fût rongée par les vers jusqu'à la moelle des os; je vous offrirais ainsi, au moins en partie, satisfaction pour

mes fautes passées. Je m'enfermerais en quelque sorte avec vous dans la souffrance; je sortirais plus tôt, selon mon désir, de la misère de cette vie. Si un seul de ces vers tombait de ma chair en terre, je le ramasserais, je le caresserais, ô mon Seigneur, et je le remettrais aussitôt dans la plaie béante. »

Marguerite aspirait si ardemment à satisfaire le Très-Haut, qu'elle n'aurait jamais cessé de se reprocher dans son service une négligence dont elle n'était cependant pas coupable. Il lui semblait ne rien faire de vertueux. Pourtant, malgré l'extatique contemplation des choses divines, la continuelle austérité de sa vie, ses efficaces exhortations au prochain, et ses douloureuses maladies, elle ne récitait pas moins de six cents fois le jour le *Pater noster,* avec la Salutation angélique et le *Gloria Patri.* Pour adoucir ses larmes et calmer ses inquiétudes, je lui disais que son fervent désir de Jésus-Christ et la méditation assidue de la Passion étaient une prière continuelle; que l'oraison mentale est à la fois plus douce et plus efficace que la prière vocale. Bientôt les angoisses de la maladie s'accrurent, et diverses tentations affligèrent Marguerite. Le Seigneur très-fidèle se rendit présent à sa servante, afin qu'elle profitât de l'épreuve; il fortifia sa faiblesse, et illumina son esprit troublé par l'ennemi. « Ma fille, lui dit-il, combien est grande la joie que tu ressens de ma présence ! — Cette joie est immense et indicible, répondit-elle; avec la douceur que je goûte, je pourrais accepter des

tourments de tout genre : aucune tentation, aucun supplice ne sauraient m'effrayer. Elle surpasse toute peine et bannit toute douleur. Votre consolation change tellement les amertumes en suavité, qu'elle me suffirait pour que je me plonge sans crainte et plutôt avec plaisir dans le plomb fondu ou dans l'huile bouillante; et je chanterais au milieu des flammes. » Sa force d'âme était si grande, que, non contente de pardonner les injures qui lui étaient faites, elle s'efforçait de se les dissimuler à elle-même, et de les mettre en oubli; aussi n'hésitait-elle jamais à rendre service à ceux qui l'offensaient. Elle n'opposait de défense qu'en un seul cas, et elle le faisait hardiment; c'était lorsque les droits de Dieu étaient attaqués ; alors sa conscience la stimulait à prendre la parole pour extirper les vices ou planter les vertus.

IX

Un jour j'entrai dans sa cellule pour l'encourager, à l'époque où le chapitre provincial était réuni à Sienne. Elle s'exprima en ma présence avec une certaine vivacité et me dit : « Mon Père et mon confesseur, j'ai appris par la révélation de l'Esprit-Saint que les Frères, réunis en chapitre, ont résolu de limiter les visites que vous venez me faire. L'expérience des Écritures et l'exemple de tant de personnes dont on a reconnu les illusions font douter plusieurs de mon état. Néanmoins, la condescen-

dance de la divine miséricorde ne permettra pas que vous abandonniez entièrement votre petite plante confiée à vos soins par Jésus-Christ. »

Le chapitre terminé, le nouveau gardien des Frères vint à Cortone. Comme Marguerite me l'avait dit, il m'intima, quoique je fusse son confesseur, de la part du chapitre, l'ordre de ne pas l'abandonner, mais de ne la visiter qu'une fois tous les huit jours, à moins de quelque accident imprévu, ou d'aggravation dans ses maladies. L'antique ennemi vit que quelques Frères doutaient de sa persévérance, et pensaient aussi que ses consolations pouvaient être des illusions ou qu'elle les avait feintes pour acquérir de la réputation parmi le peuple. Il entama auprès d'elle ce sujet dans sa cellule. Il lui disait que les Frères, instruits par l'expérience, éclairés par l'Écriture et plus encore par la grâce de l'Esprit-Saint, avaient douté d'elle, parce qu'ils étaient enfin justement convaincus que toute sa vie, toutes ses révélations et ses consolations n'étaient que tromperies. Marguerite, éplorée et tremblante, se prosternait en oraison. « Mon Seigneur Jésus-Christ, disait-elle, vous que je désire seul dans la simplicité et la pureté de l'esprit; vous que j'aime seul; vous pour qui je n'épargne pas mon corps, et je méprise tous les objets qui se trouvent sous le ciel; vous dont je suis les Écritures, en les interprétant d'après les prédications de vos ministres, autant que ma simplicité m'en rend capable; venez à mon aide, car je pleure et je

tremble en proie à de nouveaux doutes. » Le Sauveur lui dit : « Pourquoi pleures-tu? « Et elle répondit : « Mon Seigneur, qui savez toutes les choses avant qu'elles existent, ignorez-vous que je ne puis faire autrement? J'ai à lutter contre des ennemis invisibles armés contre moi, et les Frères auxquels vous m'avez recommandée m'épouvantent par leurs soupçons. » Pour fortifier la craintive Marguerite, le Roi éternel se plaça devant elle, comme un miroir de patience : « Ma fille, lui dit-il, ne t'étonne pas si les Frères ont de toi diverses opinions et en parlent chacun en son sens. De moi-même, vrai Dieu et Fils du Dieu vivant, plusieurs ont douté, si plusieurs m'ont cru. » S'épurant sans cesse au creuset de la tribulation, comme l'or fin dans la fournaise, Marguerite se sentit toute calmée et fortifiée par ces paroles. Je la vis en personne, au moment où elle se préparait à supporter de nouveau les épreuves les plus rudes, prudemment avec ceux qui commencent, volontiers avec ceux qui avancent dans la vertu, gaiement avec les parfaits. Aucune injure ne savait briser son cœur de diamant; aucune attaque ne savait ouvrir ses lèvres à la plainte contre qui que ce fût.

La servante de Dieu, cédant à la fois à l'influence du divin amour, à la véhémence de sa componction ou de ses craintes intérieures, ou aux impressions de la compassion fraternelle pour le prochain, semblait souvent redoubler ses gémissements et ses soupirs, au point qu'elle ne parvenait ni à réprimer

ni à cacher la douleur de son âme. Il arriva souvent qu'à l'accent de sa voix, quand elle s'adressait à Dieu dans l'oraison, ou quand elle pleurait, les femmes du voisinage accouraient avec dévotion, pour l'observer du dehors par la petite porte de sa cellule. Elles la voyaient prier inondée de larmes, et ce qu'elles découvraient des faveurs divines, ravivait en elles le saint amour. Animée d'une sorte de zèle, une dame, compagne de Marguerite, essaya un jour de chasser de là ces femmes qui pleuraient et louaient Dieu. Une des assistantes, blessée de ses paroles imprudentes, se laissa emporter jusqu'à la colère; elle l'insulta et vomit contre elle des injures qui ne convenaient ni au lieu, ni au temps. La douce Marguerite, en oraison dans sa cellule, envoya sa compagne pour adoucir cette amertume. Elle fit prier humblement l'offensée de passer la nuit avec elle. Mais la colère qui s'exhale, surtout chez les femmes, prend en mal tout ce qu'on lui dit en bien; car elle est à la fois inflexible et déraisonnable. Cette femme, comme obsédée par le démon, proféra de nouveaux outrages, à haute voix, contre la servante de Jésus-Christ. Marguerite, dont l'âme était doucement et constamment fixée en Dieu, ne s'en émut point; elle renouvela des invitations encore plus pressantes, qu'elle accompagnait des observations les plus persuasives, en allant jusqu'à s'accuser elle-même. Elle ne parvint pourtant pas à apaiser cette furieuse, qui, persistant dans sa colère, ne voulait ni l'écouter,

ni entrer dans la cellule, ni cesser son bruit scandaleux, malgré les représentations des assistants. Voyant qu'elle persistait à refuser de venir à elle, l'humble servante de Jésus-Christ la pria de la recevoir en sa propre maison, afin qu'elles pussent passer la nuit ensemble. L'emportement avait tellement troublé l'âme de cette femme, qu'au lieu d'engager avec instances la servante de Dieu, comme elle aurait dû le faire, elle se refusait absolument à la recevoir. Les médecins opposent le chaud au froid ; Marguerite fit de même. Ce soir-là, elle envoya humblement à cette femme un souper qu'on lui avait fait porter par charité. Dans l'intime de son cœur, elle aurait désiré baiser ces lèvres qui s'étaient ouvertes pour la diffamer. Elle disait : « Une injure soufferte pour l'amour de Jésus-Christ, m'apporte une douceur qui me réconforte et me restaure plus que toute chose. »

X

Elle faisait chaque jour le chemin de la croix. Néanmoins, elle le renouvelait en son cœur d'une manière spéciale le vendredi, et disait qu'à pareil jour aucun chrétien ne devait se réjouir. Il arriva qu'une fois, le Vendredi saint, la violence de sa douleur la poussa hors de sa cellule; la tête découverte et les cheveux coupés, elle pleurait le Seigneur, éperdue comme une mère qui a perdu et qui pleure son fils. Elle se rendit, en jetant des cris

à travers la ville, au couvent des Frères-Mineurs, auxquels Jésus-Christ l'avait recommandée. Elle serait allée encore dans les autres églises, si son extrême modestie et la crainte des Frères ne l'eussent retenue. En cette conjoncture l'amant de ceux qui l'aiment, notre Rédempteur, dit à Marguerite qui pleurait sa Passion : « Si tu te trouvais, aux heures avancées de la nuit, en quelque solitude, en une forêt pleine d'insidieux ennemis, différerais-tu de courir à ma recherche? » Marguerite répondit : « O mon Seigneur, je ferais, je crois, comme un enfant qui va à la rencontre de sa mère dont il entend l'appel. Dans l'ardeur de mon désir, je tomberais par le chemin, et courant au delà de mes forces, je resterais épuisée dans la voie. » Et Jésus-Christ : « Ma fille, pourquoi veux-tu faire le paradis sur la terre, quand je ne l'ai pas donné ici-bas à mon corps uni à la divinité? N'espère point cela : tu n'y saurais réussir. Dans tes souhaits tu imites Pierre, qui, après m'avoir contemplé sur le mont Thabor, au milieu des splendeurs de ma lumière, eût voulu, dans son enthousiasme, y dresser trois tentes. Il ne savait ce qu'il disait : tant il était transporté d'une joie toute nouvelle! Je ne lui ai pas accordé ce qu'il demandait; toi non plus, tu ne possèderas pas, durant ton pèlerinage, le paradis que je t'ai préparé dans la Patrie. »

XI

L'imitatrice du Très-Haut, Marguerite, soupirait vers Jésus-Christ seul et l'aimait uniquement. Rien ne pouvait la consoler, sinon les douceurs de sa visite. Patiente dans ses infirmités, forte dans ses tentations, elle rappelait souvent à elle, avec larmes, Celui sans lequel il n'y a rien de fort, rien de saint, et qui la frustrait quelquefois pour un temps de ses faveurs.

« Pourquoi est-ce que je me jouis plus maintenant, disait-elle, de votre douce présence, désirée de mon cœur par-dessus toutes les choses possibles, et sans laquelle je vis dans une souveraine amertume? Père saint, Père unique, Père de miséricorde, pourquoi me livrez-vous à l'abandon, maintenant que je me trouve consumée par des fièvres quotidiennes, et ne voulant d'autre remède que vous? Pourquoi, mon défenseur, me laissez-vous seule en présence des ennemis, qui m'assiégent sous diverses formes? Où irai-je, si je ne vous ai pour guide? Où pourrai-je me cacher? Sans vous, quelle victoire remporterai-je dans la lutte? » Jésus, récompense de ses combattants, et médecin des infirmes, répondit à Marguerite. « Tant que tu vivras de cette vie corporelle, tu seras affligée de grandes tribulations. Bien que je sois toujours avec toi, tu ne sentiras pas sans interruption ma douceur, comme tu le voudrais. Car,

tant que tu pourrais rester tranquillement assise à la table de ce délicieux banquet, il n'est point d'affliction, point d'infirmité physique, point de tentation, si violente qu'elle fût, qui te parussent pénibles. » Marguerite, fortifiée par l'entretien divin, répondit au Maître de la vérité : « Seigneur, quelque grandes que soient les tribulations que j'aie à souffrir pour votre amour, toujours je vous louerai, et vous resterai inséparablement unie. Je ne puis vivre sans vous, par qui subsistent toutes choses ; je vous prie donc de ne pas vous éloigner de moi. »

A la même heure, moi, son serviteur dans le Christ, je visitai Marguerite. On la croyait réduite à l'extrémité, tant elle se laissait tourmenter par une crainte excessive du Seigneur. Je lui dis de mettre son espérance en Dieu, et que les bienheureux habitants de la cité céleste l'accompagneraient dans son passage. A peine eut-elle entendu le nom de cité céleste qu'elle fut ravie en extase; elle vit la Mère du Seigneur supplier pour elle le Roi, son Fils, de hâter sa félicité. Elle conserva, à la suite de cette vision, un plus vif désir de mourir bientôt, et dans ce désir l'assurance excluait la crainte qu'elle avait eue, par le passé, de la justice divine. Elle avait vu Jésus-Christ, auprès de sa Mère, lui sourire avec bonté et exaucer les prières de la bienheureuse Marie.

XII

Après l'octave de l'Épiphanie, la reconnaissante servante de Jésus-Christ méditait avec larmes la Passion de notre Rédempteur; elle lui dit: « Seigneur, si vous le voulez, je suis disposée à jurer, pour tout le temps de ma vie, de ne plus chercher de consolation, afin de vous imiter, vous qui avez été si affligé pour les hommes. » Elle s'adressa ensuite à Notre-Dame: « Dame du monde et Reine du ciel, Mère de mon Seigneur, si je voyais de l'occident apparaître à l'orient votre Fils, qui a souffert pour moi des peines si cruelles, je ne serais pas digne de lever les yeux vers lui. Cependant son amour m'attire violemment; et l'impétuosité de mes désirs est telle, que je courrais sans y pouvoir résister, jusqu'à ce que j'eusse trouvé et parfaitement possédé Celui que j'aime tant. »

Elle demeura en cette ardente méditation, abattue par les douleurs, depuis l'heure de matines jusqu'à celle de prime. Alors ses souffrances extérieures se renouvelèrent à la pensée des sarcasmes et des coups endurés par Jésus-Christ; et elle médita toute la suite de la Passion, plongée dans une douleur inconsolable. Elle s'associa par une crucifiante compassion au martyre de la Mère de notre Rédempteur, et fut elle-même crucifiée spirituellement plus encore que la première fois. Jésus-Christ eut

pour agréables les souffrances de son cœur et lui dit : « Ma fille Marguerite, depuis que tu es venue près de ma croix, je t'ai enrichie de beaucoup de grâces et de dons; je t'en aurais accordé de plus grands, si tu ne te fusses jamais éloignée de ma croix. Ne diffère pas d'y retourner et d'y demeurer selon ta coutume à pleurer sans consolation, depuis le milieu de la nuit jusqu'à none. L'expérience te l'a appris, c'est là que je t'ai ornée de grâces, de vertus et de dons spirituels; je t'y ai illuminée de la lumière de la vérité pour toi et les autres; dans tes diverses tentations, je t'y ai munie d'une force inexpugnable. Ne diffère pas, je te le répète; reviens à ma croix, où je te rendrai mes premières faveurs et de plus grandes encore. Ne donne jamais entrée en ton cœur à la fumée des suggestions de l'ennemi; suis les impulsions de ta conscience dans la confession de tes fautes, et dévoile-les à ton confesseur sans te flatter ou te ménager. Par le passé, tu avais coutume de faire à haute voix le récit de ma Passion, en t'abandonnant aux larmes et à la douleur; à présent, par crainte de ceux qui murmurent et qui attribueraient témérairement à la vaine gloire ta douleur et tes larmes, tu t'es imposé un silence absolu. Ne diffère pas de te livrer à ta sainte désolation comme autrefois. Tu ne dois pas cacher en ton sein ma Passion, pour les vains discours des personnes mondaines, qui donnent une mauvaise interprétation aux choses les meilleures, et les regar-

dent comme des mensonges dignes des punitions les plus sévères. Ne crains en aucune manière le prochain quand tu ne lui offres de ton côté aucune occasion de pécher, mais plutôt celle de mériter la grâce et la gloire. Désireuse de plaire à moi seul ton Créateur et ton Rédempteur, pourquoi ne raconterais-tu pas ma Passion avec ces sanglots et ces gémissements qui, loin de pouvoir te nuire, te feront obtenir grâce? Si tu la médites attentivement et incessamment en ton esprit, et si tu en dépeins les scènes à ton prochain, j'exaucerai toutes tes demandes; en père plein de bénignité, non-seulement je t'illuminerai pour ton salut, mais encore je te révélerai beaucoup de choses utiles à celui des autres. »

XIII

Marguerite ne mit pas en oubli le précepte du Seigneur. Elle pleura hautement la Passion de Jésus-Christ, depuis l'heure de matines jusqu'à celle de prime. A chaque supplice, elle disait: « O mon Seigneur, c'est la force de votre amour pour nous qui vous y a poussé. » Elle entendit Jésus lui répondre: « Ma fille, tu as dit que mon amour m'a porté à souffrir et que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par zèle pour vos âmes. Sache donc que, comme j'ai été à ta recherche à travers tant de souffrances et d'angoisses, tu viendras aussi à moi par beaucoup d'amertumes et d'afflictions.

Prépare-toi aux plus grandes tribulations. Le cri de ta vie mondaine s'est élevé autrefois contre moi par la langue des murmurateurs, qu'excitaient tes scandales, dans les villages, dans les forêts, dans les champs, dans les prés et au milieu des campagnes. Ainsi tu ne cesseras plus de prêcher l'histoire de ma Passion et de rappeler au monde que, pour l'amour du genre humain, j'ai vécu constamment dans les travaux et dans les peines. Qui osera se plaindre de ta conduite, m'offensera grièvement, et toi tu me seras agréable. Annonce, ô ma fille, qu'épris d'amour pour vous je suis descendu du sein de mon Père éternel, dans les entrailles de la Vierge-Mère, alors que cette souveraine des cieux se nomma elle-même servante. Annonce la blessure de la Circoncision, l'adoration des mages, ma Présentation au Temple dans les mains de mon serviteur, le vieillard Siméon, la persécution d'Hérode, et la fuite en Égypte. Annonce que moi, la souveraine et éternelle Sagesse, j'ai fait entendre des vagissements, lorsque je gisais petit enfant, couché sur le foin de la crèche; que je gardai le silence, en présence des pasteurs et des mages qui m'adoraient, moi qui ai ouvert la bouche des muets. Annonce ma pauvreté; dis qu'à l'âge de douze ans je restai parmi les docteurs à les interroger et à les instruire; ma Mère, accablée d'une immense douleur, me cherchait toute baignée de larmes, près de ses parents et de ceux qu'elle connaissait. Annonce comment

moi, le Créateur et le Seigneur de toutes choses, qui ai orné les cieux d'étoiles, je ne me suis réservé que le vêtement et les chaussures. Annonce la vocation des disciples, et les miracles opérés; dis que j'ai rendu la vue aux aveugles, purifié les lépreux, guéri les paralytiques, délivré les possédés, et ressuscité les morts. Annonce comment j'ai rendu la vie à Lazare, à la prière de ses sœurs. Annonce la miséricorde que j'ai exercée envers le paralytique qui était demeuré longtemps près de la piscine. Sache que, comme on a murmuré de mes miracles et de ma doctrine, on n'osera pas moins murmurer contre les Frères-Mineurs, auxquels je t'ai particulièrement recommandée; mais si je n'ai pas voulu m'abstenir de mes œuvres bonnes à cause des attaques de mes détracteurs, eux non plus ne renonceront pas, pour les vains propos des méchants, à ce qu'ils font pour mon amour. Annonce qu'à la suite d'une marche fatigante, je me suis arrêté tout altéré auprès du puits de Samarie, que j'y ai conversé longuement avec une femme, et que par elle j'ai opéré la conversion des habitants de la ville. Annonce que j'ai mangé avec les publicains, avec les pécheurs et dans la maison d'un pharisien, à la table duquel j'ai pardonné à Madeleine repentante, pour inspirer aux pécheurs l'espérance du pardon. Annonce que j'ai consenti à être tenté et transporté corporellement par celui qui n'était pas même digne de me voir. Annonce que, dans mes travaux, j'ai sué une

sueur d'eau, et dans les terreurs de ma Passion une sueur de sang. Annonce tout ce que tu as appris de moi quant aux particularités de ma vie et de toute ma conduite. Annonce comment j'ai été vendu à très-vil prix. Annonce la cène que j'ai faite avec mes disciples, et l'humilité avec laquelle je leur ai lavé les pieds. Annonce que j'ai été trahi par un baiser, meurtri de soufflets et garrotté; mes cheveux ont été arrachés, ma face a été bandée et j'ai été tourné en dérision par ceux que j'avais tirés de la servitude d'Égypte par les prodiges de ma puissance. Annonce que presque tous les habitants de Jérusalem et beaucoup d'étrangers ont couru au Calvaire, pour me voir souffrir; non pour compatir à mes supplices et à mes douleurs, mais pour se réjouir ensemble de mes maux. Annonce que j'ai été dépouillé et flagellé, souffleté et souillé des crachats des impies. Rappelle à tous les fidèles comment j'ai été tourmenté, couronné d'épines, frappé avec le roseau; comment les Juifs ont absous le séditieux et homicide Barabbas sans vouloir m'épargner, moi leur innocent Roi, à la rencontre duquel ils étaient allés peu auparavant avec des palmes. Annonce l'érection de la croix, ma société avec les larrons, la dureté des clous qui ont transpercé mes mains et mes pieds délicats. Rappelle que j'ai pardonné à ceux qui me crucifiaient, accueilli le larron pénitent, recommandé ma Mère Vierge à Jean mon disciple vierge. Annonce que mon cœur s'est desséché au milieu des angoisses;

que j'eus soif, et qu'on me présenta un breuvage de fiel. Rappelle en pleurant que, sur le lit de la croix, ma tête, déchirée par les épines et meurtrie par les coups, n'avait pas où se poser. Rappelle qu'ayant recommandé mon esprit à mon Père, j'inclinai la tête sur ma poitrine, en présence de ma Mère désolée, et je laissai mon corps inanimé sur la croix. Rappelle que mes cruels ennemis percèrent sans pitié mon côté d'une lance après ma mort; et que le sang et l'eau, prix de ta rédemption, en jaillirent. Mais je veux qu'à chacune de ces œuvres de ma bonté, tu redises que mon seul amour pour les âmes m'a engagé à faire toutes ces choses. »

XIV

Le temps de la résurrection était proche, quand Marguerite recherchait ainsi la présence de son Rédempteur avec les larmes de la plus vive ferveur. Il apparut tout à coup à l'âme si tendre de sa servante, et se plaignit à elle des pécheurs. « Fixe l'œil de ton intelligence, lui dit-il, et vois comment je suis continuellement crucifié par la race humaine. Afin que tu apprécies mieux les injures qui me sont faites, je t'apprendrai à distinguer les bourreaux qui me crucifient. Quels sont ceux qui me trahissent comme Judas? Certainement ceux qui parlent, rient, mangent, boivent, dorment avec les hommes et les tuent ensuite pour de l'argent. Quels sont ceux qui me dépouillent et tirent ma robe au sort? Les bri-

gands des grands chemins. Quels sont ceux qui m'accusent et me conduisent à Pilate? Les juges qui, sur de fausses preuves, et par d'iniques décisions, condamnent ou font condamner les accusés. Quels sont ceux qui arrachent mes cheveux? Les orfévres, les marchands, les artisans dont l'avarice invente de nouveaux moyens de lucre. Quels sont ceux qui me flagellent, lié à la colonne? Assurément, ceux qui, dans les forêts et les châteaux, enchaînent leurs semblables, les frappent et les torturent, pour en extorquer une rançon exorbitante; comme aussi les huissiers des tribunaux. Quels sont ceux qui ne cessent de me souffleter? Ceux qui portent aujourd'hui la main sur les religieux et sur les clercs; car quiconque les touche irrévéremment, fussent-ils coupables, me touche à la pupille de l'œil. Quels sont ceux qui ne craignent pas de m'arracher la barbe et de me meurtrir les joues? Ce sont ces misérables usuriers qui renoncent à tout espoir de salut. Quels sont ceux qui me fabriquent une croix étroite et courte, sur laquelle ma tête ne puisse ni s'appuyer ni se reposer? Ce sont ces spoliateurs qui chassent leurs concitoyens de leurs propres maisons, et les contraignent ainsi à courir le monde, à se procurer de quoi vivre par la mendicité, le vol, le brigandage et la débauche. Quels sont ceux qui crient avec fureur: Crucifiez-le, crucifiez-le? Ce sont les légistes et les conseillers iniques qui font des lois contre ma loi, ou bien se prêtent à tout, soit au mépris de leur

conscience, soit par ignorance. Quels sont ceux qui me voilent la face comme à un voleur? Ce sont les adultères et les fornicateurs. Quels sont ceux qui n'ont pas honte de me cracher au visage? Ceux qui blasphèment mon nom ou qui se fardent avec art. Quels sont ceux qui me clouent à la croix? Les faux monnayeurs. Quels sont ceux qui, après les autres supplices, me présentent le fiel, la myrrhe et le vinaigre, au moment où mon âme va se séparer de son corps? Ceux qui se vautrent dans la fange de ces vices contre nature qui n'ont pas de nom, et que j'ai extirpés par ma naissance. Quels sont ceux qui me bafouent sur la croix? Ceux qui voient mon corps sur l'autel et ne croient point à ma présence. Où est l'Hérode qui me tourne en dérision? En chaque mauvais prélat. Sache que comme ma miséricorde se déploie en cette vie, en faveur de tous ces criminels, ainsi se déploiera plus tard ma justice pour punir leurs crimes. O ma fille, il y a aujourd'hui plus de juifs qui se déchaînent contre moi parmi les chrétiens, qu'il n'y en avait autour de Pilate au temps de ma Passion. Ceux-ci cherchaient à donner la mort à mon corps; ceux-là renouvellent mes plaies en moi et dans mes membres; quand mon corps, près d'une Mère Vierge, serait grand comme la machine du monde, et encore passible, on n'y trouverait pas aujourd'hui un endroit qui ne fût tellement criblé de blessures, causées par les péchés réitérés des hommes, qu'il serait impossible d'y enfoncer la pointe d'une ai-

guille. Les juifs qui me crucifient en ces temps-ci sont plus nombreux que les Juifs au jour de ma Passion. Et pourquoi cela? Ne les ai-je pas formés à mon image et tirés du néant? Ne les avais-je pas placés dans le Paradis de délices? Ne leur avais-je pas donné mes préceptes? Mais ils ont enfreint mon commandement, et je suis venu obéir pour eux. Ils ont perdu le ciel, et je suis descendu pour eux sur la terre. Ils ont perdu la gloire, et je me suis rendu participant de leur misère. O ma fille, ils étaient couverts de blessures, et je les ai guéris par mes plaies. Ils étaient privés de la douceur de la grâce et de la gloire, et j'ai goûté pour eux un breuvage amer. Ils avaient perdu leur couronne royale, et pour eux je me suis ceint d'une couronne d'épines. Je me suis fait petit, afin de les faire grands; j'ai eu faim pour les restaurer; j'ai travaillé pour leur procurer le repos; et afin qu'ils arrivent aux plus grands honneurs, j'ai subi pour leur salut toute sorte d'opprobres. Considère, ma fille, si le genre humain pourrait comprendre, par la méditation, les seuls bienfaits temporels que je lui ai accordés sur la terre ; je ne parle pas de mes dons spirituels et éternels. Pourquoi donc les rois et les grands, les juges et les notaires, les gouverneurs des divers lieux et leurs officiers, les Juifs, les Sarrasins et les autres peuples, renouvellent-ils mes plaies, eux que je bénirais, eux à qui je renouvellerais mes anciens dons, et à qui j'accorderais de nouvelles faveurs, s'ils s'abste-

naient du péché ! Mais le monde se plonge si universellement dans le vice, que je trouverais à peine un élu entre mille. »

« Toi, ma fille, souvent tu me cherches avec des larmes amères, comme si je m'étais éloigné de toi; si tu me désires avec tant d'ardeur, que ne retournes-tu à la croix sur laquelle tu m'as tant de fois crucifié! » Ces dernières paroles troublèrent, affligèrent, effrayèrent tellement Marguerite, qu'elle n'osait plus redemander ce Jésus, qu'elle aimait si ardemment, ni même lever les yeux vers le ciel. Mais la bonté du Seigneur rendit l'assurance à son cœur consterné. « Sans doute, lui dit-il, tu m'as très-souvent crucifié; mais depuis que tu t'es convertie à moi, et que tu as reçu du Gardien des Frères-Mineurs l'habit du Tiers Ordre de ton Père, mon bien-aimé François; depuis que, avec une entière abnégation, tu t'es offerte et consacrée à l'Ordre de ses Frères, tu as pris soin d'oindre mes plaies; tu m'as déposé de la croix par la douleur amère de ton cœur, et jamais tu ne m'y as replacé. Ma fille, dis aux Frères-Mineurs qu'ils ne doivent jamais accorder l'habit dont ils t'ont revêtue, sinon à ceux qui seraient disposés à se conformer à leurs règles et à leurs prescriptions. Avant de donner cet habit, ils ont à s'informer avec diligence de la condition, de l'état, de l'âge et de la capacité des personnes qui le désirent. »

XV

Une fois que Marguerite priait en gémissant dans sa cellule et appelait son époux Jésus-Christ, elle se trouva soudainement en une parfaite tranquillité d'esprit, et dit : « Rendez-vous à moi, Dieu très-haut; rendez-vous à moi, vous qui m'aimez; rendez-vous à moi, mon Créateur; rendez-vous à moi, mon Rédempteur; rendez-vous à moi, mon Époux; car sans vous je ne goûte aucun repos. » Le très-doux Époux, si humblement invoqué par son épouse au milieu des soupirs et des larmes, lui répondit aussitôt : « Je suis, ô ma fille, ce Sauveur qui ai d'abord révoqué ta sentence de mort sur le gibet de la croix, et qui t'ai ensuite conviée à la pénitence comme Matthieu et Madeleine. Ceux-ci m'ont fidèlement suivi après leur conversion; de même toi, tu marcheras sur mes traces, en butte aux mépris et aux contradictions du grand nombre. Toutefois, tu ne sortiras pas de ce monde par le martyre du sang, comme Matthieu; mais si Madeleine fut exposée à d'injustes reproches, parce qu'elle avait méprisé, pour s'attacher à moi, les vains ornements du siècle, attends-toi à ce que beaucoup de gens te poursuivent aussi de leurs sarcasmes, du moment où tu veux me suivre. Mais que t'importe? tu es ma fille, ma bien-aimée, ma sœur, que j'aime plus que toutes les femmes aujourd'hui sur la terre. Sois constante et prends courage; quand tes peines s'accroîtront,

mes grâces aussi s'accroîtront pour toi. Tu diras à ton guide et confesseur de recommander au frère Jean qu'il prie instamment pour toi, car tes peines seront grandes et souvent si singulières, qu'il arrivera que tous deux douteront de toi; les soupçons et la défiance dont tu seras l'objet, tu les trouveras dans l'esprit d'un grand nombre jusqu'à la mort; à ta fin je te donnerai l'assurance, et tu laisseras à beaucoup de fidèles des gages de consolation et de grâce, car tu es ma fille; je t'ai placée comme une lumière au milieu des ténèbres; je veux que ta vie confirme dans ma foi, comme celle de ton Père le Bienheureux François, soutien de ma foi et de mon Église. Je t'ai appelée à la pénitence afin que tu serves de miroir aux pécheurs, ainsi que j'y appelai le Bienheureux Matthieu, pécheur public. O ma fille, je ne veux pas que tu examines tes peines, ni même que tu les nommes; contente-toi de reposer avec elles dans les bras de ma charité. La compagne, que tu gardes auprès de toi, te chagrinera : elle n'obéira pas à l'ordre que tu lui as donné au sujet du vase de verre et du parler! » Pour comprendre ceci, il est bon de savoir ce que Marguerite avait recommandé à cette compagne. Elle avait coutume de l'envoyer, avec une petite fiole, chercher un peu de vin par la ville; mais elle ne devait pas se présenter à la même porte plus d'une fois par mois. Marguerite sut par révélation divine que cette femme entrait fréquemment dans les maisons avec un vase plus grand, et disait des mensonges de la

sœur ; elle l'en reprit secrètement par d'humbles paroles. La coupable ne se borna point à nier avec impatience ce qu'elle avait fait par cupidité, pour elle-même et pour ses enfants ; mais elle répondit avec une extrême vivacité et d'âpres paroles à Marguerite, qui ne lui avait adressé que de justes représentations. Comme le Seigneur l'en avait prévenue, en lui disant : « Ma fille, elle murmurera de ta patience, de ta charité, de ton humilité, de tes larmes et de tes souffrances, » cette femme se laissa aller à toute sa mauvaise humeur. Je la congédiai, moi, l'indigne guide de la servante de Dieu, qui devais veiller à son repos ; je séparai l'épine du lis. Le Seigneur dit de nouveau à Marguerite : « Je permettrai, ma fille, que tu sois méprisée d'un grand nombre, et en butte aux attaques de tes détracteurs ; mais il viendra un temps où ceux qui auront élevé la voix contre toi s'en repentiront. Ne crains point leurs détractions insensées, car je t'ai accordé ma grâce, qui n'en sera pas diminuée. Tu as dit que tu te délecterais même au milieu des peines, et que tu les trouverais plus douces que le miel, si tu savais qu'elles me fussent agréables, à moi ton Créateur ; et moi je te réponds, comme ton confesseur te l'a déjà assuré avec raison pour t'encourager : Tes jeûnes et tes repas, tes veilles et ton sommeil, ton silence et tes paroles, tes consolations et tes tribulations, ton calme et tes tentations, ton travail et toute ta vie me plaisent, parce que tu rapportes tout à moi, que tu ordonnes tout selon moi ; aussi es-tu

mon tabernacle; aussi la souveraine Trinité, un seul Dieu, parle-t-elle en toi. Tu es le tabernacle et la cellule de ma Mère, car elle se joint à moi dans tous les dons que je t'accorde et pour tous ceux que je te réserve; elle se réjouit avec toi dans toutes tes consolations, et me prie instamment de t'en accorder.

XVI

Le samedi du vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte, Marguerite fut, après avoir reçu le Seigneur, remplie d'une onction si grande, que son corps, épuisé par une précédente maladie et par l'austérité de sa pénitence, ne pouvait se soutenir. Celui qui dispose doucement toutes choses, s'adressa en ces termes à sa servante : « Puisque ta faiblesse te fait t'évanouir dans les doux entretiens de ton Maître, appuie, je te le permets, ta tête sur l'oreiller. » Et quand elle l'eut posée : « Crois-tu que moi, qui suis Dieu éternel, je suis aussi un seul Dieu en trois Personnes distinctes, Père, Fils et Saint-Esprit? » Marguerite répondit : « Seigneur, vous n'ignorez rien et vous savez bien que je le crois fermement; pourquoi m'interrogez-vous et paraissez-vous vouloir m'inquiéter? — Ma fille, reprit Jésus, j'ai aussi interrogé Pierre, parce que je me plais à l'entretien familier de ceux qui m'aiment. » Et Marguerite : « Comment pouvez-vous vous plaire avec une créature, quand votre délectation intrinsèque est si

grande qu'elle ne saurait ni s'accroître ni diminuer ? » Le Seigneur : « Ma fille, mon Écriture déclare que mes délices sont de converser envers les enfants des hommes. J'agis encore de la sorte avec toi, pour affliger en toi celui que je chassai du Paradis, et qui ne cherche qu'à me remettre en croix, en m'enlevant les âmes pour les perdre. » Marguerite désirait seulement plaire à Jésus-Christ. « Mon Sauveur, lui dit-elle, bien que les peines que j'endure soient au-dessus de mes forces, je les compte pour rien, si elles vous sont agréables. Puisse vous plaire, ô mon Seigneur, le vœu de mon cœur, que j'ai placé et reposé en vous seul. » Jésus lui répondit : « Ma fille, je me délecte dans les amours pures. » La très-pure amante, en entendant le divin Maître louer la pure dilection, s'écria : « Enseignez-moi, Seigneur, votre pur amour, que jamais personne n'a pu avoir que de vous, source de tous les biens. — Désires-tu, lui dit le Sauveur, connaître les signes du pur amour qui se trouvent en toi ? — Oui, Seigneur, répondit Marguerite. » Et elle entendit à l'instant ces paroles : « Ne mourrais-tu pas volontiers pour mon amour ? Ne t'est-il pas doux d'observer dans les larmes un jeûne continuel pour l'honneur de mon nom ? Ne te réduis-tu pas à une étroite pauvreté pour l'amour de Celui qui, pour toi, se fit pauvre et nécessiteux ? N'aimes-tu pas à fuir la conversation des personnes du siècle, afin de t'unir plus facilement à moi seul, ton Dieu ? Ne braverais-tu pas toute sorte de tourments pour mon amour ? — Mon Seigneur, re-

prit-elle, il n'y a pas de chose pesante, dure et âpre, qui ne me devienne légère pour l'amour de votre très-doux amour; mais vous me laissez une si grande crainte que je me crois dépouillée de tous ces beaux sentiments. » Alors Jésus lui dit : « Cette crainte pénible, qui accompagne tes pieux désirs, sert à effacer les fautes de ton âme; mais n'en doute pas, tout ce qui t'a été promis, aura lieu. Tu seras grande dans mon royaume, si tu supportes les afflictions sans murmurer et sans te plaindre. Comporte-toi de la même manière qu'en tes autres épreuves, et je te révèlerai l'état de ceux qui t'offensent. »

XVII

Marguerite savait qu'il n'y a pas de proportion entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui sera manifestée en nous dans la vie future; elle dit à Jésus : « Mon Seigneur, comment pourrai-je être ainsi élevée, moi qui suis la plus petite des créatures, à cause de mes fautes, et qui ne sens dans mon âme rien de bon qui puisse m'inspirer quelque confiance? » Mais le Sauveur lui dit : « Ne puis-je pas, moi, le Maître de toutes choses, donner de mes trésors à qui il me convient, et autant qu'il me plaît? Dis-moi donc si à présent tu ne te sens pas rassasiée de l'abondante douceur de ma familiarité? » Marguerite répondit : « Seigneur, je confesse cette vérité : là où vous êtes, là est le Paradis. Pourtant je ne crois pas que l'on puisse, même dans la gloire

suprême des Bienheureux, être rassasié de vous de telle sorte que la satiété même n'engendre le désir; car les joies infinies de ceux qui vous goûtent ont cela de propre, qu'elles attirent sans cesse les esprits fidèles. » Et le Seigneur : « Crois-tu fermement et confesses-tu que je suis un seul Dieu en substance, Père, Fils et Saint-Esprit? » Marguerite répondit : « Autant je crois que vous, mon Dieu, êtes un dans l'essence et trois dans les Personnes, autant vous plaise-t-il de me donner une pleine assurance de vos promesses. » Jésus-Christ : « Ma fille, tu n'auras pas la parfaite assurance, que tu demandes avec larmes, tant que tu seras sur la terre et que je ne t'aurai pas rappelée dans la céleste patrie. — O Seigneur, reprit Marguerite, avez-vous condamné vos saints à de pareils doutes? » Et le Sauveur : « J'ai donné à mes saints la force au milieu des tourments; une pleine assurance, ils ne l'ont eue que dans la Patrie. »

XVIII

Après une longue extase, le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, elle reprit ses sens et sortit de sa cellule comme entraînée par sa ferveur. Dans son ivresse, elle cherchait au dehors ce Jésus, qu'elle portait intérieurement dans son âme. Elle courut, transportée, hors d'elle-même, vers l'église des Frères-Mineurs, et rencontra son confesseur, qui lui dit : « Venez à votre Seigneur Jésus-Christ. » Il

la reconduisit à sa cellule, où l'extase continua. Elle entendit : « Tu voudrais être fille de lait, mais tu seras fille de fiel par les peines que tu souffriras; mais ce sont elles qui te feront devenir ma fille chérie et ma sœur, et elles te rendront semblable à moi. J'ai résolu de me soustraire quelquefois à toi, pour ta plus grande utilité; car je veux faire de toi ce qu'on fait de l'or dans la fournaise. Dans cet état de purgation, ton âme connaîtra clairement les offenses que tu as commises contre moi au milieu du siècle. Mais, je te le déclare, l'amour intense, singulier et pur avec lequel ton âme me cherche moi seul avec instances et larmes, me porte à user envers toi de miséricorde, au point que je ne saurais me refuser à toi. » Marguerite répondit : « Mon Seigneur, je supplie votre Majesté de daigner m'accorder une grâce : en quelque temps ou lieu que je vous serve, faites que je vous aime et que je puisse continuellement vous louer, sans vous offenser ni par pensées, ni par paroles, ni par actions. Votre nom est si doux à mon âme, que je ne refuse et ne dois jamais refuser le fiel, puisque vous en avez goûté sur la croix pour moi. » Et le Sauveur : « Si Lucifer, le plus cruel de tes ennemis, pouvait quitter l'enfer pour t'assaillir, il viendrait aussitôt essayer de te surprendre et de te tromper, car il est très-irrité contre toi, à cause du degré de grâce auquel je t'ai élevée; mais tu seras bien défendue, ma fille. Si je m'éloigne de toi, quant à la jouissance des ineffables délices que tu goûtes maintenant, et quant à la suavité de ma

parole, que tu entends aujourd'hui, je n'en serai pas moins toujours avec toi, quant à la présence de ma miséricorde, de ma protection et de ma grâce. »

XIX

Pendant plusieurs jours avant le vendredi qui précède la première semaine de carême, Marguerite, affligée, persévérait dans l'oraison. Compatissant à son affliction, moi, son confesseur, je me mis à lui relire quelques-unes des divines promesses qui lui avaient été faites. Quand elle eut entendu, elle reprit une nouvelle confiance. « Père de mon âme, dit-elle, aidez-moi à faire une exacte confession, afin que je reçoive mon Créateur ce matin. Il y a si longtemps que je le désire, que je suis devenue malade à force d'attente, et une triste langueur énerve tous mes sens. » Quand la confession fut terminée, elle reçut très-dévotement le corps de Jésus-Christ, et aussitôt toute douleur et toute défaillance cessèrent entièrement. Fortifiée par la suavité qui enivre au ciel les anges et les bienheureux, elle vit sa tristesse se changer en joie. Son âme se liquéfia, quand son Bien-Aimé vint à lui parler ainsi : « Ma fille, après avoir été si longtemps dans l'affliction et dans les larmes, es-tu contente maintenant? — Mon Seigneur et mon Sauveur, répondit Marguerite, ce jour doit vraiment s'appeler un jour de joie; celle que j'éprouve est ineffable. Mais pourquoi m'avez-vous prescrit un jeûne si prolongé, et pourquoi m'avez-

vous contrainte à vous chercher si longtemps en gémissant? Pourquoi, amour singulier de mon âme, que seul j'aime, cherche et désire, vous êtes-vous absenté et caché, en me laissant dans de pareilles angoisses? — Ma fille, j'en ai usé de la sorte, parce que le temps, qui vient de s'écouler, représente le jeûne que j'ai entrepris après mon baptême. J'ai voulu que tu te joignisses à moi dans la solitude et le jeûne. Voici venir maintenant le carême, que l'Église, éclairée du Saint-Esprit, a institué; je me montre et me donne à toi. » Marguerite répondit: « Seigneur, c'est aujourd'hui vendredi, jour qui vous a été si amer; je ne voudrais pas goûter trop abondamment ces ineffables délices. J'aimerais mieux partager vos amertumes, ô mon Roi et Seigneur crucifié. Pourquoi m'avoir rendu ce jour si doux? Jamais votre entretien ne m'a donné autant de sécurité et de joie. Pardonnez-moi donc, mon aimable consolateur Jésus, si je vous ai parlé avec trop de familiarité. »

XX

Le doux et équitable Maître, qui rappelle sa loi aux transgresseurs, voulant rassurer la timide Marguerite, lui dit: « Ma fille, je me plains auprès de toi de tous les peuples qui vivent enchaînés par les liens du péché, non contre leur gré, mais de science certaine et volontairement. Ainsi enchaînés, j'ai beau les frapper de mes fléaux, ils se laissent entraîner

de vice en vice, et finissent par ne plus sentir mes coups et par ne plus résister à leurs passions. Je me plains d'eux auprès de toi, ô ma fille, parce que ces peuples, créés à mon image, se sont rendus semblables à la bête; ils se font gloire dans le monde d'avoir reçu des arrhes du démon, et ils préfèrent les supplices infernaux à la gloire de la patrie que je leur ai promise. Pour rompre leurs chaînes, ne me suis-je pas laissé lier moi-même à la colonne? S'ils deviennent volontairement captifs, qu'ils ne l'imputent pas à ma bonté. Je me plains d'eux avec raison, car ils disent amer ce qui est doux, et doux ce qui est amer. Pour les rendre libres, pour enlever le voile qui bandait leurs yeux, ne me suis-je pas chargé, comme un esclave, des chaînes de leurs péchés; n'ai-je pas comparu, la face voilée, en présence de Pilate et du peuple juif? Oh! pourquoi donc, au mépris de moi, leur Créateur, se sont-ils choisi pour nouveaux maîtres ceux que j'ai chassés de la gloire du Paradis? Pourquoi ont-ils oublié Celui qui les a tirés du néant? Pourquoi leurs chaînes leur semblent-elles légères, alors qu'ils courent volontairement à la perdition éternelle, jusqu'à ce que je leur dise : « Allez, maudits, au feu éternel. » Alors, ma fille, ils se troubleront horriblement, parce qu'ils verront les bienheureux entrer dans le céleste royaume, tandis qu'eux-mêmes, privés du bien infini, seront précipités dans les feux éternels. »

XXI

Ces grandes choses ayant été découvertes à Marguerite avec tant de familiarité, elle se mit, comme une mère pleine de tendresse, à déplorer le sort des pécheurs, et elle dit : « Mon Seigneur, ne permettez pas que vos peuples s'attirent ces horribles peines. » Et Jésus : « Les démons par qui ils se sont laissé enchaîner, les flagellent tous les jours ; ils les criblent comme le froment dans l'aire. Ces peuples se sont rendus les bêtes de somme de l'ennemi, et portent ses fardeaux, sans connaître les affreux périls auxquels ils s'exposent. Mais de pareils maîtres, auxquels ils se sont aveuglément soumis, et qui ne peuvent faire que du mal, les soudoieront avec la monnaie de leur royaume. Ainsi, je permettrai que les esprits mauvais occasionnent des épidémies sur la terre, et je laisserai les hommes divisés détruire à leur commun préjudice les choses et les personnes. » Marguerite, saisie de pitié, gémissait sur l'obstination de ces peuples, et disait à Jésus : « Miséricorde, miséricorde, miséricorde, mon Seigneur et mon Dieu. » Le Sauveur répondit : « Ma fille, je les appelle, mais ils n'entendent pas ma voix, parce qu'ils se sont rendus sourds. Je te le dis à toi : si endurci que soit l'homme, s'il se convertit sans feinte et d'un cœur sincère, je le recevrai en ma grâce, avec une pleine miséricorde. Bien plus, j'envoie mes anges vers les pécheurs, afin qu'ils les

gardent et qu'ils les exhortent fréquemment à une salutaire pénitence. » Ici la pieuse servante de Jésus-Christ interrompit son Seigneur. L'ayant entendu parler du ministère des anges, elle l'interrogea ainsi, au sujet de leur concours : « Les anges glorieux daignent-ils, ô mon Sauveur, demeurer avec les pécheurs. » Le Seigneur lui répondit : « Non continuellement, à cause de la puanteur de leurs vices ; néanmoins, ils les rappellent et les convient souvent à la douceur de la grâce ; ils s'efforcent de les ramener à ma miséricorde. Les anges apostats souffrent et tremblent à ces invitations. Et pourquoi mes fils eux-mêmes me trompent-ils et n'avancent-ils pas dans le chemin où ils sont entrés ? Dis donc aux Frères de prêcher ma parole avec ferveur, afin que par leur doctrine ils ouvrent les oreilles des sourds, et que par leurs exemples ils rendent la vue aux aveugles. » Marguerite, qui regardait uniquement le fonds de sa propre misère, répondit : « Seigneur et roi tout-puissant, j'entends là de grandes choses. Mais je ne vois en moi aucun bien qui me rende digne que vous vous plaigniez ainsi auprès de moi des crimes du monde. D'où vient cette rare et incroyable familiarité ? » Le Seigneur reprit : « Ma fille, je me complais dans ton humilité, dans ta pureté et dans ta charité. Depuis longtemps, il n'y a pas eu de femme à qui j'aie révélé des choses aussi hautes ; de même il n'y en a pas une seule aujourd'hui qui soit aussi affligée que toi intérieurement. Mais ne crains pas, puisque tu sais que je suis ton Dieu et que je te gar-

derai. » A ces paroles, Marguerite répondit : « Vous êtes mon Père, mon Rédempteur et ma lumière, à qui je crains de déplaire dans mes peines. » Et le Seigneur : « Dissipe et surmonte toutes ces craintes pénibles ; contente-toi d'accuser exactement en confession les circonstances de tes pensées ; et, à cause de tes diverses tribulations, ne laisse pas de recevoir la communion de mon corps.

XXII

Ainsi invitée à la table sainte, Marguerite fut instantanément transportée en esprit devant le trône royal de la Mère de Dieu. Elle dit, émerveillée d'un changement si subit : « O Seigneur, qu'est-ce donc qui s'est passé? Pendant que je parlais avec vous sur la terre, vous m'avez, d'une manière incompréhensible, introduite dans le ciel. » Le Sauveur lui répondit : « J'ai agi de la sorte afin que tu te recommandes plus familièrement à ma Mère, la Reine des cieux, et aux autres saints, qui m'entourent comme leur souverain Seigneur. » Marguerite dit à la très-sainte Vierge : « Dame du ciel, avocate du monde et Mère de mon Dieu, votre Fils, qui est mon guide, m'a conduite à vous. — Et moi, répondit Marie, je te reçois et j'accueille tes prières. Tu es la fille que je recommande instamment et continuellement au Créateur, qui repose en mon sein. » A ces mots, Marguerite, remplie d'une joie indicible, commença à rendre grâce à la Mère du Juge éternel. « O ma

souveraine, dit-elle, mon cœur s'étonnait de ce qu'il ne se réjouissait pas à votre entretien. Peut-être je ne vous entendais pas, parce que j'étais uniquement occupée à chercher avec ardeur votre Fils, mon Seigneur. » Et la Mère de Dieu : « Ma fille, qui cherche mon Fils unique et mon Seigneur, me cherche en même temps ; quand on le possède, on me possède aussi. »

Après avoir rendu grâce à Marie, qui l'avait prise sous sa protection, elle et son fils, Marguerite s'adressa à tous les saints de l'éternelle cité, principalement à saint Jean-Baptiste, à saint Jean l'Évangéliste, à saint François son père et à sainte Catherine, demandant qu'ils priassent pour elle. Son âme surabondait de joie, en ce lieu de félicité. Puis le Très-Haut lui dit : « Tu voudrais toujours être en état de repos et de paix éternelle ; ne te rappelles-tu pas ce que je t'ai dit, l'année où tu t'es renfermée en ta cellule, que tu devais être allaitée à la plaie de mon côté ? Prépare-toi aux peines qui te furent annoncées ; car le temps approche. » Marguerite répondit à Jésus-Christ : « Mon Seigneur, mon unique espérance et mon sûr refuge, révélez-moi, par votre miséricorde, si les tribulations que vous m'avez annoncées sont pour l'expiation de mes péchés, ou pour l'impétration de la grâce ? » Et le Sauveur : « Ma fille, par ton amère contrition et ta pénitence, par tes nombreuses et diverses afflictions, ma miséricorde a effacé toutes tes fautes passées. Tes peines sont aujourd'hui et seront désormais pour toi un

moyen d'accroissement de grâce et de vertu. O ma fille, réjouis-toi à l'occasion de ta mère, pour laquelle tu m'avais prié. Elle a été en purgatoire pendant dix années ; mais elle se trouve à présent dans la gloire du Paradis. »

XXIII

Au sortir de cet état d'extase, Marguerite, qui voyait se terminer un si sublime entretien, se retrouva baignée de larmes dans sa cellule. « Hélas ! Seigneur, disait-elle, où suis-je ? Là où je me sens privée de votre très-suave présence, il me semble avoir été mise en enfer. » L'ange lui apparut pour la consoler, pendant qu'elle priait : « Ange de Dieu et gardien de mon âme, lui dit-elle, faites-moi connaître à quels signes je puis distinguer les personnes vertueuses et les parfaits élus de Dieu. » L'ange lui répondit : « Celui-là est un parfait élu, dont le cœur est déjà détaché des choses infimes de ce monde; qui demeure uni à Dieu seul, et qui soupire vers Dieu jour et nuit. — Passez, ô ange de Dieu, répliqua Marguerite, à spécifier les vertus des élus. — On doit réputer élu, dit l'ange, celui qui possède les vertus suivantes : premièrement, une parfaite humilité, pour l'amour du Seigneur humilié jusqu'à la mort de la croix; en second lieu, une charité parfaite. Il est élu celui en qui s'accomplit cette parole évangélique : *Bienheureux les cœurs purs.* Il est élu celui qui, pour l'amourde Jésus, se renonce, et, en

quelque sorte, s'extermine lui-même, non pas avec le fer, mais en mortifiant sa volonté; celui qui est disposé à sacrifier, s'il le faut, sa vie pour le nom de Jésus, et pour la confession de la foi chrétienne, comme le fait aussi quiconque mortifie ses sens par la pénitence. Il est élu celui qui a compassion des pauvres; celui dans la bouche duquel se trouve toujours la vérité, et dont en outre les mœurs sont toujours irrépréhensibles. Il est élu celui qui, pour l'amour de son Seigneur Jésus, se réserve les peines pour les épargner au prochain, et consent à n'avoir que de mauvais vêtements, de mauvaises nourritures, de mauvaises boissons, pourvu que les autres soient bien traités. Il est élu celui qui s'afflige et s'attriste de l'affliction de ses ennemis, comme de ses amis; qui se réjouit des succès et des joies de tout le monde, et ne porte envie à personne dans la prospérité. »

XXIV

Dans la semaine de la Passion, Marguerite, qui avait reçu, avec grande dévotion, le corps de Jésus-Christ, craignit d'entendre parler au dehors de sa cellule des intérêts du siècle; elle désirait ne converser que des choses de Dieu. « Seigneur, ne permettez pas, disait-elle, que je sois atteinte par le serpent, ni que mon esprit aille s'égarer en des pensées étrangères, quand je désire plaire à vous seul. » Elle pria longtemps et instamment pour obtenir la faveur de ne s'entretenir qu'avec Jésus-

Christ. Notre Sauveur lui dit : « Tu es bien fatiguée, ma fille Marguerite ; mais ma fatigue a surpassé la tienne, quand j'ai dû monter les degrés de la croix ; car mes tourments ont duré plus longtemps que ne le rapportent les Écritures. A partir du jour de la résurrection de Lazare, j'en observai toute la série dans le cœur de mes ennemis ; le tableau s'en présentait à mon âme unie à la divinité. Tantôt c'était la trame de la trahison ; tantôt les menaces, les coups et les accusations de mes adversaires ; tantôt les clous, les épines, le breuvage amer, le poids de la croix ; tantôt la lance pénétrant mon côté. A ces images je changeais d'aspect extérieurement, en présence de mes disciples, qui ne s'en apercevaient pas. » Ces paroles furent prononcées avec une familiarité extrême ; la servante de Dieu, à cause de la consolation que le Sauveur répandait en elle, était incapable de ressentir la douleur qu'elle eût voulu. « Seigneur, lui dit-elle, je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi suave et d'aussi consolant. » Et le divin Maître : « Ma fille, j'ai correspondu à tes désirs ; tu voulais être assurée de mon amour par de clairs indices de charité. Cependant je dois te retirer ces signes sensibles de ma dilection, et la peine que tu en recevras ne sera pas petite. Aux yeux des personnes attachées au monde, ta vie ne semblera bientôt plus aussi bien ordonnée qu'elle le sera en effet. Le monde m'a méprisé et ne m'a pas connu ; je veux que tu sois, comme moi, en butte à ses dédains et à ses murmures. »

XXV

A la fête de saint Marc, tandis qu'elle goûtait dans le sacrement de l'autel les joies les plus désirables, elle entendit Jésus qui lui disait : « Tu as prié avec ferveur toute ma cour céleste, afin de connaître si ton séjour à la cellule de la citadelle m'est vraiment agréable. En signe de mon bon plaisir, je te donne ma bénédiction, au nom de mon Père, au mien, au nom de l'Esprit-Saint, en celui de la bienheureuse Vierge, ma Mère, et de toute la cour de mon royaume; tu as fui pour mon amour; j'ai fui, moi aussi, pour l'amour du genre humain. Tu as fui pour conserver et accroître la grâce en toi; mais tu ne pourras éviter les tribulations. » A ces mots, Marguerite vit apparaître une croix dont les bras s'étendaient de l'une de ses mains jusqu'à l'autre, et elle avait en longueur l'espace de sa tête à ses pieds. Toutefois la servante de Dieu n'y était pas attachée par des clous en fer. Le Seigneur la bénit, fit de sa propre main le signe de la croix, et une autre croix apparut sur laquelle Jésus-Christ était fixé. A cette vue douloureuse, l'âme de Marguerite se remplit d'amertume : « Mon Seigneur, dit-elle, faites que je sois crucifiée. » Le Sauveur répondit : « Tu le seras, ma fille, par les tribulations, et non sur le bois. Fuis, autant que tu le peux, les créatures, afin de ne pas m'offenser, et je veillerai sur toi pour te préserver du péché. Mais je te répète que tu as peu de foi. Car,

puisque tu m'exprimes des désirs si fervents et si saints, que pour mon amour, tu t'es abandonnée toi-même, comment peux-tu croire que je vienne, moi, à te délaisser ? Non, ma fille, il n'en sera pas ainsi. Je suis et je serai toujours avec toi. Je connais ton zèle pour éviter de me déplaire, il est tel que le motif de ta fuite n'est pas d'obtenir de plus grandes consolations, mais uniquement de te préserver de ce qui m'offense. Dans cette fuite louable, non-seulement tu ne pècheras pas, mais quand tu seras accablée de tribulations, tu nageras dans la joie, quoique ton corps succombe à l'excès de ses maux. Dis donc de ma part à ton confesseur et guide, qu'il ne s'oppose plus à ton séjour dans la cellule de la citadelle. Il doit également écrire au Frère Jean-Benoît, de ne point diminuer ses soins et sa sollicitude pour toi, à cause de ce changement de domicile, et de te recommander, au contraire, à mes serviteurs qui se trouvent près de lui. Ton âme, il est vrai, ne converse pas avec certaines personnes aussi volontiers qu'avec quelques autres; mais, à cet égard, la conduite que doit tenir un esprit éclairé de ma lumière, est celle que ton confesseur t'a tracée. Lorsque tu seras arrivée à ta nouvelle cellule, tu y demeureras, en te conformant aux instructions que je te donnerai. Sache que telle personne, dont l'état te paraît douteux, n'a pas renoncé à ses coupables désirs et à ses œuvres mauvaises, bien qu'elle se soit confessée. Je suis Celui qui a daigné naître de l'humble Mère dans le sein de laquelle j'ai pris chair,

quand elle a dit: *Voici la servante du Seigneur.* Afin que tu ne doutes pas des choses qui précèdent, voici que je la salue et lui dis: *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.* »

XXVI

Le prêtre de Saint-Marc vint visiter la servante de Dieu, un jour qu'elle était accablée de peines, de tentations et de diverses infirmités. Elle se prépara aussitôt avec grand soin et dévotion à recevoir le corps de notre Sauveur. Quand elle eut communié, elle resta absorbée par la consolation dans la suavité de son amour. Après un long espace de temps passé dans ce repos, elle retrouva l'usage de ses sens vers l'heure de tierce. Elle demeurait néanmoins comme insensible et les yeux immobiles; mais on l'entendit répondre au Seigneur avec une joie qui respirait sur son visage: « Mon Dieu, vous m'avez dit de vous demander tout ce que je veux; je ne désire qu'une chose, c'est de servir parfaitement votre majesté; que je vous aime, vous seul, mon Seigneur véritable; que ma vie soit lumière et non ténèbres pour vos fidèles qui se confient en moi. » Jésus répondit: « Ma fille, depuis que tu es entrée dans cette cellule, tu as trouvé la tranquillité de ton corps et de ton âme. Prépare-toi pour l'avenir aux tribulations, aux maladies et à diverses tentations de l'ancien ennemi. »

XXVII

Un autre jour, avant que le prêtre de Saint-Marc, qui apportait à Marguerite le corps du Seigneur, fût entré dans sa cellule, elle se sentit remplie de consolations; elle avait désiré ardemment la venue de son Sauveur. Ayant reçu le pain de vie avec le plus profond respect, elle entendait Jésus lui dire : « Es-tu maintenant dans la peine, ma fille? » Comme elle répondait affirmativement, le Sauveur ajouta : « Moi aussi, j'y fus pour l'amour du genre humain et non par ma faute. Ma fille, aime-moi, car aujourd'hui ceux qui m'aiment sont peu nombreux; sers ton Créateur, car il y en a peu qui me veulent servir; loue-moi, parce que le nombre est petit de ceux qui songent sérieusement à me louer. Je me suis fait homme et incarné de Marie toujours vierge; par elle j'ai voulu être allaité et soigné au berceau; ensuite je n'ai pas refusé les tourments; j'ai été jugé, livré à Pilate et attaché à la croix, quoiqu'il eût témoigné ne pas trouver en moi de cause de condamnation. La mort que m'ont alors fait subir les Juifs a été cruelle; mais plus amère encore, si j'étais encore passible, serait celle à laquelle les chrétiens ne cessent de me condamner en accumulant péchés sur péchés. L'odeur nauséabonde de leurs vices est telle qu'elle est montée jusqu'à mon Père. Tu t'étonnes d'avoir eue si pénible la fête de l'Assomption; mais je te dis que, par les prières de ma mère, cette fête a été pour toi pleine

de faveurs. Elle s'adressait à moi, son fils, et disait : « Qu'il vous plaise de consoler, en cette solennité qui m'est consacrée, ma dévote Marguerite, rappelée par vous à la grâce, et si confiante en moi. Toute la cour céleste attend avec une grande joie le jour de ton passage. Si tu souffres, j'ai souffert pour toi. Tes douleurs vont croissant, parce que le moment de ta fin a été rapproché. Prie le prêtre de telle église de faire une confession générale. N'aie pas honte de lui dire qu'il soit fort à combattre contre la chair, parce que je suis prêt à user de miséricorde envers lui ; je lui accorderai ma grâce, s'il veut se disposer avec ferveur. »

XXVIII

Un matin, dans l'octave de saint François, elle avait reçu avec dévotion le pain de vie. Aliment des bienheureux qui les rassasie tous, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dit : « Ma fille, par l'austérité de la vie que tu as menée pour mon amour, tu es devenue faible et infirme ; ne crains pas de reposer ta tête. Tu crois avoir déjà passé la mer des tribulations que tu as à souffrir ; mais tu endureras encore beaucoup d'autres afflictions et contrariétés, et tu te trouveras presque abandonnée. Car tu seras ténèbres aux yeux de la lumière, j'entends aux yeux de ceux qui devraient l'être. De même que je n'ai pas été connu à la fin de ma vie, et que le monde a supposé que j'avais échoué dans ma mission, parce qu'il ne m'avait pas

connu et qu'il m'a connu depuis; ainsi, ceux qui te disent ténèbres aujourd'hui, t'apprécieront, après ta mort, aveç confusion et douleur. Mais rappelle-toi que le vase de ton esprit devait être purifié par diverses peines; en les souffrant pour mon amour, non-seulement tu t'es dépouillée des haillons de tes défauts, mais tu as encore mérité que je te révèle des dons de la grâce. »

XXIX

Le samedi du vingtième dimanche après la Pentecôte, Marguerite reçut le corps du vrai Dieu, et Jésus-Christ lui dit : « O ma fille, renonce, autant que possible, à toute familiarité avec les personnes du siècle, en dehors de l'ordre des Frères-Mineurs. Tes épreuves, si multipliées, semblent aux yeux d'autrui légères et petites; pour toi qui les sens, elles sont pesantes et bien douloureuses. Si à présent tu ne trouves personne qui te tourmente comme tu le désires, supporte avec douceur et égalité d'esprit tes autres peines pour mon amour. Tes luttes qui te paraissent plus pénibles et plus difficiles que les supplices, serviront à orner le vase de ton âme, et te seront comptées comme un martyre. » Ce qu'entendant, Marguerite répondit : « Seigneur, je ne crois pas que le vase de mon âme puisse se purifier ou être orné par mes peines. » Et le Seigneur : « Tu dis vrai; elles seraient insuffisantes et ne t'embelliraient pas; mais ton

amour fidèle et ma miséricorde y suppléent. Sache que dans tes tentations, tes maladies et tes autres bonnes œuvres, tu souffriras beaucoup de tribulations; mais en toutes, je te défendrai, et jamais tu ne m'offenseras mortellement. »

Marguerite dit au Seigneur : « Je vous rends grâces, mon très-doux amour Jésus-Christ, de ce que vous m'annoncez les choses douces et les choses amères avant qu'elles m'arrivent. Mais je vous supplie, mon Dieu très-aimant, que je porte seul en mon cœur par l'amour, de satisfaire mon désir, en me donnant une ferme assurance de votre protection. » Et le Seigneur : « Tu n'auras une pleine assurance, que lorsque tu seras dans la gloire de mon royaume. Je l'ai voulu ainsi, afin que tu conserves mieux les faveurs que je t'ai accordées, que les dons de la grâce s'accroissent en toi, et que, de la sorte, tu travailles avec plus de zèle à ton salut. Moi qui ai daigné te parler, je suis Jésus-Christ ton Sauveur, né de la Vierge Marie, nourri de son lait, et placé par elle dans la crèche; Jean m'a baptisé, et je suis monté nu pour toi sur la croix. » Comme Marguerite honorait spécialement saint Jean-Baptiste entre les saints, elle dit au Seigneur : « Votre noble Précurseur, que j'ai choisi pour mon avocat, prie-t-il pour moi votre majesté? » Et le Seigneur : « Oui, ma fille, et avec lui, Jean l'Évangéliste, ton père François et Catherine, ainsi que toute la cour de mon royaume. Quant à toi, dans tes angoisses dis le *Pater noster*. — Je le dis, mon Sei-

gneur, répondit Marguerite; mais ma faiblesse est si grande que je n'y trouve aucun goût. » Le Sauveur : « Ne cesse pourtant pas de le réciter, si tu le peux, et de retourner en même temps à la croix. » Marguerite reprit : « Il me semble qu'en priant et en allant vers la croix, je me suis sentie repousser en arrière. » Le Seigneur lui fit entendre qu'elle éprouvait cette impression, parce que dans les tribulations son esprit ne pouvait demeurer impassible. Il ajouta : « Encore que tu sois alors tout affligée et comme ébranlée, tu ressens néanmoins à l'instant même le bénéfice de ma croix. » Marguerite s'écria : « O Seigneur, mettez la lèpre dans mon corps, afin que désormais je ne vous offense plus; et daignez par votre miséricorde me reconduire à votre croix. » A la première demande, il lui fut répondu que ses peines suffisaient; car avec la lèpre elle aurait été en assurance, tandis qu'avec ses tentations et ses infirmités corporelles, elle serait conservée à la fois dans un état de crainte et de grâce. Quant à la seconde demande, le Seigneur lui dit : « Je te rappelle et te ramène souvent à la croix; mais toi, pauvre créature, tu dois t'appliquer à mériter d'y retourner. Tu me pries afin d'obtenir de ne plus pécher et de mourir; je te dis que je te laisserai en cette vallée de misères, tant qu'il plaira à ma volonté. »

XXX.

La nuit qui suivit la fête de saint Benoît, la servante de Dieu, Marguerite, pleurait amèrement par la compassion qu'elle avait pour un de ses Pères spirituels dans l'affliction. Pendant qu'elle priait de la sorte avec larmes, le Seigneur lui répondit : « Dis-lui de se préparer à tout, parce que cette tribulation ne sera pas la dernière. Comme tous ceux à qui j'aurai accordé le don de ma Passion, il sera encore affligé intérieurement et extérieurement jusqu'à craindre parfois de succomber. Cependant, qu'il se fortifie et se confie en moi ; car je ne permettrai pas qu'il perde patience, et il se maintiendra finalement dans un état élevé. » Marguerite, en même temps qu'elle entendait ces choses, voyait le divin Maître traiter son serviteur avec une douce familiarité.

XXXI

Un jour le très-doux Jésus lui dit : « Va près de ma croix; sonde mes plaies au dedans et au dehors, et apprends combien elles ont été douloureuses. » La dévote Marguerite obéit instantanément, et entendit ce qui suit : « Je suis le Dieu qui n'ai jamais trompé, parce que je suis la vérité même; eh bien! je te dis que tu entreras dans mes plaies par des afflictions nombreuses et variées, avant de sortir

de cette vie. » Ensuite, comme elle s'occupait à méditer la croix, elle fut tellement suppliciée au fond de son âme, que, par l'effet des douleurs qu'elle ressentait, ses yeux semblaient sortir de leur orbite, et qu'elle ne pouvait toucher la paume de ses mains.

XXXII

Le jour de l'Invention de la tête du bienheureux précurseur Jean-Baptiste, quand Marguerite eut reçu le corps du divin Sauveur, il lui adressa ces paroles : « Tu as demandé que je bénisse mes Frères, et moi, leur Rédempteur à tous, je les bénis tous ensemble pour l'amour de mes élus, au nombre desquels ils sont comptés. Mais dis à leurs supérieurs, mes représentants, de se préparer aux tribulations, parce que les Frères-Mineurs sont mes premiers imitateurs sous le ciel. Qu'ils prennent courage : je serai toujours avec eux. Quoique j'aie déjà béni tous les autres, je bénis spécialement ceux-ci, qui pour mon amour n'ont pas dédaigné de prendre fidèlement soin de toi, ma petite brebis, ramenée au bercail par la grâce. O ma petite brebis, tu dis que tu y es rentrée bien tard ; et moi je te dis qu'un seul jour de réconciliation et de grâce vaut mieux qu'une année, et qu'une seule année pareille vaut mieux que cent autres. » Désireuse d'être indissolublement unie à son Dieu qu'elle aimait seul, Marguerite disait : « O Seigneur,

quand serai-je séparée du siècle, et quand pourrai-je venir à vous. » Et le Seigneur : « Ta vie durera, je te l'ai dit, autant de temps qu'il me plaira. Mais avant de posséder mes dons, autant qu'il est possible à l'homme de les posséder avec son corps mortel, tu devras les acheter. Prépare-toi donc à de grandes et diverses tribulations. » Marguerite répondit : « Seigneur, vous me promettez des biens inestimables, et vous ne me laissez pas une pleine confiance. » Le Seigneur : « La pleine confiance, telle que tu la désires, tu ne l'auras jamais dans cette vie. » Et elle : « Je vous demande de n'être pas trompée. » Le Seigneur : « En vérité, je te le dis, tu ne seras pas déçue en ce qui t'a été promis. — Seigneur, reprit-elle alors, je ne réclame pas ceci pour moi, mais pour la foi de ceux qui, à mon occasion, vous loueront, vous serviront, vous aimeront et vous désireront. O mon Seigneur et mon Dieu, tout ce que j'aime et tout ce que je souhaite, c'est par rapport à vous et non à moi, la plus indigne et la plus vile des créatures. » Le Sauveur : « Tu m'aimes et tu seras aimée; tu me sers et tu seras servie; tu me désires et tu seras désirée; tu me loues et tu seras louée; tu m'obéis et tu seras obéie. »

XXXIII

A la fête du Protomartyr saint Étienne, après que Marguerite avait répandu beaucoup de larmes

et longtemps joui des entretiens du Sauveur, le Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, reprit en ces termes : « Tu es devenue bien présomptueuse : dans la vie misérable du siècle, tu désires posséder ma gloire. Mais je ne veux pas que tu connaisses la joie en ce monde ; tu dois me ressembler et me suivre en participant à mes peines. Prépare-toi aux tribulations, puisque, durant le voyage, la patrie n'est pas encore retrouvée. » Marguerite répondit : « O Seigneur, le Paradis est là où vous êtes. » Et le Seigneur : « Je serai et je ne serai pas avec toi. Revêtue de ma grâce, il te semblera en être dépouillée, et tandis que j'habiterai en toi, je ferai en sorte que tu ne me reconnaisses pas. Je veux te conserver dans ma crainte, afin que tu croisses en grâces. Ton confesseur te satisfait pleinement ; je lui donne la bénédiction, au nom de mon Père, en mon nom, en celui du Saint-Esprit, et au nom de la bienheureuse Vierge, ma mère. Car, quiconque te sert pour mon amour, me sert moi-même. »

XXXIV

Un jour, après la fête de l'Ascension, le Seigneur dit à Marguerite en oraison : « Élève-toi en pensée, fille du Saint-Esprit. Ici, je te révèle et je te fais savoir que, depuis l'accomplissement de la Rédemption, jamais autant d'hommes qu'aujourd'hui ne sont allés aux supplices de l'enfer. Si je compatis à

leur sort, ce n'est pas pour moi, qui n'ai pas besoin d'eux; mais c'est pour eux, qui, loin de moi, leur vraie vie, courent à la mort éternelle. Je vais continuellement à leur poursuite, avec les accents de ma miséricorde, pour les empêcher de périr, et près de toi je me plains d'eux, car je les ai rachetés de mon précieux sang. » Puis le Seigneur continua ainsi : « Élève ton cœur et monte, fille du Saint-Esprit; récite tout entière la Salutation de la bienheureuse Vierge ma mère. » Quand elle l'eut fait, Marguerite dit au Seigneur: « Comment se fait-il, mon Dieu, que je n'éprouve pas en votre présence la joie intérieure qui m'était ordinaire par le passé. » Et le Seigneur : « J'avais fait de toi une source pour la purification des pécheurs, et tu as troublé la fontaine de ma miséricorde; mais ta douleur te conserve en grâce. Prépare-toi aux maladies et aux tribulations; n'oublie pas que j'ai horriblement souffert pour toi. Comme je n'ai pas eu de repos dans cette vie, tu ne dois pas en avoir non plus. »

XXXV

Jésus-Christ ajouta: « La voix qui t'a appelée plusieurs fois dans la fête de l'Archange, est celle de Michel, prince de l'Église. Son invitation s'adressait à toi, de ma part, en signe de la puissance qui t'est réservée, de la force que tu auras dans les tribulations, et de ta lumière à l'égard des révélations. » Marguerite : « Seigneur, je crains beau-

coup d'offenser les yeux de votre majesté, si je m'offre et me communique à vos créatures qui me recherchent avec tant de confiance. — Il me plaît que tu consoles les affligés, répondit le Seigneur ; mais je veux que tu uses de discrétion. Afin que tu ne gênes pas les opérations de ma grâce en toi, je te commande de manger seule ; car tu ne dois pas, par égard pour des assistants, perdre pendant ce temps la dévotion et les larmes. » (En prenant sa réfection, la servante de Dieu avait coutume de pleurer. Souvent son esprit demeurait en suspens, et assise à table, elle cessait de manger pour converser avec Dieu; quelquefois, elle était ravie en extase, elle priait, elle louait le Seigneur, et à la vue du pain préparé pour son corps, elle demandait celui de la joie éternelle.) « On doit seulement omettre, ajouta le Seigneur, en public et en particulier, les choses qui ne se font pas pour mon amour, et qui ne sont pas en tout conformes au bon plaisir de ma volonté. »

XXXVI

Un jour que Marguerite priait, elle entendit le Seigneur lui dire : « Tes tribulations s'augmenteront. » Et elle répondit : « Mon Dieu, me feront-elles vous offenser ? » Le Seigneur : « Elles te feront mériter la grâce et la gloire. Il t'arrivera de pécher véniellement; mais ne crains pas, car je serai ton protecteur. Tu auras à souffrir pour le prêtre que

tu sais. L'ennemi regrette qu'il soit échappé de ses mains. — O mon Sauveur, devrai-je l'abandonner, demanda Marguerite ? » Et le Seigneur lui dit : « Ne le délaisse pas, et viens-lui en aide. Mais fuis, ma fille, car je t'ai élue en opposition aux fausses religieuses, et ta couronne sera le prix de ta fuite. Sache, ô ma fille, que ta confession si générale et si détaillée est une grâce spéciale que je t'ai accordée. Peu en font usage, et beaucoup en ont cependant besoin. Dis à ce prêtre deméditer ma mort et en combien de circonstances, avant de s'ouvrir à toi, il a renouvelé mes plaies. De ton côté, n'oublie pas que souvent je me suis montré à toi plein de bénignité, et je t'ai laissé la mansuétude ; quand je t'ai apparu sous l'aspect d'un juge qui prononce la sentence, je t'ai communiqué la manière de juger ; après que je t'ai prêché la pénitence, tu as ramené beaucoup d'âmes ; quand je t'ai entretenue doucement, je t'ai laissé la suavité du langage. J'ai été agréable aux yeux de mes disciples, et tu l'es à ceux des créatures ; car je te ferai lumière, pour pénétrer la subtilité des ténèbres. Je veux donc que tu conserves pur le livre de ta conscience, sur lequel je trace mes leçons, et que tu me gardes le siége de ton âme, qui est le lieu de mon repos. Tiens mon temple fermé avec la clef de ma Passion. »

XXXVII

Une autre fois l'ange se présenta à Marguerite en oraison et lui dit : « Prépare-toi à des tribulations telles que tu désireras mourir et tu ne le pourras pas. » Marguerite pria le Très-Haut de la préserver alors de l'offenser; et le Sauveur lui répondit : « Quelle peine pourrais-tu souffrir plus grande que cette crainte? Tout péché en l'intérieur de leur conscience doit déplaire à ceux qui m'aiment, comme s'il était mortel. Quiconque marche à ma suite et s'arrête à la moindre pensée contraire à ma volonté, m'offense grièvement; mais qui réagit promptement contre une semblable pensée, mérite, par la victoire qu'il remporte, la couronne de gloire.

XXXVIII

Après plusieurs jours passés dans la tribulation, Marguerite reçut le corps de Jésus-Christ avec beaucoup de dévotion et de crainte. Puis elle entendit : « Ma fille, ta charité est méconnue par tes détracteurs et sera couronnée au ciel; car tu compatis à l'effusion de mon sang plus qu'aucune autre créature vivante. Beaucoup, il est vrai, pleurent sur ma cruelle mort et sur l'effusion de mon sang, mais point comme toi. Ma fille, j'ai été dans les souffrances; toi aussi, tu en seras accablée; j'ai été dans les fatigues, toi aussi, tu en essuieras; j'ai été en butte aux mur-

mures, et il s'en élèvera aussi contre tes œuvres. Maintenant je suis dans la gloire, et par ma miséricorde tu y trouveras place. Je te dis que tes tribulations s'accroîtront. » A ce mot de tribulations, Marguerite répondit à son Époux Jésus-Christ : « Si mes peines s'accroissent, que votre grâce s'accroisse avec elles en moi. — Ma fille, reprit le Seigneur, tu as franchi les premiers degrés par lesquels l'âme arrive à la grâce. A présent je veux que tu t'élèves à un état plus haut dans ma connaissance. » Marguerite répondit : « Si c'est là ce que vous voulez opérer en moi, Seigneur, pourquoi me mettez-vous dans des craintes si pénibles? » Le Sauveur : « J'ai soustrait et caché ma puissance sur le bois de la croix; ainsi, je me dérobe à toi pour augmenter le prix de ta couronne, et pour te faire mieux connaître ce que tu es par toi-même et sans moi. Mais il y en a beaucoup qui, semblables à mon apôtre Thomas, sont lents à croire les choses opérées en toi. Écrie-toi maintenant : *Gloria in excelsis Deo,* pour marquer les nouvelles opérations du Dieu Très-Haut; écrie-toi : *Pax hominibus bonæ voluntatis,* pour annoncer que la paix sera rendue à une quantité de chrétiens perfides. »

XXXIX

Le saint jour de la Pentecôte ayant reçu l'hostie du salut, elle entendit Jésus-Christ lui parler en ces termes : « O fille de tribulation, de gloire et de

grandeur, je te placerai dans la Patrie, parmi les vierges. Tes afflictions te jetteront dans des perplexités telles, que non-seulement tu craindras de ne point arriver à l'état qui t'a été promis, mais tu croiras avoir déchu de ta première condition. C'est ainsi que tu recouvreras la lumière pour connaître et opérer les œuvres vertueuses, et pour extirper beaucoup de mal en autrui; car une autorité particulière te sera accordée à cet effet. Fille de foi parfaite, loue-moi et aime-moi; et sers ton Créateur qui t'a donné une foi semblable. Avec celle que tu sens chaque fois que tu me vois sur l'autel, tu crois toujours obtenir un don nouveau, et il en est vraiment ainsi. Tu dis que tu n'as pas reçu de moi le signe de cette grâce nouvelle en ce jour, fête de l'Esprit-Saint; et moi je te dis que la plus grande t'a été faite sans que tu t'en sois aperçue. Sache que d'ici à peu de jours, ton confesseur s'efforcera, sans y réussir, de te venir en aide dans tes afflictions. Je t'ai appelée dans cette voie, et les tribulations sont mes dons. Néanmoins il fait bien de tâcher de te secourir. »

XL

Le jour de saint Jean l'Évangéliste, Marguerite se mit à s'écrier : « Courons tous à la source du divin amour! » Puis elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Lumière nouvelle née au milieu des ténèbres, je te bénis, moi qui souffris la passion et qui ressuscitai.

Sache que ton confesseur se trouvera à ta mort. Mais sois sûre que tes peines s'accroîtront, et quoique ton fils doive se sauver, c'est lui qui sera l'occasion de l'un de tes martyres. Mon Père t'a accordé de passer par la voie de mes tribulations ; plus tu seras humiliée, parce que tu seras méconnue, plus je serai avec toi. Tu subiras des peines correspondant aux choses dans lesquelles tu m'as offensé ; mais tu ne sauras pas dans le moment expliquer mon œuvre et dire : Dieu punit telle faute, dans laquelle je suis tombée par le passé. »

XLI

Un jour que Marguerite avait reçu le corps de Jésus-Christ avec une intime dévotion, elle entendit : « Ma fille, tu es inquiète et effrayée des choses que je t'ai dites ; mais je t'assure que ton espérance ne sera pas déçue, parce que tu es écrite dans le Livre de la vie éternelle. Je te bénis, au nom de mon Père, au mien, en celui de l'Esprit-Saint ; au nom de la bienheureuse Vierge, ma mère, de laquelle j'ai pris la chair immolée sur la croix, ressuscitée et montée au ciel ; au nom de la céleste cour, qui t'attend avec une grande joie, toi inconnue aux créatures. J'accorde à ton esprit une nouvelle lumière : tu sauras désormais répondre facilement et en vérité à ceux qui t'interrogeront. Tu recevras maintenant les révélations de ton ange ; quelquefois je m'entretiendrai moi-même avec toi, mais plus rarement. Sois forte

dans les tribulations auxquelles t'a destinée mon Père, afin que par cette voie tu suives ton maître crucifié jusqu'au terme de ta vie. »

XLII

A la fête de saint Laurentin et de saint Pergentin, Marguerite dit au Seigneur : « Mon Dieu, bien que je sois indigne de m'approcher du sacrement de votre très-saint Corps, je viens à vous, comme la malade au médecin et au remède. » Ayant reçu avec crainte le corps du Seigneur, elle entendit : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel, et l'agneau qui efface les péchés du monde. Veux-tu venir à mon Père ? » Elle répondit : « Seigneur, quand je suis avec vous, je suis avec votre Père et avec le Saint-Esprit. » Et le Sauveur : « Le crois-tu bien ? —Ah ! Seigneur, reprit Marguerite, vous qui connaissez toutes choses, vous savez bien que je le crois. » A ces mots, Jésus-Christ lui donna sa bénédiction, comme plus haut, et il ajouta : « Afin de t'ôter jusqu'au moindre doute, je vais moi-même saluer ma mère. » Et il dit l'*Ave Maria* jusqu'aux paroles *Benedictus fructus ventris tui*. Quand Jésus eut terminé la Salutation angélique, il reprit : « Ma fille, m'aimes-tu ? » Et elle répondit : « Non-seulement je vous aime, Seigneur, mais je souhaiterais, s'il vous plaisait, être dans votre cœur. » Et le Sauveur : « Pourquoi, voulant entrer dans mon cœur, ne cherches-tu pas à pénétrer dans la plaie de mon côté ? » Marguerite répondit : « O mon Sei-

gneur Jésus-Christ, si j'étais dans votre cœur, je serais dans la plaie de votre côté, dans les profondeurs de vos clous, dans la couronne d'épines, dans le fiel et le vinaigre, et dans le bandeau de vos yeux vénérables. » Et le Seigneur dit de nouveau : « Ma fille, m'aimes-tu ? » Marguerite : « Non, mon Seigneur ! » Et le Seigneur : « Quand m'aimeras-tu ? » Marguerite répondit : « Je vous aimerai quand je ressentirai si cruellement en mon corps les peines que vous avez souffertes pour moi, que je pourrai joindre les mains pour mourir. » Le Seigneur : « Ne voudrais-tu pas une autre mort ? » Marguerite : « Non, mon Dieu, car celle-là est celle que je dois choisir, à la fois pour votre amour et à cause de mes péchés. » Le Seigneur répondit : « Ma sagesse est telle qu'au milieu de pareilles douleurs je pourrais te donner une mort douce.— Mon Jésus, s'écria Marguerite, je ne le voudrais pas ! Je désire expirer dans l'amère compassion de vos peines. » Le Seigneur l'interrogea pour la troisième fois et lui dit : « M'aimes-tu ? » Marguerite répondit : « Si je vous aimais, je vous servirais. Je crois qu'aucune créature ne vous a jamais aimé autant que vous êtes digne de l'être. » Et le Seigneur : « Tu dis vrai. » Alors cette âme élue poursuivit : « Je voudrais vous aimer, et, s'il était possible, faire plus que vous aimer, tant j'ai le désir de votre amour. J'y suis bien tenue, si je considère ma bassesse plus extrême que celle de tout autre, et incapable de s'élever à la hauteur de votre dignité, qui a daigné descendre si

bas vers ma misère. » Le Seigneur lui demanda : « Voudrais-tu mourir comme le bienheureux André ? » Et Marguerite répondit : « Faites-moi mourir, mon Dieu, de la manière qu'il vous plaira, pourvu que je meure dans cette douleur que je vous supplie si ardemment de m'accorder ; car si je l'obtenais, je serais crucifiée à cette heure ! Il est convenable qu'il en soit ainsi ; on voit dans le monde le fils innocent mourir pour son père ; et moi, non-seulement je suis coupable du crime de nos premiers parents, à cause duquel vous êtes mort, mais j'ai encore commis par ma propre volonté beaucoup de péchés actuels. » Le Seigneur lui dit : « Ne voudrais-tu pas participer à ma sueur ? » Marguerite, qui désirait ressentir toutes les douleurs de la Passion, ne répondit pas à cette question particulière. Le Sauveur reprit : « Quand même une nouvelle Écriture serait faite et jointe à celle que j'ai donnée, les hommes ne pourraient encore parvenir à comprendre quelles angoisses j'éprouvai dans cette sueur. »

XLIII

Le 18 juillet, Marguerite reçut dévotement le corps de Jésus-Christ ; puis elle fut élevée aux sublimes régions de la paix, et elle demanda à Dieu de le servir en toutes choses sans jamais l'offenser. « Afin qu'il en soit ainsi, Seigneur, disait-elle, je me remets comme morte entre les bras de votre miséricorde ; je veux m'abandonner moi-même, et que

vous seul me souteniez. » Elle ajouta : « O bienheureux Paul, je m'écrie avec vous : Qui me séparera de Jésus-Christ, mon Sauveur? Certainement ni la faim, ni la soif, ni le feu, ni le fer, ni aucune tribulation. Mon Seigneur, vous m'avez donné tant de ferveur, que je courrais prompte et pleine de sécurité au-devant de tous les obstacles. Dût le monde entier s'opposer à moi, il serait incapable de me séparer de vous. » Marguerite passa cette matinée dans la tranquillité et dans une nouvelle joie d'esprit.

XLIV

La veille de sainte Claire, elle reçut le Fils de Dieu et elle entendit ces douces paroles : « Fille bénie, pour l'amour de laquelle j'ai pris chair de la Vierge Marie, bénies soient toutes les peines que j'ai souffertes pour ton âme ! Bénie soit cette incarnation même ! Bénis soient encore tous les travaux que j'ai endurés avec l'amour qui m'a uni au genre humain ! J'ai aujourd'hui peu de fils bons en comparaison du nombre des mauvais. Mais quand il ne m'en resterait qu'un seul dans le siècle, je bénirais pour lui toutes mes souffrances. Je te dirai que si je t'ai communiqué quelquefois ma grâce dans tes rapports avec ton fils Badia, c'est afin d'accroître mon amour en son cœur. Je lui recommande la gravité, l'honnêteté, l'amour, la sollicitude en toutes les choses qu'il croit m'être agréables; la garde de l'esprit et du corps en toutes celles où il pourra

prévoir une occasion de péché. Il s'est ingénié dans le siècle à m'offenser; je veux que de même il s'attache maintenant avec le plus grand zèle, dans toutes ses pensées, toutes ses affections, à acquérir ma grâce. »

XLV

Le lundi après la Pentecôte, quand Marguerite se disposait à recevoir Jésus-Christ de la main du prêtre Badia, Jésus lui dit : « Je viens à toi, et tu ne viens pas à moi; je t'aime, et tu ne m'aimes pas; je te sers, et tu ne me sers pas; je te loue, et tu ne me loues pas comme tu le devrais. Et que feras-tu, ma fille, parmi tant de tribulations, et comme jetée au milieu des loups? En vérité, je te le dis, moi qui ai prêté secours au bienheureux Paul dans ses afflictions, je serai avec toi; moi qui ai protégé le bienheureux Grégoire dans ses tribulations et dans ses maladies, je serai ton gardien. » Marguerite répondit : « Mon Dieu, vous connaissez toutes les choses avant qu'elles existent; pourquoi interrogez-vous cette vile créature ? » Et le Seigneur : « Je suis né du très-pur et très-candide sein de cette vierge dont toute la grandeur fut sa profonde humilité; et j'ai compassion de toi, lumière de nouvelle vie donnée au monde, afin qu'il imite ta pénitence et qu'il se sauve. »

XLVI

Le samedi du vingtième dimanche après la Pentecôte, Marguerite reçut dévotement le Sauveur. Son esprit était tranquille; elle vit instantanément Jésus

en croix; il se plaignait de trouver peu de larmes, peu de dévotion, de pureté, d'humilité, de vérité et de charité, et beaucoup de vaine gloire, d'envie, d'impuretés et de sollicitudes pour les choses temporelles, d'où naissent un grand nombre de tentations. Il disait que ceux qui sont si fortement tentés, le sont le plus souvent par leur propre faute; et il ajouta : « Si les larmes étaient possibles dans le ciel, j'y pleurerais aujourd'hui avec tous mes saints, sur l'état de tant de chrétiens, comme je pleurai sur Jérusalem quand j'y fus reçu au milieu des palmes. » Il se plaignait ensuite des prêtres qui ne savent parler de lui qu'un instant et avec sécheresse, et beaucoup des choses du monde; et qui ne prêchent pas l'Évangile à son peuple; puis, des prélats qui ne rétablissent pas la concorde et la paix. « Si tu avais, dit-il, une parfaite charité, tu ne t'attacherais pas seulement aux mamelles de mes consolations. Tu pleurerais mes injures et tu resterais près de ton Dieu offensé, tu considèrerais en même temps que tu mérites des tribulations et non des douceurs ; d'autant plus que tu es un vase qui doit être lavé par les eaux des tentations, parce qu'il est destiné à contenir de très-précieux dons. » Marguerite répondit : « Seigneur, votre douceur m'attire, et je ne puis pas agir en sens contraire. » Elle désirait communier journellement et voir à son aise les ministres de Dieu; le Seigneur lui répondit à ce sujet qu'elle ne trouverait pas la plénitude des consolations ici-bas. « Tu m'as beaucoup plu les jours passés, lui dit-il, par la vic-

toire que tu as remportée dans les humiliations que tu as subies. » Et elle : « Mon Dieu, je n'ai rien qui puisse vous plaire. » Le Seigneur : « Tu pourrais me servir mieux, si la crainte qui te préserve de beaucoup de chutes, ne portait ton âme à se dissiper en diverses pensées dont tu ne sais pas te défendre. » A ces paroles, sa crainte s'accrut encore. Jésus-Christ la fortifia et lui dit : « Si tu veux trouver du secours pour venir à moi, ne passe pas le temps dans les pensées du siècle. Retourne à ma croix ; tu m'y trouveras, tu y goûteras les consolations accoutumées, et je me déroberai moins à toi. Lorsque tu confesses tes fautes à ceux qui tiennent ma place, cache, autant que tu le peux, le nom des personnes qui t'offensent. Si tu ne savais néanmoins exprimer les circonstances sans les nommer, je ne te prescris pas le silence. Renonce, autant que tu le peux, à toute familiarité avec les séculiers, et même avec toutes les personnes qui n'appartiennent pas à l'Ordre des enfants de ton Père. Et je te dis qu'en tes consolations mêmes, tu trouveras des tribulations. » Notre-Seigneur lui montra à sa poitrine une blessure nouvelle dans la région du cœur ; il lui fit connaître qu'elle était l'ouvrage des chrétiens nommés plus haut et qu'il avait rachetés par la plaie de son côté. Comme Jésus vit Marguerite épouvantée des avis qu'il lui avait donnés sur la nécessité de retourner à la croix et de rejeter absolument toutes les pensées mondaines, il lui répéta de nouveau : « Si tu veux du secours, retourne à la croix et tu m'y trouveras. »

CHAPITRE VI

De son abondante oraison et de sa contemplation extatique.

I

Une des choses les plus chères à Marguerite était de s'appliquer à célébrer les solennités des saints et de se recommander aux mérites de leurs prières. La nuit de la Conversion de saint Paul, son esprit étant uni à Dieu, elle parla ainsi : « C'est une chose juste, raisonnable et très-digne, ô mon Sauveur, que je vous serve dévotement, que je ne serve que vous seul et que je ne fasse que ce qui vous plaît; votre souveraine et ineffable volonté, votre miséricorde a daigné descendre jusqu'à notre bassesse. Vous que la vaste étendue des cieux ne peut contenir, vous vous êtes caché pendant neuf mois dans le sein d'une vierge; vous que les chœurs des anges assistent et servent dans le Paradis, vous vous êtes abaissé, par amour pour nous, jusqu'à baiser les pieds à de pauvres pécheurs. Il est donc juste que nous vous servions, vous dont la vie, selon l'humanité que vous avez daigné revêtir, ne fut que pauvreté, travail et tourment, et cela jusqu'à la mort, et la mort cruelle de la croix! Par votre inestimable miséricorde, je vous supplie, mon Dieu, de daigner conformer parfaitement mon cœur et ma vie à votre

amour. » A peine avait-elle fini de parler, que le Seigneur lui dit : « Je suis la fontaine vivante dont tu veux toujours goûter la douceur, tandis que je n'ai goûté qu'amertume pour toi. Je suis le pain vivant dont tu veux être toujours rassasiée et nourrie, tandis que j'ai souffert la faim pour ton salut. Si tu souhaites que ma divine sagesse se rende à tes désirs, ne néglige pas d'obéir à mes commandements. Je te l'affirme, je l'affirme à toute créature humaine, je ne t'accorderai, je n'accorderai à qui que ce soit, les dons de ma grâce, si, selon mon Évangile, on ne se renonce soi-même et si on ne prend sa croix pour me suivre. »

II

Jésus, principe de tous les biens; Jésus, guide et amour de ceux qu'il aime, voulant conduire Marguerite sur ses traces, lui dit : « Tu recevras et tu supporteras de grandes peines pour mon amour; tu te sentiras alors sans consolations spirituelles, et tu te rappelleras ce que t'a enseigné ton confesseur : que dans la soif que tu as de moi, je suis avec toi. Et en effet, qui te donne la lumière intérieure, la ferveur, la soif de me posséder et les saints désirs? qui daigne te protéger dans tes luttes? » Marguerite répondit : « Nul autre que vous, mon Seigneur Jésus-Christ. » Et il reprit : « Pourquoi donc ne me témoignes-tu pas ta reconnaissance de tout ton cœur? Tu me plais davantage par tes actions de grâces que par les dou-

ceurs que tu sollicites et que je t'accorde. Ne crains pas, ma fille, et ne doute point; si tu ne goûtes pas les consolations que tu désires chaque fois que tu me recherches avec ardeur et avec les larmes de la dévotion, je suis avec toi; mais tu voudrais toujours être rassasiée, quand j'ai vécu pour toi dans le monde exténué et affamé. Souviens-toi des paroles de ton confesseur, elles sont vraies; il t'a dit, pour te fortifier dans les grandes afflictions, il t'a dit que j'ai pénétré de ma miséricorde chacun des cheveux de ta tête. Prends courage et réjouis-toi, ton amertume et tes angoisses ne seront plus continues; quand elles t'auront conduite jusqu'au bord de l'abîme et que tu t'y croiras tombée, je serai avec toi, comme j'étais avec le bienheureux Paul, auquel j'avais promis ma grâce. Je t'accorderai de si grandes choses que tu ne pourras les raconter à ton confesseur, qui est pourtant fidèle à t'assister et à t'écouter. Et ma douceur, qui t'a pénétrée, n'est-elle pas grande? — O Seigneur, répliqua Marguerite, ne dites pas grande; car elle est ineffable, incompréhensible et infinie. »

III

La veille de la Purification de la Vierge, l'aimable Époux dit à Marguerite qui pleurait son absence : « Ne crains pas, ma fille; si tu observes mon Évangile, si tu renonces totalement aux choses qui sont sous le ciel, si tu abandonnes ton fils et si tu t'aban-

donnes avec lui, je ne te délaisserai jamais et je t'appellerai ma sœur. » A ces entretiens pleins de douceur et d'attrait, elle ressentit une admirable suavité mélangée de soif, et elle disait à haute voix : « Ni Notre-Dame, ni les Anges, ni les Bienheureux, dans la suprême jouissance de Dieu, ne sauraient, en leur divin rassasiement, demeurer sans la faim et sans la soif du Dieu souverain. Mon Seigneur, poursuivait-elle, je reçois de vous à cette heure un délicieux repos, et toutefois j'ai faim de vous. » Et comme elle continuait l'effusion de ses louanges en versant de douces larmes et qu'elle brûlait du feu de l'amour, le Seigneur, au milieu de ces prières, lui inspira d'invoquer les ordres divers des Esprits célestes et de les inviter à la secourir ; il lui fit rendre d'indicibles actions de grâces sur chacun de ces ordres bénis au Dieu qui les a tous créés. Marguerite savourait avec une telle ferveur les consolations de Jésus-Christ, qu'elle ne pouvait s'en détacher et qu'elle se trouvait contrainte de différer les heures canoniques. Elle avait pourtant coutume de s'en acquitter si dévotement, malgré ses langueurs et ses infirmités, qu'elle retardait ses repas et ses communions, si elle ne les avait exactement terminées auparavant. Elle employait presque tout son temps à appeler Dieu de ses désirs, à l'entretenir dans l'oraison et dans les larmes; et néanmoins, à chaque heure, elle ajoutait quarante *Pater noster,* avec autant d'*Ave Maria* et de *Gloria Patri.*

IV

Elle priait un jour et pleurait dans l'oratoire de son Père saint François. Transportée de ferveur aux attraits des divines douceurs, elle s'animait à l'amour divin. Or, beaucoup de personnes demeuraient autour d'elle pendant sa prière par dévotion. Dans la crainte d'avoir laissé paraître l'ardeur qu'elle ne pouvait contenir, elle demanda humblement et avec larmes à Jésus de la retirer bientôt de ce monde d'iniquité : « Mon Sauveur tout-puissant, dit-elle, s'il plaît à votre infinie compassion, je voudrais sans plus de retard aller à vous ; tant je crains que mon faible esprit ne vous offense en quelque chose, si je survis. » Jésus-Christ, qui lui avait donné ce désir accompagné de crainte, lui commanda de se disposer à supporter patiemment de grandes afflictions corporelles. Elle répondit : « Je m'offre et m'abandonne avec joie, mon Seigneur, à tout souffrir pour l'amour de votre nom ; je compte pour rien ce qui peut m'apporter quelque tourment, à cause de l'abondance de votre amour. » Mais le Seigneur lui dit : « Saurais-tu, par quelque exemple, signe ou expression, assimiler à une consolation créée la joie que tu ressens à cette heure ? » Marguerite répondit : « Ne dites pas, ô mon Seigneur, que je la puisse comparer à rien. Je suis persuadée que les Bienheureux eux-mêmes, dans le royaume des cieux, ne sauraient ni ne pourraient dire votre suavité. Mais, ô mon Créateur, je le con-

fesse, c'est par la Vierge Mère, à laquelle vous ne refusez rien, que j'ai reçu de si grandes faveurs. »

V

La nuit de saint Blaise, elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Tu voudrais prolonger toujours la douceur de mes visites; mais tu ne pourras obtenir dans le monde l'accomplissement de ce désir. Les Apôtres eux-mêmes, qui marchaient à ma suite, n'ont pas joui sans intervalle de ma consolation. Pourquoi veux-tu goûter sans fatigue le repos de ma suavité? pourquoi ne médites-tu pas habituellement l'union de mon humanité avec la nature divine, ma profonde humilité, la suite de ma vie et de ma Passion? Rappelle-toi mes humiliations, quand Pilate m'a envoyé lié à Hérode, et quand Hérode m'a renvoyé avec dérision à Pilate. Si tu montes par les degrés de cette échelle, tu seras unie inséparablement à moi, ton Créateur, dans le ciel et sur la terre. »

VI

Le principal signe de la grâce divine en Marguerite, était son désir continuel d'entendre les divines Écritures. Je ne la trouvai jamais si dénuée de forces que, la parole de Dieu venant à se faire entendre, elle ne fût soulevée par la joie de l'Esprit et ne fondît en larmes pour son auteur Jésus-Christ. Ce jardin excellent et bien cultivé recevait la semence

de la divine vérité. Marguerite me disait à moi, son indigne confesseur : « Frère, Père de mon âme, parlez-moi de Dieu ; car la parole qui vient de Lui m'enivre aussitôt de bonheur, m'enflamme, m'illumine et me réconforte ; elle guérit mon corps, et, tant qu'elle résonne dans mon âme, je ne sens plus rien de mes infirmités. » Elle portait empreint incessamment dans son cœur le nom de Jésus. Si elle venait à le prononcer au commencement, au milieu ou à la fin de son discours, elle s'écriait, fondant en larmes : « O nom doux, au-dessus de tout nom, dont la vertu m'a appelée à la grâce ; nom qui m'a rachetée de son sang, qui m'a attirée par son amour, qui m'a portée à ne m'attacher qu'à lui seul ! » Questionnée sur ses oraisons, elle me répondit ainsi : « Frère, après avoir invoqué en premier lieu la très-sainte Trinité, qui est un seul Dieu vivant, éternel et immense, je me recommande à mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre Rédempteur, incarné pour nous ; à sa bienheureuse Mère, Marie toujours Vierge, notre avocate ; à tous les Ordres des Saints, en commençant par les Séraphins, qui brûlent d'amour pour Dieu. Puis je retourne à Notre-Seigneur Jésus-Christ, conçu de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit ; à son enfantement sans douleur ; à la joie des Anges ; aux respects des Mages ; à la fuite de mon Seigneur nouveau-né ; à ses laborieux voyages. Ensuite, je médite son entretien si affable avec la Samaritaine ; la défense de la femme dans le Temple ; la miséricorde dont il a usé envers la fille de la Chana-

néenne, envers les lépreux, envers les aveugles et envers le paralytique auprès de la piscine. Je considère encore ses pieds si purs, si délicats et sans chaussures ; je le vois parcourir les villages, les bourgs, les cités, les déserts, marcher, sans enfoncer, sur les abîmes de la mer. Je contemple l'accomplissement des miracles, la componction de Matthieu et de Madeleine, la merveilleuse résurrection de Lazare et des autres. A l'occasion de chacune de ces situations, j'adresse des louanges infinies au Créateur. Je loue de même, dans tous les ordres des saints, Celui qui a fait les bienheureux, et qui m'accorde des faveurs nouvelles et abondantes dans leurs solennités. Et poursuivant l'oraison, bien qu'avec tiédeur et défaut, je rends grâces au Seigneur des bienfaits dont il a été le dispensateur envers moi, sans aucun mérite de ma part. Puis je fixe mon esprit, autant que Dieu le permet, dans la secrète et vive fontaine, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; j'y demeure défaillante de soif. Mon âme contemple le baiser de la trahison de Judas ; la vente indigne qu'il fit du trésor incomparable qu'il livrait, la sueur de sang, le reniement du disciple, l'injure des soufflets, l'ignominie des crachats, l'insulte des paroles, l'angoisse de la croix, la profondeur des clous, les yeux bandés, les témoins corrompus, l'impiété des juges, la perfidie des juifs, le larron qui excuse le Seigneur, Jésus qui pardonne, et sa Mère qu'il recommande au disciple bien-aimé. Ici encore, avec des larmes amères, je contemple et je médite le breuvage de fiel, le

soleil obscurci, les pierres brisées, les tombeaux ouverts, mon Sauveur, dont la tête s'incline, et qui recommande son esprit à son Père. Oppressée de tristesse au pied de la croix, je désire mourir avec la Vierge-Mère et être transpercée en mon esprit du glaive de sa douleur. Je la supplie en pleurant de me faire participer à ce qu'elle a souffert d'une manière ineffable, puisque c'est pour moi pécheresse, et pour me racheter, que mon Seigneur est mort. Je vous rapporte ces choses, mon Père et confesseur, afin que vous voyiez si ma vie est conforme à la sainte Écriture. Je ne vous en aurais pas parlé, et ne vous en raconterais rien à l'avenir, si je ne craignais les illusions de l'ennemi qui a coutume de s'insinuer dans les âmes sous le manteau trompeur de la vertu. Qu'ai-je été et que suis-je à présent, pour que quelque don me soit accordé ? Je ne mérite que le feu éternel. »

VII

Dans la fête de saint Laurent, Jésus-Christ se montra plein de joie à Marguerite qui priait. En ce ravissement, il lui fit voir un siége qui remplissait un long espace dans le ciel. La splendeur en était admirable, et la servante de Dieu ne pouvait comprendre ni redire une telle beauté. En tête de ce siége magnifique, elle vit le bienheureux Père saint François, assis au lieu le plus éminent. Il lui fut révélé que le premier ange fut expulsé

de ce poste séraphique, sublime et glorieux. Jésus-Christ lui dit : « Ma fille, tu ne peux encore connaître pleinement la splendeur de ce siége, parce que tu n'es pas encore glorifiée, ton état est encore l'état imparfait de la vie mortelle. » Elle fut alors élevée à une lumière plus admirable et en un lieu plus haut près du trône du Roi suprême, où le trône de la divine Mère lui fut montré. Il était si lumineux qu'elle n'en pouvait soutenir l'excessive clarté, et elle entendit Jésus lui dire : « Tu ne saurais comprendre la beauté et la splendeur de ma Mère, parce que je l'ai transformée en ma ressemblance plus que toutes les autres créatures. Le lieu large et magnifique où tu as contemplé mon bienheureux fils François, ton Père, sera rempli de ses frères après qu'ils auront peuplé mon Église et imité leur Père par une foi parfaite. »

VIII

Un jour que Marguerite avait reçu pieusement le corps de Notre-Seigneur, elle l'entendit lui dire : « Ma fille fidèle, servante de Dieu, loue et honore ma Mère, si belle et si pure. Ni l'Écriture ni le monde n'expriment son excellence et sa beauté. J'ai formé cette Mère et Maîtresse avec une souveraine et éternelle sagesse pour habiter en elle ; car elle fut en même temps ma Fille, ma Mère et ma Dame ; loue et honore-la, je te l'enjoins, et fais-la louer et honorer autant que tu le peux, puisqu'elle est digne

de toute louange. C'est un vase très-pur que j'ai préparé pour moi, en vue de sauver le genre humain; c'est la Mère qui m'a donné la lumière sans douleur, et m'a nourri de son lait virginal. » Marguerite répondit: « Seigneur, combien est grande votre humilité qui s'abaisse à recommander votre Mère à une pauvre créature. » Et le Seigneur reprit: « Si je pouvais donner dans le ciel plus de louanges et d'honneurs à une créature, cette très-douce Mère en serait l'objet, car elle en est digne. Toi, Marguerite, loue-moi, et ne te loue pas toi-même; honore-moi et ne t'honore pas; car alors que tu me loueras et m'honoreras, je te louerai et je t'honorerai. Aime-moi seul et sers-moi. » Marguerite répondit: « Mon Seigneur, vous avez souvent pardonné mes fautes. » Et le Seigneur ajouta: « La crainte du monde, et le désir de le fuir pour ne pas m'offenser te retiennent près de moi. Garde-toi de me recevoir, quand le prêtre me porte entre ses mains, sans dire auparavant ta coulpe et tes fautes. Ton confesseur t'a défendu de lui envoyer, pour qu'il les réconcilie, ce grand nombre d'hommes et de femmes convertis par tes paroles et tes larmes. Il t'a répondu qu'il ne pouvait pas nettoyer autant d'étables en un jour; dis-lui qu'en écoutant les confessions, il ne purifie pas des étables, mais qu'il me prépare une demeure dans l'âme de ceux qui s'accusent. »

IX

Le jour suivant, l'Ange vint à Marguerite et lui dit : « Quand tu pourras demeurer à genoux et sans oreiller dans l'oratoire qui t'a été préparé; tenir les mains étendues comme le prêtre au saint sacrifice, ou en croix à la manière des suppliants, applique-toi à l'oraison. Quand tu te trouveras affaiblie, appuie-toi un peu sur l'escabeau, et là, tiens ton esprit vif, ferme et attentif à la parole de Dieu, tandis qu'on te dira la messe. Au commencement du saint sacrifice, tu dois faire le signe de la croix et prendre de l'eau bénite. Si tu veux recevoir chaque jour ton Seigneur et Créateur, tu en as, de la part de notre Dieu, pleine permission. Tu trouveras dans le saint sacrifice un accroissement de ferveur; le Seigneur sera avec toi pour fortifier et soutenir ton esprit. »

X

Marguerite, à cause de ses infirmités, ne pouvait quitter sa couche depuis quelque temps. La vigile de sainte Madeleine, elle s'éleva en esprit et se mit à louer Dieu; aussitôt elle sentit ses forces renaître avec une telle vigueur, que tous les assistants en étaient émerveillés. Dans la joie qu'elle ressentait, elle demanda que l'on chantât de saints cantiques. Ensuite elle fut ravie en une extase pen-

dant laquelle la bienheureuse apôtre de Jésus-Christ, Madeleine, lui apparut couverte d'un vêtement d'argent; une couronne enrichie de pierres précieuses ornait sa tête, et les anges du ciel l'environnaient. Dans cette vision, Marguerite entendit Jésus lui parler en ces termes: « Comme mon Père l'a déclaré de moi à Jean-Baptiste: *Celui-ci est mon fils bien-aimé*, ainsi je dis: *Celle-ci est ma fille bien-aimée.* Tu t'émerveilles du lumineux vêtement que porte Madeleine: sache qu'elle l'a acquis dans l'antre du désert. C'est là qu'elle a aussi mérité cette couronne de pierres précieuses par ses victoires sur les tentations, et par les pénitences qu'elle s'est imposées. » Après ces paroles, la vision disparut; elle laissa Marguerite si faible qu'elle ne pouvait relever sa tête.

XI

Une autre nuit, elle faisait oraison et veillait; elle fut ravie en esprit; elle vit les troupes des bienheureux, et Jésus-Christ, assis sur son trône, le visage joyeux, et fixant sur elle de tendres regards. Guidée par l'ange, Marguerite se précipita en esprit dans ses embrassements, et lui articula ces plaintes amoureuses: « O mon Père, pourquoi privez-vous de vos embrassements une âme qui ne demande que vous. » Le Seigneur lui répondit: « Ma fille, je ne consentirai à t'accorder de telles caresses, que quand tu auras souffert auparavant pour

mon amour beaucoup d'adversités. » Marguerite, qui désirait la consomption de son corps, reprit : « Mon Seigneur, quand sera consumé ce pauvre corps? » Peu d'instants après, la réponse lui fut apportée par l'ange en ces termes : « Tu as désiré beaucoup et pendant longtemps la consomption de ton corps, Marguerite; et tu verras ton souhait pleinement accompli avant de passer parmi nous. Je suis chargé de te l'annoncer de la part de Notre-Seigneur Jésus, qui non-seulement nous a formés toi et moi, qui a formé toutes les créatures, même l'ange qui n'a pas voulu être bon, ni être à lui par sa grâce. » A ces mots, semblable à une femme dans les cris de l'enfantement, elle versa d'abondantes larmes, que faisait couler le souvenir de l'ineffable incarnation du Fils de Dieu. Celui qui change en allégresse la tristesse de ses élus, lui apparut aussitôt sous la forme d'un petit enfant, plus blanc que la neige, couché dans une crèche, et appuyé sur le sein virginal de sa mère.

XII

Nous l'avons dit, Marguerite joignait la récitation prolongée des Heures canoniques aux extases qui l'absorbaient parfois toute la nuit et presque tout le jour; elle demeurait alors privée de sentiment, sans que ses yeux pussent s'ouvrir à la lumière, et soutenue du matin au soir entre les bras de ses compagnes; elle sanctifiait par des prières vocales le

temps qui lui restait. Ainsi, en mémoire de l'admirable cène dans laquelle le Fils du Père souverain distribua son corps à ses apôtres et lava leurs pieds, elle récitait dix *Pater noster ;* pour son arrestation au jardin des Olives, dix autres; pour le couronnement d'épines et les dérisions, dix; pour la flagellation à la colonne, dix; pour la croix, à laquelle le Seigneur fut attaché nu, dix; pour chacune de ses mains percées, dix; pour chacun des pieds, dix; pour ses oreilles offensées continuellement par les injures et les opprobres, dix; pour l'infection du lieu et pour les crachats des impies, dix; pour le voile mis sur ses yeux vénérables, vingt; pour le breuvage de fiel, dix; pour la lance, dix; et à chacun des tourments de Jésus-Christ qu'elle distinguait des autres, elle en disait autant, et cela avec des gémissements et des larmes.

XIII

La méditation habituelle des bienfaits accordés au genre humain par Jésus-Christ, imprimait à la ferveur de son âme une impulsion toujours nouvelle. Afin d'aider sa mémoire dans la récitation de ses nombreuses prières, elle eut recours à des fèves. Ainsi, pour les fautes que déjà elle avait pleurées pendant tant d'années dans l'amertume de son cœur, elle récitait quatre cents *Pater noster*, pour l'Ordre de saint François, auquel le Seigneur l'avait recommandée, cent; pour tous les Ordres de l'Église, afin

qu'ils se conservassent en vertu et en grâce, cent; pour les élus en état de grâce, cent; pour les pécheurs qui en sont privés, cent; pour ses confesseurs, cent; pour ses bienfaiteurs, cent; pour les besoins de la terre sainte, cent; pour ceux qui louent la Mère de Dieu, cent; pour ses fils spirituels et les âmes unies à la sienne, cent; pour les habitants de Cortone, cent.

XIV

Enflammée toujours de plus en plus du divin amour, Marguerite récitait, pour l'amour de Dieu le Père, cent *Pater noster;* en l'honneur du Fils, cent; en l'honneur du Saint-Esprit, cent; à la louange de la Mère du Seigneur, cent; pour toute la parenté de cette divine Mère, cent; à l'occasion de la création des choses visibles et invisibles, cent; de l'infusion des âmes nouvelles dans les corps, cent; de nos premiers parents placés dans le paradis, cent; de leur désobéissance, cent; de l'annonce de l'avénement de Jésus-Christ, cent; de sa venue dans le temps fixé par la volonté de son Père, cent; de l'ange Gabriel, envoyé à la Vierge Marie, cent; de l'humble réponse de la Vierge, cent; de cette parole : *Ecce ancilla Domini*, cent; de la visite de la Mère du Seigneur à Élisabeth, cent; de la faveur accordée à Marie de porter le Fils de Dieu neuf mois dans son sein, cent; de la faveur de l'avoir enfanté sans douleur et couché dans la crèche, cent; en

l'honneur de saint Joseph, nourricier de Jésus, cent; parce que Jésus-Christ n'eut pas horreur de l'étable, cent; parce qu'il voulut être circoncis, cent; pour l'adoration des Mages, cent; parce que le Seigneur voulut être présenté au Temple, cent; parce qu'il daigna converser dans le siècle avec les hommes, cent; parce qu'étant immense, il se fit petit; étant éternel, il se fit du temps; immortel, il se rendit mortel, cent; parce que son Père l'a envoyé, cent; parce qu'il voulut personnellement s'incarner, cent; et en l'honneur du Saint-Esprit, qui opéra cette œuvre, cent; pour la fuite du Seigneur avec sa mère en Égypte, cent; parce qu'après trois jours, il fut retrouvé au Temple parmi les docteurs, cent; pour l'obéissance qu'il rendit à sa mère et à son serviteur Joseph, cent; pour sa fatigue dans les voyages, cent; parce qu'il daigna parler aux pécheurs et à la Chananéenne, cent; parce que, pendant le repas, il reçut et loua Madeleine, cent; pour les travaux de Notre-Dame, cent; parce que Jésus discuta avec les scribes et les pharisiens, cent; parce qu'il s'assit souffrant de lassitude et de soif au bord du puits; qu'il y convertit la Samaritaine et le peuple, cent; en souvenir de ses autres prédications et de ses visites dans les villes et les villages, cent; en souvenir des lieux qu'il trempa de ses sueurs, cent; de toutes les malices dont il a souffert l'humiliation, cent; parce qu'il daigna être vu et touché des hommes, cent; en l'honneur du baptême de Jésus, cent; pour la vocation des apôtres,

cent; parce qu'en présence des apôtres il rompit de ses mains très-saintes le pain matériel, cent; parce qu'à eux et à nous il donna et exposa la sainte Écriture, cent; pour une foule de connaissances communiquées par lui au monde, cent; en mémoire de ce qu'il mangea avec les pécheurs, cent; de son jeûne de quarante jours au désert, cent; parce qu'il eut faim et consentit à être tenté, cent; pour la pauvreté qu'il observa dans sa naissance, en sa vie et à sa mort, cent; en mémoire de tous les lieux dans lesquels pleura Jésus, joie des bienheureux, cent; du mont Sinaï où il donna la loi à Moïse, cent; de la Transfiguration au Thabor, cent; de la dernière cène qu'il célébra avec ses apôtres, cent; de l'admirable discours qu'il leur fit en cette circonstance, cent; en l'honneur de son corps sacré dont le Seigneur leur laissa le don précieux, cent; parce qu'il lava les pieds du traître et des disciples, cent; parce qu'il n'a pas fui le lieu où il fut trahi, cent; à l'occasion des coups, des soufflets et des dérisions dont il fut l'objet en la nuit, cent; pour le baiser du traître reçu avec tant de mansuétude, cent; parce qu'il dit à celui-ci : *Ce que tu as à faire, fais-le promptement,* cent; parce qu'il fut mis en croix pour nous, cent; et pour les autres tourments qu'il a supportés en l'œuvre du salut du genre humain, cent; à cause du larron admis sur la croix dans son royaume, cent; en mémoire du témoignage que les créatures lui ont rendu dans sa Passion et en différents temps, cent; de la douleur que ressentit la

sainte Vierge pendant les trois jours de la Passion, cent; de la recommandation que Jésus fit de sa mère à Jean, cent; de la foi que cette mère conserva alors en son esprit, cent; des saints patriarches tirés des limbes, cent; de la résurrection du Seigneur, cent; parce qu'il daigna apparaître à Pierre, à Madeleine et aux disciples, cent; parce qu'il salua ses disciples, cent; parce qu'il voulut manger avec eux après la Résurrection, cent; parce qu'il conserva en son corps les cicatrices de ses plaies, cent; parce que, sous l'apparence d'un jardinier, il s'est manifesté à Madeleine et l'a appelée par son nom, cent; parce qu'il apparut aux deux disciples, prenant la forme d'un pèlerin, cent; en mémoire de l'Ascension de Notre-Seigneur, cent; de l'envoi du Saint-Esprit aux apôtres, cent; de toutes les œuvres qu'il a faites et qu'il fait en faveur des créatures, cent; pour l'avénement du jugement dernier, cent; pour le don des préceptes du Décalogue à Moïse, en vue de notre salut, cent; en l'honneur de tous les ordres des anges, cent; des patriarches, cent; des prophètes, cent; du collége des saints apôtres, cent; de la constance des martyrs, cent; des saints prêtres de Dieu, cent; des confesseurs, cent; des saintes vierges, cent; pour les veuves consacrées à Dieu, cent; pour les pécheurs qui ne sont pas encore convertis à la pénitence, cent; à cause des sacrements que le Seigneur a donnés à la sainte Église, cent; pour tous les biens temporels départis à la nature humaine, cent; pour l'autorité de délier

et de lier accordée aux prêtres, cent; pour la miséricorde continue que Jésus-Christ exerce envers les âmes, cent; pour la grâce de la doctrine infuse aux prédicateurs, cent; pour les sept dons du Saint-Esprit, cent; pour les quatre évangélistes, cent; en l'honneur du tardif départ de ce monde de la Mère de Dieu, profitable à notre salut, cent; et pour l'assistance miraculeuse des apôtres, au moment de sa mort et de son assomption, cent.

Puisque la matière de la louange ne manque jamais, la langue de celui qui loue ne doit pas cesser. Parce que le Seigneur avait délivré Marguerite de beaucoup de périls dans le monde, qu'il l'avait nourrie tandis qu'elle était rebelle à Jésus-Christ, elle disait pareillement cent *Pater*; pour lui avoir donné la lumière de la conscience, cent; à cause de la désobéissance aux divins commandements où elle tomba, cent; parce que Dieu l'avait rappelée à la grâce, cent; parce qu'il l'avait délivrée des mains des tentateurs, cent; parce qu'il lui avait pardonné de vive voix tous ses péchés, cent; pour la large dispensation publique et privée de la grâce, cent; pour l'ingratitude de Marguerite aux bienfaits de Dieu, cent; pour la porte du paradis ouverte aux élus, cent; pour les bienheureux anges préposés à notre garde, cent; à cause de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert à l'heure des matines, cent; et pour ce qu'il a souffert encore en chacune des autres heures, cent.

Si le lecteur ne retrouve pas ici la succession des faits, telle qu'elle est indiquée par l'Écriture,

qu'il ne s'en étonne pas. J'ai voulu conserver l'ordre que l'heureuse Marguerite a tenu, quand elle les a rapportés.

XV

Marguerite ne pouvait contenir en elle-même la flamme du divin amour; elle se sentait pressée de dilater son cœur en faveur de tous ses frères. Soit dans ses entretiens familiers avec Dieu, soit au moyen de ses faibles ressources temporelles, soit par son application vigilante à l'oraison, elle était ingénieuse à secourir le prochain de toutes les manières. Voici ce qu'elle me répondit, lorsque je l'interrogeai sur la distribution de ses continuelles prières: « Sachez, mon Père, qu'en commençant, je considère la bassesse de ma misère, et je recours d'abord à la Mère de mon Seigneur; puis à chacun des vénérables ordres des saints. Ayant invoqué leur patronage, je supplie avec une plus grande confiance le souverain Roi, mon Seigneur et mon Dieu, d'avoir égard à des enfants qui lui sont si agréables, et de daigner, à cause d'eux, regarder et accepter miséricordieusement les prières que je lui offre avec larmes. Je rends grâces des biens qui m'ont été accordés; puis, suivant mon degré de connaissance, je prie pour les âmes du purgatoire, pour notre Saint Père le Pape, et pour le sacré collége qui l'assiste; pour tous les ordres de la sainte Église, placés sous quelque forme de vie que ce soit, afin que les plus vertueux se maintiennent en grâce; que les faibles

soient protégés, et ne succombent jamais dans le combat; je prie pour les légats du Saint-Siége envoyés pour le salut des fidèles. Je prie pour les besoins de la terre sainte, et pour qu'elle soit recouvrée comme je le désire ardemment. Je prie pour les rois chrétiens et pour les princes et gouverneurs des provinces; pour la concorde des peuples, pour que les guerres finissent; je prie pour les vierges, les époux, les veuves, les orphelins; je prie pour les affligés et les captifs. Je prie pour Cortone, où le Dieu tout-puissant m'a comblée de tant de grâces. Je prie pour mes confesseurs et mes maîtres; pour tout l'ordre des Frères-Mineurs, au soin desquels Jésus-Christ m'a remise pour toujours et pour tout. Je prie pour mes bienfaiteurs et pour ceux qui furent l'occasion de mon salut. Je prie pour les pécheurs, afin que Dieu les ramène à la grâce; pour les infidèles et les hérétiques, afin qu'ils se convertissent et marchent sous la conduite de notre mère, la sainte Église romaine. Quand je prie pour les Tartares, les Sarrasins et les autres infidèles, je sens dans mon cœur la joie et la ferveur; si j'en viens aux Juifs, leur ingratitude se représente à ma vue, ces sentiments de joie et de ferveur diminuent. Je prie également avec d'instantes supplications pour ceux qui m'ont offensée publiquement ou dans le secret, en paroles ou en faits. Puis, je retourne à Jésus, mon amour. Autant qu'il m'en fait la grâce, je m'élève aux embrassements de la contemplation : les familiarités du Très-Haut répandent dans mon

âme une douceur si grande, elles l'attirent avec une telle force, que je ne sais plus souffrir la présence même de mon fils. Je ne puis le faire, si je ne me souviens qu'en son temps il entrera dans votre Ordre, ainsi que me l'a promis et révélé le Seigneur, et non-seulement il sera religieux, mais encore prêtre et prédicateur de la divine parole. »

XVI

La très-humble servante de Dieu se reconnaissait misérable en toutes choses: « Mon Seigneur Jésus-Christ, disait-elle, ma misère ne vous indigne-t-elle pas à la vue de ma bassesse et de ma pauvreté en vertu? ne retirerez-vous pas de moi les dons promis par votre miséricorde? » Le Seigneur lui répondit: « Il a plu autrement à mon Père, à l'Esprit-Saint et à moi, à ma Mère toujours vierge, au sein de laquelle j'ai voulu m'incarner pour le salut du genre humain; tu ne cesses de la louer, et elle prie pour toi; elle demande que les grâces s'accroissent en toi et ne te soient pas soustraites, mais que toutes les promesses que je t'ai faites s'accomplissent. » Marguerite reprit: « Seigneur, je suis un vase d'orgueil, sans humilité, sans honnêteté, sans patience et sans charité; comment sera-t-il possible qu'aucun de vos dons me soit accordé? » Et le Seigneur lui dit: « N'as-tu pas la pleine volonté de te conformer à mon bon plaisir? Ne sens-tu pas se renouveler ta peine, quand tu m'as été infidèle?

Ne fuis-tu pas généreusement toutes les créatures pour ne pas m'offenser? Afin de vêtir mes pauvres, ne te dépouilles-tu pas pour l'amour de moi, qui fus dépouillé sur la croix? N'as-tu pas choisi la pauvreté en toutes choses par amour pour moi? » Marguerite: « Mon Seigneur, bien que je fasse tout cela, vous savez que je ne suis pas fervente, mais paresseuse dans vos œuvres. Et comment communiqueriez-vous vos dons à une créature aussi misérable? Préservez-moi de toute faute et des atteintes de la paresse? » Le Seigneur: « Cette tentation est un martyre qui t'est menagé pour stimuler tes forces et te faire croître dans ma grâce. » Marguerite: « Combien, Seigneur, vous ai-je offensé par ma paresse? » De crainte de réveiller en elle un sentiment d'orgueil, ou de la jeter dans l'abattement, le Sauveur ne lui répondit pas à ce sujet.

XVII

Frère Ubaldo, gardien des Frères, me conduisit un matin avec lui visiter Marguerite. Comme il lui parlait avec ferveur de la Passion de Jésus-Christ, enivrée de douleur, elle répondit: « Si j'avais été auprès de mon Seigneur crucifié, je lui aurais dit de me mettre plutôt en enfer que de souffrir ces tourments en son corps plein de beauté. » A ces paroles qui semblaient contraires à la Providence divine, le Frère s'émut et craignit que Marguerite ne fût trompée par les suggestions de l'ennemi.» La Mère

de Notre-Seigneur, lui répondit-il, l'aimait plus que qui que ce soit au monde; elle était près de la croix, oppressée de compassion; elle se serait sacrifiée elle-même pour le salut du monde, si cela eût été opportun. » Il ajouta que Pierre aussi n'aurait pas voulu que Jésus souffrît, et Jésus lui dit: *Retire-toi, Satan.* Ensuite, nous la laissâmes; elle était en extase, et pendant que nous rentrions au couvent Jésus lui parla : « Ma fille, dis au Frère que ce qu'il t'a enseigné est vrai et bien dit. Mais cette parole qui a inquiété frère Ubaldo, je ne l'adressai pas à Pierre, qui m'aimait avec ferveur; elle était pour Satan lui-même, qui voulait me dissuader d'accomplir l'œuvre de ma passion qu'il redoutait, à cause du salut qu'elle apportait au monde; quoique d'un autre côté sa perfidie naturelle poussât avec ardeur mes ennemis à me nuire et même à me faire mourir. Le démon ne m'a pleinement connu que lorsqu'il a vu l'enfer se vider; à cette vue, il fut rempli d'une douleur telle qu'il serait mort, s'il avait pu mourir. Quant à Pierre, dont l'amour était excessif, je ne l'aimai pas moins, parce qu'il avait dit cette parole que j'ai dû relever. Les Frères ne doivent pas mettre en doute l'amour de ton cœur; il n'a pas cessé d'être fidèle, parce qu'il sent avec vivacité l'inclination que j'ai gratuitement témoignée aux hommes. Si tu avais prononcé ce propos pendant que je souffrais en croix, ta foi, qui est toute pure, t'aurait sauvée. Tu es la plante qui fera reverdir les plantes sèches; de toi sortira une

eau qui fécondera les racines des arbres arides. Tu es ma fille, ma sœur, ma compagne, et mon Père t'a accordé une grâce que tu ne perdras jamais. » A ces paroles, la servante de Jésus, saisie de crainte, répondit : « Ne permettez pas, Seigneur, que je sois trompée, que des illusions m'égarent; je ne trouve en moi aucune vertu dont je puisse attendre de telles grâces à l'avenir, ou qui puisse me permettre de les posséder actuellement. » Alors Jésus se montra crucifié à Marguerite, et lui dit : « Mets la paume de tes mains sur le lieu des clous de mes mains. » Comme Marguerite répondait par respect : « Non, mon Seigneur, » la plaie du côté du bien-aimé Jésus s'ouvrit, et elle vit par l'ouverture le cœur de son Sauveur. En cette vision extatique, elle s'abaissa sur le Seigneur crucifié, qui la transporta vers le ciel et lui dit : « Ma fille, tu tireras de ces plaies ce que les prédicateurs ne sont pas capables d'enseigner. Frère Ubaldo a dit vrai : Ma mère, pour accomplir la loi de charité, était prête à être crucifiée avec moi, s'il l'eût fallu pour le salut du genre humain. La réponse que j'ai faite à Pierre était pour les peuples à venir qui croiront en moi; afin qu'ils se souviennent que non-seulement j'ai pris de la Vierge Marie une chair passible et mortelle, pour eux, mais que de plus je les ai rachetés par une volonté propre et bien arrêtée. Tout ce que j'ai fait depuis la création de vos premiers parents jusqu'à ma mort sur la croix et ensuite, je l'ai fait pour l'amour des hommes. Votre antique ennemi, depuis qu'il a

vu les limbes désertés par les saints patriarches, s'est ému d'une plus grande envie ; il a disposé de nouveaux moyens pour tromper les âmes, car il ne pouvait sans une extrême douleur les considérer qui s'élevaient vers les hauteurs dont il a été précipité. Il les détourne, autant qu'il le peut, par la voie des tentations, de l'ineffable amour que je leur porte. Ses suggestions ont fait que la dureté de mon peuple, racheté de mon précieux sang, est plus grande qu'elle n'a été depuis le temps de ma Passion jusqu'à présent. Mon Père frapperait cette dureté d'une sentence de mort, si je ne lui offrais mes travaux et mes douleurs en lui montrant mes plaies. A mon exemple, la Mère de compassion, avocate miséricordieuse de tous les hommes, présente humblement ses prières avec toute la cour des bienheureux.

« Tu diras encore ceci aux Frères-Mineurs, tes Pères : le siége resplendissant que tu as vu dans l'Ordre des Séraphins, fut celui de Lucifer, et ton Bienheureux Père, mon élu François, y siége plein de gloire aujourd'hui. Le vaste espace qui prolonge ce trône sera rempli par les Frères de son Ordre, imitateurs de ses exemples. Cet Ordre est grand, et à cause de son cœur qui est immense, ses plus humbles membres seront vivifiés. Que les Frères ne craignent donc pas d'y recevoir ceux qui désirent y entrer. Quand les postulants n'auraient pour eux que la seule chasteté et la récitation du divin office, il me plaît qu'on les admette; et quand ils ne feraient que s'éloigner des passe-temps du monde, des homi-

cides, des parjures, des vols, de l'usure et des pratiques charnelles, je serais content. Je suis offensé maintenant par la multitude, par tous, par ceux mêmes qui ne sont rien, qui ne font rien, qui vendent des riens, des herbages; mais comme j'étends ma miséricorde sur le peuple endurci qui s'éloigne de moi, ainsi j'étendrai ma justice pour le punir quand l'heure en sera venue. Pour toi, ma fille, prépare-toi à la patience; ta vie sera un martyre si rempli de doutes et si dur, que tu choisirais les supplices des saints, de préférence aux tribulations que tu auras à soutenir. Les afflictions que je t'ai fait éprouver jusqu'à présent ne sont rien en présence de celles que tu ressentiras d'une peine en laquelle il n'y a rien qui puisse me plaire. » Comme la servante du Seigneur ne craignait pas de souffrir, mais uniquement de déplaire à Dieu, elle répondit : « Comment ferai-je, Seigneur, en ces douleurs? Je ne redoute pas les peines, mais le péché. » Et le Sauveur : « Tu seras assistée, ma fille, et du sein des tribulations, tu passeras à mon royaume. Tu es mon instrument, instrument qui sera touché quand je permettrai que tu le sois. Je te dirai donc que la paix sera faite entre l'évêque d'Arezzo et les habitants de Cortone. Celui qui menace de guerre cette cité par amour de la domination, se confie dans les prières faites pour lui. Il sentira et verra le fruit qu'il en retirera. Qu'il te suffise de savoir que sa conduite me déplaît. »

XVIII

Un dimanche après la Pentecôte, Marguerite reçut avec respect le corps de Jésus-Christ; sa joie dura peu de temps, et elle commença bientôt à dire : « Pourquoi, ô mon âme, ne cherches-tu pas ton Époux, le Fils de Dieu crucifié ? » Elle se leva de la natte où elle priait et reposait, prit de l'eau bénite pour effacer ses fautes, et sortit de sa cellule dans une excessive ferveur; elle se mit à crier à haute voix en demandant Jésus. Instantanément elle se trouva en esprit aux pieds du Seigneur; elle lavait ces pieds divins et les essuyait; elle demandait au Très-Haut de montrer sa face à qui le désirait. « Tu ne pourras voir mon visage dans toute sa beauté, lui fut-il répondu, jusqu'à ce que je t'aie mise dans la gloire des Bienheureux. » Marguerite répondit : « Mon Seigneur, vous me laissez faire de longs carêmes sans vous. » Et le Sauveur : « Comme le temps quadragésimal t'a été accordé, ainsi te sont réservées les fêtes pascales. » Marguerite reprit : « Seigneur, vous plaît-il que je parle de vos faveurs insignes en présence des assistants ? » Et le Sauveur : « Comme dans tes entretiens extatiques tu n'entends pas ceux qui t'interrogent et tu n'as pas le sentiment de ce que tu leur réponds, les dons de ma miséricorde se trouvent naturellement manifestés, et ma volonté est que les choses se passent ainsi. » A ces mots, Marguerite rassurée s'écria : « Vous êtes mon Père,

l'auteur de ma résurrection, mon Époux, mon allégresse et la joie de toutes les joies. » Et le Seigneur de lui dire : « Et toi tu es ma fille, ma compagne, mon élue. » Marguerite reprit : « Que grand est votre amour pour moi, ô mon Sauveur ! Mon Bien-Aimé, ne me renvoyez pas au désert. » Le Seigneur : « Je t'y renvoie comme la brebis au milieu des loups. » Et Marguerite : « Mon Dieu, hâtez-vous de détruire l'édifice de mon corps, afin que je mérite de venir à vous par la voie des tribulations. » Le Seigneur : « O ma fille, tes épreuves seront grandes. La plus grande, toutefois, est celle qui te viendra de moi directement ; car il n'en est pas de plus dure que la privation sensible de ma présence dans une âme. » Marguerite répondit : « Vous êtes, Seigneur, la vie de ma vie ; si vous me renvoyez au désert, j'y trouverai la mort. Vous êtes mon trésor, sans lequel toute richesse me semble une souveraine pauvreté. » Ici Jésus se montra plein de joie à sa servante, lui disant de nouveau de retourner au désert. Des yeux de son esprit elle voyait le Seigneur assis sur un trône éclatant ; la Vierge Marie était à sa droite ; elle était sur un siége et portait une couronne, elle était soutenue par tous les chœurs des Anges, et elle félicitait Marguerite. Le Roi éternel l'invita à la vision distincte des ordres divers des Bienheureux. Cet appel dilata d'une joie immense son cœur qui lui semblait s'ouvrir. Elle put à peine répondre et dire : « Seigneur, je vous aime uniquement parce que vous m'avez créée ; je désire vous voir, vous qui m'avez

comblée d'une joie telle que je ne puis ni la taire, ni l'exprimer. » Se retournant vers la Mère du Seigneur, elle poursuivit : « Ma Dame, dites, je vous prie, à votre Fils qu'il me fasse voir la gloire de sa face. » Comme le Sauveur la congédiait avec allégresse et lui répétait de retourner au désert, elle répondit : « Seigneur, si je retourne au désert, ce sera pour moi une peine cruelle. » Et Jésus : « Souviens-toi, ma fille, qu'au commencement de tes consolations, je t'ai dit que tu devais être allaitée à la plaie de mon côté. » Marguerite répondit : « C'est avec joie, Seigneur, que je m'invite et m'offre moi-même spontanément à toutes sortes de tourments pour votre amour. Vous savez que je ne cherche rien autre que vous, qui êtes la douceur inépuisable, sans la jouissance de laquelle je croirais être en enfer. » Ces choses et d'autres se passèrent en cette tranquille extase, et la Servante de Dieu revint à l'usage des sens extérieurs. S'adressant à moi, elle me dit : « Mon Père, je ne veux plus me conserver aucune des choses qui me sont données pour la nourriture et le vêtement. Je désire souffrir la faim pour rassasier les pauvres ; me dépouiller pour les vêtir ; leur donner ma tunique neuve et me couvrir de leurs haillons ; demeurer enfin dans la pénurie de toutes choses, afin qu'ils abondent. O mes Pères, mes Frères-Mineurs, poursuivait-elle, ne faites plus comme vous avez coutume de faire jusqu'ici ; ne déposez plus rien pour mes nécessités entre les mains de qui que ce soit ; je veux courir sans obstacle à

l'amour de mon âme, qui est Jésus. Si quelque chose était mis en réserve pour mes besoins, faites-le promptement distribuer aux pauvres de mon Seigneur crucifié, que je porte en mes entrailles.

XIX

Dans la fête de la Bienheureuse Madeleine, Marguerite interrogea Notre-Seigneur, qui se manifestait à elle avec les stigmates de la passion. Elle lui demandait s'il apparaîtrait aux différentes classes d'hommes à la fin du monde, montrant ses plaies. Le Sauveur répondit qu'en effet tout œil le verrait ainsi : « Mais ces blessures, ô ma fille, poursuivit-il, seront un objet d'allégresse pour les Bienheureux, et de perpétuelle confusion pour les réprouvés. » Marguerite répliqua : « Les Bienheureux n'éprouveront-ils pas de douleur à une telle vue ? » Et le Seigneur : « Leur gloire parfaite ne saurait être mélangée de tristesse ; ils ne pourront ressentir de peine ; ils goûteront, au contraire, de la joie en moi, leur Rédempteur, à cause de leur rédemption. Si tu veux, ajouta Jésus, je te ferai voir les dons que je suis disposé à t'accorder ? » Et Marguerite répondit : « Non, mon Seigneur, vous êtes ma joie ; je ne désire voir que vous : vous êtes la vie qui me fait vivre, l'allégresse qui me réjouit, la tranquillité en laquelle je me repose ; vous êtes tout le bien de mon âme. O mon Dieu, je vous vois blessé et je confesse que vous

avez daigné souffrir et mourir pour le genre humain. Je vous conjure de ne pas permettre que les créatures contre lesquelles je vous vois maintenant irrité, se séparent de vous et aillent au feu éternel. Je sais, Seigneur, qu'il ne peut y avoir de plus grande peine que d'être séparé de vous, allégresse infinie ! »

Le Seigneur voulait la bénir comme pour la congédier, Marguerite reprit : « Mon Dieu, je désire votre bénédiction : mais différez-la, afin que je demeure encore avec vous. » Comme la crainte de voir une si grande consolation prendre fin allait croissant, elle se retourna vers la Mère de Jésus, et lui dit : « Mère très-belle et ma Dame, priez votre Fils unique, afin qu'il ne me retire pas la joie de sa présence. Je ne voudrais jamais voir finir cette vision pleine de grâce, ni être renvoyée dans le désert du monde. Si sa divine volonté m'y ramène, dites-lui, ô Mère de miséricorde, qu'il me donne l'espérance de revenir aux douceurs de tant de félicité. » Jésus-Christ l'appelait à jouir de la vision bienheureuse des Saints ; elle répondit : « Mon Seigneur, vous êtes le Saint des Saints, leur lumière, leur douceur et leur couronne ; je ne désire voir que vous, et quand je vous aurai vu et possédé, je serai en présence de tous ; je les aurai vus tous. » Le Très-Haut l'invita à joindre les mains et à les mettre entre les siennes, marquées des cicatrices de ses plaies. Elle n'osa le faire par respect ; elle demanda néanmoins un signe d'amour et de confiance. Le Seigneur répondit : « En gage d'amour et de confiance, je te commande

de ne jamais parler que de moi. » Marguerite reprit : « Mon Dieu, ne pouvant accomplir ce précepte sans le secours de votre grâce, je vous demande ce secours, et j'obéirai volontiers à votre miséricorde. Vous seul connaissez ma fragilité ; cachez-moi donc à toutes vos créatures ; puisque je ne sais pas parler, ne me contraignez à rien rapporter ni à votre peuple, ni à certaines personnes en particulier. » En cette circonstance, comme une fille pleine de gratitude envers ses Pères, elle interrogea le Très-Haut : « Mon Seigneur Jésus-Christ, dit-elle, splendeur du Père éternel, combien aimez-vous mes Pères, les Frères-Mineurs auxquels vous m'avez recommandée ? » Jésus lui répondit : « Ma fille, ils sont plus grands devant moi et me sont plus chers que tous autres dans le monde. » Elle entendit ces paroles avec jubilation et demanda pour tous au Prêtre éternel, Jésus, sa bénédiction. Il la donna en disant : « Ma fille, je bénis tous les Frères-Mineurs au nom de mon Père, en mon nom et au nom de l'Esprit-Saint. » Cet heureux entretien lui avait donné une plus grande assurance, et elle se permit d'ajouter : « Mon Seigneur, qu'en sera-t-il de ces deux Pères, vos élus, qui, pour votre amour, s'appliquent à mon salut avec tant de sollicitude ? » Le Seigneur répondit : « Qu'ils s'efforcent de se rendre toujours meilleurs, car ils ont les arrhes de la vie éternelle. » Et Marguerite : « Pourquoi avez-vous permis qu'un d'eux fût chargé de l'office de supérieur ? » Et Jésus-Christ : « Sache que mes adversaires se sont multipliés pour tenter les peuples ;

et les Frères-Mineurs, auxquels j'ai donné le filet de la prédication, sont les boucliers des âmes. »

XX

Marguerite priait la nuit de la vierge sainte Claire, quand un Ange qui avait six ailes lui apparut dans sa cellule. A sa bénédiction, elle fut remplie d'un grand amour et d'une joie intérieure en laquelle elle ne pouvait s'empêcher de rire. L'Ange lui renouvela cette nuit plusieurs fois les mêmes joies; il descendit à différentes reprises et se montra toujours à elle. Elle me pria instamment de ne jamais lui nommer cet ange en présence de personne, car la joie de ce nom aurait rempli son cœur et illuminé son visage, quelles qu'eussent été ses infirmités. Comme je l'interrogeais sur cette grâce nouvelle, elle me répondit que le Séraphin lui avait communiqué l'incendie d'un amour merveilleux et plein de félicité.

XXI

Le premier dimanche de l'Avent, Marguerite, altérée des eaux de la fontaine de vie, reçut révérencieusement le corps de Jésus-Christ et pria avec larmes. Elle disait : « Mon Seigneur, par la miséricorde dont vous avez daigné user envers le larron sur la croix, je vous prie de ne pas permettre que je sois trompée par l'antique serpent et mordue de sa dent envenimée. C'est pourquoi je recours à votre

miséricorde : je cherche avec crainte mon refuge dans votre compassion, car je ne vous ai jamais servi et je ne sers pas encore votre Majesté ; au contraire, je l'offense continuellement. » Le Seigneur lui répondit : « Si tu m'as offensé en tes pensées, ma fille, la douleur continuelle de ton âme, et les larmes que tu répands, ont effacé ces fautes ; moi qui suis ton créateur, je t'ai formée dans le paradis de la première mère du genre humain ; né de la Vierge Marie, je suis mort sur la croix et je bénis le sang que j'ai versé pour ta rédemption ; tu es ma créature aujourd'hui la plus aimée parmi toutes les femmes qui sont sous le ciel. »

XXII

Le vendredi avant la vigile de saint Thomas, apôtre, l'Ange du Seigneur parla à Marguerite qui priait et pleurait. « Je bénis, lui dit-il, ta cellule et tous ceux qui l'habitent ; qu'ils soient éclairés, qu'ils se purifient et croissent dans la ferveur de l'amour divin. » Il promit tant et de si belles choses à la servante de Dieu, qu'elle ne savait me les rapporter. Elle disait en pleurant : « Seigneur, je pousse des cris vers vous, dans la douleur et les angoisses que me cause l'absence de votre douceur sans laquelle je ne puis vivre, et nul ne répond à mon âme. » L'Époux si longuement désiré entendit son cri, et il députa l'Ange qui lui dit : « Je suis l'envoyé du Seigneur que tu appelles tous les jours ; je suis l'envoyé de

ton Père et de ton Rédempteur. » Elle s'émut de crainte à cause des grandes révélations et promesses qui lui furent faites; néanmoins, elle ne laissa pas de rendre grâces ; elle louait dans l'Ange envoyé de Dieu, Dieu qui l'avait envoyé, et l'Ange dans le Seigneur qui lui avait donné sa mission. « Louange à vous, Ange de Dieu, disait-elle ; vous m'avez favorisée d'une abondante bénédiction et d'une longue conversation. Votre parole m'a cependant atterrée ; à cette occasion je doute que l'unique désiré de mon âme veuille encore me parler, puisque c'est par votre entremise qu'il m'a fait part de si hautes promesses. » L'Ange lui répondit : « Rappelle-toi, Marguerite, ce que t'a dit le Seigneur : Jusqu'au jour de ta mort, tu croîtras en grâce. Ne crains pas la soustraction de l'entretien du Sauveur; Dieu te parlera d'une manière plus élevée qu'il ne l'a fait jusqu'ici. Souviens-toi aussi de ce passage de l'Évangile que ton confesseur t'a exposé, sur l'amour du prochain. » Marguerite reprit : « Et qui est ce prochain, le plus cher et le plus intime que je doive aimer spécialement ? » « C'est, dit l'Ange, Notre-Seigneur Jésus-Christ, né pour toi et pour tous, couché dans la crèche. Mais la lumière est née dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point connue. » Marguerite méditait sur les peines auxquelles l'Enfant Jésus est venu se soumettre en entrant dans le monde. Elle commença à craindre que ce jour ne fût pas d'une souveraine allégresse, et qu'elle n'eût à ressentir la soustraction de la consolation. Elle dit à l'Ange qu'elle redoutait une

fête de Noël bien triste. Et l'Ange lui répondit : « Si tu as cette crainte, souviens-toi que ce jour n'a pas été doux pour Jésus. » Marguerite reprit : « Pourquoi l'Église la célèbre-t-elle avec une allégresse toute particulière, et accorde-t-elle aux chrétiens de manger de la viande en ce jour ? Pourquoi mon Bienheureux Père François disait-il que le monde devait être dans la jubilation, parce que la lumière du genre humain s'est levée, et que le sujet d'une immense joie est donné à la terre ? » Et l'Ange : « Il est vrai que le sujet d'une grande joie est donné au monde ; cependant les amis de Dieu peuvent et doivent se contrister à pareil jour ; car notre Roi est né aux peines et à beaucoup de tribulations. Tu dis, ô Marguerite, que les fidèles de tous les états se réjouissent, et moi je te réponds qu'une telle allégresse n'est pas toujours agréable au Seigneur : car beaucoup de ceux qui font des réjouissances pendant ces fêtes, s'attristeront à la fin ; et beaucoup d'autres qui sont dans la tristesse avec le petit enfant nouveau-né, exulteront dans la gloire éternelle. Oui, rappelle-toi, ma fille, la parole de ton confesseur ; aie charité et compassion pour ton prochain Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est véritablement ton prochain par l'humanité et la charité. Si tu as de la charité pour lui, tu en auras aussi pour toutes les créatures. » Marguerite répondit à l'Ange : « Priez le Seigneur qu'il frappe mon corps d'une telle componction, qu'à l'avenir je ne puisse plus l'offenser. » Et l'Ange : « Notre-Seigneur veut que tu sois très-humble, obéissante et

respectueuse, et alors ce que tu demanderas sera selon sa volonté. » Marguerite reprit : « Ne vous retirez pas, saint Ange, dont la présence me console. Votre bénédiction, que vous m'invitez à recevoir, me portera une nouvelle grâce et fortifiera mon âme en ses combats. » L'Ange la bénit de la part du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; de la part de la Mère du Seigneur, de la sienne et de tous les Bienheureux. Marguerite ajouta : « Priez pour moi mon Sauveur, qui connaît le désir de mon cœur; il sait que je ne crains qu'une chose sous le ciel : offenser sa Majesté et perdre par un service négligent les signes de son parfait amour. Je vous en supplie de tout mon cœur, dites-moi combien il m'aime, ou combien ma vie déplaît à ses yeux. » L'Ange : « Cette réponse te sera donnée, quand il plaira à notre Dieu. »

XXIII

A la fête de saint Blaise, comme l'avidité de Marguerite allait croissant pour recevoir le corps de Jésus-Christ, elle fit la communion avec crainte. Elle sentit une joie qui surpassait toute joie, et elle dit qu'une allégresse ineffable se trouve là où Jésus-Christ, joie des Bienheureux, s'offre à l'âme. Le Sauveur lui parla et lui dit : « Ma fille, je dois te retirer ma présence. » Et Marguerite répondit : « N'entrez pas en compte, Seigneur, avec la multitude de mes péchés pour vous retirer de moi; mais considérez la soif incessante qne j'ai de vous pos-

séder; les craintes qui me font tressaillir et que mon âme soutient pour votre gloire. Ces peines me semblent assez pesantes et assez difficiles à supporter; ne devraient-elles pas suffire à tant de fragilité? » Le Seigneur : « Souviens-toi de ma mère et du temps qu'elle demeura dans le monde, sans moi et privée de ma présence. » Marguerite répondit : « Si cette glorieuse mère n'était pas visitée de vous personnellement pendant le jour, elle l'était dans la nuit; et si, la nuit, elle était privée de vous, vous la visitiez fréquemment durant le jour par le sentiment de votre miséricorde. — Sache, répondit le Seigneur, que les jours et les nuits ont passé sans qu'elle me possédât de la manière que tu l'entends. Elle conservait l'ange Gabriel, que j'avais envoyé la saluer, lorsque je daignai prendre chair dans son sein, et il la visitait fréquemment. » Marguerite : « Seigneur Jésus-Christ, votre mère avait été sanctifiée avant de naître et ne redoutait pas comme moi de vous offenser; elle était plus confirmée en grâce que nulle autre créature. Moi, votre pauvre servante, c'est un rien, un néant ou du moins c'est une chose qui est aujourd'hui, et qui bientôt cessera d'être; c'est pourquoi je crains de m'éloigner de vous, ma vie suprême, et je désire votre visite sans laquelle je crois ne pas pouvoir persévérer. » Le Seigneur : « Ma fille, je me soustrairai à toi en son temps, et tes tribulations s'accroîtront et se multiplieront. » Marguerite, qui aimait vivement Jésus-Christ, répondit : « Mon Seigneur, je désire ces tribulations et je me

prépare à les recevoir ; mais que je vous plaise, que je vous serve et que je loue incessamment votre nom. » Et le Seigneur : « Ma fille, que j'ai rendue en tes tourments blanche par la pureté de l'innocence et vermeille par l'ardeur de l'amour, je me repose en toi ; tu me sers dans tes peines et tu me loueras, moi, ton créateur. »

XXIV

Le mardi qui suit le premier dimanche de Carême, Marguerite reçut le corps de Jésus-Christ et entendit : « Es-tu dans la tribulation ? » Elle répondit : Seigneur, vous le savez. » Et le Seigneur lui dit : « Je suis consolé de tes peines, parce qu'elles t'unissent à moi. » Et Marguerite : « Vous aviez dit à votre servante qu'elle était déjà unie à vous par la grâce. » Et le Seigneur : « Toute âme qui est en grâce, si elle ne croît jusqu'à la fin, décroît. » Et Marguerite répliqua : « Il est vrai, mon Dieu, que vous êtes en consolation, puisque vous êtes la consolation même. » Et le Seigneur : « Je fus, ma fille, quant à l'humanité que je pris sur la terre, en grande tribulation ; applique-toi au soin de fuir le monde que tu as demandé de fuir, et je t'accorderai encore ce don. » Marguerite reprit : « Je me fuis moi-même, et c'est de moi que je me plains avec vous. » Le Seigneur : « Eh ! ma fille, tu te plains aussi de moi. » Marguerite ajouta avec crainte : « Si j'ai formé des plaintes, c'est de ne pas vous voir seconder mon

désir de fuir tout à fait le monde; car je voudrais être exempte de tout rapport avec les créatures, afin de pouvoir plus pleinement vous connaître et vous aimer. » Le zélateur des âmes, Jésus, revint à l'exhortation ordinaire des prédicateurs et parla ainsi à Marguerite : « Dis à ce petit (1) frère que je le ferai grand dans la céleste Jérusalem, pourvu qu'il demeure toujours dans mon amour, appliqué à mon service et à l'étude de mes Écritures. Je lui donnerai la lumière pour reprendre dans la prédication les injures que je reçois des hommes égarés, que j'en reçois en leurs différents métiers et offices. Je n'ai jamais été tant offensé ici-bas. Les époux dans le mariage se rendent coupables du vice que j'ai puni à ma naissance; les vierges et les continents pèchent par orgueil, vaine gloire et envie. Dis-lui donc d'annoncer mon Évangile et de corriger les vices. Qu'il prêche avec autorité et avec zèle. Qu'il ne craigne pas les détracteurs; je ferai connaître par là même ses prédications. Dis-lui qu'il t'indique l'état de grâce dans lequel j'ai placé ton âme. »

XXV

La vigile de la vierge sainte Claire, Marguerite desirait que le divin amour se manifestât en elle à des signes plus certains que dans toutes les autres créatures vivantes et raisonnables; elle ne voulait pas que personne, soit homme, soit femme, qui aspirent

(1) Le Père Giunta.

à la sainteté, l'emportât sur elle dans les témoignages de son amour. Le Seigneur lui dit : « Ma fille, tu n'as pas une charité parfaite ; au degré où tu es élevée tu dois observer, en même temps que la charité, le respect des autres ; ce respect vient d'une connaissance de nous-mêmes qui ne nous permettrait de former aucune demande qui aurait pour mobile tout ensemble l'aspiration vers Dieu et la présomption en nos mérites. La charité est parfaite dans l'âme, quand elle sait s'élever au-dessus d'elle-même, afin d'arriver jusqu'à moi, et qu'elle met avant elle le reste des créatures. C'est ainsi que le convié des noces, lorsque les autres ont pris les premières places, choisit humblement la dernière ; au lieu de précéder, il suit ceux qui entrent dans le palais. Au sujet de ces paroles que tu as dites dans ta ferveur, ne crains pas. Quand Pierre, animé par l'amour, coupa l'oreille de Malchus, au moment où je fus trahi, il a mérité le pardon. Ainsi tu l'as reçu, toi aussi, pour avoir parlé comme tu l'as fait. »

XXVI

La veille de la Nativité de Marie, elle reçut avec respect le Fils de Dieu ; et comme elle ressentait une inestimable suavité, elle disait : « Mon très-doux Seigneur, que feront de votre infinie douceur les âmes des bienheureux dans la Patrie, lorsqu'elles auront à soutenir une joie incompréhensible, ineffable et infinie ? Car elle est infinie la félicité dont je

jouis à présent. » Le Seigneur lui répondit : « Les âmes des élus se comporteront selon ma volonté, et ton bonheur dans la Patrie sera plus grand que celui que tu goûtes aujourd'hui. Tu désires t'abîmer profondément dans la fontaine de mon amour, et c'est pourquoi tu cherches souvent à savoir combien je t'aime. Je te le dis, tu es la fille de Dieu, son élue, sa brebis retrouvée, et je te garde d'un soin tout spécial. Pourquoi donc doutes-tu chaque fois que tes tribulations et tes infirmités te rendent agréable à mes yeux? O ma fille, ne donne ton cœur à aucune chose étrangère, à aucune chose qui ne soit moi-même, ton bien-aimé. N'aime que moi seul, et sois attentive à mes louanges, parce que je t'aimerai et te ferai louer. Tu vis, dis-tu, en une continuelle faim de moi; et moi je te réponds que j'ai vécu en une plus grande faim de toi; mon corps, que j'ai pris de la Vierge, a toujours été affamé de trouver son repos. Tu diras à Marzio de ne pas murmurer contre mes amis, et de s'éloigner de toute occasion de le faire. Qu'il se dispose à recevoir pour mon amour les tribulations dans lesquelles je lui ai préparé des dons abondants. »

XXVII

Après la fête de la Translation du bienheureux Père saint François, Marguerite tomba en extase, et de grandes promesses lui furent développées. « O Seigneur, disait-elle, je ne saurais supporter aucune des choses que vous me promettez et me montrez. » Elle

entendit : « Moi, ton Seigneur Jésus-Christ, je veux qu'à présent tu salues la très-sainte Trinité et la glorieuse Vierge Marie, ma mère, avec toute la cour des bienheureux. » A ces paroles, elle se sentit remplie d'une immense ferveur et d'une grande douceur. Alors elle reprit assurance, et elle dit : « Pour l'amour du salut de tous les hommes vous avez voulu naître de la Vierge Marie. » Le Seigneur : « Es-tu digne de l'admirable suavité que tu éprouves à cette heure ? » Marguerite répondit que non ; car elle croyait qu'avec une telle grâce, elle n'aurait pu souffrir aucune douleur, même en enfer. Le Sauveur reprit : « Cette faveur ne t'est pas accordée seulement pour toi, mais encore pour mes autres enfants qui n'en sont pas dignes non plus. Il n'y a de digne d'une telle faveur que le sang de mon corps, abondamment versé pour les hommes ingrats sur le gibet de la croix. » Marguerite recommandait spécialement plusieurs personnes et disait : « Exaucez, mon Dieu, les prières de vos fils. » Le Seigneur lui répondit : « Ce ne sont pas des prières ; c'est l'orgueil qui les pousse à travailler pour la terre. L'oraison sincère requiert un cœur purifié de toute souillure, humble pour obtenir la connaissance de sa propre misère et de ma grandeur, la connaissance des hommages qui me sont dus ; elle demande un cœur qui a déposé les affections mondaines, les sollicitudes intérieures et extérieures. Pour moi, plus grand que toute grandeur, je me suis fait, vis-à-vis de tous, serviteur et sujet, je me suis fait le plus humble de tous. »

XXVIII

Marguerite s'appliquait un jour, dans sa cellule, à la prière et à la méditation des choses divines. Elle entendit en esprit une voix qui lui disait: « Viens dans le désert, ô ma belle, et demeures-y, afin que tu puisses trouver des délices plus abondantes avec Jésus-Christ, ton bien-aimé. L'âme sage y habitera avec la divine sagesse. » Marguerite répondit : « Comment tant d'ignorance pourrait-elle s'unir avec l'infinie sagesse ? » Et le Seigneur : « Ne t'étonne pas de ce que tu verras des œuvres de la sagesse. Jusqu'ici tu ne m'as pas connu, moi, ton Créateur, tu n'as pas connu les subtilités de l'ennemi comme tu le feras à l'avenir. » Et il ajouta : « M'aimes-tu ? » A quoi elle répondit : « Je ne vous ai jamais aimé, Seigneur. » Le Sauveur : « N'accepterais-tu pas, s'il était opportun, les supplices de la mort pour mon amour ? » Marguerite : « Seigneur, aucune grâce ou récompense ne m'est due, ni à moi ni à une créature quelconque qui meurt pour vous, et vous ne vous éloignez pas de celui qui souffre, mais vous êtes avec lui. » Alors le bon Jésus lui dit : « Mon serviteur, ton père spirituel dans la confession, doit mettre tous ses soins à l'accomplissement de ses devoirs, afin de mériter d'être appelé mon fils ; dis-le-lui. Dans tes prières, appelle-moi avec plus de respect et parle ainsi : *Quand irai-je à vous et quand vous trouverai-je, mon Sauveur ?* Ne dis pas, comme tu l'as fait jus-

qu'à présent, *venez* ou *retournez, Seigneur*. Car tu dois te présenter avec une crainte respectueuse et comme ayant besoin de moi. »

XXIX

Dans la fête des saints Jean et Paul, après la communion du corps du Sauveur, Marguerite entendit une voix qui disait : « Je suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » A ces mots, elle resta dans une grande joie spirituelle et rendit grâces à la divine bonté qui lui avait permis de la recevoir. En cette extase, elle vit l'humanité de Jésus-Christ, couverte d'un vêtement blanc orné d'étoiles d'or, et la Vierge-Mère avec un habit d'or et de couleur céleste. Elle demanda le nom d'un ange d'une grande beauté, qui était présent, et le souverain Roi lui dit que c'était Michel, prince de la cour céleste, toujours prêt à obéir aux commandements divins, et qui accomplit sans fatigue la volonté de Dieu. Pendant qu'elle contemplait la splendeur du Roi, celui-ci l'attira vers la plaie de son côté; elle aurait été désireuse de rester devant sa face, et elle entendit le Seigneur lui dire qu'il la mettait à sa droite afin de lui donner un gage de sa place future en la compagnie de ceux qui seront bénis. « Tu crois défaillir en tes faiblesses, ajouta-t-il, et sortir de cette vie; mais tu ne quitteras pas le monde dans le courant de cette année, ni dans la suivante. Ta vie durera autant

d'années qu'il a été réglé par ma volonté et ma sagesse ; et tu ne dois pas connaître à présent le nombre de tes jours. Tu doutes souvent, dis-tu, si tu peux me recevoir; je te permets de le faire quotidiennement. Ainsi que te l'a enseigné Frère Jean, j'accorderai à ton âme une nouvelle lumière à chaque communion. Tu tireras de mes plaies des enseignements si hauts et si intimes, que le monde ne saurait les comprendre, et qu'ils ne lui doivent pas être manifestés. »

CHAPITRE VI

De sa pureté de conscience, et de ses fréquentes confessions et communions.

I

La petite plante des Frères-Mineurs, Marguerite, servante du Christ, dans les premiers temps de sa conversion, se confessait une fois par jour ; en outre elle découvrait à ses compagnes, avec larmes et soupirs, les révoltes de ses pensées secrètes. Une fois cependant, elle fit plus; elle entreprit auprès de moi une confession générale qui dura huit jours; elle manifesta avec de douloureux gémissements et dans des termes extraordinaires les circonstances et tout ce que Dieu lui avait dit et montré à ce sujet dans l'oraison; elle arriva ainsi dans les jeûnes et

les prières au jour de saint Jean l'Évangéliste. Ce fut alors qu'à l'église des Frères, lorsque le peuple se fut retiré, elle se prosterna la corde au cou, la face baignée de larmes et la tête nue, devant l'autel de la bienheureuse Vierge; elle s'approcha tremblante et toute pâle pour recevoir avec un profond respect le corps du Seigneur; et après la communion elle tomba comme insensible, en défaillance, entre les bras de quelques femmes qui l'assistaient. Cependant la douceur de l'onction divine se fit sentir et commença à rendre son visage serein et joyeux. Avec un rire angélique, elle dit: « Le Sauveur me préparait aujourd'hui cet enivrement de l'amour divin que je lui avais demandé pour le jour de Noël. » Ses yeux ouverts et immobiles ne voyaient rien au dehors. Le Seigneur qui parlait à son cœur lui demanda de combien son âme avait grandi en ce jour. « O Dieu, mon âme est maintenant plus grande que le monde, puisque vous êtes en elle, vous que les cieux et la terre ne peuvent contenir. » Elle suppliait avec larmes que la présence de son bien-aimé lui fût continuée. Elle craignait tellement la soustraction de cette douceur, qu'elle ne pouvait plus que pleurer. Le Seigneur lui dit: « Ma fille, sois assurée que tu retourneras à ta cellule avec cette crainte. »

II

Marguerite se préparait avec un souverain respect à recevoir le très-saint sacrement du corps de Jésus-

Christ. Avant de se mettre en oraison, elle enlevait exactement la poussière de sa cellule; car elle disait que le chemin, par lequel passent les prêtres qui portent la sainte Eucharistie, devrait être recouvert d'or pur. Quand elle sentait l'approche de sa présence, et qu'elle tenait le cierge allumé entre ses mains, elle se fondait elle-même comme la cire. D'une part, la connaissance expérimentée de la divine suavité l'attirait; d'autre part, elle était confondue, si elle considérait sa bassesse; l'humilité retenait le désir qu'elle avait de communier souvent, et l'ardeur de ce désir même rendait plus vive la crainte de le faire. Elle s'émerveillait d'abord du contraste qu'elle sentait au dedans d'elle-même, et commença à examiner en tremblant et en pleurant la cause d'une si grande nouveauté.

Le Seigneur lui dit: « Ne crains pas, ma fille, et ne t'étonne pas : toute âme, qui aspire à recevoir un si grand sacrement, devrait être dépouillée de tous ses défauts; elle devrait être pure comme le soleil. »

III

La servante de Jésus-Christ, reconnaissante envers Dieu, disait au Seigneur dans l'oraison qu'il n'aurait jamais dû se communiquer à une créature aussi vile. Jésus lui répondit qu'elle n'avait pas été revêtue de cette merveilleuse splendeur de vertus pour elle seule. L'exemple de sa vocation extraordi-

naire devait donner aux plus désespérés une pleine confiance dans la miséricorde divine. Il ajouta que le temps approchait, où elle serait enrichie d'abondantes grâces; les fidèles désireraient pieusement l'entendre parler, et voudraient se partager les morceaux de sa tunique; on viendrait des provinces voisines et éloignées pour la voir, l'écouter, la toucher et être délivré de ses maladies.

IV

Marguerite, attentive à conserver en tout la pureté de la conscience, modérait ou cachait en présence des assistants la ferveur qu'elle mettait à chercher Jésus-Christ; il la blâma de cette retenue; il commanda en outre à sa chaste épouse de se confesser au moins une fois le jour à ce Frère (1), qu'elle redoutait davantage, et qui la reprenait plus que les autres. Il dit à sa servante qu'il réservait le don d'une grâce spéciale au confesseur qui userait envers elle d'un soin spécial. Telle était Marguerite, qui souvent se retirait par humilité de la communion du corps de Jésus-Christ, soit à la pensée de la majesté divine, soit à la vue de sa propre indignité. Le Très-Haut s'inclina vers elle à cause de cette humilité et lui dit: « Ma fille, ne t'abstiens pas, comme tu l'as fait, de la communion de mon corps; ton cœur est purifié de telle sorte que, non-seulement

(1) Frère Giunta.

je te permets, mais encore je te commande de me recevoir souvent. Accuse-toi fréquemment de tes fautes à ton confesseur, et parle peu avec les personnes du siècle. Tu ne saurais, à cause de tes infirmités, soutenir le poids de l'oraison comme autrefois; aime cependant le silence. Si tu le peux, confesse-toi toujours avant le repas, et ne néglige point de le faire; suis la coutume que tu avais prise, quand tu allais à l'église des Frères-Mineurs, de confesser tes fautes au Frère ton confesseur avant de prendre ta nourriture. Découvre toujours ta vie, afin qu'aucune tentation ou tromperie ne puisse te surprendre. »

V

A l'Annonciation de la Mère de Dieu, elle recourait à Jésus-Christ avec larmes, selon sa coutume. Illuminée des splendeurs de la suprême consolation, elle demanda au Seigneur si son âme était délivrée de la souillure de ses péchés. Il lui répondit que rien de grave ne restait en elle à expier, ni rien qui pût offenser les yeux de sa divine majesté : « C'est pourquoi je te bénis, ajouta-t-il; puis je veux que tu te préserves avec soin de toute imperfection, et que tu me reçoives chaque jour, si tu le désires. » Prémunie de la grâce divine, elle pria le Très-Haut de daigner remplir son cœur de toutes les vertus, de sorte que rien n'y trouvât entrée à l'avenir, que Dieu lui-même et Dieu seul. Le lendemain, elle assistait à la messe solennelle; la ferveur

de l'amour s'accrut jusqu'à l'excès, et elle ne pouvait s'empêcher de parler en présence de tout le peuple. Elle vint à son confesseur baignée de larmes et suffoquée par les soupirs, le prier humblement de différer de lui donner le corps du Seigneur; elle espérait, en communiant après la messe, pouvoir cacher aux regards et aux louanges des hommes l'enivrement de son esprit. Elle ne voulait pas, en présence de tant de personnes, s'approcher de l'autel des Frères la corde au cou, la tête nue, et le visage baigné d'un fleuve de larmes; elle craignait d'être taxée d'hypocrisie; elle était alors tellement ravie en Dieu que les assistants tenaient pour certain qu'elle voyait son Créateur présent. Lorsqu'elle eut reçu le très-saint corps du Seigneur, le Dieu qui aime à se répandre dans les âmes saintes lui parla et lui dit: « Aie confiance, ma fille; tu es ma bien-aimée, je te tiens à mon école, je te conserverai en grâce, je te défendrai dans la tentation, je te consolerai dans les angoisses, et te conduirai à la vie éternelle. Crois-tu que je sois vrai Dieu, égal au Père éternel? » Marguerite répondit: « Non-seulement je le crois, mais je suis émerveillée que mon âme ne se fonde pas entièrement en votre présence. » Comme elle craignait d'avoir apporté quelque défaut à la réception qu'elle venait de faire du corps de Jésus-Christ, le Seigneur la bénit et lui dit qu'il l'avait purifiée. Il lui recommanda de se rappeler sa parole au bienheureux Paul: *Ma grâce te suffit.* Il sembla à Marguerite que cette admirable

douceur venait à lui manquer; elle inclina la tête sur sa poitrine et dit: « Où êtes-vous, ô mon amour, mon amour souverain? Tirez, je vous prie, mon âme de ce corps, afin que je puisse être librement avec vous. » Marguerite priait avec larmes Celui dont la bonté dispose toutes choses avec suavité. Il lui répondit qu'il l'avait établie dans la crainte pour préparer l'accomplissement des choses qui étaient écrites à son sujet; il lui prédit que sa vie devait se poursuivre et se terminer dans la crainte.

VI

Le feu du saint amour remplissait l'âme de Marguerite. En public comme dans la solitude, concentrée dans la douceur divine, elle disait: « Seigneur, Seigneur, où êtes-vous? » Son confesseur, toujours zélé pour son salut, l'avertit de s'exprimer plutôt ainsi: « Seigneur, Père, Fils et Saint-Esprit, » ou « mon Seigneur Jésus-Christ. » Elle répondit: « Quand je dis Seigneur, j'invoque le Dieu unique et éternel qui est Père, Fils et Saint-Esprit. » Mais elle commença à craindre parce qu'elle avait prononcé cette parole; le Sauveur lui dit: « C'est bien, ma fille; le mode que tu tiens m'est agréable, parce que ta pieuse intention tend à mieux rendre ma suprême domination. Ainsi pour exprimer la perfection de son état, mon vicaire, auquel j'ai remis la plénitude de ma puissance, n'est point nommé Pape, mais Père-Saint; ta manière de parler est de

la sorte plus digne. » Cependant, par la crainte des tromperies de l'ennemi, elle dit : « Seigneur, mon Sauveur, je ne cherche que vous seul qui êtes mon Rédempteur. » Et elle entendit : « Je suis le Christ, né de la Vierge Marie, qui t'ai rachetée au prix de durs supplices. » Marguerite répondit : « Seigneur, comment se fait-il donc que vous me sembliez parfois si éloigné de moi ? » Et Jésus lui répondit : « Ne crains pas, ma fille ; lorsqu'il te paraît que je t'ai abandonnée, je suis avec toi pour te garantir contre les tentations, et j'y serai, afin que tu goûtes le repos de ma douceur. »

VII

Quant aux afflictions diverses qu'elle avait à souffrir, Marguerite se voyait comme le froment sous le fléau ; elle disait : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Père éternel, qui avez daigné naître d'une Mère vierge, que votre miséricorde fasse que toutes mes peines supportées pour la gloire de votre nom, vous soient agréables ; que je ne laisse pas à leur occasion l'abstinence et l'oraison accoutumées, la continuité des veilles, et l'effusion des larmes dont votre bénignité m'avait fait la grâce jusqu'à présent. C'est ma consolation que vous ne pardonniez jamais à mon corps. Si votre justice voulait me traiter comme je le mérite, accordez-moi, tant que je vivrai, de vous servir purement en mon corps et en mon âme, et de ne vous offenser jamais à l'avenir. De

la sorte, je suis prête à aller au-devant de toutes les peines. » Jésus-Christ inclina l'oreille de sa miséricorde à ces humbles prières et dit: « Ma fille, reçois-moi plus souvent. Par la communion pieuse de mon corps, tu as mérité d'être élevée à beaucoup de faveurs; là, a été le grand principe de ton salut et de tes consolations. Ne t'étonne pas, après un peu de repos, d'être quelquefois plus affligée et plus tentée; si la suavité t'est retirée, c'est que je veux éprouver ta foi davantage. Tant que tu me sers avec foi, nulle peine ne te pénètre; mais s'il te semble que je m'éloigne, tu tombes dans l'angoisse. Cependant, je suis toujours en toi par la grâce, bien qu'il en paraisse autrement, parce que la douceur se retire. Supporte tes afflictions avec une parfaite patience, puisque tu sais la raison pour laquelle tu les souffres. Que dirais-tu, si je ne te laissais que crainte et amour, tentations et peines. Conformément à l'ordre du Frère Jean, retourne sans retard à cette cellule où tu pourras avec plus de sécurité élever la voix d'une fervente prière. Ce retour te paraît offrir une certaine apparence de légèreté, et présenter matière aux murmures de certaines gens; supporte cette honte. Tu n'avais pas exprimé pleinement ta volonté à la femme qui t'invitait à prendre une autre cellule; tu lui avais seulement dit que tu étais disposée à demeurer où les Frères chargés de te garder voudraient te placer. Retourne, je te le dis, à cette cellule, dans laquelle l'antique ennemi, sous la forme du serpent, t'affligera. Tu sais

combien de consolations tu as reçues en effet de mes promesses, là-haut, où tu étais allée pour accomplir ma volonté. Si tu doutes à cause des murmures des hommes, souviens-toi qu'ils ont murmuré contre moi, moi, le véritable et souverain bien. »

VIII

Marguerite était désireuse de suivre les vestiges de Jésus-Christ; les vendredis, elle aspirait à ne goûter que les tristesses et les larmes, et ne voulait pas communier. Le Sauveur lui dit: « Pourquoi refuses-tu de me recevoir le vendredi, où tu devrais courir plus rapidement à moi qu'en ma nativité ou ma résurrection? N'est-ce pas le jour où je me suis uni le plus étroitement au genre humain par la charité? Étendu sur les bras de la croix, j'ai embrassé avec un amour immense l'humanité tout entière, comme un père embrasse son fils unique. »

IX

Un jour un ange tentateur entra dans la cellule de Marguerite. Il ne pouvait mettre à exécution contre elle les commandements du prince des ténèbres; affligé et triste, il disait: « Hélas! hélas! où irai-je? Comment pourrai-je soutenir l'indignation de celui qui m'a envoyé? Cette femme triomphe de moi par ses prières. » Peu après, il feignit de s'être enhardi. Il sauta avec une allégresse simulée

auprès de la servante de Dieu qui priait et pleurait, et il se mit à chanter des chansons obscènes. Il invitait en face Marguerite à chanter avec lui; mais elle versait des larmes, et se recommandait de tout son cœur au Seigneur. Comme il ne parvenait pas à la distraire, il eut recours aux plus sales injures, et la couvrit d'insultes et de malédictions. Mais Marguerite était un vase sacré, qui portait Jésus-Christ; elle ne pouvait rien recevoir intérieurement qui pût offenser les yeux de la majesté divine. Par ses prières et par ses larmes, Marguerite repoussa la tentation.

X

Le Sauveur insinua à sa servante l'obligation dans laquelle nous sommes de recevoir avec respect le corps de Jésus-Christ. « Ma fille, lui disait-il, je me plains, et beaucoup, de l'irrévérence des prêtres. Ils sont en grand nombre aujourd'hui, ceux qui chaque jour me touchent sans m'aimer ni me connaître. S'ils me connaissaient, ils sauraient en vérité qu'il est impossible de trouver dans les choses créées une beauté comparable à celle du prêtre qui célèbre. Ils n'ont pas honte de me toucher avec des mains souillées, et me traitent avec plus de mépris qu'ils n'en auraient pour la boue des places publiques. » A ces paroles, Marguerite fut frappée de crainte et répondit: « Pourquoi donc, mon Seigneur, m'invitez-vous et me contraignez-vous, moi,

si indigne, à recevoir votre corps? » Le Seigneur reprit : « Fils du Père éternel, né de la Vierge Marie, je t'ai purifiée, ô ma fille, de toutes tes fautes ; c'est pourquoi je te bénis au nom de mon Père, en mon nom et en celui de l'Esprit-Saint, et aussi au nom de Marie, ma bienheureuse Mère. »

XI

Un matin, après avoir communié, Marguerite, stupéfaite de l'admirable condescendance de Jésus, lui disait : « Pourquoi donc dans votre cène vous êtes-vous humilié, êtes-vous descendu jusqu'à Judas et aux autres, Seigneur? Pourquoi à cette heure vous humiliez-vous, en vous donnant encore vous-même? » Le Seigneur répondit à sa servante étonnée : « Ma fille, beaucoup sont aujourd'hui semblables à Judas ; je les laisse traiter avec moi, et me recevoir en ce sacrement. Quant à toi, tu t'es entièrement dépouillée et rendue pauvre en toutes choses pour mon amour ; je te vêtirai et t'enrichirai des dons de la grâce. Ne crains donc pas dans tes tribulations, elles t'uniront à moi, et te rendront agréable à mes yeux à cause de ton amour. » Elle reçut la bénédiction accoutumée ; puis elle entendit de grandes promesses, que par humilité elle ne voulut pas me révéler, à moi son confesseur.

XII

Dans l'octave de saint Laurent, après avoir communié, elle fut remplie d'une suavité si grande, que, dans le désir où elle était de recevoir encore Jésus le lendemain, elle disait : « Mon Seigneur Jésus-Christ, infinie douceur de mon âme, moi votre indigne servante, je m'invite moi-même, brûlée d'un désir ardent, à recevoir demain votre très-saint corps. » Jésus, qui ne méprise pas les vœux des hommes qui aspirent à le posséder, lui dit qu'il lui permettait de s'approcher tous les jours de la communion. « Je t'ai donné davantage, ajouta-t-il, quand mortel et passible, je me suis livré sur la croix pour toi. » Marguerite répondit : « C'était plus, il est vrai, mon Seigneur, quant à la peine supportée par vous et pour nous, que vous avez rachetés à un si grand prix ! » Jésus-Christ s'inclina vers Marguerite, et lui dit : « Tu es ma créature et je suis ton Créateur; tu es ma fille et je suis ton Père. Tu es l'élue et je suis ton Bien-Aimé choisi entre tous. Je suis ton Seigneur; tu es, je ne dirai pas ma servante, mais ma compagne. En moi tu as été rendue blanche d'innocence et vermeille d'amour et de charité. Ne crains pas de me recevoir chaque jour; car tu as humblement et dévotement préparé mon repos en ton âme. »

XIII

Un jour elle reçut le Fils de Dieu et se sentit aussitôt remplie d'une grande paix. Elle s'écriait à haute voix qu'elle était dans les délices de Dieu et dans les joies béatifiques du Paradis. Jésus lui demanda si son esprit était rassasié. « Mon Seigneur Jésus-Christ, répondit-elle, vos joies sont de telle nature, que dans le ciel même je crois que ceux qui les goûtent en ont faim par l'accroissement du désir que votre possession leur imprime. Vous m'avez corroborée de votre force, ô Pain de vie que je viens de recevoir, et ma faiblesse a disparu ; toute infirmité m'est enlevée ; je suis comblée de bonheur. » Jésus-Christ lui dit : « Pourquoi donc ne me reçois-tu pas tous les jours ? Je trouve en ton âme un lieu de parfum et de repos. » Elle commença à craindre que la ferveur animée en elle par les dons et par les consolations promises, ne se manifestât au dehors ; elle pria tous ceux qui se trouvaient présents et qui pleuraient par dévotion, de sortir de sa cellule sans tarder. La vraie lumière qui se communique à tous également, lui dit : « Je ne te parlerai pas, si tu renvoies les assistants, car j'ai fait de toi le miroir des pécheurs. »

XIV

Le jour suivant, après la communion, Marguerite ne pouvait supporter la joie céleste répandue dans

son âme. Cette admirable suavité était parvenue à son comble, lorsque Jésus, qui modère toutes choses, lui dit : « Ma fille, mon élue, je te bénis au nom de mon Père, en mon nom, au nom de l'Esprit-Saint et aussi en celui de la Bienheureuse Vierge en qui j'ai pris la chair pour souffrir de grands tourments. Quand je me soustrais à toi, je te punis et te purifie à la fois de tes offenses. Tu dois apprendre de plus profonds secrets que ceux que tu sais, mais auparavant, tu endureras des afflictions bien grandes. Retire-toi de la conversation des personnes du siècle qui viennent à toi, ainsi que tu en as eu le désir jusqu'ici; car plus tu seras séparée de leur société, plus je me rapprocherai de toi. Tu diras à ton confesseur de se préparer à te donner les conseils du salut, selon mes saintes Écritures. Il devra les méditer soigneusement, par rapport à toi, avant de te les offrir, et tu les recevras pour en faire usage avec soumission. Je te recommande à lui, comme je t'avais recommandée à Frère Jean, qui n'est plus de ce monde. »

XV

Le dix-huitième dimanche après la Pentecôte, une heure avant le jour, elle reçut humblement le corps du Sauveur. Elle entendit : « Ma fille, crois-tu que je sois le Seigneur ton Dieu? » Et elle répondit : « Mon Créateur, mon Père et la vraie joie de mon cœur, pourquoi m'interrogez-vous? » Le Seigneur :

« Ma fille, je suis mort dans la plupart des hommes de ce siècle, autant qu'il est en eux; car le nombre est petit de ceux en qui je vis par la grâce. Leurs offenses sont telles que, si quelque tristesse pouvait trouver entrée en moi qui suis leur Dieu, je crierais et verserais des larmes à la vue de leurs vices horribles, lorsqu'ils communient. En me recevant indignement, ils me crucifient de nouveau, et me présentent un breuvage plus amer que celui qui m'a été présenté par les Juifs. Souviens-toi que j'ai consenti à être touché par l'antique serpent, et porté entre ses mains dans la cité sainte et sur une montagne; c'est ainsi que je souffre à présent les injures des hommes impies qui communient et qui me traitent sans respect. Commande de ma part au Frère, ton confesseur, de ne plus distribuer mon corps, à l'avenir, qu'aux personnes religieuses; il faut le donner également aux séculières, si elles ont abjuré la vanité de leur visage, ou sont disposées à le faire, pour s'avancer avec ferveur dans l'observance de mes conseils et de mes préceptes; mais je suis généralement et grandement offensé dans la communion des gens du monde et dans leur vie. Malheur aux âmes qui pèchent incessamment et qui osent me recevoir sans se corriger de leurs fautes! un dur examen se fera pour elles en un autre temps. Par la lumière intérieure de la conscience éclairée de ma grâce, tu connais l'état de plusieurs; le Frère Giunta t'a instruite sur ce point. Prépare-toi cependant aux tribulations; tu seras méprisée de beaucoup de per-

sonnes, et l'humiliation te tiendra lieu du martyre, qui n'est plus accordé aujourd'hui comme au temps des tyrans. Dans la crainte de m'offenser, les petites peines te sembleront grandes. Mais ne crains pas, ma fille, ma compagne et ma sœur, si, en présence des autres, mes consolations te semblent diminuées. Il en sera ainsi pour que tu sois plus méprisée du monde, et que tes grâces te conservent plus sûrement. Tu diras encore au Frère Giunta d'observer l'ordre, dans ce qui a rapport à la célébration des messes; puis, qu'il prenne courage en ses afflictions et se souvienne des miennes, et qu'il s'étudie avec force à se vaincre lui-même. »

XVI

Dans la Nativité du Fils de Dieu selon la chair, le divin Enfant, qui a fait toutes choses par la vertu de sa parole, dit à Marguerite: « Ma fille, tu es en peine; demande-moi ce que tu veux. » Marguerite répondit: « Mon Seigneur Jésus-Christ, accordez-moi de ne vous offenser jamais. » Le Seigneur reprit: « Ne cherches-tu pas le royaume éternel de la vie? » Marguerite: « Donnez-moi ce que je vous demande, de vous servir toujours et de ne vous offenser jamais, et puis envoyez-moi au lieu que vous voudrez. » Cette réponse fut agréable à celui qui naquit pour nous d'une Vierge, et il lui dit: « Tu es mon esclave par ton péché passé, ma servante par ta pénitence, ma sœur par ma grâce et ma fille dans le gage de l'éternelle gloire. »

XVII

Marguerite revint au souvenir de ses fautes après la solennité de ce jour. Avec amertume de cœur et une indicible abondance de larmes, elle continua une confession générale déjà entreprise. Ses pleurs avaient altéré sa voix, et sa douleur fut telle, que pendant huit jours elle ne put prendre ni nourriture, ni sommeil. Elle accusa auprès de moi, Frère Giunta, les moindres manquements, et quand elle eut terminé sa confession générale, dans l'octave des Saints Innocents, elle reçut Jésus-Christ, le dispensateur de tous les biens. « Seigneur, Roi tout-puissant, disait-elle, je demande à votre miséricorde que ma vie vous serve, et que, par mon exemple, toutes vos créatures vous louent; que je n'offense jamais votre Majesté. » Sa ferveur s'accrut; elle sortit de sa cellule pour aller entendre la messe solennelle et la parole de Dieu; elle courait à l'église des Frères et y serait parvenue, si je ne m'étais trouvé là pour la reconduire à sa cellule. Elle répondit au Seigneur qui lui demanda si elle ressentait une grande joie : « Mon Seigneur, votre joie est infinie et ineffable; je ne saurais estimer l'allégresse que je reçois de vous. » Puis, elle l'interrogea, par le désir de savoir si la douloureuse confession qu'elle venait de faire avait été agréable à la divine Majesté. Le Seigneur lui répondit : « Ta continuelle sollicitude te rend digne de nouvelles grâces. »

Peu après elle entendit sonner une cloche dans une église, pour l'élévation du corps du Seigneur. L'amour la ravit en extase, et elle vit entre les mains du prêtre un très-bel enfant plus blanc que la neige, vêtu d'or pur; mais les mains qui le portaient étaient sales et noires, et inspiraient le dégoût. Le Seigneur dit à sa servante : « Ne vois-tu pas que moi, ton créateur, je suis plus beau que toute chose au monde ? » Elle répondit : « Mon Dieu, je ne saurais dire votre admirable beauté ; mais ma joie se change en larmes ; car je vois le Roi des rois traité avec tant d'irrévérence ! et saisie de crainte et de douleur, je suis forcée de m'écrier : Miséricorde, miséricorde, miséricorde pour ces mains souillées ; qu'elles soient purifiées par la grâce ou le pardon ! » Jésus, dans sa souveraine compassion, s'inclina vers la suppliante et lui dit : « Que le prêtre en faveur de qui tu as imploré ma miséricorde, se dispose à la recevoir ; qu'il veille à se garder du péché et s'applique à une douloureuse pénitence. Tu diras au Frère, ton confesseur, qu'une grande partie des prêtres me touchent avec des mains semblables. » Elle revint à l'usage des sens et commença à réciter le *Pater noster;* elle arrivait à dire : *qui es in cœlis,* puis se trouvait enivrée de douceur ; elle recommença souvent jusqu'au soir, sans pouvoir passer plus avant. En cette bienheureuse vision, elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Mon corps, que tu as vu si candide, représente l'humanité ; mais la tête et le vêtement d'or figurent la divinité qu'il a revêtue. » Après cela, son Ange

gardien vint à elle avec joie, et lui dit : « Conforte-toi dans le Seigneur, ô Marguerite ; car avant ta venue parmi les Bienheureux, tu goûteras la douceur que l'on goûte dans la Patrie; mais elle te durera peu de temps. »

XVIII

Le samedi de l'octave de l'Épiphanie, elle reçut dans la communion le souverain Bien, qui renferme en lui tous les biens, et elle entendit : « A présent, ma fille, es-tu contente et consolée ? » Elle répondit affirmativement, et la voix poursuivit : « Dispose-toi donc à me recevoir plus souvent, car je trouve dans ton âme le lieu de mon repos et de mon doux amour. » Et Marguerite dit : « Seigneur, vous seul pouvez me préparer à recevoir dignement cet ineffable sacrement. » Et le Sauveur : « Il est vrai ; mais, de ton côté, étudie-toi à conserver la pureté et la douceur de l'âme; et alors communie souvent. Tu diras au serviteur, que je t'ai assigné, de se conduire ainsi lui-même. » Marguerite répliqua : « Si par votre bonté, de laquelle procède toute vertu, ces vertus se trouvaient en moi, Seigneur, je craindrais encore de recevoir cet auguste sacrement, en considérant ma bassesse. » Le Seigneur : « Quoique ton sentiment soit juste et conforme à la vérité, tu dois toutefois, ma fille, espérer en ma miséricorde. Voulant me retirer et demeurer en même temps avec toi, je te donne ma bénédiction paternelle. » Marguerite

reprit : « Et quand tiendrez-vous, mon Dieu, le discours plein de terreur qne vous avez annoncé, et dont mon confesseur sera épouvanté avec moi ? » Le Seigneur répondit : « Dans le temps qu'il plaira à ma volonté. »

XIX

Invitée de Dieu à recourir plus souvent au remède du divin sacrement, elle répondit ! « Lorsque je serai dans l'océan des douleurs, comment pourrai-je vous recevoir ? » Le Seigneur : « Au nom de mon Père, en mon nom et en celui de l'Esprit-Saint ; au nom de ma sainte Mère et du bienheureux Paul, dont on célèbre aujourd'hui la fête, je te commande de communier plus souvent alors, et de prendre une pleine confiance en ma miséricorde. Si tu le fais, sois encore bénie de la part de mon Père et de la mienne, et de celle de tous les Saints, et sois assurée que je t'enverrai mon ange. » A ces mots, Marguerite répondit : « J'accepte volontiers votre promesse, Seigneur, mais plus volontiers je désirerais le créateur de tous les anges lui-même. » Peu après, l'ange de Dieu l'avertit qu'elle pouvait demander quelque faveur. Elle dit : « Mon Seigneur Jésus-Christ voit mon cœur. Mais bien que la connaissance qu'il en a puisse me tenir lieu de messager auprès de lui, ange révéré, daignez obtenir pour moi du Seigneur, que je le serve parfaitement et que je ne l'offense jamais à l'avenir. »

XX

Dans la fête de la Purification de la très-pure Mère de Dieu, je trouvai la servante du Seigneur désirant recevoir la communion du corps de Jésus-Christ. Mais, l'humble fille pensant humblement d'elle-même, se croyait digne de mépris devant le Seigneur, parce qu'il lui avait soustrait la suavité de la dévotion. Je m'entretins avec elle des saintes Écritures, et je portai à la confiance son cœur craintif, de telle sorte qu'elle se confessa de suite; après l'absolution, je lui commandai de recevoir sans retard Jésus-Christ, quand même elle devrait rester privée des consolations d'autrefois; car la communion lui assurerait de nouvelles grâces, et la rendrait plus forte contre les insidieuses embûches et les douloureuses tentations des ennemis invisibles. Sa confession générale terminée par mon ordre, elle envoya appeler le prêtre de la main duquel elle reçut avec respect le corps de Jésus-Christ. Mais elle n'éprouva pas aussitôt la consolation intérieure qui était ordinaire. Elle craignait, pleurait et se plaignait; Jésus lui répondit : « Ma fille, ne t'étonne pas, si tu ne m'as pas senti tout d'abord. Tu devais préparer le goût de ton âme avant de me recevoir, et tu ne l'as pas fait. Telle je te trouve, tel je me donne à toi. » Marguerite répondit : « Je doutais vraiment si je devais m'approcher de vous, car il me paraissait que mon âme n'était pas disposée pour ce très-au-

guste sacrement. » Le Seigneur : « Ma fille, il me plaît que tu me reçoives. Qui te prête secours pour venir à moi, le prête à la mère des pécheurs ; car je t'ai faite la mère des pécheurs ; qui te crée des difficultés, les crée à ma mère. » A cette parole, elle demeura émerveillée et stupéfaite. Jésus-Christ poursuivit : « Comme j'ai formé ma mère, la bienheureuse Vierge Marie, pour le salut du genre humain, ainsi avec toute proportion, je t'ai élue miroir et mère des pécheurs. Par ma grâce, tu es déjà très-belle devant moi dans le ciel, et je te ferai sainte sur la terre ; je dis plus, je t'ai déjà faite sainte par une miséricorde toute particulière. Tu dis que tu es dépouillée de vertus, et je te dis que tu en es ornée ; tu dis que tu es pauvre, parce que tu te crois privée de ma présence ; et je t'ai enrichie de moi-même, qui suis la richesse infinie : je t'ai enrichie, toi, ma fille, en qui j'ai trouvé le lieu de mon repos. Je ne te nommerai pas le lis du jardin, mais le lis des champs. Ton parfum sera si grand que tu ouvriras bien des odorats offusqués par les vices, et qui à présent ne me sentent pas. Comme l'aurore répand l'odeur du lis, ainsi je porterai ton parfum de toutes parts. C'est donc avec raison que tu as été nommée lis des champs. » L'admirable suavité de Jésus-Christ lui était communiquée par interruption ; Marguerite s'étonnait et en demanda la cause. « Ne t'émerveille pas que je me donne à toi, selon que je te trouve, lui répondit le Seigneur ; ton esprit est dissipé et tiède en beaucoup de tes travaux. Considère Madeleine : je me présen-

tai à elle dans le jardin après la résurrection, tel que j'étais en son âme. Je t'ai faite l'échelle des pécheurs, afin qu'ils viennent à moi par les exemples de ta vie. » Marguerite reprit : « En quels exemples de vertus les pécheurs pourraient-ils m'imiter ? » Le Seigneur : « Ils imiteront tes abstinences, tes jeûnes, ton humilité, les tribulations joyeusement reçues pour mon amour ; ils imiteront l'affabilité de ta conversation, la mansuétude de toute ta vie ; ils imiteront ta pureté et le soin que tu prends de fuir le monde. » Enivrée de la souveraine suavité, elle ne se souvenait pas alors de moi, son confesseur. Le très-doux Jésus lui dit : « Ma fille, il te faut prier pour ton confesseur et conseiller, envers qui tu as bien des obligations. » Elle répondit : « Mon Seigneur, je le fais bien volontiers, car en vérité je lui dois beaucoup ; je le recommande humblement à votre Majesté ; il ne m'a jamais parlé de vous, comme en ce jour. » Le Seigneur : « Sa parole a été parfaite ; car c'était moi qui te parlais par sa bouche. » Marguerite : « En vérité, mon Seigneur, j'ai reconnu que vous avez ainsi agi pour mon édification. »

XXI

Désireuse de n'être pas frustrée de la suavité céleste, elle en interrogea la source et dit : « Les choses que vous m'avez montrées sont grandes, Seigneur, mais vous ne me donnez aucune assurance. » Le Seigneur lui répondit : « Tu n'auras pas la sécurité que

tu demandes, et ceux qui te dirigent ne l'auront pas pour toi, tant que tu vivras. » Elle reprit : « Pourquoi, mon Dieu, me parlez-vous, et me faites-vous de nouvelles promesses de vos faveurs ? » Le Seigneur : « J'agis de la sorte, parce que, jusqu'à ta mort, tu dois recevoir chaque jour de nouveaux dons de ma grâce, et avec ces dons de nouvelles afflictions. Aujourd'hui tu as expérimenté une joie nouvelle ; ma mère en fut privée à sa Purification selon la loi, lorsque Siméon me tenant entre ses bras, lui prophétisa le glaive de la Passion intérieure. » Marguerite répondit : « Je le crois, Seigneur. » Et comme Jésus cessait de se faire entendre, elle ajouta : « Voudriez-vous en peu de paroles me donner l'assurance de vous servir toute ma vie, sans transgresser jamais vos commandements ? » Jésus-Christ : « Je te l'assure ; tant que tu vivras, tu seras préservée de m'offenser mortellement. » Et Marguerite : « Je crois, mon Dieu, vous offenser toujours parmi mes afflictions et mes tentations, qui sont bien dures à porter. » Le Seigneur : « Tu te purifies dans les peines que te cause cette crainte. »

XXII

Jésus, l'amant par excellence de la pureté, dit à Marguerite qui recherchait la pureté avec larmes : « Quand tu peux te souvenir des pensées, des paroles et de tout ce que tu as entendu qui peut me déplaire, dis-le au Frère, ton confesseur. » Mar-

guerite craignait de ne pas accomplir ce précepte ainsi qu'elle l'eût souhaité ; elle répondit : « Comment saurais-je me rappeler toutes mes fautes, pendant que je navigue sur la mer orageuse de ce siècle ? » Jésus lui dit : « Combien m'aimes-tu, moi, ton Seigneur ? » Et elle : « Pourquoi m'interrogez-vous d'amour ? Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur ; je vous supplie humblement de ne pas me faire une loi étroite de recevoir votre corps, lorsque je ne peux avoir le confesseur que vous m'avez assigné. » Jésus-Christ lui répondit : « Que ne m'obéis-tu à moi-même, comme au prêtre. » Elle s'en excusa avec humilité. « Seigneur, dit-elle, je crains de venir à vous. » Jésus : « Ta crainte n'est pas fondée, la charité la condamne ; tu devrais être plus hardie qu'un lion en présence des guerres qui peuvent t'être suscitées par l'ennemi du genre humain ; mais aussi tu dois être pliable comme un saule à tout ce que peut te conférer la grâce du salut. »

XXIII

La servante de Dieu entendit en esprit une voix qui lui disait : « O étoile, prépare-toi ! Le Soleil de justice veut descendre et établir son siége en toi ; et il étendra les rayons de sa miséricorde et de sa justice. » Marguerite méprisait toujours sa propre louange ; elle s'écria : « S'il vous plaît, Seigneur, je ne veux pas raconter ces choses au Frère, mon confesseur. » Le Sauveur : « Dis-lui et dis aussi aux

siens de te tenir cachée, et cache-toi autant que tu le peux. Mais pourquoi voudrais-tu être aux mamelles de mes consolations, et ne les pas communiquer à mes fils ? Si j'avais désiré qu'il en fût ainsi, j'aurais pu t'appeler à part et seule, et te conduire de la sorte à la gloire du Paradis. » Marguerite répondit : « Seigneur, je considère ma fragilité ; je ne désire que d'être avec vous, et c'est pour cela que je ne me suis pas souvenue de vos fils ; j'ai pu vous offenser, et je m'accuse de ma faute avec crainte et tremblement. » Le Sauveur : « Si tu étais pleine de charité, tu compatirais aux peines que j'ai souffertes pour les pécheurs, et pour mes fils que j'ai rachetés. » Marguerite : « Seigneur, je fais ma confession en ce qui regarde la charité, quant aux sollicitudes extérieures que je dois à mes frères ; mais le désir intérieur qui m'enflamme en leur faveur est incessant, et je vous supplie de leur faire une pleine miséricorde. » Jésus-Christ : « Ne t'ai-je pas dit que tu es la lumière des aveugles ? Qui exerce la charité envers mes fils, m'aime moi-même. Tu avertiras encore mes Frères-Mineurs qu'ils ne doivent pas composer leurs sermons de récits frivoles, mais des paroles de l'Évangile et des Épîtres de mon élu saint Paul ; qu'ils ne tiennent pas compte des murmures du peuple ; moi, le Seigneur de tous, j'ai été l'objet de pareils murmures. Dis-leur qu'ils ont reçu de moi les filets du saint Évangile, avec une autorité plus grande que celle des autres prédicateurs de ce siècle, en mon Église. Je leur commande d'annoncer ma mort ; et,

pendant qu'ils parlent, qu'ils aient en la pensée la suite de ma Passion. Les hommes y trouveront des motifs de craindre et de ne plus pécher; ils se sentiront attirés aux promesses d'une félicité achetée à un si haut prix. Les Frères diront aux pécheurs qui m'offensent en tous points, que je suis spécialement outragé du vice puni dans ma nativité. Une nouvelle armée de démons est sortie de l'enfer pour tourmenter le genre humain, et le monde a plus que jamais besoin de la prédication. » Ici le Seigneur bénit Marguerite de la bénédiction accoutumée, de la part du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de la bienheureuse Vierge Marie, sa mère. Il ajouta : « Tu as dit que tu m'aimes, ma fille, et moi je te dis qu'il n'y a pas une créature sous le ciel capable de croire ou d'imaginer l'amour que j'ai pour toi. Et tu te plains des offenses que tu m'as faites ! » Marguerite répondit : « Vous qui connaissez toutes choses avant même qu'elles aient l'être, vous savez si je ressens de la douleur de mes fautes, et combien est grande cette douleur. »

XXIV

Ici, par le commandement du Seigneur, Marguerite accusa toutes les fautes qui avaient pu offenser Dieu en quelque manière, depuis l'heure de son baptême jusqu'alors. Elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Je t'absous, ma fille, de tous les péchés que tu as commis, en pensées, en paroles et en œuvres,

depuis ta naissance jusqu'à ce jour. » Cette grâce inattendue la fit fondre en larmes, et elle s'écria : « Hiérarchie des anges, cieux, air, feu, mer, terre et tout ce qui se trouve en vous, louez pour moi notre Créateur; car il a usé de son infinie miséricorde envers la plus grande pécheresse. » Élevant son esprit vers le Créateur universel, elle ajouta : « Moi, votre servante, qui ai reçu de vous à cette heure l'absolution de toutes mes fautes, je vous offre, Prêtre souverain et éternel, mes actions de grâces sans fin. Après m'avoir gratuitement pardonné, sans aucun mérite de ma part, accordez-moi encore, comme à Madeleine, d'entendre en esprit ce *vade in pace* (va en paix), que vous avez daigné lui dire. C'est ainsi que, confirmée par la vertu de votre miséricorde, je ne pècherai plus à l'avenir. » Jésus-Christ condescendit à sa prière. « Je te confirme, ma fille, lui dit-il, dans la grâce, que tu m'as demandée, de ne m'offenser jamais mortellement. Et je t'en donne le gage en te bénissant comme je l'ai déjà fait. Je suis ton Père et tu es ma fille qui m'aimes. » Marguerite répliqua : « Seigneur, vous m'avez commandé par le passé de communier souvent, mais j'y ai trouvé beaucoup d'obstacles. » Le Seigneur : « Crois-en le Frère ton confesseur, ma fille; au premier mouvement des tentations, frappe ta poitrine et fais ta coulpe ; puis contente-toi de cette confession, quand tu ne pourras et ne sauras trouver ton confesseur. Si tu n'as pas la faculté de te confesser autrement ou si la mémoire

te manque, je serai moi-même ton guide; moi-même, je te corrigerai; ne crains pas que les confesseurs te fassent défaut; je saurai t'en pourvoir dans tes nécessités; garde-toi de refuser celui qui te sera envoyé, mais découvre-lui toute ta vie. » La servante de Dieu commençait à s'écrier à haute voix : « O compassion de l'infinie miséricorde, jusqu'où vous abaisserez-vous, vous qui voulez être mon confesseur et mon maître? O mon infinie miséricorde, qui me pardonnez à cette heure toutes mes fautes passées et présentes! » Elle ajouta : « Est-ce que je vous offense, mon Seigneur, en fuyant les créatures? » Le Sauveur lui répondit : « Tu ne m'offenses pas; car tu agis ainsi par la soif que tu as de moi et par la crainte que t'inspire ta fragilité. »

XXV

La pureté de conscience, si délicate en Marguerite, ne pouvait tolérer aucune imperfection; mais elle évitait surtout les jugements téméraires sur le prochain. Notre Sauveur lui avait dit : « Dorénavant, ma fille, tu ne dois juger personne; tu ne condamneras la conduite d'aucun de tes frères et tu ne mépriseras nulle âme vivante. » Pleine du désir d'obéir, Marguerite répondit : « Mon Seigneur, me ferez-vous jamais la grâce de pouvoir fuir les créatures? » Afin que, disciple de la vérité, elle ne se confiât pas à sa propre science, mais qu'elle apprît à s'en rapporter aux autres, le Seigneur lui dit : « Ma fille, laisse les

Frères-Mineurs te placer et te conduire par la main où il leur plaira, car je t'ai totalement remise à leurs soins et à leur gouvernement. » A ces paroles, la Sainte s'adressa de la sorte à Jésus-Christ : « Je souhaiterais, mon Seigneur, me séparer totalement du monde, et ils ne me conduisent pas dans la solitude comme le désire mon âme. » Le Sauveur : « Ma fille, ils ne t'y ont pas conduite, parce que tu es une étoile nouvellement donnée au monde, pour illuminer les aveugles, ramener dans la voie droite ceux qui sont égarés, et relever ceux qui sont tombés sous le poids de leurs péchés. Tu es un étendard nouveau, sous lequel les pécheurs reviendront à moi ; et devenus pénitents, ils pousseront de pieux soupirs et répandront d'abondantes larmes. » Comme Marguerite, par humilité, n'osait se confier en ces paroles à cause de sa bassesse, elle entendit une voix lui dire : « Moi, Jésus-Christ, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, j'accomplis mes promesses, et jusqu'à la fin de ta vie tu croîtras dans l'ardeur d'un amour de Dieu plus grand et plus vif. »

XXVI

Le premier jour de mai (1), la servante de Dieu entra dans une nouvelle cellule de la montagne, auprès de la citadelle, afin de mieux fuir le bruit et les entretiens du monde. Quand elle y fut renfermée,

(1) On croit que ce fut en 1288.

elle fit appeler le curé de l'église Saint-Georges, vénérable vieillard nommé Juncta, auquel elle se confessa et demanda pour le lendemain le corps de Jésus-Christ. Quand vint la matinée, le curé prit une pysside d'hosties non consacrées et la lui porta; il pensait lui porter le corps de Jésus-Christ. Il en arriva de la sorte, parce que ce prêtre craignant qu'on ne volât le ciboire où était le très-saint Sacrement, l'avait emporté de l'église dans sa maison, et l'avait mis à côté d'un autre ciboire qui ne contenait que des pains non consacrés. Par défaut de mémoire, et dans sa précipitation, il porta ce dernier ciboire qu'il ne devait pas prendre. Contre son habitude, Marguerite n'éprouva aucune douceur en la communion; elle l'attribuait à ses fautes et pleurait amèrement en demandant pardon à Dieu. A ses doutes, à ses larmes, l'admirable consolateur des affligés répondit : « Ma fille, ne pleure pas; car ce prêtre ne m'a pas donné à toi, et c'est pourquoi tu n'as pas senti ma douce présence. » A cette parole, elle fit de suite appeler le prêtre et lui demanda pourquoi il ne lui avait pas donné son Seigneur Jésus-Christ; il lui expliqua avec douceur ce que nous venons de rapporter. Depuis lors Marguerite, pleine de foi, conçut une grande crainte au sujet de cet oubli du prêtre; elle préférait laisser la communion, que de s'exposer aux tourments d'un tel doute. L'innocent Agneau se chargea de le dissiper dans la communion suivante; il lui parla et lui dit : « Je suis Jésus-Christ, Fils coéternel du Dieu vivant; je suis venu visiter le monde

et j'ai pris chair de Marie toujours vierge. En signe de ceci, salue ma Mère et dis *Ave Maria* jusqu'à *ventris tui*. Tu as dit au Frère ton confesseur, qu'il laissât le Seigneur frapper sa pécheresse et qu'il ne se plaignît pas si amèrement de tes afflictions. En vérité, tu es ma pécheresse que j'ai rendue pure au dedans et au dehors, et avec laquelle j'ai fait une paix parfaite. »

XXVII

Dans la même cellule, elle reçut humblement le corps du Sauveur le jour suivant ; elle entendit : « Tu t'émerveilles que je ne parle pas avec toi aussi souvent que tu le voudrais ; mais après t'avoir servie comme je l'ai fait, c'est une chose convenable que tu me serves moi-même avant de parvenir à la pleine consolation, et que tu le fasses par l'oraison et les larmes, animée de saints désirs et au milieu de douloureux soupirs. Tu m'as interrogé avec crainte, pour savoir si l'état de ta vie me plaît. Je te le dis, les désirs, que tu entretiens de me posséder, me sont agréables ; toutefois, tu m'offenses véniellement, parce que, dans les choses que tu vois et que tu entends, tu souffres, par crainte, des distractions d'esprit, quand tu ne devrais penser qu'à moi. Tu me plais dans tes autres œuvres. » Marguerite répondit : « Vous savez, Seigneur, que je ne prends aucun intérêt à ce qui m'est donné par le peuple, et que je ne désire qu'une seule chose : la pauvreté. Néan-

moins j'accepte ce qui m'est offert, afin que la personne qui m'assiste et les pauvres qui recourent à moi, ne soient pas lésés dans leur indigence ; je le fais aussi pour ne pas donner, par mes refus, un exemple contraire à l'édification. » Le Seigneur lui répondit : « Ne t'arrête jamais à examiner ce qui est terrestre et transitoire, ce qui n'élève pas l'esprit aux choses supérieures, mais, au contraire, le fait redescendre vers le néant. Les biens de ce monde sont caducs et passagers, et ceux qui les aiment sont forcés de les abandonner ; nul ne peut à la fois posséder ces biens et me posséder moi-même. » Marguerite ajouta : « Mon Seigneur et mon Père, enseignez à votre indigne servante ce qu'elle doit aimer, penser, opérer ; ce qu'elle peut scruter et ce qui plaît à votre Majesté. Je sais avec vérité que tout don parfait émane de vous, Père des lumières. Vous répandez abondamment et sans reproche vos effusions sur vos enfants, vos enfants créés par vous et rachetés de votre sang. » Le Seigneur : « Médite mon étable et ma pauvreté, le berceau de mon enfance, mes travaux, la trahison de mon disciple, ma table et les supplices de ma croix. »

XXVIII

La respectueuse servante de Jésus, la bien-aimée Marguerite, détestait de tout son cœur le péché de l'irrévérence. Elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Ma fille, tu crains de me recevoir par les mains

du prêtre de Saint-Georges (1), parce qu'il te semble qu'il administre ce sacrement avec peu de respect. Rassure-toi; j'ai pour agréable le respect de ton cœur. Quoique ses actes extérieurs me puissent déplaire, je reçois volontiers de sa bouche l'oraison que j'ai ordonnée moi-même en l'honneur du sacrement d'amour où il m'appelle et où je descends à sa parole. Si tu as plus de foi et de dévotion à communier des mains d'un prêtre plutôt que d'un autre, sache que je me donne moi-même plus volontiers par les mains des bons que des mauvais. Les plus grands signes de grâce sont accordés aux premiers. »

XXIX

Un samedi matin, elle désirait sentir davantage la douceur de Jésus-Christ, et elle lui dit qu'elle voulait expérimenter une pleine joie. Jésus l'interrogea de la sorte : « Es-tu digne de demander de si grandes faveurs ? » Marguerite répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je n'en suis pas digne, mais je recours au trône de votre miséricorde. » Le Sauveur reprit : « Ton désir n'est pas suivant la sagesse. Les grâces que je t'ai accordées ne t'ont pas été faites pour toi seule, mais aussi pour l'amour de ceux qui ne travaillent, de leur côté, qu'à me crucifier de nouveau; pour les ramener à moi, ma compassion paternelle

(1) Ce prêtre était bon, mais un peu distrait et pas assez soigneux dans l'exercice de ses saintes fonctions, ce qui déplaisait non-seulement à Marguerite, mais encore au Seigneur

condescend jusqu'à eux en toutes choses. Tu es indiscrète ; car tu n'as soin que de t'allaiter toi-même, et tu ne prends pas la sollicitude, que je voudrais de mes fils rachetés de mon sang, et pour lesquels je t'ai accordé d'abondantes faveurs. » Marguerite : « Mon Seigneur, si cette voie est plus utile à vos enfants, ramenez-moi à vos enseignements et à votre première familiarité. Je crains, mon Dieu, car vous vous êtes fait mon prêtre pour m'absoudre ; c'est donc à vous, Prêtre éternel, que je confesse ma faute et mon indiscrétion. » Le Seigneur : « Il ne suffit pas que tu te confesses à moi ; tu dois te découvrir entièrement à ton confesseur. Quand tu le feras, souviens-toi des lépreux que j'ai envoyés aux prêtres selon la loi. » A la pensée de ses fautes, elle se sentit remplie de consolation ; elle en fut étonnée, et dans cet étonnement, elle s'écria : « Mon Seigneur, comment votre mère put-elle soutenir l'ineffable joie qui la remplit, quand elle vous conçut du Saint-Esprit ? » Jésus-Christ : « Elle l'a pu, parce que ma puissance et ma sagesse l'ont ainsi ordonné. Comment se fait-il, poursuivit le Seigneur, que tu es ma fille et que je ne suis pas ton père ? Que ferais-tu, s'il te fallait choisir entre ces deux choses : ou que je fusse ton père pour ma part, sans que tu fusses ma fille ; ou que tu fusses ma fille et que je ne fusse pas ton père ? Si tu veux prendre conseil à cet égard, je t'accorde de le faire. » Son âme, illuminée intérieurement par le Maître qui l'interrogeait, répondit : « Seigneur, je choisis d'être votre fille ; car vous, mon Dieu, par la création,

vous êtes forcément le Père de tous. » Jésus-Christ : « L'âme à qui il a été accordé de devenir l'instrument de ma grâce, doit se rendre attentive à la garde d'elle-même. » Marguerite : « Mon Seigneur, cette garde doit être grande en vérité. » Jésus-Christ : « Si tu veux la bien faire, sépare-toi du monde. » Marguerite répondit : « Mon Seigneur, je ne suis d'aucune valeur pour votre Majesté, même dans cet état de séparation. » Et Jésus-Christ : « Quoique tu aies à lutter contre les tentations, cependant cette voie est plus sûre que la conversation avec les personnes du siècle. L'âme se purifie dans le combat, et si elle traite avec les hommes, l'image des choses visibles la remplit et obscurcit sa pureté ; elle ne peut avoir de moi la compassion que doivent inspirer en ma faveur les offenses continuelles des pécheurs qui me remettent chaque jour en croix. » En cette réprimande si douce, toutes ses fautes se représentèrent à Marguerite avec les lieux dans lesquels elle avait offensé son Créateur. Comme elle ne jouissait pas des mêmes douceurs que dans les premiers temps, elle dit : « Seigneur, pourquoi est-ce que je ne sens plus maintenant les suavités ineffables de votre royaume ? » Et le Sauveur : « Je corresponds à ton état ; tu as trop plié ton âme à s'occuper des personnes qui viennent à toi. » Marguerite reprit : « Mais, mon Seigneur, remettez-moi dans un état de solitude. » Jésus-Christ : « Je suis ton Père et tu n'es pas ma fille. » Marguerite : « En vérité, je le confesse, ô mon Père, qui, pour l'amour de vos enfants, m'avez

accordé les dons abondants de vos grâces, vous qui êtes la seule joie des Anges et l'allégresse des Bienheureux. » A ces paroles, Jésus répandit en elle une telle joie, qu'au milieu des flammes elle n'aurait pu sentir aucune douleur, disait-elle. Elle s'écria : « Vous m'avez montré votre face et j'en ai conçu une allégresse que les cieux et tout ce qu'ils contiennent ne sauraient exprimer. Aussitôt que j'ai senti votre présence en laquelle rien ne saurait être agité ou ténébreux, j'ai connu beaucoup de choses que je serais incapable de redire. O feu inextinguible, je désire être enflammée ; je désire connaître combien je suis aimée de vous. » Le Seigneur lui dit de nouveau : « Marguerite, tu n'as de sollicitude que pour toi. » Et Marguerite répondit : « Mon Dieu, vous avez déclaré que la faim de mon âme est celle d'une infirme ; guérissez-la cette infirme, j'en supplie votre miséricorde. » Le Seigneur : « Je t'ai préparé le remède, tu n'en fais pas usage, si ce n'est quant à la crainte et au désir et quant au mépris de ton corps par amour pour moi. Tu voudrais être à présent au temps pascal et dans les délices ; il faut que tu fasses carême et que tu jeûnes de moi. Souviens-toi de cet homme auquel j'ai remis cinq cents deniers et qui n'en voulait pas remettre cinquante. » Elle pria pour deux de ses Pères, et elle entendit : « Tu leur diras de ma part : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils me verront face à face. »

XXX

Afin qu'elle pût jouir perpétuellement de cette vision avec les Bienheureux, le Fils de Dieu, splendeur de la gloire de son Père, l'instruisit de la sorte: « Je t'ai faite mon tabernacle et mon instrument, et je veux que tu te gardes en toute pureté. » Marguerite répondit: « Ce n'est pas à vous à me demander ce soin, Seigneur, c'est à moi à vous supplier de m'en octroyer la vertu. Je conjure donc votre Majesté de conserver sans souillure le tabernacle que vous avez créé. Tout travail, toutes sollicitudes seraient vaines sans votre secours divin, ô vous, souveraine Puissance. Il me semble que vous voulez terminer l'entretien; Seigneur, qui êtes présent en tous lieux, laissez-moi votre bénédiction. » Jésus-Christ : « Je te bénis; je serai avec toi par ma grâce jusqu'à ta mort. » Marguerite reprit: « Seigneur, comment pourrai-je rapporter à mon confesseur des choses aussi élevées? Et lui, comment saura-t-il les comprendre? » Jésus-Christ répondit: « Ma fille, dis comme tu sais et je l'instruirai. Néanmoins, le serviteur de ton âme n'a pas été content du lieu où je t'ai révélé des choses si sublimes. Il voyait que les assistants s'efforçaient de savoir curieusement des secrets qui ne devaient pas être dévoilés; puis, le lieu lui paraissait trop tumultueux et trop public; enfin les femmes, qui te soutenaient entre leurs bras, en parlant entre elles, n'étaient pas assez respec-

tueuses envers toi. » Dans la ferveur de son esprit, elle était en effet sortie de la maison de la dame Diabella, et entrée, sans s'en apercevoir, en celle de Tardola. Son état extatique l'empêchait de voir et d'entendre les femmes qui l'entouraient en pleurant.

XXXI

La servante du Seigneur se trouva dans une grande tribulation d'esprit et de corps; elle doutait si elle devait recevoir Jésus-Christ, parce qu'elle craignait de ne pas le faire avec le respect qui lui est dû. Cependant la ferveur divine s'accrut en elle, et la soif s'accrut par la ferveur; elle en vint à communier avec larmes et crainte. Quand elle eut goûté le corps du Seigneur, elle entendit : « Ma fille, tu manifestes tes fautes dans tes confessions plus distinctemeut et plus pleinement que toute autre créature vivante sous le ciel. Ne crains donc pas de me recevoir souvent; je serai avec toi. » Marguerite répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous offense trop, et je n'ai pas ensuite la hardiesse de participer fréquemment à la communion de votre très-saint Corps. — Tu pèches d'une manière légère, dit le Seigneur, quand tu te plains et que tu pleures avec excès dans les tribulations. Néanmoins, je te le dis, après ta confession accoutumée, reçois-moi souvent, moi ton Créa-

XXXII

A la suite de cette douce invitation, elle communia le jour suivant et entendit Jésus-Christ lui dire: « Ma fille, je suis le Pain descendu du ciel; celui qui mangera de ce Pain ne goûtera pas la mort dans l'éternité. Le Pain que je donne est ma chair, et je ressusciterai au dernier jour quiconque le mange dévotement. Mais, dans plusieurs qui ne craignent pas de me recevoir indignement, je meurs autant qu'il est en eux. » Marguerite répondit: « O Seigneur, vous qui êtes la vie infinie, comment pourriez-vous mourir? » Jésus-Christ : « Beaucoup me reçoivent, dans lesquels je ne puis faire descendre ma grâce, parce qu'ils me crucifient de nouveau par leurs péchés. » Marguerite interrogea le Seigneur à ce sujet: « Comment donc, mon Dieu, accordez-vous des dons à ceux qui ne vivent pas en une continuelle pureté? » Le Seigneur : « Crois-tu que Madeleine soit demeurée dans la pureté que tu entends, de telle sorte qu'elle se souvînt continuellement de moi sans aucune interruption? Je te dis qu'il n'en fut pas ainsi. Elle persévérait cependant en un désir incessant de me plaire, et dans une vie toujours mortifiée. Par suite, avec le feu du Saint-Esprit qui brûlait en elle, toutes les fautes de son âme se trouvèrent purifiées et consumées. »

XXXIII

La servante de Jésus-Christ, Marguerite, craignait que le prêtre Badia n'attribuât à la présomption une bénédiction qu'elle lui avait donnée dans la ferveur de l'esprit; le Seigneur la rassura et lui dit qu'il l'avait inspirée en cette action, et qu'une grâce toute spéciale avait été jointe à la bénédiction. Dieu commanda à Marguerite de dire à ce prêtre qu'il ne promît plus avec tant d'assurance les choses espérées, afin de ne pas l'exposer à manquer de parole, si l'accomplissement de la prédiction venait à être empêché. « Ma fille, ajouta le Seigneur, je te le dis, Badia tombera souvent dans une telle défiance à ton égard, qu'il ne croira pas les choses qu'il en écrira (1); celles qui ont déjà été transcrites par ton confesseur ne seront pas suffisantes pour le rassurer. Il craindra alors d'être abandonné; mais ne perds pas confiance, je serai avec lui. Dis-lui, qu'à la vue de ses péchés, il se prosterne à mes pieds pour demander miséricorde. Par respect pour les saints Ordres, ayant placé devant lui la croix, qu'il prenne ma main, et qu'il la tienne jusqu'à ce qu'il ait pu arriver à la baiser. C'est une belle chose, ô ma fille, poursuivit le Seigneur, que l'homme n'ose plus même lever les yeux avec les-

(1) En l'absence du P. Giunta, il le remplaça dans le soin de confesser Marguerite et dans celui de noter ce qui se passait à son sujet.

quels il m'a irrité; qu'il ne s'approche plus des lieux où il a eu le malheur de m'offenser. Ma fille, quand Madeleine jadis pécheresse eut prêché la pénitence, et converti beaucoup de ses frères à ma foi, elle se retira du monde, et se tint cachée jusqu'à la fin de sa vie. Va, renferme-toi dans ta cellule; que tes confesseurs seuls et les personnes qui t'assistent dans tes grandes infirmités puissent te voir. O ma fille, plusieurs sont nus qui semblent vêtus; plusieurs, qui paraissent être dans la fraîcheur, sont desséchés. »

XXXIV

Aux fêtes de Pâques elle reçut le sacrement de la vie, et le Roi de tous les siècles lui dit: « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui me mange ne verra pas la mort éternelle; je le ressusciterai au dernier jour du monde. Je suis le Dieu qui s'est renfermé dans le sein de Marie, qui elle-même avait été conçue dans le corps d'Anne. J'ai toujours été incliné à la miséricorde, et je n'ai jamais trouvé personne qui correspondît pleinement à ma charité, à ma très-bénigne générosité. Je te le dis, par leurs injures et leurs péchés multipliés, les hommes empêchent que la prédication de ma parole n'arrive à eux. »

XXXV

Le lendemain du second dimanche après la Pentecôte, elle reçut le corps de Jésus-Christ. Elle sen-

tit une ineffable joie, une suavité divine qui la tirait hors d'elle-même. Elle entendit Celui qui est la souveraine douceur lui dire : « Ma fille, je suis le Créateur, la lumière, la force, l'amour et la gloire de ton âme. » Marguerite répondit : « Seigneur, ne dites pas ceci, sinon en ce qui vous regarde ; car je sais que vous m'avez toujours aimée, ô souverain amour ! De mon côté, mon amour est comme une ombre froide et obscure. Je vous supplie, mon Rédempteur, rendez-moi blanche de pureté, et éclatante d'amour ; accroissez toujours en moi le désir de la lumière de votre gloire. »

XXXVI

Le mardi après le troisième dimanche, elle se confessa pour recevoir le corps de Jésus-Christ, et elle sentit l'amertume d'une douloureuse contrition ; car il ne lui semblait pas que sa vie fût conforme au bon plaisir divin. Quand la confession fut terminée, et que le prêtre Badia se disposait à lui donner l'hostie sainte, Marguerite, qui pleurait, vit sa douleur se changer en joie. Elle entendit Dieu qui disait : « Je suis le Pain de vie descendu du ciel ; je me repose avec délices en toi. » Et elle répondit : « Comment, Seigneur, votre grandeur, qui est immense, et votre admirable pureté s'abaisseraient-elles jusqu'à une misère comparable à la mienne. » Jésus-Christ : « O incrédule, à laquelle j'ai donné le gage le plus beau qui puisse être accordé à une

pénitente, la grâce de la perfection en toutes les choses par lesquelles l'âme travaille à me plaire en cette vie! Dis à mon Fils, qui est le tien, de ne pas te donner la communion avant que tu aies terminé tes heures. » Marguerite, dans son amour pour son Dieu, et enflammée du désir de le posséder, reprit encore : « Seigneur, que penser de ceci, que vous veniez à moi, et que je n'aille pas à vous? » Jésus-Christ lui répondit : « Ma fille, l'œil divin te regarde avec une faveur spéciale. » Marguerite : « Seigneur, vous regardez toutes les créatures, et nulle pensée du cœur de l'homme n'est invisible à votre sagesse. » Le Seigneur : « Je te regarde par privilége, et d'une manière différente de celle dont je regarde généralement mes autres créatures. Tu as une grande crainte, mais tu en éprouveras une plus grande encore; tu feras de ma présence un carême qui te conduira à une Pâque solennelle. — O mon Dieu, s'écria Marguerite, vos carêmes que j'ai été accoutumée de faire sont la soustraction de vos consolations. » Le Seigneur lui répondit : « Afin que tu ne désespères pas et que tu sois fortifiée, je te consolerai plus souvent au moyen de ce prêtre qui ne m'offensera plus à l'avenir comme par le passé. »

XXXVII

Le lundi dans l'octave de l'Assomption, quand elle eut reçu la communion du prêtre Badia, elle entendit : *Ego sum panis vivus*, et le reste jusqu'à

in æternum. La voix lui dit encore : « O ma fille, fatiguée des travaux, des tentations et des infirmités, et qui ne sais pas t'y conformer, pourquoi t'exaltes-tu en t'excusant, et pourquoi te plains-tu? Ton ange a eu ce matin une grande allégresse à l'occasion de ta confession, parce que tu as bien et simplement exprimé les circonstances de tes fautes. Sache que dans une âme, qui revient à moi, la disposition d'un bon naturel est très-avantageuse à la grâce. Je t'ai donné la lumière pour acquérir la notion de la vérité. Applique-toi à la réflexion, j'y prends plus de plaisir que dans les études des savants; nul discours ne saurait m'être agréable comme de voir tenir le chemin de la vérité et parler avec droiture. »

CHAPITRE VIII

De sa douce et maternelle compassion envers tous, et de son infatigable zèle pour le gain des âmes.

I

Pleine de piété et de zèle pour le salut du prochain, Marguerite, investie d'une affection maternelle, veillait avec sollicitude au bien de chacun. Elle était un jour malade; et assise sur sa claie, elle était vêtue, malgré le froid de l'hiver, d'une simple tunique de grosse laine sur son cilice. Elle apprit par

la révélation du Seigneur, que, dans un village distant de plusieurs milles, habitait un homme pauvre et honteux de l'être; qu'il avait une famille nombreuse en bas âge, incapable de se procurer sa subsistance, manquant de vivres et de vêtements. Marguerite reçut de son bien-aimé Jésus le commandement d'envoyer bénignement et sans retard à ce pauvre homme la tunique même qui lui avait été donnée par charité en dernier lieu pour son propre usage. Elle consentit avec une admirable allégresse et ferveur; elle se dépouilla pour vêtir cet indigent. « Bien volontiers, Seigneur, dit-elle, je donnerais à vos pauvres jusqu'à mon cœur, s'il m'était permis de le faire. »

II

Au temps où les troupes françaises réunies à Bologne se disposaient à marcher sur Forli, on considérait comme imminente l'effusion du sang. J'étais là présent alors, moi le pauvre écrivain qui coordonne les présentes notes pour l'édification de mes frères; j'étais là par la volonté de Dieu, pour le service de Marguerite; je fus ému de crainte, et j'engageai, par de compatissantes prières, l'infatigable avocate des pécheurs à faire dévotement oraison pour les deux partis. Elle pria Dieu, et cette parole du psaume se vérifia en elle. *Les justes ont crié vers le Seigneur, et le Seigneur les a exaucés.* Il lui fut révélé qu'un obstacle ne tar-

derait pas à survenir, et que les combattants préparés à la lutte n'en viendraient pas à une bataille. En effet, peu après, le pape Nicolas III, d'heureuse mémoire, par un prévoyant accommodement, termina la guerre. Ainsi, selon la promesse divine, et par la disposition du Très-Haut, cessèrent les hostilités entre les deux partis.

III

Cette admirable zélatrice des âmes, unie à l'infaillible vérité, portait la vérité gravée en son cœur, dans ses paroles et dans ses œuvres; elle convainquit de mensonge une femme qui s'en rendait coupable en s'entretenant avec elle. Celle qui avait trahi la vérité, en présence de la servante de Dieu, ne put cacher à l'œil éclairé de Marguerite la vanité de son propre cœur; elle confessa avec effusion que, sciemment et contre sa conscience, elle avait proféré des paroles mensongères. Telle est, mes très-chers, cette heureuse Marguerite, qui non-seulement découvrait aux personnes ce qu'elles avaient dit, mais encore lisait les secrets de leur cœur et leurs plus intimes pensées. Elle reprenait ses Frères avec sollicitude afin qu'ils se confessassent. Elle me donna ainsi à moi, son confesseur, des avertissements utiles dans l'intérêt du salut de plusieurs, et elle me disait: « Celui-ci et celle-là par ignorance et par honte n'ont pas encore manifesté tel et tel péché. » Afin de faire sortir ces secrets des consciences, je creu-

sais avec soin, et j'employais de prudentes interrogations. Je découvrais en effet ce que la confession n'avait pas laissé à ces pénitents le courage d'avouer.

IV

Marguerite avait la coutume de distribuer ses prières suivant l'utilité commune, ainsi que sa mère le lui avait enseigné dans le siècle; elle disait : « Seigneur, je vous demande le salut de tous ceux pour lesquels il vous plaît que je le fasse. » Cependant l'ardeur de la charité croissant en elle, elle prit peu à peu l'habitude de prier pour tous, sans aucune exception, et sans limite. Elle commença à craindre d'avoir négligé la méthode que sa mère lui avait apprise. Pour la rassurer Jésus-Christ lui répondit : « Ma fille, ta mère ne t'avait pas bien instruite; tu dois prier pour tous, et ton oraison universelle m'est agréable, car je suis venu au monde pour tous les hommes, et pour tous j'ai souffert la mort. Quant à ton père, que tu m'as recommandé avec instance, il est sorti du purgatoire, je te le dis. Ne crains pas au sujet de sa vie passée; les peines de ce lieu d'expiation sont diverses; celles qui lui étaient réservées furent très-afflictives, afin qu'il pût être purifié plus promptement. Ma fille, tu diras à ton confesseur, pour qui tu m'as prié avec sollicitude, qu'il prêche avec soin, qu'il écoute avec ferveur les confessions;

qu'il rétablisse la concorde entre les personnes désunies; qu'il soit moins ponctueux, plus incisif; qu'il abhorre la louange des hommes, et qu'il ne se presse pas, quand il dit la messe. »

V

Jésus-Christ avait dilaté la charité de son épouse de telle sorte qu'on accourait à elle des provinces les plus éloignées, et que les âmes des trépassés, par la permission divine, venaient elles-mêmes de leurs abîmes demander avec instance ses suffrages. Les âmes de deux individus assassinés, entre autres, lui dirent : « Nous n'avons pas pu nous confesser ; mais il nous a été donné de prévoir notre mort, lorsque les voleurs nous écartèrent de notre chemin et nous conduisirent dans la forêt. Notre Créateur nous accorda aussitôt la contrition, et la patience pour souffrir la mort cruelle que nous avons endurée ; il nous a délivrés ainsi par miséricorde des peines éternelles. Bien-aimée de Dieu, nous avons exercé tous deux la profession de cordonnier; moi qui vous parle, je n'ai pas observé les règles de la justice selon la loi, comme je le devais; je vous supplie, pieuse mère, de vous employer auprès de mes parents, afin qu'ils satisfassent, spécialement envers les montagnards, pour moi, et pour ce cousin germain qui est avec moi. Nous nous trouvons soumis à de grands tourments dans le purgatoire, moi surtout, pour avoir feint

la bienveillance par de trompeuses paroles d'affection. Priez donc pour nous, ô épouse de Dieu. »

Marguerite recommanda ces deux âmes, et d'autres encore, livrées à d'immenses angoisses. Le Seigneur lui parla ainsi : « Dis aux Frères-Mineurs qu'ils se souviennent des trépassés. Les âmes qui attendent et souffrent dans le purgatoire, sont en telle multitude que le cœur des hommes s'en ferait à peine une idée ; elles sont peu secourues par leurs amis. Tu diras, en outre, que mes fils les religieux, qui se mêlent aux sollicitudes du siècle, souffrent de très-grands supplices dans ce lieu d'expiation. »

VI

A la fête de la vierge sainte Claire, la servante de Jésus-Christ priait pour quelqu'un qui se trouvait alors en un état d'amertume et de légèreté d'esprit. Le Père de la clémence lui commanda de faire appeler promptement son serviteur, et de lui dire qu'il engageât le prélat à prendre en compassion son subordonné, semblable à cette heure à une pierre sur le point d'être précipitée de haut en bas. Il ajouta : « Si le prélat se plaint et dit que c'est à moi que l'injure a été faite, il se souviendra que j'ai répondu à Pierre : Je ne te dis pas de pardonner sept fois seulement, mais jusqu'à septante fois sept fois. Je veux donc qu'il use d'une pleine miséricorde envers cet homme faible ; il s'affligera ensuite lui-même au fond de son âme de toutes les fautes qui lui sont

imputables. » Le Seigneur poursuivit encore : « Tu m'as recommandé Giglia (1) ; sache qu'à cause de ton amour et pour ses bonnes œuvres, je la mettrai au ciel dans l'ordre des chérubins. »

VII

Le jour des saints Chrysante et Darie, après la communion, Jésus parla à Marguerite et lui dit : « Quoique tes tribulations s'accroissent, ne néglige cependant pas d'extirper les vices de ton prochain, de semer et planter dans l'esprit de tes frères le germe des saintes vertus ; sème, ô ma fille, et je te donnerai la semence ; je répandrai ma grâce dans les enseignements de ta bouche. Si je te parle plus rarement, sache que sans parole, je t'accorderai des lumières, afin que tu enseignes selon la vérité. » Le Seigneur ajouta : « Ma fille, ne t'étonne pas si ton Dieu, qui est l'innocence immaculée, te confère ses dons ; car tu es parvenue à une pureté d'innocence de colombe. »

La simple innocence de Marguerite avait entendu de son confesseur plusieurs enseignements sur l'innocence du Sauveur, particulièrement au sujet de sa robe sans couture, ouvrage des mains de sa divine mère. Elle félicitait à ce sujet le Seigneur, et lui disait d'un accent de colombe que le Roi du monde était vraiment digne d'un semblable vêtement. Jésus

(1) La compagne et l'imitatrice de Marguerite.

lui répondit : « Pourquoi n'as-tu pas dit à ton confesseur que le Créateur de toutes choses s'est rendu admirable en consentant, par son infinie miséricorde, à être vêtu et dépouillé. »

VIII

Quand j'étais à Sienne, le Sauveur dit dans l'oraison à Marguerite qu'elle m'écrivît en son nom, ainsi qu'il suit : « Dieu notre Père, qui donne à son fils sa bénédiction : il lui recommande intérieurement ses enfants rachetés à un si grand prix, particulièrement ceux qui se sont écartés de la voie. Croissez toujours en grâces ; rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et rapportez à votre Créateur les lumières qu'il vous a données ; moi, Dieu souverain et unique, je veux dans le ciel et sur la terre honorer mes amis. O mon fils, ne trouvez donc pas dur de travailler pour moi ; si vous vous souvenez de mes labeurs, et de la récompense que je vous ai préparée, toutes les fatigues vous seront douces et vous réjouiront. La coupe que votre ami Franco a vue en esprit, quand il priait pour vous (1), signifie le sacrifice des œuvres de votre Dieu, car vous portez mon nom avec une sainte ardeur à la face de mon peuple endurci. La croix placée entre vos mains, vous invite à retourner souvent à la croix. La rose qui vous a été confiée signifie la chasteté dont le

(1) Un serviteur de Dieu avait eu des lumières sur le P. Giunta.

parfum se répand aux amis et les sanctifie. Je vous instruis comme un père enseigne son fils, de vous montrer condescendant et doux pour les pécheurs quand vous prêchez le peuple. Dans les admonitions contre les vices, n'oubliez jamais d'exposer en même temps ma clémence pour ceux qui errent, mais qui reviennent à moi sincèrement. Mon fils, rendez-vous grave dans vos mœurs et en toutes vos œuvres; je serai toujours avec vous, si vous vous gardez de me perdre par votre faute. Je vous bénis au nom de mon Père et de l'Esprit-Saint; au nom de la bienheureuse Vierge Marie, dont j'ai daigné prendre chair pour le salut du genre humain. »

IX

Le jour qui suit la fête de sainte Madeleine, Marguerite reçut avec respect le corps de Jésus-Christ, et le Sauveur lui dit: « Pleure sur ma miséricorde qui crie jour et nuit, et qui est plus méprisée que le fumier, car les générations humaines ne la connaissent plus. Pleure sur ta résistance, parce que tu ne m'as pas obéi, quand je t'invitais à la pêche des âmes; elles ont besoin de moi, souverain et vrai bien, et je n'ai pas besoin d'elles. » Marguerite répondit: « Mon Seigneur Jésus-Christ, je crains ma fragilité. » Le Sauveur: « Ne parle pas de mes bienfaits et des œuvres que j'opère par ton moyen, mais ne doute pas. Je ne permettrai pas que tu tombes en aucun péché mortel, si tu

marches dans la voie par laquelle je te conduirai. J'ai la miséricorde, et c'est par elle que j'accomplis toute justice. Aime ton Dieu unique, ô ma fille; ne demande et n'invoque que lui; désire l'honneur de ton Dieu et non le tien. Tu diras de ma part aux Frères-Mineurs de ne pas tenir compte des murmures, des maladies, des tribulations, de la soustraction des moyens de subsistance, de la faim, de la soif, ni des honneurs; qu'ils ne cherchent que moi et qu'ils s'attachent à la vérité. Ils feront en sorte que leur gloire me glorifie, et que tout honneur me soit rapporté, à moi, principe de tous les biens. Rends-moi grâce de la lumière que j'ai répandue hier dans l'esprit de ton confesseur. Dis-lui de ne pas craindre au sujet de son voyage, car je serai avec lui. Je veux qu'à Sienne, il confonde les tromperies de certains prédicateurs; ceux-ci s'étudient à parler aux hommes de choses agréables pour acquérir un renom de science, et ils n'annoncent pas ma vérité. Qu'il y soit fidèle, quant à lui, et ne l'abandonne pas à cause des murmures des gens du siècle, ni à cause des tribulations et de la pénurie dont il aura à souffrir; car je me plains avec toi de la méthode de ces prédicateurs, et de l'usage qu'ils font de ma parole en cette cité. »

X

Une dame séculière était en grande réputation de piété à cause de ses confessions fréquentes. Elle

vivait en repos et elle ne pensait pas qu'aucun péché grave fût resté en son âme. Comme elle était fort attentive à la santé, à l'honneur et aux nécessités de Marguerite, celle-ci priait pour elle avec ferveur; le Sauveur lui dit : « Ma fille, avertis ton confesseur des manquements de la personne que tu m'as recommandée. Quand tu auras commencé à les lui raconter, je te les montrerai par ordre, afin qu'il les écrive et que cette âme y trouve son profit. Dis-lui donc que ta dévote amie, qui aspire à mon amour, se confesse d'avoir été audacieuse, prompte et immodeste de cœur avant son mariage; elle fut trop attachée à celui dont elle devint l'épouse, et appela le moment des noces par des vœux immodérés. Qu'elle se confesse de ce qu'au temps où elle paraissait honnête en ses regards, en ses paroles, en ses gestes, elle ne se montrait ainsi que par respect humain. Avant de recevoir l'anneau nuptial, elle avait aimé les vains ornements, spécialement ceux de la tête et des épaules. Elle s'offrit à son mari avec une joie de cœur mal réglée, et depuis lors, tant qu'elle demeura avec lui, elle n'eut de moi aucune vraie notion, elle ne s'inclina point vers moi. Qu'elle se confesse des attitudes désordonnées qu'elle a souvent prises avec lui; de ses discours et de ses actes, spécialement dans mes solennités et dans celles de mes saints, où elle négligea l'ordre et la décence de l'état conjugal. Qu'elle se confesse de ses excessifs désirs, non-seulement en présence, mais dans l'absence de son mari.

« Qu'elle se souvienne d'un homme contre qui, au temps d'une grande adversité, elle témoigna illicitement en justice, et qu'elle se confesse d'avoir fait ce qui dépendait d'elle pour obtenir une sentence injuste contre lui; elle ne regretta pas autant, en cette circonstance, l'infamie qui tomba sur l'accusé, que la peine qu'elle ressentit d'avoir à verser une somme d'argent à la commune.

« Qu'elle se confesse de m'avoir offensé quand elle fut à la cour; elle voulait s'élever au-dessus de ses compagnes, et être remarquée pour la beauté de son corps.

« Qu'elle se confesse d'avoir souvent accusé, auprès des grands, les inférieurs de la maison; elle prodiguait aux premiers les signes de la plus tendre dilection, et se montrait attachée à leurs intérêts, afin d'être par eux préférée aux autres. Toutefois elle n'avait pas un dévouement sincère pour ceux qu'elle paraissait vénérer, elle n'en avait pour personne; elle n'aimait que son mari et ses enfants, et elle les aimait trop. Qu'elle dise combien elle fut avide des louanges du monde, et que jamais elle ne me recevait dignement à l'autel, parce qu'elle manquait de contrition et que ses confessions n'étaient point intègres. Elle fréquentait beaucoup l'église, mais elle ressentait peu de dévotion dans les mystères de la Nativité, de la Cène, de la Passion, de la Résurrection, et dans les solennités de la Vierge et des saints. En ces époques et même dans le carême, elle pensait peu à moi; elle ne sut jamais ordonner ses

prières en leur temps, et ses oraisons étaient arides et sans larmes; c'est ainsi qu'elle jeûnait sans l'esprit du jeûne et sans la ferveur de l'amour. Qu'elle se confesse de ses appétits désordonnés dans la nourriture, et pleure sa dureté quand il s'agissait de faire l'aumône.

« Qu'elle apporte tous ses soins à s'accuser de l'usage qu'elle faisait de biens mal acquis; elle se souviendra de cela; elle pensera aux dépenses qu'elle a faites. L'argent qu'elle tirait de la caisse de son mari y était souvent venu par violence, par fraude ou par la voie du jeu. Je veux qu'elle satisfasse avec diligence elle-même, directement ou par le moyen d'autrui, toutes les personnes qu'elle connaît certainement avoir été lésées. Dans les cas d'incertitude, elle ne se croira pas quitte, mais elle s'en rapportera au conseil de son confesseur. Elle n'a pas restitué, quand elle le pouvait, sur les biens de son mari; il faut qu'elle restitue complétement aujourd'hui de ses propres biens. Comme mère de famille, elle tenait la bourse de sa maison; elle a fait beaucoup de dépenses inutiles et superflues, qui ont été payées avec un argent mal acquis; il y a encore là des satisfactions à accomplir; elles sont de devoir pour elle.

« Qu'elle se confesse d'avoir vu d'un œil sec la destruction de sa cité, dont elle voulait qu'une partie dominât l'autre. Cette ambition alluma en elle une secrète envie contre beaucoup de ses parents qui n'étaient pas d'accord avec son mari dans la sédition; elle éprouvait un grand déplaisir, quand

ce dernier se trouvait humilié dans ses vues d'élévation. Qu'elle dise encore qu'elle voulait être maîtresse dans la maison de son père, ce qu'elle n'aurait pas souffert dans la sœur de son mari. Qu'elle examine sa conscience, et qu'elle s'accuse au sujet de tout ce qui a appartenu à son mari et qu'elle n'a pas employé à opérer des restitutions, et qu'elle restitue de son fonds ce qui a été distrait avec son consentement. Elle se confessera encore de sa parcimonie vis-à-vis des pupilles de son mari ; elle leur devait satisfaction comme elle la devait aux pauvres ; des paroles injurieuses proférées avec ou sans vérité, contre les hommes et les femmes de sa maison. Qu'elle se confesse des péchés qu'elle a commis en ajustant de vains ornements à son corps. »

XI

L'amant de toute perfection désirait guérir entièrement cette âme rachetée de son sang, et la purifier des restes du mal qui avait triomphé d'elle pendant longtemps ; il ajouta en parlant à Marguerite : « Elle s'accusera près de ton confesseur de ses médisances, de ses jugements téméraires portés contre la noblesse de sentiments et la bonté de ses frères, à l'occasion aussi de leur beauté ; car elle méprisait et rabaissait les qualités d'autrui ; elle racontait le mal qu'elle savait, et apprenait volontiers celui qu'elle ignorait. Si elle connaissait du bien dans son prochain, elle s'en taisait, le dissimulant de cœur et

de bouche; par ses réflexions, elle faisait taxer d'orgueil et d'autres vices qui la dominaient, ceux qui n'en méritaient pas le reproche. Et quand elle n'aurait pas eu les torts qui sont ici articulés, elle ne devait pas du moins murmurer contre ses frères. Si elle rencontrait quelque personne de confiance, elle médisait avec malignité des absents, et flattait les personnes présentes qu'elle comblait d'éloges. Elle nourrissait le désir de surpasser les autres, et son orgueil lui faisait rechercher des louanges à cause de sa naissance et de ses richesses; et la tristesse ne quittait pas son âme envieuse. Qu'elle se confesse de la divagation de son esprit, de la dissipation de ses sens, de ses convoitises du bien des autres. Qu'elle dise comment, en fréquentant les églises, elle n'avait pas le cœur à l'office divin, et ne pensait qu'à causer avec d'autres femmes dans le lieu saint; si elle gardait le silence, son cœur se répandait dans les choses extérieures. Elle cherchait à avoir des nouvelles des personnes consacrées à Dieu, spécialement des Frères-Mineurs; néanmoins elle ne profitait pas du parfum de leurs exemples, et ne se conformait pas à leurs avis. Il y a plus, elle murmurait de leurs prédications et de leurs offices. Si elle rencontrait parfois au sermon ou dans les cérémonies quelque chose qui la touchât, elle l'oubliait ensuite. Qu'elle dise son ingratitude pour mes bienfaits; je l'ai délivrée de beaucoup de périls auxquels elle allait succomber. Malgré tout cela, elle ne pouvait se séparer du monde, et y attachait son cœur toujours davantage; à cette heure

même, elle ne travaille pas à réparer le temps perdu. Qu'elle s'accuse des jours de sa vie passés dans ma disgrâce. Si elle a fait quelque chose qui doit m'être agréable, ce n'était pas uniquement par amour pour moi, mais par crainte des peines éternelles, ou par la considération de quelque honte temporelle; quand elle aurait été certaine de damnation, elle aurait encore dû me servir avec une affection sincère; elle recouvrait sa méchanceté de trompeuses paroles. Qu'elle se confesse d'avoir loué dans les autres des vertus qu'elle savait certainement n'être pas en eux.

« Elle fut exempte des fautes d'impureté en dehors du mariage, dont elle offensa la sainteté par ses excès; mais elle n'avait aucun déplaisir à y voir tomber le prochain; elle était pleine d'autres vices, ce qui ne l'empêchait pas de parler hautement contre ceux qui succombaient à celui-ci; elle se récriait également contre les gains illicites, les possessions mal acquises; elle médisait des personnes qui usaient de parfums, de parures excessives, de vains ornements pour leur tête; elle déclarait que ces choses de prix ne convenaient pas à l'état de celles qui les possédaient et en usaient. Elle mangeait souvent d'une manière désordonnée, et aurait été plus loin encore, si elle n'avait été arrêtée par un esprit d'économie et d'avarice; dans le moment où elle se laissait aller à ces goûts avilissants, elle condamnait la gourmandise dans les autres. Si elle donnait quelque chose aux pauvres en mon nom,

elle désirait et attendait plutôt la récompense temporelle que celle de l'éternité. Ses oraisons étaient noyées dans ses désirs mondains.

« Qu'elle confesse l'indiscrétion dont elle usa envers les servantes de sa maison, et le peu de compassion qu'elle portait à tendre la main à ces pauvres créatures par amour pour moi. Elle jugeait mal des malheureux à leur langage, à leurs larmes, à leur rire et à leur joie, à leur nourriture, à leur breuvage; elle détournait d'eux ses aumônes, et celles des autres par ses détractions. Elle portait des vêtements doubles et négligeait de compatir à ceux qui souffraient la nudité et le froid. Elle accumulait l'argent sans penser à leur offrir un morceau de pain. Qu'elle se confesse d'avoir voulu s'attribuer à elle seule le nom qui convient par excellence à ma divine mère, le nom de Dame; si d'autres, plus nobles et meilleures qu'elle, le recevaient, elle les tournait en dérision ; elle ne servait personne et prétendait être servie par tout le monde. Qu'elle s'accuse de m'avoir offensé dans la nourriture et dans le jeûne, dans la solitude et en société, dans le repos et en marchant, au temps de l'adversité et en celui de la prospérité. Elle s'entourait volontiers de femmes belles, parées et brillantes; cependant son amour-propre lui faisait aspirer à être réputée meilleure et plus belle que toutes. Qu'elle se confesse de m'avoir fait injure à moi, son Créateur, en s'ornant au miroir et s'y regardant avec complaisance, fixant ses regards sur ce qu'il faut appeler les misères de ce monde; elle

envia souvent la beauté et l'embonpoint des autres femmes. Qu'elle s'accuse d'avoir estimé grandes ses petites afflictions, et petites les grandes tribulations d'autrui; elle a parlé contre ceux qui souffraient cruellement. Elle n'était pas affligée au fond, mais se réjouissait plutôt des homicides et des souffrances du prochain, quoiqu'elle pleurât avec ceux qui pleuraient dans leurs maisons et dans les églises.

« Qu'elle avoue sa faute de n'avoir pas donné de repos à ses servantes dans leurs fatigues; elle se montrait exigeante à leur égard, non-seulement quand elles étaient saines, mais même au temps de leurs infirmités; lors même que celles-ci avaient besoin de consolation, elle ne leur épargnait pas les reproches; elle les diffamait dans la maison comme des femmes déshonnêtes, gourmandes et paresseuses; quant à elle, elle se traitait avec trop de délicatesse en ses accouchements. Elle taisait ce qu'elle aurait voulu dire, et disait pour se conformer aux autres ce qu'elle aurait voulu taire. Qu'elle s'accuse d'avoir fui, par respect humain, la société des personnes dévoyées; elle ne les admettait pas à sa conversation ni à son entretien familier, car elle était remplie d'orgueil au dedans et au dehors. Toutefois qu'elle prenne confiance en moi; qu'elle ne tarde pas à examiner sa vie entre les mains de son confesseur et à rappeler ses fautes à sa mémoire; je répandrai dans son esprit la lumière de la grâce.

« A toi, ma fille Marguerite, qui m'as prié pour cette âme, et qui t'es employée à obtenir une si

grande miséricorde, je t'annonce qu'elle ne reconnaîtra pas pleinement ce service. »

XII

L'aimable pacificatrice demandait à l'auteur de la paix la concorde entre les habitants de Cortone. Elle mérita d'obtenir cette réponse : « Ma fille, tu diras à ton confesseur de travailler à leur paix intérieure pour préparer celle du dehors. Je lui demanderai compte des pacifications auxquelles il n'aura pas apporté assez de sollicitude. Qu'il se souvienne de moi : en descendant de la barque, je trouvai un homme obsédé d'une légion de démons, et comme ceux-ci en avaient obtenu la permission, ils se ruèrent sur des porcs qu'ils précipitèrent dans la mer. Les Géraséniens me dirent à cette occasion de m'éloigner sans retard de leur territoire, et je le fis. Un temps viendra où les hommes et les femmes de Cortone se souviendront des paroles de ton confesseur mieux qu'ils ne le font à présent. L'adversaire caché s'efforce d'empêcher les réconciliations que son zèle entreprend ; qu'il ne se retire pas pour cela ; et qu'il persévère dans ses efforts. Prévenu de ma grâce, muni de mon secours, il atteindra ses fins. »

En ces jours donc, comme Marguerite me le recommandait de la part du Seigneur, je m'appliquai à pacifier un habitant de Cortone. L'ennemi de la paix et le destructeur de la charité apparut

à Marguerite sous une forme horrible; tout troublé, il lui dit : « Je sévirai contre celui qui ne cesse de travailler à la paix. » L'annonce se vérifia; je reçus peu après un coup spirituel si profond que sans l'assistance du Christ, protecteur de ceux qui espèrent en lui, j'aurais eu fort à craindre. Marguerite priait pour moi, et Jésus, le soutien des faibles, m'envoya, comme à son fils, sa bénédiction, m'encourageant à conduire avec vigueur les affaires de la pacification; il me fut dit que le Seigneur, dont tout bien procède, serait avec moi par sa grâce. L'insidieux serpent, le dragon caché, désireux de répandre son venin aux dépens des élus. m'attaqua d'un autre côté. Je voyais la servante de Dieu indiscrète dans sa dévotion, surtout par l'excessive rigueur de sa pénitence; il excita violemment mon âme contre elle, et pendant plusieurs jours je demeurai sans la visiter. Mais elle ne cessait de prier le Seigneur pour moi, dans la douceur de son âme. Après avoir reçu le corps de Jésus-Christ elle entendit : « Dis à ton confesseur que je veux de lui une vie apostolique; il se fortifiera par ma grâce; car il verra exprimées en ma personne ses différentes tribulations; je lui commande de se disposer à prêter conseil aux âmes, sans empressement et sans craindre les jugements des hommes: plusieurs n'ont-ils pas murmuré avec audace contre moi, leur Créateur? Il méditera ce que je leur dis alors : beaucoup m'ont crucifié au temps de ma Passion, qui m'ont ensuite adoré avec sincérité;

et parmi ceux qui renouvellent le mystère de ma mort, beaucoup reviendront à de meilleures pensées. Qu'il persévère dans ses efforts jusqu'à la fin. Dis-lui de s'appliquer avec diligence à la paix de Cortone, et je serai avec lui en toutes choses. »

XIII

Un autre jour Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, parla ainsi à Marguerite: « Que diras-tu, ô ma fille, s'il vient un temps où les habitants de Cortone béniront les aumônes qui auront été données à ton intention, parce que je t'ai faite la voix du désert? Annonce la paix aux hommes de cette cité; tu es pour eux l'apôtre de la paix; je leur en ai fait le don en vue du respect et de la dévotion qu'ils te portent à cause de moi et pour mon amour. Dis à ton confesseur de prêcher publiquement la paix à Cortone, et invite tous ceux qui habitent cette ville à s'unir tous dans la concorde. » Marguerite craignait un jeu de l'ennemi tendant à la jeter dans quelque présomptueuse illusion d'esprit, sous les couleurs admirables de la vertu. Elle répondit: « Mon Seigneur Jésus-Christ, véritable paix, faites vous-même une telle œuvre, et annoncez-la à Cortone par une autre que moi. » Le Seigneur: « Fais comme je t'ai prescrit, ô ma fille, voix du désert; dis à ton confesseur d'inviter de ma part avec sécurité ce peuple à la paix. Il lui rappellera que, Créateur de toutes choses, et

Seigneur tout-puissant, j'ai fait la paix avec mes persécuteurs; je l'ai faite, je te le dis, avec ceux qui m'avaient trahi, tourné en dérision, dépouillé, flagellé, craché au visage, souffleté, abreuvé d'amertume, frappé de la lance; avec ceux qui m'avaient renié: je l'ai faite au milieu de la violence des tourments, et quand mon humanité douloureusement anéantie succombait. C'est pourquoi je commande aux habitants de Cortone de se réconcilier, quelle qu'ait été leur animosité réciproque; je ne voudrais pas, s'ils refusaient de m'obéir, avoir à exercer contre eux la colère de mon jugement. » Marguerite répondit: « Seigneur, que le nuage épais de mes iniquités ne vienne pas s'interposer entre vous et la prière que je vous adresse pour eux. » Jésus-Christ: « Annonce ma parole de paix, invite à la paix les habitants de Cortone, et tes fautes ne mettront pas d'obstacle à l'accomplissement de ce bien qui leur est préparé. Je suis ton Rédempteur, je t'ai placée dans le désert du monde comme une voix qui crie, comme une trompette sonore; ta vie dans le siècle a crié contre moi: crie à cette heure que tu es convertie, crie et appelle à la pénitence; les pécheurs apprendront de toi que je suis plein de miséricorde. En vérité, tu es la trompette de ma piété et de ma fructueuse miséricorde; cela est manifeste déjà par l'exemple de plusieurs qui ont abandonné leurs vices à cause de toi, et se sont élevés à une sublime vertu. Les grâces que je t'ai faites ne sont pas pour toi seule, mais encore pour les âmes en faveur

desquelles je suis disposé à user de miséricorde. Depuis la Rédemption, le monde n'eut jamais autant de besoin de ma compassion qu'à présent; les hommes amassent sans cesse péché sur péché. Je ne veux pas perdre ces âmes rachetées à un si haut prix, après avoir fait pour elles tant de sacrifices; c'est pourquoi je t'ai choisie comme une trompette nouvelle. »

XIV

Marguerite priait pour la paix de Cortone, quand le roi pacifique, amant de la concorde, lui dit : « Apprends, ma fille, que ton confesseur conclura vendredi une pacification. Néanmoins celui qui s'y résoudra ne me plaira pas autant qu'il l'aurait pu, s'il m'avait obéi aussitôt que je lui commandai de faire ce qu'il fait. Moi, Jésus-Christ, Fils de Dieu, j'ai été prompt au commandement de mon Père, à l'heure de ma Passion, quand je dis aux apôtres de se lever et de marcher. Si Christophe avait fait ainsi, ce jour aurait été pour lui semblable à celui de ma Passion. Ma fille, ton confesseur, à l'occasion de cette paix, recevra la tribulation, et par elle il obtiendra ma miséricorde finale. C'est encore par son moyen que la famille des Rossi sera réconciliée. S'il ne se trouve pas à Cortone, quand il en sera temps, je te signifierai le moment de l'envoyer chercher, puisque c'est à lui qu'est accordée la grâce de rétablir la concorde. Que les habitants soient re-

connaissants pour mes dons et pour toutes les faveurs que je leur réserve encore. » O chose admirable et digne de mémoire ! J'étais à Sienne, quand cette fille bénie me fit rappeler en toute hâte, à l'occasion d'une nouvelle intrigue de l'antique ennemi ; et lorsque j'arrivai à Cortone, je conclus la paix des Rossi avec la ville.

XV

La fille de la véritable paix, la pacifique Marguerite, intercédait près du Seigneur pour l'union de ses bienfaiteurs ; elle entendit : « Ma fille, si les habitants de Cortone désirent la paix avec les autres, qu'ils la fassent entre eux. Dis à ton confesseur que l'ennemi perspicace du genre humain s'est irrité contre lui, et veut se mettre à la traverse de ses entreprises ; mais qu'il ne craigne pas. Il recevra dans l'œuvre de la concorde un tel secours qu'il rétablira la paix de famille à famille, et de pays à pays comme il la rétablit d'homme à homme. O ma fille, à cette heure, je ne veux pas que tu laisses Cortone : applique-toi à mettre l'ordre dans la maison des Recabeni. Comme les habitants de cette ville sont portés à t'obliger par amour pour moi, en rémunérateur généreux, je leur accorderai des dons particuliers de ma grâce. Dis à ton confesseur de persévérer ; lui et ses Frères ne pourront s'occuper de traiter la paix, de telle sorte que l'adversaire n'oppose une plus grande lutte et n'apporte une

nouvelle vigilance à ourdir et tramer des scandales; il est nécessaire que la sollicitude des Frères soit grande. Que diras-tu, ma fille, si ton confesseur, pour avoir travaillé à la paix de Cortone, reçoit des tribulations de la part des ingrats? »

XVI

Frère Philippe doutait s'il devait questionner les pénitents en confession, à cause de ceux qui interprètent mal de telles interrogations. Il redoutait d'autre part, en s'abstenant de le faire, les suites de la honte qui entraîne souvent à cacher ce qui doit être accusé. Il fit prier Marguerite par moi de lui obtenir dans l'oraison la solution de ce doute. Le Seigneur répondit à sa servante: « Dis-lui de ma part d'écouter avec assurance et d'interroger les pénitents; car les grâces accordées aux hommes sont diverses. Je lui ai donné, à lui, la vertu d'écouter et d'interroger à cause de la pureté de son cœur et de son corps. S'il pouvait en un jour entendre mille confessions, qu'il n'en laisse aucune, et qu'il ne néglige pas de questionner les pénitents, dès que le besoin lui en paraît vraisemblable. Les pécheurs ne se confessent pas entièrement, parce que le péché les a affectés de l'aveuglement de l'esprit. Ils ne peuvent plus voir leurs fautes; ils sont aveugles, en ce sens que l'infection de leur iniquité ne leur laisse pas recevoir la véritable lumière. L'âme, purifiée au moyen de la confession, s'illumine et dé-

couvre ses vices; en les découvrant, elle les pleure et en gémit. C'est pourquoi, ma fille, il est nécessaire que les confesseurs interrogent. A cause de ce soin pieux et de leur zèle fervent pour les âmes, j'aime les Frères-Mineurs plus que tout autre ordre; ils me font gagner d'innombrables âmes par leurs studieuses fatigues. »

XVII

La fille du Très-Haut, instruite par Dieu lui-même, savait que l'antique ennemi ne cesse de persécuter les saints; elle prémunissait par ses exhortations son fils, séparé d'elle pour l'amour de Jésus-Christ, et lui écrivait ainsi :

« Mon fils, sois béni du Seigneur au service de qui tu t'es consacré. Si, pour son amour, tu combats valeureusement dans sa milice, je te demeurerai toujours affectionnée; je serai ta mère, si tu observes fidèlement les choses que je t'enseigne. Premièrement, je t'apprends et je t'exhorte pour l'amour de Jésus-Christ à planter dans ton âme une profonde humilité, et l'obéissance qui en est le fruit; le respect envers les Frères de ton Ordre, respect si bienveillant, que tu serves chacun selon son rang, sans préférence des personnes en particulier. Persévérant dans la reconnaissance envers Dieu, pour les dons qu'il t'a accordés, tu dois être modeste, respectueux et honnête, et te garder de tout murmure. Selon que le prescrit l'usage de ton

saint Ordre, sois plutôt sauvage que trop familier; fuis honnêtement l'entretien inutile des personnes du siècle; demeure toujours uni à tes Frères et aux hommes en qui apparaît la grâce de Dieu. O mon fils, que ton oraison soit pieuse et fervente; prépare-toi par la vigilance aux rencontres insidieuses et multipliées de ton ennemi. Ne cache à ton confesseur aucune des choses de ton âme qui doivent lui être manifestées; le malade ne peut être soigné, s'il ne découvre ses plaies. Reçois fidèlement et en toute mansuétude les conseils de plus sages que toi; préfère-les, comme plus profitables, aux inspirations de ton propre cœur. Récite tes Heures avec respect devant le Seigneur, sans divagation d'esprit ni de corps; tu t'astreindras à le faire au temps prescrit par notre Mère la sainte Église, et tu ne laisseras jamais cette pratique. Quand quelque Frère te reprendra de tes défauts, tu te découvriras aussitôt et sans marquer aucune impatience; les genoux en terre, tu avoueras humblement ta faute. Réjouis-toi en toutes tes tribulations au souvenir de ton Seigneur crucifié; soumets-toi de bonne volonté aux commandements des supérieurs, qui te tiennent lieu de Dieu. Tu apposeras aux paroles de tes lèvres un mur de bénignité et de pureté; sois lent et circonspect à parler; dis en peu de mots, et après les avoir mûrement examinées, toutes les pensées de ton âme, alors qu'elles te viennent; et en toutes les choses que tu te proposeras de faire, écarte l'offense de notre Dieu. Afin de servir ton

Seigneur avec un cœur pur, gardes tes sens de tout vice. Relis souvent cette lettre, et conserve-la près de toi jusqu'à ta mort, en t'appliquant à accomplir parfaitement ce qu'elle contient. »

XVIII

Je visitai la servante de Jésus; je célébrai dans son oratoire, et je lui donnai le sacrement du corps du Seigneur. Après avoir communié avec un grand respect, elle commença à prier et à dire: « O mon Dieu, rendez-moi ces conseils admirables que j'étais accoutumée à recevoir de vous. » Le Seigneur: « Je te donne ce qui est le plus opportun pour ton salut; ne demande donc pas à retourner aux premiers conseils. Je réserve pour d'autres, qui me sont chers, mes entretiens intimes et familiers. En cette ville, je suis demeuré dans la tribulation; mes amis doivent vouloir y habiter avec moi; s'ils n'étaient frappés d'aucune affliction, c'est alors qu'ils auraient lieu de s'attrister; car les pécheurs m'offensent beaucoup et de toutes parts. Que mes serviteurs s'unissent; qu'ils défendent mes droits et les enseignent; ceux qui font ainsi, n'ont rien à craindre; je serai avec eux. Tu diras à ton confesseur, à ton soutien, d'être fervent à prêcher au peuple la parole de mon Évangile et des apôtres, du bienheureux Paul, mon élu; je mettrai en lui un don spécial de grâce. Parle avec assurance de tout ce que je te manifesterai dorénavant. O ma

fille, sache combien la simonie s'est accrue dans le monde! Les parents présentent leurs fils aux saints Ordres, par l'avidité qu'ils ont de posséder les biens du monde. Cette simonie grandissant, mon Église sera frappée de tribulations, et les Frères-Mineurs seront très-affligés; quand ils ne feraient tous dans leur Ordre d'autre pénitence que celle qu'ils souffriront alors, elle leur semblerait suffisante. Dis encore cette parole à ton conseil : j'ai peu de soldats qui luttent avec vigueur pour l'honneur de mon nom. Je l'ai élu à cette fin de combattre pour moi; qu'il s'applique toujours à conduire à bonne fin les œuvres qui me sont agréables; qu'il soit devant moi une lumière dans son Ordre. Quand il est chargé d'occupations, qu'il ne s'astreigne pas à réciter les Heures toutes ensemble. Dis au frère Sesto de donner avec constance son temps à l'oraison. Quand il le pourra, qu'il se sépare de la conversation de ses compagnons. Jamais ses œuvres ne m'ont été si agréables, et jamais il n'avait aussi bien employé le temps qu'aujourd'hui. »

XIX

Le lundi de la première semaine de l'Avent, Marguerite entendit intellectuellement en son âme une voix qui disait : « Je t'ai placée dans le désert du monde comme une rose entre les épines; par ton exemple les épines seront coupées et se changeront en arbres qui portent des fruits. Moi, le

Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, qui te parle, j'accomplirai tout ce que j'ai promis. » La fervente zélatrice des âmes avait d'humbles sentiments d'elle-même ; elle répondit : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous réalisiez en moi de si grandes promesses; néanmoins, pour la gloire de votre nom que j'ai offensé, et pour le salut si désiré du peuple, faites ce que votre grâce a daigné faire espérer. » Le Seigneur : « Ma fille, tu as parlé selon la vérité, et moi je mettrai en toi les remèdes efficaces pour bien des âmes qui languissent, non-seulement en cette cité, mais en beaucoup de lieux et de provinces éloignées ; je le ferai pour l'amour de toi. » Marguerite reprit : « Seigneur, je recommande à votre bonté les habitants de Cortone ; daignez correspondre à la foi qu'ils ont eue en moi pour votre amour. » Jésus-Christ : « Ils ont usé de libéralité envers toi à cause de moi, et je récompenserai leur foi. Pour tout denier qu'ils ont sacrifié à ton usage, ils recevront une mesure d'or dans le don que je leur ferai de la paix et de la consolation. »

Marguerite dit encore : « Je ne vous ai jamais prié pour eux, Seigneur, avec un désir aussi fervent qu'aujourd'hui. Je refuse de leur part la louange et tout honneur temporel ; je cherche seulement leur salut ; que ceux qui se sont portés à travailler pour moi en vue de votre amour, reçoivent à cette occasion une grâce spéciale. » Le Sauveur lui répondit : « Je les mettrai dans un état si

avantageux qu'ils pourront dire m'avoir vendu leur bien un prix fort élevé. Quant à toi, tu demeureras inconnue jusqu'au temps où les hommes verront ce qu'ils ignorent à cette heure; ils entendront alors ce qu'ils n'avaient pas entendu. Tu es mon élue, ma fille et ma sœur, tu ne cherches rien autre chose que mon amour. » Marguerite : « Nulle créature n'a plus offensé que moi votre majesté, je suis plus misérable que l'abîme même de la misère; comment croire les grandes choses que vous m'annoncez? — N'as-tu pas témoigné, reprit le Seigneur, que tu n'aimes rien en dehors de moi, et que tu ne veux servir que moi seul? C'est pourquoi, je te le dis, tu seras établie en une telle pureté que tu ne m'offenseras jamais mortellement. Ton amour, autant que le comporte celui d'une créature, sera sans mesure, et ainsi on pourra dire de toi que tu es en quelque sorte infinie. Tu le sais, je suis l'ineffable joie des élus; mais ceux-là sont en petit nombre en qui je peux me complaire comme en ton esprit; car mes amis et mes élus doivent être humbles, purs de cœur, afin de mériter de me voir. Lorsqu'ils finiront leur carrière, je leur donnerai l'embrassement de l'amour, et j'irai au-devant d'eux, en compagnie des Bienheureux. »

XX

Le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste, moi qui écris ces choses, j'assistai Marguerite après

la communion, avec frère Renault et frère Ubaldo, dans l'oratoire de saint François. Frère Renault, gardien d'Arezzo, commença à lui parler et à lui dire : « Figurez-vous qu'en ce moment où vous vous reposez dans la douceur de Jésus-Christ, une nouvelle révélation vous fait connaître une âme chargée de péchés; elle est infailliblement destinée aux supplices éternels, si par vos avertissements et vos exhortations vous ne l'amenez à la pénitence. Dieu ne vous accorde qu'une de ces deux choses : ou vous vous priverez des enivrantes douceurs dont vous jouissez, pour vous employer auprès de cette âme jusqu'à l'heure de tierce, et vous la conduirez à la grâce; ou, si vous vous épouvantez, et que vous refusiez de vous séparer d'un si parfait contentement, l'âme ira au supplice éternel. Que déterminez-vous? » Marguerite : « Il y a pour moi des angoisses de toutes parts; d'un côté comme de l'autre la crainte me presse: si je laisse l'ineffable suavité de Jésus-Christ telle que je la goûte à cette heure, j'encours la douleur d'une nouvelle mort, d'une mort bien amère; et si j'abandonne l'âme rachetée du sang de Jésus, je puis offenser mon Créateur. C'est pourquoi je laisserai sans solution la question proposée. Si la douceur que je reçois à présent durait toujours en mon âme, je crois que je vivrais sans être atteinte d'aucune peine, et sans prendre aucune nourriture. »

XXI

Le soir venu, Marguerite toute tremblante retourna dans sa cellule. Elle passa la nuit en oraison sans dormir; elle pleurait et soupirait douloureusement en interrogeant son Créateur sur la rémission de ses péchés. Le Roi de la compassion, Jésus-Christ, condescendit doucement à ses vœux, et lui répondit: « Je ne t'aurais pas appelée du nom de ma fille le jour de Jean, mon bien-aimé, si je ne t'avais accordé le pardon de tes offenses. En gage certain de cette vérité, à présent comme alors, je t'absous au nom de mon Père céleste dont je suis le fils coéternel et consubstantiel et du Saint-Esprit. Quoique tes péchés aient été remis, tu ne cesseras jamais de scruter ta conscience, et tu ne différeras pas à confesser les désirs de ton cœur qui m'ont offensé. » Chose admirable et digne d'être racontée! Aussitôt qu'elle reçut ce commandement, Marguerite eut l'esprit éclairé des splendeurs de la sagesse divine; tous ses désirs confessés par le passé et non confessés lui furent manifestés à la fois comme par un éclair.

XXII

La nuit suivante, Jésus-Christ parla à Marguerite au sujet de la question qui lui avait été posée par frère Renault: « Tu as bien fait, ma fille, lui dit-il,

de ne pas répondre au Frère qui te proposait un choix entre ces deux choses opposées. Car sans ma présence, que par faveur je te communique, tu crois ne pouvoir vivre, et d'autre part tu voulais délivrer l'âme que ses péchés poussent dans la voie de la damnation. Je t'ai plusieurs fois révélé combien j'aime les âmes rachetées à si grand prix. C'est à cause de leur zèle envers elles que les Frères-Mineurs me sont plus agréables que nul autre Ordre en mon Église; ce sont les pêcheurs d'âmes les plus utiles que j'aie aujourd'hui sur la terre. Moi, Sauveur du monde, j'ai fondé et planté cet Ordre, et j'attends de ses membres qu'ils se fortifient par le lien de l'amour mutuel; qu'ils conservent entre eux la charité la plus étroite, et qu'ils se tiennent tous, les plus grands comme les plus petits, sur le pied d'une parfaite égalité, sans aucune acception des personnes. Afin que cet Ordre excellent persévère dans sa pureté, je veux que ses chefs appliquent leur soin à y abolir ce qui doit l'être. La mer rejette tout ce qui pourrait la souiller; qu'ils fassent de même. Dans leurs prédications, ils seront constants et fervents : ils ne s'écarteront en aucune manière de la voie de la vérité, ni par affection, ni par faveur, ni par crainte. Si les murmures de quelques-uns s'élèvent contre leur parole, ils se souviendront humblement que les envieux ont répondu par des injures et des perfidies contre moi, Créateur de tous, à mes enseignements et à mes miracles. O ma fille, poursuivit le Seigneur, cet

Ordre ressuscite beaucoup d'âmes de la mort du péché; et je lui donnerai des grâces spéciales en toutes ses œuvres. » Marguerite aimait l'Ordre de tout son cœur; elle répondit, remplie de joie pour les choses qu'elle avait entendues : « O mon Dieu, entreront-ils tous en ce jardin de votre amour. » Le Seigneur : « Ils y entreront tous, mais tous ne goûteront pas également de ses fruits. Nulle chose ne saurait me plaire autant que l'amour, et il n'y a rien d'aussi beau. Si le monde entier m'était donné pour mon amour, mais sans la saveur et la ferveur de l'amour, je souffrirais par miséricorde une pareille offrande, qui néanmoins vaudrait peu quant à la complaisance que j'en recevrais. Nul ne peut venir à moi que par la voie de l'amour. » Marguerite : « Et pourquoi, Seigneur, appelez-vous jardin de l'amour l'ordre des Frères-Mineurs? N'avez-vous pas d'autre jardin d'une grande charité? » Jésus-Christ : « Dans le monde je n'ai pas d'école de si grande dilection. Je te l'ai donné cet Ordre, je te le donne pour t'instruire : tu y trouveras des apôtres auxquels je ferai entendre ce qui te sera accordé. » Le Seigneur montra sa Mère à Marguerite et ajouta : « Celle-ci t'aime. » A ces mots, Marguerite se sentit remplie d'une suavité et d'une douceur dont elle n'aurait pu tolérer un degré d'accroissement, disait-elle. Elle priait le Seigneur de la cacher au monde dans le temps de pareilles consolations; car elle ne pouvait les contenir dans le silence, et elle fuyait la louange humaine.

XXIII

Marguerite se souvint de trois âmes qui se purifiaient de leurs fautes dans les peines du purgatoire, et demanda la diminution de leurs maux, au moins dans une certaine mesure. Par la permission divine, ces âmes lui étaient apparues et lui avaient dit : « Priez pour nous, très-miséricordieuse mère, afin que par vos suffrages nous méritions de parvenir plus tôt à la suprême félicité. »

XXIV

Marguerite recommandait un jour ses Pères spirituels, et le Seigneur lui répondit : « Mon serviteur qui est mort (1), est déjà dans la gloire, et tu diras à celui qui est vivant (2) : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu dans le royaume des cieux.* Quand il se sera appliqué au dehors à ses occupations envers les hommes, qu'il revienne aussitôt en esprit vers moi, et qu'il me rapporte ses œuvres comme au principe de tout bien ; je l'illuminerai pour qu'il ne m'offense pas ; qu'il ne désire jamais l'estime des hommes du siècle, et ne craigne pas la soustraction de leurs faveurs ; qu'il maintienne en sa bouche contre leurs vices l'usage et l'enseignement de la sainte vérité.

(1) Frère Jean de Castiglione.

(2) Frère Giunta.

Je te dis ces choses, ma fille, quoique tu te sois refusée à les entendre, pour le salut du genre humain, afin que les hommes soient véritablement attirés à moi. Ils apprendront de toi qu'une faible pénitence peut les élever bientôt à une excellente grâce. »

XXV

Le lundi de la Pentecôte, Marguerite reçut le corps du Seigneur, qui lui dit de réciter la Salutation à sa Mère, jusqu'à la parole *ventris tui*. Quand elle l'eut fait, le Sauveur reprit : « Si tu me rapportes à moi, Jésus-Christ, et si tu ne rapportes pas à toi-même tous les biens, si tu nourris toujours le désir que ces biens profitent au salut des âmes, les choses que tu promettras en mon nom, sans recherche de ta propre estime, seront parfaitement accomplies. Tu guériras ainsi les âmes de ceux qui seront dévots envers toi, selon que tu en as reçu l'assurance. Néanmoins toutes celles auxquelles tu auras rendu la santé ne demeureront pas fidèles. » Marguerite répondit avec quelque doute : « Promettrai-je, Seigneur, la libéralité de votre miséricorde à tous indifféremment ? » Jésus-Christ : « Aux imparfaits comme aux parfaits, pourvu qu'ils veuillent se consacrer à me servir, à me louer et à m'aimer ; car ceux qui ne persévèrent pas seront foudroyés dans l'enfer par la splendeur de ta charité, et ils souffriront à cette occasion de plus grands

supplices. Quant à ceux qui persévèreront à suivre tes conseils, je leur communiquerai le mérite de mon sang, et je leur donnerai la récompense de la gloire en mon royaume. Au moyen de tes exemples, ils marcheront à ma suite, ils me rendront grâces et me loueront. » Marguerite restait émerveillée. Cependant elle s'étonnait de ne pas recevoir la douce tranquillité qui lui était souvent octroyée; le Seigneur lui répondit à ce sujet: « Telle je te trouve, tel je me donne à toi. »

XXVI

Le mercredi de la Pentecôte, Marguerite reçut avec respect le Fils de Dieu à l'autel, et elle entendit: « M'aimes-tu? » Sans attendre sa réponse, le Seigneur ajouta: « Dis-moi que tu ne m'aimes pas. Qu'est devenue la première ferveur de tes désirs; le temps où, doucement guidée par le mouvement d'un violent amour, tu me cherchais continuellement avec larmes, et tu inclinais ma volonté à tes désirs? » Le Seigneur continua d'interroger Marguerite au sujet de cet amour, et lui dit: « Aime-moi, ma fille, parce que je t'aime. » Elle craignit d'avoir en son esprit quelque misère qui pût offenser le regard de la divine majesté, et elle répondit: « Faites-moi connaître, mon Dieu, si mon âme ne cache rien qui déplaise à votre volonté. » Le Seigneur: « Ma fille, il n'y a en toi aucun péché mortel; mais la vapeur des choses mondaines que tu as entendues, le bruit

des paroles apporté par ceux qui te visitent, empêchent le repos de ta conscience et distraient ton esprit de ma contemplation. »

Elle pria pour une personne exposée à une grande tribulation, et elle entendit : « Sache que je suis avec lui par ma miséricorde, qui le garde de périr ; mais la dureté de son cœur met obstacle à l'abondance de mes consolations. »

CHAPITRE IX

Des révélations qu'elle eut sur son état, sur celui des vivants et des morts.

I

Une noble et pieuse dame avait un fils unique à l'article de la mort. Elle le recommanda avec larmes à la servante de Dieu, dans l'espérance d'obtenir la vie et la santé de ce petit enfant. Marguerite suppliait le Seigneur, touchée, soit de pitié pour la mère, soit de gratitude envers cette dame qui avait pour elle des égards particuliers, et le Seigneur lui fit entendre : « Tu compatis plus à la mère de cet enfant qu'à mon sang répandu. Ne sais-tu pas que les adultes ne veulent pas venir à moi, et j'adopte pour l'héritage du royaume des cieux les enfants qui sortent du monde sans tache. Moi, Fils de Dieu, né

de la Vierge Marie, quoique je paraisse me retirer, je demeure avec toi. »

II

Un Frère, qui était cher à Dieu, aurait désiré communier chaque jour. Néanmoins une grande crainte le retenait; il n'osait pas le faire même de loin en loin; il n'osait s'approcher du sacrement auguste du corps de Jésus-Christ. Il consulta la servante de Dieu, et la pria de lui obtenir le don de la communion fréquente. Le Sauveur écouta favorablement la prière de Marguerite : « J'ai compté ce Frère, dit-il, au nombre de mes élus, et j'aime ce fils de bénédiction. A cause de la pureté de son innocence, je me donnerais volontiers à lui chaque jour; mais il y a à reprendre à l'usage qu'il fait de sa langue. Il y doit mettre un frein, bien qu'il parle avec un grand zèle; puis, muni de ma bénédiction, il me recevra quand il lui plaira. »

III

La petite plante des Frères-Mineurs, la servante de Dieu, Marguerite, en planta avec soin une autre, du même nom qu'elle, dans le jardin de son père, saint François. Comme elle recommandait au Seigneur la nouvelle plante, il l'eut pour agréable et lui dit : « Cette Marguerite est un vase nouveau dans lequel je veux faire reposer les dons de ma grâce;

quoiqu'elle m'aime de tout son cœur, elle n'est pas encore totalement purifiée par une parfaite confession; qu'elle se confesse plus entièrement et te suive, qu'elle te considère comme un nouveau soleil, et recommande-la-moi comme ta fille. Je te le dis, elle est ma petite plante; qu'elle t'obéisse, qu'elle se confesse à ton confesseur et qu'elle rectifie toutes choses comme le lui prescrira le frère Philippe. Je ne lui imposerai pas comme à toi une abstinence austère, mais l'oraison, la vigilance, la séparation des personnes du siècle, autant qu'elle le peut. Elle observera une étroite pauvreté, et ne conservera rien pour elle-même, sous prétexte d'exercer la miséricorde. Qu'elle obéisse avec toi aux Frères-Mineurs, et malheur à elle si elle s'éloigne de leur conseil. Dis au frère Ubaldo, qu'à cause des hommages qu'il me rend et des fatigues qu'il endure avec joie, ma Mère, la Reine du Ciel, lui a préparé un siége glorieux dans le royaume de ma gloire. »

IV

Le jour de la sainte Croix, après la communion, Marguerite entendit: « Je suis l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et celui qui croit en moi recevra la vie éternelle. » Ensuite le Seigneur lui révéla l'état de plusieurs âmes; elle n'en voulut rien manifester, parce que les fautes de beaucoup de personnes se trouvaient indiquées dans cette révélation, et elle n'osa même en parler avec moi; elle

craignait que les hommes et les femmes ne se troublassent de cette correction, et que le bruit de ces révélations n'amenât vers elle plus que de coutume les curieux, les timides et les dévots.

V

Le dernier jour de juillet, après avoir reçu le Fils du Père souverain, elle l'entendit lui parler ainsi : « Je suis le pain de vie; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » Le Seigneur poursuivit : « Parle encore à ton fils qui est mon fils (1) ; dis-lui de ne pas craindre la pauvreté dans le changement de vie qu'il veut faire, ni la tentation, ni les murmures, ni les tribulations, parce que je serai avec lui. Comme ma voix a terrassé et exalté Paul, ainsi je le précipiterai des choses de ce monde, afin de le relever en grâce. Je l'appelle mon fils, par le désir que j'ai qu'il vienne à moi, et à cause de l'affection que je lui porte. Je le bénirai quand il aura satisfait selon sa conscience, pour ce qu'il a reçu du bien d'autrui. Et toi, je te blâme d'avoir été incrédule au sujet du don précieux que je lui ai accordé; si j'accueille les pécheurs, si j'attends les hommes du siècle pour leur faire miséricorde, si je dispense d'abondantes grâces à ceux qui retournent à moi d'un cœur sincère, combien dois-tu croire que je

(1) Le fils de Marguerite, disposé à entrer prochainement dans l'ordre des Frères-Mineurs.

serai libéral envers ce fils qui vient à son créateur dans la ferveur de son âme ? »

VI

Frère Bénigne, de fait et de nom, avait des doutes touchant la célébration de la messe et ne savait s'il devait la dire souvent. Il mérita de recevoir cette réponse du Seigneur, par le moyen de Marguerite : « Dis au frère Bénigne, qui est timoré jusqu'à l'excès dans la fréquentation du sacrement de mon corps, que c'est ma volonté qu'il célèbre souvent. Mais avant de s'approcher de l'autel, qu'il confesse complétement ses fautes et dispose son esprit au repos. Qu'il persévère jusqu'à la fin dans la miséricorde, qu'il exerce attentivement près des pauvres ; il s'est rendu très-agréable à mes yeux en recherchant par les maisons les indigents, les faibles et les infirmes, et en les admettant plus volontiers que les riches à la confession. » Le Frère était en effet plein de sollicitude pour subvenir aux nécessités des indigents ; non-seulement il leur procurait ce qu'il pouvait, mais encore il se privait des choses nécessaires et allait jusqu'à contracter des dettes en leur faveur, toutefois avec la permission de son supérieur. « Dis-lui encore, poursuivit le Seigneur, de ne laisser à ceux qui ont à restituer du bien mal acquis, que les habits qu'ils portent sur eux ; qu'il soit à cet égard sans miséricorde. Si les pénitents n'ont vraiment pas de quoi restituer et qu'ils se repentent, il faut les

disposer à le faire fidèlement, quand ils en trouveront le moyen, et les absoudre de ma part. »

VII

Les Frères-Mineurs du couvent d'Arezzo étaient grandement affligés de la mort de frère Renault, leur gardien; c'était un homme de Dieu, très-utile au peuple et à son Ordre. Pour modérer chrétiennement leur affliction, et afin de conformer chacun à la divine volonté, le Seigneur dit à Marguerite, qui lui recommandait le frère défunt, que nous placions trop notre confiance dans les hommes, que nous ne devions espérer et mettre notre appui qu'en lui, Jésus-Christ. « Les serviteurs de Dieu, ajouta-t-il, ne doivent pas se conformer à la coutume des gens du monde; ceux-ci s'attristent sans mesure de la mort des leurs. Si j'ai invité frère Renault à mon royaume, il n'y a pas lieu à regretter qu'il ne soit plus sur la terre. » La servante de Dieu, animée du désir d'être délivrée de sa prison ici-bas, pria le Très-Haut de lui révéler le jour de sa mort. « Je ne te le dis pas maintenant, repondit le Seigneur, parce qu'il ne me plaît pas de le faire. Tu dois être ornée auparavant de merveilleuses vertus. » Elle s'appliqua alors à considérer et à admirer celles que Dieu avait mises en son âme; le Seigneur poursuivit : « Lorsque je t'ai ainsi préparée, je t'ai faite le miroir des pécheurs; c'est ainsi qu'ils abandonneront les vices, qu'ils espèreront le pardon, et qu'ils se pareront de

vertus pour te ressembler. » Marguerite répliqua : « Seigneur, à cause du changement rapide que vous avez opéré en moi, sans mérites de ma part, les Frères-Mineurs auxquels vous m'avez recommandée semblent douter. Ils se rendent plus réservés à me visiter ; ils demeurent incertains et craignent de se laisser tromper à mon sujet, par les illusions de l'ennemi du salut. Père très-saint, mon Maître et mon Seigneur, vous m'aviez révélé à l'avance les noms de ceux qui douteraient ; je supplie maintenant votre miséricorde d'écarter par pitié tous les doutes de leurs cœurs. » Et Jésus répondit : « Je rendrai les Frères plus soigneux à te visiter, et pour mon amour ils t'assisteront avec une nouvelle douceur. » Ce fut alors qu'on m'accorda la permission de la voir chez elle une fois chaque semaine, et plus souvent encore, si elle était gravement malade et si elle me demandait.

VIII

Un homme se livrait sans peine à ses passions ; il était la victime volontaire de ses tentations ; néanmoins il se recommandait avec grande dévotion à la servante de Dieu. Pendant qu'elle priait pour lui, elle entendit ces paroles : « Il s'expose au danger de propos délibéré, et je ne veux pas empêcher ses chutes par amour pour lui ; mais je le ferai par amour pour toi, et aussi à cause des amis qui se sont rendus ses intercesseurs. S'il diffère encore à

se purifier par la confession, et s'il ne laisse pas les suggestions de son orgueil, il tombera dans l'oubli de son salut. » Quand Marguerite rapporta ces choses qu'elle articulait avec larmes, cet homme désordonné déposa ses mauvaises habitudes, son orgueil tomba, il fut changé en un homme nouveau et il promit de se confesser.

IX

Il y avait un jeune homme, de l'évêché d'Arezzo, très-intime ami des Frères-Mineurs et très-dévoué à leur Ordre. Pris de honte, il ne se confessa qu'à moitié dans l'église des Frères de Cortone, et reçut indignement le sacrement du corps de Jésus-Christ. Comme j'allais consoler la fille bénie, elle me raconta, dans la douleur, que ce jeune homme m'avait caché en confession tel et tel péché, et qu'il avait communié indignement. Je conçus une grande tristesse intérieure de l'offense commise envers Dieu et du péril que courait mon pénitent; j'allai le trouver; je l'interrogeai avec simplicité, et je découvris qu'il avait véritablement célé les péchés indiqués par la pieuse sœur. Cependant, par les mérites de celle-ci, il les accusa aussitôt et fut ainsi délivré des embûches infernales.

X

Une dame vint visiter sœur Marguerite, qui lui nomma par inspiration divine deux péchés mortels

qu'elle n'avait pas voulu et qu'elle ne voulait pas encore accuser. Elle obtint cependant par ses prières que cette dame demandât sans retard à se confesser, et elle le fit entièrement.

XI

Un Frère de la province de Toscane réclamait avec instance le suffrage des prières de Marguerite, afin de n'être plus chargé à l'avenir de l'office de supérieur. La dévote sœur le recommanda et entendit le Prince des Pasteurs lui répondre: « Quoique ce Frère me plaise en fuyant la supériorité, il doit se souvenir que, par obéissance, j'ai voulu mourir, et un religieux préfèrera cette vertu à toute autre; qu'il obéisse donc patiemment à ses supérieurs; je verrai sa résignation avec une véritable complaisance, et plus cette résignation sera parfaite, plus je lui remettrai de péchés. »

XII

La dévote sœur priait une fois pour un Frère, et elle entendit: « Tu lui diras de conserver toujours la pureté de l'esprit, et de confesser ses fautes et ses pensées. Qu'il ne soit pas scrupuleux et craintif, mais fort et constant; qu'il dise la messe avec un esprit calme; qu'il ne soit pas recherché dans ses prédications, mais ardent de charité, et qu'il se tienne dans une grande paix intérieure; qu'il ne

néglige pas la préparation à la sainte messe, et qu'il ne se presse pas en la célébrant; qu'il évite à ce moment-là de parler aux Frères, et qu'il prie ceux-ci d'attendre à un autre temps pour demander de le faire. Il prendra avec lui un compagnon fervent qui ne puisse le distraire ni par son ignorance, ni par sa négligence, pendant qu'il célèbre. S'il lui arrive alors de ne pas sentir les consolations qu'il désire, il ne doit pas entrer en défiance, et craindre que ma grâce n'aille en lui en décroissant; qu'il annonce ma parole avec sollicitude, avec netteté et vigueur; qu'il tende avec ferveur le filet de la prédication, proposant sans crainte au peuple ce qu'il va lui annoncer; s'il ne parvient à rien obtenir de son auditoire par ses sermons, qu'il se console par la perspective assurée de la récompense éternelle. Il s'étudiera attentivement à venir en aide aux pécheurs, non-seulement dans la chaire de vérité, et en entendant les confessions, mais en ne négligeant pas de rétablir la concorde; et cela, malgré les difficultés qu'y apporte la dureté des cœurs; car trop souvent, quand il voit ses conseils méprisés, qu'il trouve les esprits rebelles à sa parole, il abandonne son œuvre, tandis qu'il n'agit pas de la sorte, lorsqu'il rencontre de meilleures dispositions. »

XIII

Marguerite recommandait au Seigneur frère Jean de Castiglione; il lui fut dit: « Prie pour lui avec

assurance, ma fille; je t'ai fait connaître son état avec plus de détail qu'à aucune des personnes qui s'intéressent à lui auprès de moi. Rappelle-lui ma parole : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* S'il la médite attentivement, je lui accorderai la lumière nécessaire pour l'entendre, et dans sa pensée et dans ses œuvres, avec la pénétration qu'elle comporte. Qu'il m'invoque, et je me donnerai moi-même à son âme. Il m'a servi par le passé dans l'Office de l'Inquisition; à présent je demande de lui la pureté du cœur, la constance de l'esprit, la mortification de la chair et l'assiduité à l'oraison. Il ne doit pas négliger les conseils divins, le soin d'être agréable à Dieu, et surtout mes commandements; c'est là que l'âme trouve la purification; il règlera ses mœurs, s'illuminera de l'infaillible sagesse, et croîtra dans la vertu. »

Le Seigneur parla encore ainsi à Marguerite dans l'oraison : « Dis à mon fils (1) de se souvenir de moi, son Père, crucifié non-seulement une fois, mais continuellement par les pécheurs de ce temps. A proportion de la population, il n'est pas de cité chrétienne où l'enfer se peuple autant qu'en celle où il est (2). L'orgueil des habitants est grand, il se multiplie et s'entretient par leur exemple, non-seulement chez eux, mais bien au delà. Mon bien-aimé fils François obligea une dame adonnée à la

(1) Le P. Giunta.
(2) A Sienne.

vanité, de porter sur sa tête, par les rues d'Assise, des intestins d'animaux; les femmes du monde devraient être contraintes par leur confesseur d'en faire de même en expiation de leur orgueil. Tu te plains de ne pas éprouver la suavité à laquelle tu es accoutumée; tu ne saurais la retrouver en moi; car, dans ton cœur dissipé par les craintes et par diverses sollicitudes, je ne puis te trouver toi-même. Tu t'es séparée de mon bon plaisir, et je veux que mon fils t'en corrige rigoureusement. Dis-lui encore de prêcher instamment, avec force d'esprit et douceur dans sa parole, des sermons tirés des Épîtres de saint Paul et de mon Évangile; la douceur est l'appât qui attire le cœur des auditeurs à l'amour du prédicateur. Quand il parle des vices, il peut avec vérité reprendre d'une manière générale, car le monde est partout infecté; qu'il dise: *Toute personne chrétienne, en tout état, doit fuir tel vice. Elle doit rechercher pour agir le conseil des saintes Écritures, et supplier Dieu par d'incessantes prières*. Lui-même répandra son oraison avec larmes, et je l'instruirai. J'illuminerai son cœur dans ses prédications. Qu'il me le présente avec persévérance; qu'il m'attribue soigneusement tout ce qu'il fera de bon; qu'il ne l'attribue qu'à moi seul, qui suis le vrai bien, et qu'il porte partout avec lui le frein de ma crainte. Ma fille, les apôtres ont douté de moi, et je t'ai maintenue ferme dans la foi, de telle sorte que tu n'as jamais ressenti aucun doute. Dis encore à ton serviteur que je l'ai

fait ministre de mon trésor, et qu'il en doit être plus parfait, en présence de son Créateur. Il aime ma bénédiction; qu'il annonce donc avec ardeur ma vérité dans ses prédications, car je trouve aujourd'hui peu d'ouvriers apostoliques qui la disent comme ils le devraient. »

XIV

La veille de la translation de son bienheureux Père saint François, après la communion Marguerite entendit le Sauveur lui dire : « Je me plains avec toi des péchés des gens du monde. » Et Marguerite, pleine de compassion pour ce pauvre monde, répondit : « Seigneur, vous savez de quelle fragile matière se compose leur corps; je supplie votre majesté de daigner condescendre à leur infirmité. » Jésus-Christ : « S'ils savaient tout ce qui leur est remis à cause de leur faiblesse, ils seraient plus reconnaissants envers moi. Tu diras à tes fils spirituels qu'ils pleurent parce que j'ai pleuré; qu'ils jeûnent parce que j'ai jeûné; qu'ils fassent oraison parce que je l'ai faite pour eux, selon l'humanité, devant mon Père; qu'ils pratiquent la pénitence; car la mienne fut rigoureuse en cette vie, non pour moi, mais pour eux : innocent j'ai porté leurs péchés. Ce que tu promettras en mon nom à ceux qui croient en toi, je le leur accorderai. Hélas! les avares, de libéral que je suis, m'ont fait avare comme eux; les gens durs m'ont endurci, moi, la

miséricorde même; ce n'est pas que je sois sans doute ni avare ni dur; mais ils méritent de me trouver tel envers eux. Ma fille, salue ma Mère; dis-lui *Ave Maria* jusqu'à *fructus ventris tui.* Loue-moi avec toute la cour des Bienheureux, avec Jean-Baptiste qui prie continuellement pour toi; recommande-toi à ton saint ange qui te garde avec vigilance. Tu assureras encore ton prêtre Badia du don de ma grâce, s'il suit mes enseignements et mes préceptes. » Le Seigneur donna comme de coutume sa bénédiction à Marguerite.

XV

Le dimanche de la Septuagésime, elle reçut dévotement le corps de notre Sauveur; elle entendit ensuite ces paroles : « Ma fille, observe le commandement, que t'a fait ton confesseur, d'habiter en cette cellule, et tu y demeureras autant qu'il me plaira. Tu m'as prié pour le repos d'un pasteur de village de ton pays; à cause de toi, je le délivrerai bientôt des peines du purgatoire. » Marguerite compatissait à cette âme condamnée aux lieux de souffrance, et dit : « Seigneur, ce pasteur, dans sa simplicité, fut presque toujours trompé. Pourquoi doit-il être châtié. » Jesus-Christ : « Il est vrai, ma fille, qu'il a été plus trompé que trompeur; néanmoins sa simplicité n'était pas sans malice, et il en doit être puni. Je t'ai fait voir d'autres âmes, retenues en de grandes peines, pour lesquelles tu ne dois pas me

prier à cette heure; ma justice veut qu'elles continuent à se purifier, afin de connaître celui qu'elles ont offensé. »

XVI

Un jour de l'octave de l'Ascension, après la communion, notre Sauveur lui dit aussitôt : « Ma fille, ce faux religieux a ici répandu le bruit que tu ne terminerais pas ta vie à Cortone, et moi, je t'assure que c'est là que tu la finiras. Cette ville recevra pour l'amour de toi une faveur qui la fera connaître aux provinces les plus éloignées. Je suis ton guide, ton secours, ton Seigneur et ton Maître; pour moi tu seras forte, et tu ne pourras tomber, parce que je t'ai inscrite dans le livre de la vie éternelle. Je découvrirai les impostures de cet homme trompeur et artificieux; en signe de quoi je te bénis au nom de mon Père, en mon nom et au nom de l'Esprit-Saint, de la bienheureuse Vierge, ma Mère, et de toutes les troupes des Bienheureux. »

Ce matin-là, on lui avait apporté le corps de Jésus-Christ, de l'église de Saint-Marc à la cellule auprès de la citadelle; elle commença à douter, à cause de la longueur du chemin, que le Seigneur n'en eût été offensé; mais elle entendit sa voix: « Ne crains pas, ma fille, car ce prêtre me porte avec la plus grande dévotion. Il a déjà reçu le prix de la fatigue qu'il a prise pour toi; car, si je n'avais pas suspendu, pour l'amour de toi, ma sentence

contre lui, il serait tombé dans l'opprobre dont il est digne. »

XVII

Un homme très-savant et versé dans la connaissance du droit implora le secours de Marguerite à l'occasion d'une tribulation. Il vint à elle avec sollicitude, quoiqu'il fût tout infirme, de son pays à Cortone. Comme sœur Marguerite priait pour lui elle entendit le doux Seigneur lui répondre : « Dis à cet homme que, s'il n'a pas mérité la tribulation qu'il souffre, pour avoir eu la volonté de pécher, il a été négligent, il a manqué de vigilance sur lui-même. Quand son ennemi a commencé à le tenter, il n'a pas consenti ; mais il n'a pas fui pleinement les occasions de chute. C'est pourquoi les imaginations mauvaises ont eu entrée dans son esprit ; elles ont retardé de grandes grâces, préparées pour lui, s'il s'était gardé avec plus de soin. Quant à l'abattement d'esprit, dis-lui qu'il le souffre, parce que quand il est venu à mon service, il s'est prévalu de la capacité de sa mémoire et du mépris qu'il avait fait de l'honneur du monde. »

XVIII

Une autre fois qu'elle communiait, la servante de Dieu entendit la parole du Seigneur. Il l'avertissait de dire au prêtre Badia de réciter beaucoup

de *Pater noster*, et de penser avec respect à l'état auquel la miséricorde du Rédempteur l'avait appelé. Le Seigneur ajouta : « Qu'il se confonde et gémisse; qu'il dilate son cœur dans la mémoire de ma Passion, et qu'il médite attentivement ce qu'il écrira de mes secrets (1).

XIX

L'éternel artisan des mondes, qui a une claire connaissance de toutes choses, même avant qu'elles arrivent ou qu'elles aient l'être, dit à Marguerite qui veillait et pleurait : « Sois constante, car une grande tribulation éprouvera le monde; le second démon après Lucifer, qui n'était jamais sorti de l'enfer depuis qu'il y a été lié, en sera l'auteur. Il se promènera par toute la terre, et préparera les voies de l'Antechrist, comme son précurseur. La tribulation sera telle, qu'un grand nombre de religieux quitteront leurs Ordres et beaucoup de religieuses sortiront de leurs monastères; en ce temps l'ordre des Frères-Mineurs sera dans une grande affliction; néanmoins qu'ils prennent courage en moi; je les protégerai et leur donnerai ma grâce. Je la leur ai accordée déjà plus grande qu'à tous les autres religieux qui sont dans le monde. Qu'ils se préparent; les tribulations les rendront semblables

(1) Ces secrets étaient les révélations du Seigneur à Marguerite, que ce prêtre était chargé de consigner en l'absence du P. Giunta.

à moi; je les aime, c'est pourquoi je veux que leur vie soit de point en point conforme à la mienne. S'ils ne trouvent pas leur consolation du côté du Pape, je leur donnerai en cela même un signe singulier d'affection; par là je les purifierai, et je serai avec eux. »

XX

« Ce malin esprit ourdira dans le monde des trahisons et des homicides; il lèvera des armées de démons contre le genre humain, ainsi qu'une cité prépare ses forces et ses embûches contre une autre cité. Il suscitera des scandales dans l'Église pour que les fidèles la méprisent et murmurent du service divin et des prédications, afin que ma parole ne puisse pas être annoncée librement. Les Frères-Mineurs en seront fort affligés, parce qu'il s'agira de mon honneur offensé, et qu'il y aura du péril pour les âmes. »

XXI

Le vendredi *in Albis*, je trouvai la servante de Jésus dans une amère douleur qui la faisait fondre en larmes. Mais pendant que, comme son confesseur, je lui disais quelques paroles tirées de l'Évangile sur la résurrection, elle fut comblée d'allégresse, et deux fois ravie en Dieu, en présence des Frères. Dans cette extase de l'esprit, elle connut beaucoup de choses qu'elle me rapporta ensuite, et que je n'ai

pu recueillir; car j'étais pressé par le temps. Je retins de mémoire une seule circonstance que voici. Je l'interrogeai humblement sur les vertus que doit avoir un véritable Frère-Mineur; par humilité, elle ne voulait pas parler sur ce sujet; la nuit suivante, dans l'oraison, le Sauveur lui en demanda la raison, et il ajouta : « Dis à ton confesseur : Celui-là est un véritable Frère-Mineur, en qui, à ma ressemblance, moi qui suis la vérité même, la vérité se retrouve; celui-là est un Frère-Mineur, dont le cœur est pur selon ma parole : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* S'il n'est pas clerc, il consacre tout son temps à l'oraison; s'il est prédicateur et prêtre, il l'emploie à la prédication, à l'office, à la sainte messe, à l'audition des confessions. Je te le dis : les larmes de celui qui prêche et fait oraison, illuminent plus l'esprit que la lecture même des Écritures. Celui-là est Frère-Mineur, qui aime la pauvreté pour l'amour de moi, qui ai vécu pauvre; celui-là est Frère-Mineur, qui se rend obéissant, comme je le fus à mon Père, jusqu'à la mort de la croix; celui-là est Frère-Mineur, qui se trouve disposé à recevoir la mort et les coups à l'occasion; qui, dans les humiliations et les mépris qu'il rencontre à cause de moi, sera humble et se conservera joyeux dans toutes les tribulations; car moi, votre Créateur, j'ai supporté patiemment des peines amères. Que ton confesseur dise à N. de faire promptement la paix avec ceux qui l'ont offensé, et je la lui ferai donner de la part de ses ennemis. »

XXII

La petite plante des Frères-Mineurs, désireuse de produire un fruit agréable à l'Ordre, pria un jour le Seigneur pour ceux qui l'avaient élevée. Elle entendit : « Ma fille, dis à mes Frères que leurs âmes ne diffèrent pas à se donner à moi par amour, et je me donnerai à elles par ma grâce. S'ils aspirent à s'avancer, qu'ils commencent par ma crèche et dirigent leurs méditations dans la douleur de l'esprit, en suivant l'ordre jusqu'au supplice de ma Passion. A chaque degré de mes douleurs, ils considèreront l'ardente charité de mon cœur. C'est ainsi qu'ils se rendront forts dans leurs tribulations. Je me répandrai dans leurs âmes, et à cause de leur sollicitude pour la prédication et l'oraison, je les rendrai conformes à ma vie et à mes opprobres. »

XXIII

Dans le mois de mai, la Sagesse de Dieu le Père parla à sa servante et lui dit : « Ma fille, le malin esprit que je t'ai annoncé, est déjà sorti de l'enfer, au grand péril des âmes, avec une armée de démons. Il est à présent, ainsi que sa suite, dans une vaste solitude, où les hommes n'ont pas accès; ils seraient exterminés par l'ennemi, s'ils s'approchaient. Cet astucieux légat de Lucifer craint de se présenter à son chef, s'il ne parvient à réussir parfaitement dans

l'accomplissement des maux pour lesquels il est envoyé; frère Giunta t'a expliqué pareille chose d'autres démons. Tous ceux qui sont sous le ciel cherchent à se conformer aux moindres signes de celui-ci, pour lui obéir en tous points; ils lui rapportent distinctement et minutieusement, comme à un digne maître, tous les maux qu'ils font par le monde. Ce nouvel et méchant instigateur du mal est si habile dans l'art de le faire et de le suggérer, que les hommes, depuis le commencement du monde, n'avaient jamais su pécher et répandre la discorde ainsi qu'ils le savent à présent et le sauront à l'avenir. Cet impitoyable et perspicace auteur de trahison fera, en son temps, de plus grands outrages aux âmes qu'à présent, quand viendra l'Antechrist, qui n'est pas encore né. L'Antechrist surprendra vraiment beaucoup d'âmes, mais il en retiendra peu; cet esprit cruel tramera beaucoup de maux et causera dans le monde la mort d'un grand nombre d'hommes. Dis aux Frères-Mineurs de se préparer avec courage à combattre contre sa malice; car il leur suscitera bien des afflictions. Que mon Ordre se rassure; je serai avec lui. Les pécheurs transformeront leurs âmes en autant d'étables; je veux que les Frères-Mineurs sachent qu'ils les doivent purifier au moyen de la prédication, sans induire personne au désespoir par la terreur. Bien plus, si le pécheur rejette la pénitence qu'on lui enjoint, c'est aux Frères d'en prendre sur eux ce qu'ils pourront, et de découvrir dans les âmes toutes les racines

des vices, au moyen d'une exacte et minutieuse confession. »

XXIV

Il y avait un Frère aimé de Dieu, nommé Conrad, qui vint de provinces très-éloignées, visiter la servante de Jésus et se recommander à ses prières. Comme elle faisait oraison pour lui, elle entendit ces paroles : « Dis-lui de célébrer la sainte messe ainsi qu'il suit : le dimanche en mémoire de ma Nativité et de ma Résurrection ; le lundi pour les morts, pour ceux qui sont affligés dans le Purgatoire ; le vendredi en souvenir de ma Passion ; le samedi en l'honneur de la glorieuse Vierge, ma Mère. S'il le fait, il se fondra dans mon amour ; qu'il ne regrette pas les services qu'il a rendus par le passé aux Frères-Mineurs, à présent qu'il ne peut plus leur en rendre. Je ne lui impose rien, sinon qu'après sa messe il en serve d'autres, selon qu'il lui sera loisible. Il retournera ensuite à sa cellule ; il pourra se récréer quelquefois avec les Frères, en parlant de moi ; mais qu'il ne se communique pas à tous dans sa ferveur. Qu'il ne s'avance jamais à me demander quelque don absolu ; tout ce qu'il me demandera dans l'oraison, devra être laissé avec résignation à la décision de ma volonté. S'il y est fidèle, je lui accorderai des grâces spéciales ; il saura seulement qu'il ne les a jamais achetées par le passé un prix aussi élevé que celui dont il devra les payer à l'avenir. »

Marguerite désirait recevoir les corrections du Seigneur pour elle-même, en signe de grâce. « Mon Dieu, dit-elle, que ne me reprenez-vous comme ce religieux, moi qui ai besoin d'être corrigée en toutes choses? » Le Seigneur : « Je te corrige, ma fille, en te séparant du commun des personnes du siècle ; en te conservant dans la défiance au sujet des choses qui t'ont été promises. » La nuit suivante, ce Frère pria pour Marguerite et la vit en esprit tout ardente du feu de l'amour divin. Il entendit la voix d'un ange qui disait : « C'est là Marguerite qui ne désire et ne recherche rien, absolument rien que Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

XXV

Le jour de saint Laurent, Marguerite vit le Sauveur dans une grande joie et lui dit : « O Seigneur, qui êtes l'allégresse même, pourquoi ne me remplissez-vous pas de votre joie, que je désire par dessus toutes choses. » Jésus lui répondit : « Quand tu me contemples dans l'allégresse, je te montre ce que je suis, et quand tu me contemples autrement, tu dois méditer ce que je suis devenu pour le salut du genre humain. » A la même heure, elle vit, dans la lumière de Dieu, beaucoup d'adversaires lutter contre l'ordre des Frères-Mineurs. A la vue du combat, Jésus-Christ fixa son regard sur l'ordre du bienheureux François ; il se réjouit d'une manière merveilleuse, que la servante de Dieu ne put décrire. Portant

ensuite les yeux vers les persécuteurs, il ne parut ni content ni troublé. Tout étonnée, elle lui dit : « Qu'est ceci Seigneur ? Toutes les créatures ne vous appartiennent-elles pas ? Pourquoi donc ayant regardé avec tant de douceur les Frères-Mineurs, votre face ne manifeste-t-elle aucune inquiétude en se tournant vers leurs ennemis ; la conduite de ces derniers ne les expose-t-elle pas à leur perte ? » Le Seigneur : « Ma fille, j'entre dans la joie des premiers, car je me les réserve, et je leur ferai une grande place dans mon Église ; mais je ne me trouble pas pour les seconds ; les admonitions, les exemples et les enseignements des Frères ramènent à moi beaucoup d'entre eux. En vérité, je te le dis, la persécution suscitée par les envieux ne plaira pas à plusieurs de ceux mêmes qui la seconderont. C'est ainsi qu'au temps de ma Passion il y a des Juifs qui n'y consentaient pas et n'y prirent point de part, sans cependant travailler à l'empêcher. »

XXVI

Vint pour Marguerite le jour de la consolation et de la grâce, la solennité de la sainte vierge Catherine. Après la communion du corps et du sang du Sauveur, elle demanda avec larmes à sa compagne de supplier en toute hâte Notre-Seigneur de se donner libéralement à elle, qui était altérée du besoin de le posséder et de ne posséder que lui seul. Elle disait que l'âme, après avoir goûté la suavité de Dieu,

ne supporte plus qu'avec peine tout ce qu'elle entend ou sent hors de Dieu. Le Seigneur lui envoya son ange pour lui dire de faire sortir de sa cellule la femme qui l'assistait; elle ne devait pas être témoin des joies de Marguerite, de crainte qu'elle ne vînt à en parler au dehors. Quand donc cette femme se fut retirée, Jésus parla à sa servante et lui dit: « Ma fille, tes peines me sont agréables; prépare-toi, elles doivent s'accroître. » Marguerite répondit: « Mon Seigneur, dites-moi quelles sont ces épreuves? » Le Seigneur: « Il n'est pas opportun de te les nommer toutes; mais, je te le dis, tu es destinée à retirer de l'abîme des vices du siècle ceux qui s'y sont plongés. Tu es la lumière qui doit arracher aux ténèbres ceux qui y sont assis. Tu es une fille élue, bénie du Père, de moi, son Fils, et de l'Esprit-Saint; la Bienheureuse Vierge Marie, ma Mère, te bénit aussi, avec Catherine et toute la cour céleste. Les Bienheureux attendent l'avénement de ton âme au milieu d'eux et prient instamment pour que ta sortie de ce monde soit avancée. Je ne veux pas, moi, que tu viennes avant d'avoir expérimenté et vu ce qu'ont vu et senti mes apôtres. « (Le Seigneur fait allusion ici à la prise de quelques villes chrétiennes par les Sarrasins au delà des mers.) Il ajouta: « Dis encore aux Frères-Mineurs que le temps approche où ils doivent se préparer à des tribulations qui seront considérables; il leur semblera être déchus de leur premier état, mais je serai avec eux; je n'aurai pas dans le monde une Religion aussi aimée que la leur; nul Ordre ne

me servira comme cet Ordre. O ma fille, toi que j'accompagnerai, toi que j'honorerai, toi que je recommanderai, toi que je confirmerai, pourquoi ne communies-tu pas plus souvent? » Marguerite répondit : « Seigneur, je suis indigne de vous recevoir, et du bout du monde je ne mériterais pas d'élever les yeux vers vous, bien moins encore de vous recevoir. » Jésus-Christ : « Moi je rends digne ce qui ne l'est pas, et je t'ai faite capable de t'approcher de moi chaque jour : tu as le gage de l'amour éternel. » Marguerite répliqua : « Je crois que je vous offense dans mes peines. » Et le Seigneur : « Si tu m'as offensé, tu t'es confessée et tu as été absoute. Je te le dis, comme les gouttes d'eau découlent du toit au temps de la pluie, ainsi se répandront sur toi les tribulations. Dis au Frère N. (1) de te consoler par amour pour moi et de te visiter, car de grandes faveurs lui sont préparées à cause de toi. Je le bénis pour tant de travaux, et je le ferai grand dans le ciel. Qu'il se prépare à recevoir la grâce et se dépouille intérieurement de tous ses défauts, selon la connaissance qui en est donnée à sa conscience. Je lui ferai part d'un don singulier pour rétablir la concorde, et dans les confessions et prédications je serai avec lui. Je veux que sa vie soit une vie d'apôtre par la constance; qu'il soit uni à moi par la vérité comme un prophète, et qu'il ne

(1) Frère Giunta évite de se nommer ici, comme ailleurs, par humilité.

tombe dans le doute à l'occasion d'aucune des tribulations de ce monde. Il dira avec sollicitude les Heures canoniques qui sont forcément différées par suite de ses occupations; il s'exercera à fonder la paix à Cortone par l'humilité de sa parole, la tranquillité de son âme, la gravité de ses mœurs; avant de négocier, il exigera l'exposition de toutes les circonstances, et ses paroles seront réfléchies et pleines d'autorité. Qu'il prenne courage en moi; car je le ferai grand, en sa qualité de prêtre, dans la gloire de mon royaume. Sache que ses afflictions s'accroîtront, mais que ma grâce croîtra avec elles; nul ne peut venir à moi sans souffrir des tribulations.

« Les Frères Giunta et Jean t'ont bien connue et ont été connus de toi; car ils ont été ta lumière sur la terre, et tu seras la leur. S'il arrive à l'un ou à l'autre, dans les offices de la supériorité et des prédications, de devoir montrer quelque colère, que le trouble soit sur leur langue et non dans leur cœur. Le premier doit se conformer à toutes les choses qui lui ont été écrites et ordonnées; il est le fils béni que j'invitai avec toi à travailler à la paix de Cortone. Il n'est pas de créature que tu m'aies recommandée, à laquelle je n'accorde une miséricorde spéciale. Quiconque t'aime sera aimé de moi, et qui rejettera ton amour ne pourra sentir le mien. Je veux que tu parles toujours de moi; et dans ces entretiens ma grâce s'accroîtra en toi; si tu t'entretenais d'autres choses, tu en viendrais à m'offenser. » Ici la servante de Jésus-Christ fut saisie de la crainte de ne

pouvoir obéir parfaitement aux divins commandements qu'elle recevait ; elle pria le Créateur de toutes choses de lui retirer la faculté de parler, et de ne lui laisser d'autre conversation que celle du cœur et avec lui seulement. Elle demandait l'abondance des larmes, et il lui fut répondu : « Je ne t'accorderai pas ce don, suivant l'affection que tu en as ; car tu cesserais de chercher à t'approcher davantage de moi, si tu étais ainsi rassasiée et dans les délices. »

XXVII

Pendant une nuit, oppressé par le sommeil, le fils de la servante de Dieu ne se leva pas avec les Frères pour dire Matines. Le gardien alla vers lui et employa une petite baguette dont il le frappa légèrement, comme peut faire un père, pour le réveiller. Le jeune homme, rappelé à lui-même par la douleur, se mit à crier et arracha, dans la peur qui le prenait, la baguette des mains du gardien ; puis, saisi de regrets de cette témérité, il déchira son visage avec le capuchon de sa tunique. Dès l'aurore et avant le signal de Prime, Marguerite, éclairée intérieurement, fit prier le gardien de lui envoyer son fils en toute hâte. Celui-ci, accompagné de frère Hubert de l'Alverne, entra dans la cellule de sa mère et l'entendit au même instant dire avec larmes : « Mon âme était présente la nuit passée, alors que tu as jeté des cris, pris la baguette et déchiré puérilement ton visage. Où est la sollicitude que tu dois avoir, mon fils, pour

les divines louanges? Où est ta reconnaissance envers le Père de notre salut? » Instruite à l'avance par la révélation d'en haut, elle renvoya au couvent son fils, ainsi admonesté et repentant de sa faute.

XXVIII

Un religieux, agréable à Dieu et aux Frères, s'était totalement consacré à l'oraison; tout ce qu'il faisait en dehors, il le faisait avec répugnance; il lui semblait que tout le temps qu'il ne donnait pas à l'oraison était du temps perdu. Il faut pourtant excepter la prière, l'assistance aux offices divins et la prédication de la sainte Parole. Par-dessus tout, il désirait recevoir Jésus-Christ une fois tous les huit jours; néanmoins, considérant la sublimité de la Majesté divine et sa propre bassesse, il n'osait s'approcher d'un si grand sacrement sans avoir été rassuré par la Servante de Dieu. Après avoir prié le Seigneur pour lui, Marguerite entendit sa voix : « Ma fille, tu as dit à ce Frère de communier seulement tous les quinze jours; j'y consens. Néanmoins aucun défaut notable ne se trouve en lui; mais il est utile d'accroître en son âme la soif et le désir de s'approcher de moi. Quand il m'aura désiré et qu'il n'aura pu me recevoir, qu'il se souvienne de la parole du grand docteur : *Crois, et tu as déjà mangé*. Dis-lui de se disposer à de nouvelles grâces, de s'amender et de se purifier des fautes qu'il reconnaîtra en son genre de vie. Qu'il tienne ma croix devant lui au dortoir,

dans le cloître, à la cuisine, au réfectoire, en tous lieux du dedans et du dehors, et partout où il se trouvera, qu'il se crucifie lui-même en moi. Il puisera dans cette fontaine les grâces qu'il a désirées jusqu'ici et celles qu'il demandera à l'avenir pour son salut. Dis-lui qu'il prenne courage en moi; un temps viendra où je lui accorderai de me recevoir chaque jour : il sera alors exempté de la cuisine. » Ceci arriva selon que Marguerite l'avait prédit.

XXIX

Cette âme choisie se souvint dans l'oraison de son serviteur, et Jésus-Christ lui parla ainsi : « Dis-lui que je n'ai pas été connu quand je vivais sur la terre avec mes disciples; il ne le sera pas non plus dans les lieux qu'il habite, ni par les religieux, ni par les séculiers, tant qu'il demeurera avec eux; mais un jour viendra où tous le désireront et le rechercheront. Je le bénis au nom de mon Père, en mon nom, et en celui du Saint-Esprit et de la Bienheureuse Vierge ma Mère. Qu'il prenne courage, car je lui réserve une nouvelle grâce. Qu'il recoure à mon Évangile, chaque fois qu'il se trouvera dans la tribulation; qu'il lise avec respect combien j'ai souffert et quel genre de souffrances j'ai endurées pour lui.

« O ma fille, tu dis que non-seulement ton âme, mais la moelle de tes os s'émeut de désir pour m'appeler à toi. Et moi, je te le dis, tous tes os jusqu'à la

moelle, tous les cheveux de ta tête sont sanctifiés en moi.

« Dis à N., N., que leur mère a souffert de dures peines en purgatoire, pour son ingratitude et son avarice; mais elle est à présent dans la gloire de mon royaume. J'y ai aussi miséricordieusement reçu la mère de Frère Benigne. N., N., se sont recommandés à toi. Tu leur diras qu'ils ont reçu les arrhes de la gloire; qu'ils ne les perdent pas par les fautes dans lesquelles la légèreté, la vaine gloire et l'impatience les inclinent à tomber. »

XXX

La Servante de Dieu priait pour l'âme de Gilia, sa compagne, qui était passée de vie à trépas. L'Ange du Seigneur lui dit : « Ma fille, elle doit souffrir pendant un mois des peines légères, dans le purgatoire, pour s'être irritée plusieurs fois dans les œuvres de zèle. Frère Giunta serait digne d'être châtié de la sorte, à ton occasion, pour ne pas t'avoir reprise de tes pénitences indiscrètes sur ton corps. » Son corps était, en effet, tellement exténné et tellement privé de chaleur naturelle, qu'elle ne pouvait demeurer sans feu même dans les plus grandes chaleurs de l'été. Toutefois son amour extrême à l'égard des pauvres la portait à tirer du foyer, pour le leur distribuer, le bois qu'on lui donnait. Je songeai, selon le conseil de Frère Jean, à pourvoir à ses nécessités en lui faisant assigner en secret une aumône au moyen d'une pieuse

dame. Par révélation de Dieu, Marguerite le découvrit, et nous ne pûmes le lui cacher. Elle m'envoya appeler, et me dit en soupirant, dans la ferveur de son âme, qu'elle me priait de ne plus jamais permettre qu'on mît rien en dépôt pour elle. On l'entendait s'exprimer ainsi, avec larmes, dans sa cellule, en notre absence, tandis que nous prenions ces soins pour elle : « O mes Pères, pourquoi faites-vous mettre quelque chose en réserve pour moi à cette heure ? Pourquoi ne me laissez-vous pas marcher par la voie étroite de la pauvreté, à laquelle j'aspire de toutes mes forces ? »

XXXI

Dans la fête de la Purification de la glorieuse Vierge, la Servante de Dieu connut, par révélation, que le Seigneur avait réservé à quatre Anges le soin de tirer du purgatoire sa compagne Gilia, pour la mettre parmi les Chérubins, selon la prédiction qui lui avait été faite. La semaine précédente, l'Ange avait plusieurs fois renouvelé à celle-ci la promesse de délivrer Gilia le jour de cette solennité. Marguerite se réputait indigne des révélations divines. Après la communion, elle interrogea celui qui parlait dans son âme, et lui demanda s'il était le Christ, Créateur de toutes choses. Le Seigneur lui dit : « Moi, qui te parle, je suis Jésus, que tu viens de recevoir en ton âme ; je suis le Fils de Dieu qui ai daigné naître de la Vierge Marie, me laisser coucher

dans la crèche, adorer des Mages; je fus offert aujourd'hui avec respect et reçu dans le Temple; je suis ton Jésus qui promis l'eau vive à la Samaritaine et qui ai pardonné à Madeleine; je suis celui qui ai rendu la vue aux aveugles, guéri les infirmes, purifié les lépreux, ressuscité le fils de la veuve; je suis ton Rédempteur Jésus-Christ, qui ai goûté la mort pour le salut du genre humain; qui ai dépouillé l'enfer et qui suis ressuscité le troisième jour; qui suis monté au ciel en présence des disciples; qui viendrai de là juger les vivants et les morts. Ne doute pas, ma fille déjà fortifiée en grâce; tu ne seras plus trompée en ce qui t'a été promis, si tu ne te soustrais toi-même à la grâce. Réjouis-toi aujourd'hui, avec Frère Giunta, au sujet de Gilia, sa fille spirituelle; car, selon ma promesse, elle est parmi les Chérubins. Ma fille, les habitants de Cortone ont fait un libéral usage envers toi du pain et du vin; un temps viendra où ils vendront en abondance, dans cette cité, le pain et le vin à ton occasion. Sache que l'Antechrist n'est pas encore né. »

XXXII

Jésus-Christ poursuivit : « Tu m'as instamment recommandé ce matin trois défunts, Marguerite : ils ne sont pas damnés, ainsi qu'on le juge; mais ils souffrent de cruels tourments, et sont si près des réprouvés, qu'ils croiraient l'être eux-mêmes, s'ils n'étaient visités par le ministère des Anges. Les héri-

tiers devraient à cet égard célébrer un grand anniversaire, en contribuant à la construction du nouvel oratoire de saint François, afin que les larmes répandues en ce lieu adoucissent la peine des trois âmes et leur fassent remettre le péché du bien qu'ils ont mal acquis. Ma justice les a destinés à souffrir jusqu'au jour du jugement; mais à cause de tes prières, je les retiendrai seulement vingt-cinq ans. Au bout de ce temps, à pareil jour consacré à ma Mère, ils seront tirés des peines et conduits à la gloire. Dis à mes Frères de ne pas avoir de scrupule au sujet de l'étendue du nouvel oratoire; ils ont besoin de cet espace pour pleurer dans les oraisons et répandre leurs prières en secret. Quant au lieu supérieur (1), sache qu'une intention oblique en celui qui l'a commencé me déplut dans le principe; néanmoins les Frères ne doivent pas consentir à ce qu'on le leur retire. Apprends encore que le monde sera affligé de diverses tribulations pour les péchés qu'on y commet en grand nombre. L'iniquité des hommes de ce siècle s'est tellement accrue, que je crains, si je puis dire ceci de moi, je crains de prier mon Père pour eux; et ma Mère, avocate de tous les hommes, craint de les recommander à moi, son Fils. »

Après cette révélation faite à la Servante de Dieu, les Sarrasins remportèrent la victoire; ils suscitèrent de grands maux et de grands périls à Rome, en Tos-

(1) L'église fut bâtie par Frère Élie en 1245, avec magnificence. On pense que c'est peut-être le lieu dont il est parlé ici.

cane, en Sicile, en Angleterre, en France et en diverses autres provinces.

XXXIII

« Sache encore, ma fille, ajouta le Seigneur, que de même que les cellules des Frères sont distinctes, ainsi les peines du purgatoire sont diverses et en lieux différents. Plusieurs âmes sont purifiées dans l'épaisseur des ténèbres : les unes par des eaux courantes, les autres dans un feu ardent. En proie aux tourments qui approchent le plus de ceux des damnés, là où tu as vu les trois âmes que tu m'as recommandées, se trouvent les traîtres, les avocats et les juges de mauvaise foi, les hommes corrompus par le vice qu'on ne nomme pas ; mais ils ont terminé leur vie par une vraie pénitence et avec l'intention de renoncer à leurs vices. Outre cette peine, il y a dans le purgatoire celle des âmes marquées de mon caractère (1), et c'est la plus cruelle de toutes. »

XXXIV

Un autre jour, après avoir reçu le corps du Sauveur, Marguerite entendit le Sauveur lui parler : « Dis à Mazinazia que son mari a été délivré du purgatoire par le moyen de mon apôtre Barthélemi et du Bienheureux François ; dis-lui encore que je suis dis-

(1) Le caractère des saints Ordres.

posé à user de miséricorde envers le comte son fils, s'il fait une confession générale; et elle, qu'elle me remercie et me loue; qu'elle se confie en moi, car je lui ai fait un grand don de ma grâce quand j'ai permis qu'elle souffrît la tribulation temporelle en cette vie; je veux que nulle affliction ne l'abatte; mais qu'elle me donne tout son cœur et ne cesse de me bénir en ses angoisses. » Ces choses furent fidèlement observées par la pieuse femme jusqu'à la fin de sa vie. « Et toi, ma fille Marguerite, poursuivait le Seigneur, aime-moi, parce que je ferai que tu sois aimée; sers-moi, parce que je ferai que tu sois servie; loue-moi, car je ferai que tu sois louée. A présent récite en entier la Salutation à ma Mère. Sache que tu me feras aimer de ceux qui ne m'aiment pas, et par ton moyen les cœurs froids seront échauffés et les hommes indociles se soumettront à moi, leur Seigneur et leur Maître. Tu diras que l'excommunication prononcée à l'occasion de l'indulgence octroyée en faveur de l'église de Sainte-Marie-des-Anges sera punie et ne sera point observée. En vérité, par amour pour toi, j'accorderai un don spécial de grâce à qui t'aimera. »

XXXV

La nuit du second dimanche de l'Avent, vers l'heure de matines, la servante de Jésus-Christ louait Dieu, quand elle vit au-dessus de la cellule un ange tout de feu qui avait six ailes. Il bénit la cellule et elle-même avec douceur et allégresse.

S'étant sentie communiquer l'ardeur de cet ange éclatant, elle invita toutes ses compagnes présentes, au dedans ou au dehors, à bénir le Seigneur qui avait daigné envoyer un tel ange. Elles louèrent en lui le Créateur de tous les esprits célestes, et durent, pendant un temps fort long, soutenir entre leurs bras Marguerite comme privée de son âme, transformée et absorbée dans l'amour de Dieu son bien-aimé; une d'elles était Isotta Bacialla. Le corps de Marguerite était devenu insensible, mais elle entendait en esprit Jésus qui lui disait : « Pourquoi craindre et douter de raconter au frère Giunta, ton confesseur, ce que je te dis? Je te ferai des dons si éminents qu'il n'est pas de cœur capable de les comprendre. Moi, Jésus, né d'une Vierge, je veux que tous mes amis aient la pureté dans l'esprit, la vérité dans la bouche, la chasteté dans la chair, la mortification dans les sens, et la parfaite et indivisible charité. Moi, Seigneur de toutes choses, je m'abaissai au-dessous de toutes les créatures; c'est pourquoi mes serviteurs s'estimeront les plus vils et désireront l'abjection. S'ils sont blancs par la candeur de la chasteté, et de feu par l'amour, je ferai que leurs louanges soient entendues en ma présence; ils obtiendront de moi, dispensateur de tous les biens, les grâces les plus abondantes, et seront nommés avec vérité mes élus. Je me plains avec toi des hypocrites, des cœurs doubles, dont les œuvres m'offensent au lieu de m'honorer. Je me plains encore, comme je l'ai fait d'autres fois, des rois, des

princes, des gouverneurs de provinces, des juges, des notaires, des officiers, des receveurs et des hommes choisis pour arbitres; je me plains des vierges folles, des gens mariés et des veuves; des négociants qui trompent, des usuriers infinis, dont les rapines seront sévèrement punies; ceux dont les peines sont différées en ce monde seront plus durement châtiés en temps et lieu, lorsqu'ils ne pourront plus plaider leur cause par eux-mêmes, ni être secourus par les suffrages d'autrui. Pourquoi donc mon peuple m'offense-t-il, ô ma fille, après que j'ai souffert volontiers pour lui ce que tu sais, et cela afin de faire révoquer sa condamnation. Je me plains encore avec toi des habitants de Cortone; ils m'offensent chaque jour si gravement qu'ils mériteraient d'être soumis à de rudes épreuves. Je leur ai fait de grandes grâces à cause de toi, et je leur en ferai après ta mort auxquelles on ne pense ni on ne croit. Néanmoins prépare-toi à toutes sortes d'afflictions tant que tu seras en cette vie. »

XXXVI

Un jour de dimanche notre Sauveur parla à Marguerite qui priait et pleurait; il lui dit : « Frère Ubaldo de Colle est mort, et il est entré dans les joies du paradis. » Peu après, une autre personne défunte lui apparut pendant l'oraison et lui dit : « Priez pour moi, ô bien-aimée de Dieu; je suis destiné au supplice du purgatoire, parce que tant

que j'ai vécu je n'ai pas voulu goûter combien est doux le Seigneur notre Dieu. Dans les choses du monde et avec mon épouse, j'ai offensé le Créateur; j'ai péché par les ornements dont je me faisais gloire en présence des hommes, et par les misérables plaisirs pris avec ma compagne. O bien-aimée de Dieu, dites à celle-ci qu'elle méprise le monde et aime par-dessus tout son Rédempteur. » Après cette prière, le Seigneur dit de nouveau à Marguerite : « Souffre avec patience tes murmurateurs : et quant à ton entrée dans cette cellule, je te ferai connaître combien elle m'a plu. Sache que tu y recevras, avec beaucoup de consolations, beaucoup de tribulations. Je me propose moi-même à toi, comme modèle de patience. A cause de mes sueurs, et des injures qui me furent faites, mes Apôtres ont murmuré plus souvent que l'Écriture ne l'indique; ils disaient : *Avec qui sommes-nous? et à qui sommes-nous venus?* C'est pourquoi, je te le répète encore, supporte patiemment tes murmurateurs. »

XXXVII

Un jeune homme noble, gravement malade, se refusait à confesser ses péchés. Sa mère vint en pleurant le recommander à Marguerite, afin qu'elle le délivrât, par ses prières, de cette dureté de cœur. La servante de Dieu ne tarda pas à la consoler au sujet de l'impénitence de son fils. « Allez, lui dit-elle, et conduisez-lui mon Père spirituel, car il le

confessera humblement. » En effet, le jeune homme reçut le prêtre avec un grand respect; il s'accusa et fut absous. La maladie s'aggravait et le jeune homme ne demandait pas le viatique. La mère alla de nouveau prier la pieuse Marguerite d'obtenir pour son fils la grâce de recevoir, avant de mourir, le sacrement du corps de Jésus-Christ. La sœur se mit de nouveau en oraison et entendit : « Cette femme qui t'a suppliée, avec tant de foi, pour son fils, n'est pas digne d'être exaucée en ce qu'elle désire; elle n'a pas répondu aux dons de miséricorde qui ont été répandus abondamment sur elle. Toutefois je lui accorde à cause de toi ce qu'elle demande. » La mère retourna vers son fils, et celui-ci, stimulé par elle, demanda à recevoir le corps de Jésus-Christ. Le Seigneur dit de nouveau à Marguerite : « Si mon serviteur veut ne pas avoir de familiarité avec les personnes mondaines, qu'il ne porte en lui rien qui y donne lieu. Qu'il communique seulement pour mon service avec de telles personnes, et que je sois l'unique objet auquel il pense, dont il parle et dont il écoute parler. »

XXXVIII

Quand la servante de Dieu croyait recevoir bientôt du Seigneur le signe de quelque nouvelle consolation, elle disait au dedans d'elle-même : « Quel don le Seigneur me fera-t-il cette fois? » Notre Sauveur lui reprocha cette réflexion et lui dit : « Pourquoi

t'efforcer de mesurer et de soumettre à ton jugement la sagesse infinie? Présumes-tu mettre des limites à mes œuvres? Sois attentive à ne les toucher d'aucun côté par l'examen. Si tu veux parvenir à ce que tu désires, marche par la voie de la croix; elle te conduira en sécurité aux plus grands dons que tu aies souhaités. Du reste, je ne t'ai pas abandonnée en cette simplicité de tes pensées; car la soif que tu as de ma grâce t'excuse. Il me plaira que tu rendes chaque jour un hommage de louanges spécial au bienheureux et virginal saint Joseph, mon très-généreux nourricier. Tu le feras avec cette pensée : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* » Les bonnes œuvres du genre humain furent alors montrées à Marguerite; elle les vit tièdes, incomplètes, mélangées de défauts et de négligence. Elle connut que, malgré leur imperfection, Dieu les accepte par l'inclination de sa miséricorde. Et Jésus lui dit : « Pourquoi n'ornes-tu pas dans ton âme le lieu où je veux établir ma demeure? » Marguerite : « Seigneur, je ne sais ni ne puis sans vous préparer un tel lieu. C'est aujourd'hui le jour de vendredi, auquel je dois sentir ce que vous avez senti; il convient que je m'occupe à méditer avec componction sur les plaies que vous avez souffertes pour moi. » Jésus-Christ répondit : « Tant que j'ai été sur la terre, je n'ai pas goûté en mon corps un seul jour de consolation parfaite; en échange, je fais souvent expérimenter à mes amis le paradis et le repos dès cette vie. » Marguerite répliqua : « Qu'est ceci, Sei-

gneur ? mon esprit ne sait retenir dans sa mémoire les dons sublimes que lui accorde votre munificence. » Jésus-Christ : « Il en arrive ainsi à cause de la soif qui te presse de courir à la recherche de nouvelles consolations. J'ai en outre pour agréable, ajouta-t-il, et je te le commande, que tu loues continuellement ma Mère, la Vierge immaculée. Je ne t'ai pas fait participer aujourd'hui à mes supplices, comme tu le demandais, mais à la joie en laquelle j'ai constitué en ce jour le genre humain à l'occasion de sa rédemption obtenue au prix de mon sang. Ce jour a été le plus heureux pour l'homme. » Le Seigneur poursuivit encore : « Je veux que tu gémisses sur le temps où tu m'as offensé. » Et Marguerite : « Mon Dieu, si mon corps, rendu vaste comme le monde, se fondait tout en larmes et en sueur de sang, par la douleur des injures que j'ai commises envers vous, je ne saurais encore satisfaire pleinement pour la moindre de mes fautes. Néanmoins je gémis et je désire toujours gémir, autant que votre grâce daignera me l'accorder. » Ici Marguerite fut instantanément remplie d'une suavité si grande, qu'elle s'écriait émerveillée : « O Seigneur, comment les troupes des bienheureux qui sont en votre présence et dans la patrie peuvent-elles soutenir votre douceur ? » Le Seigneur : « Je leur en donne la force. Ce degré de grâce, ajouta-t-il, est semblable, en quelque manière, à l'état de Jean l'Evangéliste, lorsqu'il vit des choses ineffables. Il conserva ensuite une lumière qui le rendit capable

d'enseigner les nations, et d'écrire abondamment sur moi à toutes les Églises. Ceci lui fut accordé par ma bonté toute gratuite, puisqu'au temps de ma Passion il douta de moi. » Marguerite répondit : « Je n'ai jamais entendu dans les prédications, Seigneur, qu'on trouvât des choses semblables dans votre Écriture ? » Jésus-Christ : « Si mon Écriture avait relaté tous les doutes de mes disciples, quelques âmes y eussent trouvé des avantages, mais c'eût été dangereux pour un grand nombre. » Comme le Seigneur avait indiqué à sa servante qu'il voulait terminer l'entretien, elle dit : « Mon Dieu, ne permettez pas que je me sépare de vous. » Jésus-Christ lui assura qu'elle ne serait jamais séparée de sa grâce, et elle fut remplie d'une nouvelle odeur de suavité qui faisait sentir à son âme qu'elle était attirée au ciel. « Seigneur, dit-elle, je supplie humblement votre majesté de remplir de votre douceur le cœur de tous les hommes ; car, s'ils vous avaient une fois goûté, ils n'oseraient plus offenser votre majesté. »

XXXIX

Après la Purification de Notre-Dame, Marguerite ayant communié, entendit Jésus-Christ lui dire : « Dans tes désirs tu t'es exercée au travail ; et moi aussi j'ai travaillé ; mais on ne connaîtra pas pleinement tes fatigues, tant que tu vivras. Après ta mort, tes œuvres seront examinées et porteront leur fruit ;

elles te vaudront une gloire que l'esprit des hommes ne saurait imaginer. Dis à mon serviteur, ton confesseur, de ne pas douter au sujet de ton retour dans la cellule auprès de la citadelle. Les murmures qui se feront contre toi à ce sujet, en te taxant de légèreté, te serviront d'oraison; je serai avec toi, et je t'accorderai les lumières opportunes, sans prononcer les paroles accoutumées. Dis encore à mon serviteur de ne s'ingérer jamais dans les grandes restitutions, sinon pour donner conseil. »

XL

En ce temps-là, elle reçut un matin le pain de vie, et elle entendit en son âme Jésus-Christ se plaindre des offenses des pécheurs : « Je gémis avec toi, disait-il, du vice sans nom, qui fut châtié en ma Nativité. Je gémis sur ceux qui usent criminellement du mariage, et qu'on devrait plutôt nommer adultères que de leur donner le nom d'époux. Je gémis des modes vaines nouvellement introduites dans les vêtements et les ornements; elles sont l'occasion de gains illicites, elles font pécher mortellement ceux dont elles attirent les regards en imprimant dans leurs esprits des imaginations impures. Oui, je suis souvent mortellement atteint par ces dentelles, ces parures, ces frisures de cheveux; car ceux qui les font portent sur leur face l'orgueil et les insignes de Satan, comme ils cachent dans leur cœur les œuvres du plus détestable des guides, du démon tentateur.

Non-seulement leurs pensées, leurs paroles et leurs actions se rapportent à lui, mais encore je ne puis avoir pour agréable leurs prières, leurs pèlerinages, leurs aumônes, leurs jeûnes et leurs autres bonnes œuvres. Je gémis sur les princes et gouverneurs des pays qui manquent à leur mission, qui ne se dirigent pas vers Dieu avec l'œil d'une droite intention; éloignés de toute rectitude, ils n'ont en vue que leur propre gloire et l'acquisition de richesses matérielles; sur cent individus aujourd'hui, je n'en trouverai pas un qui rende la justice à un autre, sans quelque fin oblique, soit par un motif tiré des causes elles-mêmes, soit parce qu'ils y trouveront quelque intérêt pour eux ou les leurs, ils scrutent les lois et inventent de nouvelles argumentations pour tromper et opprimer les innocents. Je gémis des notaires; ils m'offensent en ajoutant, altérant, diminuant ou changeant ce qu'on leur dicte dans les testaments et dans les autres contrats; durs et intraitables, ils n'ont pas compassion des veuves, des orphelins et des pupilles. Ils ne sont attentifs qu'à grossir leurs gains; c'est la raison pour laquelle ils m'offensent en préparant des titres à l'usure et aux acquisitions injustes. Je gémis des mauvais conseillers qui, séduits par des amitiés particulières et privées, empêchent le bien commun, ou ne s'appliquent pas à le défendre; ils semblent parler dans l'intérêt commun; ils opèrent en apparence avec fidélité; mais c'est pour s'assurer la louange et la réputation. Leurs sentences, proférées sous des couleurs conve-

nables, tendent à opprimer et à confondre même à l'occasion leurs collègues. Ils manifestent le plus grand attachement aux lois pour le bien général, sans passer en définitive à aucune œuvre positive et déterminée. Je gémis des procureurs et référendaires de tous les tribunaux, car ils se rendent semblables à ceux qui m'ont dépouillé dans ma Passion; ils défendent le faux comme le vrai; ils sont sans merci pour les veuves, les pauvres, les pupilles et les orphelins. Je gémis des marchands avides qui cherchent leur gain dans le mensonge et sans garder la moindre mesure dans le prix des choses. Ils cachent frauduleusement les vices des marchandises, et ils livrent jusqu'à des herbes avariées. Je gémis de ceux qui vendent le pain et le vin, la cire et l'huile, le drap et le fil, et bien d'autres choses, en trompant malicieusement leur prochain; comme de ceux qui trafiquent des denrées mauvaises et infectes, les donnant pour bonnes et saines. Je gémis sur les marchands de grain, de sel et d'huile; sur tous les artisans et sur ceux qui trompent dans le poids et la mesure. Je gémis principalement avec toi sur les malheureux qui portent envie aux acheteurs et aux vendeurs, et qui haïssent ceux qui donnent leur pratique à d'autres de préférence à eux-mêmes. Si tous ces pécheurs ne s'amendent pas, leurs adversités se multiplieront de telle sorte qu'ils pourront difficilement en soutenir le poids, et ce sera justice. Car moi, Fils de Dieu, j'ai supporté pour eux des injures et des coups, et ils ne veulent pas souffrir pour moi

un léger reproche. Oh! pourquoi en est-il ainsi? C'est qu'ils ne se rendent pas attentifs à me considérer, moi leur miroir et leur modèle; et ils dédaignent d'entendre ma parole; ils se font les imitateurs de l'ancien ennemi, dont ils suivent les exemples et la volonté!

« Tu diras au grand et docte Florentin qui s'est plaint à toi de sa pusillanimité : Le Seigneur a permis ceci, non-seulement pour abaisser votre superbe, mais encore pour vous disposer à méditer sa Passion, et à recevoir un accroissement de grâce. Qu'il n'ait pas d'éloignement à travailler à ma gloire; car pour lui je n'ai pas refusé de dures fatigues. »

XLI

L'heureuse servante de Jésus-Christ s'était unie par l'amour à celui qui voit tout. A peu de temps de là elle connut les cœurs des impies, bien qu'ils fussent absents. Elle les vit en forme de puits bouillonnants et infects dont l'ouverture jetait incessamment des eaux noires et puantes; il lui était en même temps révélé que cet état est particulièrement celui des avares. Du reste, cette vue était semblable à celle qui est en Dieu, autant qu'une créature peut dans ses actes s'approcher des opérations du Créateur; à cette occasion il fut dit à Marguerite: « Tu es en moi et je suis en toi. Avertis les prêtres, de ma part, d'être exacts et parfaits, quant à la raison, à la miséricorde et à la justice. »

XLII

Dans la vigile de saint Jean-Baptiste, après avoir reçu le corps du Sauveur, elle entendit : « Je te le dis, je suis le bon Pasteur; je garde et je connais mes brebis. Réjouis-toi, fille de Jérusalem, avec tes Frères déjà introduits en la cité de la gloire et qui sont heureux de ta venue prochaine. Dans la vie éternelle, je te le dis, tu seras un miroir pour les pécheurs, car il est nécessaire que ma miséricorde se manifeste au ciel et sur la terre. Au jour du jugement, les justes seront séparés de ceux qui ne le sont pas, et on distinguera aussi des innocents les pécheurs qui ont reçu la grâce pour être justifiés. En ce jour, tous ceux qui auront embrassé la pénitence, sur ta réputation ou en ta présence, se réjouiront des travaux et des peines que tu souffres à présent. Tu es une incrédule de douter que je puisse faire de toi un vase très-pur. » Marguerite répondit : « Je suis certaine, mon Seigneur, que rien n'est impossible à votre sagesse, à votre puissance et à votre bonté; toutefois nulle créature, il me semble, ne saurait correspondre à la clarté et aux magnificences de votre bonté, toute portée vers moi, qui ne suis que ténèbres. » Le Roi de la compassion, maître de Marguerite, reprit : « Ceci même peut être opéré par ma miséricorde, et tu n'es pas la première sur laquelle je l'aie abondamment répandue. »

XLIII

Le 5 mai (1), après la communion du corps de Jésus-Christ, Marguerite entendit ces paroles : « Je te commande, ma fille, de faire dire à l'évêque d'Arezzo, qu'il cesse les pensions payées sur les biens de l'Église ; car ces biens appartiennent aux pauvres. Qu'il se retire des factions qui divisent la Toscane : il doit être le père de la communauté et de la paix. Qu'il s'abstienne à l'avenir des dépenses qu'il a faites par le passé pour se soutenir en Cour de Rome. Qu'il abandonne le conseil de ses parents, auquel il a trop déféré jusqu'ici, et qu'il vienne humblement vers toi : je te donnerai pour lui des conseils droits et opportuns. Qu'il mette ordre aux gains illégitimes qui se font en sa cour, qui doit être la maison de Dieu, et où les choses doivent être données et reçues licitement. Dis-lui de se retirer des guerres faites par sa famille, avec laquelle il entrait en connivence. Il croit étendre les droits de son évêché ; il ne saurait le faire, ni même les conserver, s'il marche contre ma volonté. Il a été longtemps induit à la guerre, parce que longtemps il a vécu dans ma disgrâce. Qu'il examine avec diligence les règles de vie à observer par quiconque est évêque, et il s'assurera qu'il n'y a été fidèle sur aucun point ; il ne s'est pas rangé aux choses justes et de devoir. A cause de lui,

(1) Probablement 1289.

des mères avec leurs enfants, rachetés d'un grand prix par ma Passion, ont été brûlés. Dis-le-lui, et qu'il n'attende pas que je permette au feu d'entrer dans le palais de son cœur; il serait trop tard alors pour lui d'en rappeler : qu'il fasse sans tarder la paix avec les hommes. »

XLIV

Le 11 mai, Marguerite reçut le Seigneur, et notre Sauveur, qui ne veut la perte de personne, lui fit entendre ces paroles : « Ma fille, dis de nouveau à l'évêque d'Arezzo que les châteaux de son évêché devraient être consacrés à la paix et à mes louanges; qu'il ne les dispose pas, selon sa coutume, pour les guerres et la mort des chrétiens; il a envoyé beaucoup d'âmes en enfer par les dissensions. Dis-lui de se souvenir du prix qu'il a reçu des Siennois, et qui fut l'occasion de la perte de tant d'âmes. Qu'il pense sérieusement aux discordes qui ont amené le combat entre les cités et entre les bourgs, et qu'il se hâte de conclure la paix. Il doit se rendre maintenant à mon invitation réitérée; s'il s'y refusait, un jour viendrait où il désirerait la paix, sans pouvoir en aucune manière l'obtenir. »

XLV

Le 1er juin, après la communion, le Seigneur parla à Marguerite et lui dit : « Je suis le pain vi-

vant. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Ma fille, l'évêque d'Arezzo demande secours aux hommes de toute part, pour la défense de son évêché; dis-lui qu'il en attende du ciel et non de la terre: s'il le réclame de moi, je le lui donnerai. Il se confie dans ses œuvres, mais il ne tardera pas à voir de quel profit elles lui seront. S'il veut obtenir de moi, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, le pardon de ses péchés, il ne faut pas qu'il tarde à confirmer, pour mon amour, le titre de l'église de Saint-Basile. Dis-lui qu'il n'a pas tant de scrupule à conférer illicitement les églises, au péril des âmes, qu'il en montre à assurer le titre de ce saint, et cela malgré ma volonté bien connue. » Ici Marguerite, éclairée d'une lumière suprême, ordonna au prêtre Badia que le tiers des rentes de cette église fût appliqué au couvent des Frères-Mineurs de Cortone, de l'Ordre desquels elle était sujette et oblate. Jésus-Christ ajouta: « Dis encore ceci au prêtre Gilio (1), qu'il ferait mieux de se corriger de ses fautes que d'empêcher le titre de ce saint. Je veux que cette faveur vienne de celui qui m'a beaucoup offensé dans la dispensation des églises de son évêché. Quand j'entrerai en son cœur, d'où il s'efforce de me chasser, je lui montrerai avec évidence des choses dont il devra bien gémir. »

(1) Badia.

XLVI

Le mardi après le troisième dimanche de Carême, Marguerite reçut avec ferveur le Sauveur dans son âme et l'entendit parler ainsi : « Ma fille, les âmes religieuses crient vers moi, et tu dois aussi crier et pleurer à cause des injures qui me sont faites. » A ces paroles, la servante de Dieu se fit à elle-même des reproches et dit : « Seigneur, je ne pleure pas mes offenses contre vous ; je ne suis pas dans la douleur pour celles que vous recevez continuellement des autres. Pourquoi suis-je devenue comme un enfant qui ne peut souffrir d'être détaché pour un instant des mamelles de vos consolations, qui ne voudrait demeurer un seul moment sans quelque signe certain de votre amour ? » Le Seigneur ajouta : « Le monde ne m'a jamais remis en croix, autant qu'il le fait à présent. Tu diras au frère Giunta que je suis offensé de toutes les manières par les pécheurs qu'il écoute sous le sceau de la confession ; et le monde entier pèche en tout ce qu'il lit. » Marguerite, pleine de douleur, répondit : « Mon Dieu, la terre vous prête aujourd'hui peu d'obéissance. » Et le Seigneur répliqua : « Dis au prêtre Badia de ne jamais se séparer de ton service ni par crainte, ni par honte, ni par quelque tribulation que ce soit, et je répandrai en lui la lumière qui donne l'intelligence. Qu'il me rapporte avec soin ses œuvres et s'applique plus que jamais à me connaître. Annonce-lui de ma

part les dons de la pureté, de l'humilité, de la mansuétude, de la libéralité et de la charité. Après que tu lui auras prédit cette magnifique bénédiction, je l'accomplirai en lui, s'il travaille à l'acquérir. Et à toi, je te communiquerai mon amour, ô ma fille, si tu me le demandes au pied de la croix. »

LXVII

Un matin, pendant qu'on célébrait le saint sacrifice dans les églises, ne pouvant entendre la messe, elle commença à contempler, renfermée dans sa cellule, le bienfait de cet auguste sacrement donné au monde par la divine bonté. « Oh! que tous les membres de mon corps, disait-elle, soient déchirés et partagés en mille morceaux, mais que je puisse, de cette cellule où je suis renfermée, que je puisse vous voir entre les mains de vos prêtres! » A peine avait-elle prononcé ces paroles que cette âme, qui désirait si ardemment Jésus-Christ, fut transportée dans un temple d'une merveilleuse beauté, dont le pavé avait un éclat inexprimable. Un vieillard vénérable, vêtu comme un pontife, célébrait à l'autel principal; quand il éleva notre Sauveur, il le montra glorieux à Marguerite. A un autre autel elle vit célébrer également un pontife plus jeune. L'ange lui révéla que le premier était saint Pierre, le second saint Jean l'Évangéliste. Le Seigneur, qui satisfit aux vœux de Marguerite, en lui dévoilant des secrets que son humilité se refusait à manifester, la rassura

encore d'une manière admirable au sujet de bien des doutes.

XLVIII

A la même heure, Marguerite recommandait à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'ordre des Frères-Mineurs; elle entendit: « Ma fille, que celui qui désire me plaire s'efforce de se rendre semblable à mon bien-aimé le Bienheureux François. En cet Ordre que tu m'as recommandé avec dévotion, il n'y eut jamais un si grand nombre d'hommes saints qu'aujourd'hui, et jamais non plus tant de faibles; mais les forts et les justes soutiennent et réchauffent les faibles et les infirmes par leurs prières et leurs exemples. Dis de ma part aux pêcheurs des âmes qu'ils ne cessent pas d'étendre leurs filets, par la prédication, dans la mer de ce siècle orageux. Je voudrais encore qu'ils prêchassent la croisade, afin de rendre plus général le départ des croisés, et d'assurer le rachat de cette terre sainte en laquelle j'ai daigné naître et mourir. Si cette délivrance avait lieu, beaucoup reviendraient à ma foi, et je serais honoré des fidèles. Qu'ils annoncent ma parole avec ferveur d'esprit, promettant aux pénitents l'abondante dispensation de ma miséricorde; menaçant les impénitents du châtiment éternel. Les Frères-Mineurs doivent savoir que je leur ai accordé et que je leur donnerai des grâces plus abondantes qu'à nulle autre famille religieuse, aujourd'hui répandue dans

le monde; qu'ils se préparent aux tribulations qui les rendront semblables à moi, et je serai avec eux; qu'ils ne craignent pas de conformer leur vie à la mienne, puisque je ne les abandonnerai jamais. Ils auront un pape qui paraîtra le réformateur du monde et qui en sera plutôt le perturbateur; après cette tribulation, j'exalterai magnifiquement l'Ordre; qu'ils prennent courage en mon appui et ne désirent plaire qu'à moi seul. Qu'ils reçoivent, sans hésiter, parmi eux quiconque se présente, petit ou grand; le monde est infecté de vices, et il est périlleux de demeurer en ce siècle. C'est pourquoi j'approuverais qu'on acceptât ceux qui ne feraient qu'observer la chasteté et réciter les Heures canoniques; et je commande d'accueillir même les âmes qui ne seraient capables de rien au delà. O ma fille, cet Ordre est celui dans lequel je me complais entre tous, parce que les Frères-Mineurs sont des hommes de larmes et d'abstinence; ils produisent pour les âmes de plus grands fruits que toute autre religion. »

XLIX

Jésus, qui a connaissance de tous les secrets, insinua à sa servante quelle doit être la lenteur et l'attention des prélats à proférer leur sentence : « Ma fille, lui dit-il, celui qui a lancé presque tacitement l'excommunication contre l'indulgence de Sainte-Marie-des-Anges, près d'Assise, selon le

mouvement intérieur de l'émulation fraternelle, sera amèrement puni, et sa sentence ne sera pas observée. Les pécheurs honorent mes plaies en cette église plus qu'en nulle autre qui soit sous le ciel. Les âmes profitaient là certainement et s'y trouvaient attirées à une douloureuse pénitence et à une sincère confession, plus qu'en tout autre lieu. Mes fidèles se fortifiaient dans l'état de grâce, et croissaient dans la ferveur de l'amour, s'enflammaient à détester de plus en plus les vices; les pécheurs y déploraient leurs fautes. »

L

Une religieuse, sœur Adrienne, dont la modestie était notoire à tous, vécut peu au retour de Sainte-Marie-des-Anges, où elle avait été prendre l'indulgence, et où elle avait souffert d'être pressée dans la foule. Marguerite répandait avec douleur etun fleuve de larmes ses suffrages en sa faveur, quand elle entendit cette voix : « Ne pleure plus l'âme de ton Adrienne, ma fille; par le mérite de l'indulgence reçue à Sainte-Marie-des-Anges, elle a conquis la gloire des bienheureux sans les peines du purgatoire. » Marguerite rapporta avec joie cette révélation en présence du prêtre Badia et de ses sœurs.

LI

Un jour la servante de Dieu priait le Seigneur pour quelqu'un qui lui était très-affectionné. Elle entendit : « Sache que l'humiliation et la confusion reçue dans la paix conclue avec ses ennemis a été fructueuse à l'âme que tu me recommandes. Néanmoins, après cette paix, il n'est pas parfaitement revenu à moi; il n'a pas voulu confesser entièrement ses péchés. Dis-lui que frère Giunta ne devait pas me donner à lui dans la communion. Qu'il s'accuse d'avoir été charnel avec son épouse; de l'excessive cupidité qui le pressait d'amasser; il ne s'est abstenu d'injustes acquisitions que dans la crainte des yeux d'autrui, et pour conserver sa réputation dans le monde. Qu'il examine sa conscience, et voie s'il ne doit pas satisfaire en quelque chose à la communauté. Il se confessera des mensonges, des tromperies, des duplicités, et de s'être attribué à lui-même le bien qu'il a fait sans me le rapporter. Il lui reste peu de temps à vivre; qu'il ne se laisse plus tromper par le monde, mais qu'il m'aime avec ferveur, et qu'il s'emploie à mettre un de ses fils dans l'ordre des Frères-Mineurs. »

LII

Pendant que la servante de Dieu priait, Jésus-Christ, juge suprême, lui manifesta la vie et la

conduite répréhensible d'un individu : « O ma fille, disait-il, l'apparente intégrité dont celui-ci fait montre n'est qu'un moyen de se concilier l'honneur et l'estime dans le peuple, afin d'accumuler les biens temporels, et non pour me rendre hommage, à moi Créateur et Seigneur de toutes choses. Je te le dis encore, s'il aime mes serviteurs, c'est en apparence seulement et non de cœur. Il ne cherche à goûter dans leur doctrine, qui est la vérité, et dans leur familiarité, aucune saveur et nul fruit de salut. Je reprends en outre l'orgueil de son esprit et les révoltes cachées de son cœur. Il était à même de faire de grands biens, et il ne l'a pas voulu ; au mépris de son âme, il en a malheureusement empêché beaucoup, spécialement des réconciliations dans sa patrie. Il ne s'est pas suffisamment gardé des acquisitions illicites. Mieux que beaucoup d'autres, il a observé les lois du mariage ; néanmoins il n'est pas encore parfaitement pur sur ce point, et sa réserve n'a pas été assez complète pour la pureté de sa vie. J'ai en outre un reproche contre lui : il a traité familièrement, au grand danger de son âme, avec un autre dont l'esprit était dévoyé en matière de foi. Sur ce point, de graves et dures peines lui sont réservées, et, avant sa mort, je lui ferai perdre les bonnes grâces des grands de ce siècle.

CHAPITRE X

De son inexprimable crainte du Seigneur en toutes ses œuvres et de son désir de sa fin.

I

La joie des divines consolations aux solennités des Saints n'était pas accordée à la servante de Dieu sans des veilles bien dures. Outre les fatigues occasionnées par les infirmités dont elle était accablée, elle se trouvait ordinairement inquiétée par diverses tentations. Elle douta de pouvoir recevoir Jésus-Christ à la fête de saint Jean ; car la veille, elle avait goûté, contre sa coutume, d'admirables consolations. Elle implora humblement le divin conseil pour savoir si elle devait, ce jour-là, s'approcher de la sainte communion, ou différer; elle alléguait que toute peine ou tourment est surpassé par la crainte qu'elle avait conçue de la privation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur compatit à ses gémissements et à ses soupirs douloureux. « Marguerite, lui dit-il, la mesure de ton affliction en cette crainte sera celle de la douceur qui suivra dans le rafraîchissement de la consolation intérieure. C'est pourquoi je te commande de me recevoir demain. Éloigne ta femme qui te sert en tes infirmités, car il importe que le pain de la consolation demeure

caché dans le sein de ta conscience sans être broyé sous les dents de l'adulation et exposé à des regards indignes. »

II

Elle fit dévotement la communion du corps de Jésus-Christ le lundi du troisième dimanche après l'Épiphanie. Elle fut inondée d'une suavité divine si parfaite, qu'elle ne pouvait s'exprimer, et pénétrée en même temps d'une crainte si grande, qu'elle vint presque à défaillir entre les bras de ses compagnes. « Mon Sauveur, disait-elle, combien est admirable la crainte unie à une douceur excessive ! et combien est ineffable cette suavité jointe à cette crainte extrêmement rigoureuse ! » Le Seigneur : « Ne t'émerveille pas, Marguerite, d'avoir été saisie de crainte; toutes les hiérarchies des anges au ciel, l'enfer et la terre sont épouvantés et tremblent en ma présence. » Alors elle pria le Très-Haut, en pleurant ses fautes, d'user de clémence envers elle, et de daigner répandre miséricordieusement en elle une lumière qui l'empêchât d'être jamais trompée de l'ennemi, qui l'enflammât des ardeurs de la charité et lui donnât la persévérance. L'astucieux ennemi, déchu du ciel, s'insinua en l'esprit de Marguerite et lui dit : « C'est moi, et non Jésus-Christ, ni son ange, qui te portai les consolations que tu attribues au Seigneur. » A la lueur de la vérité, Marguerite convainquit l'ennemi de men-

songe, et lui répondit en face : « Je crois fermement et sans nul doute que tu as perdu par ta faute, et irréparablement, la jouissance de Dieu. Privé de tout goût divin, comment pourrais-tu me donner les consolations intérieures que je sens? » A ces mots, comme durement flagellé, il disparut des yeux de la servante de Dieu. Mais il revint peu de temps après, et il ajouta : « O Marguerite, sache que tu es damnée! Le Seigneur changera en peine éternelle les grâces inestimables qu'il t'a dispensées; car tu n'as pas correspondu par une reconnaissance proportionnée à ses dons. » Marguerite reprit : « Mon Dieu t'a permis de me tenter par tes suggestions envenimées; mais voilà qu'en même temps il m'a protégée de sa divine garde; mon cœur se sent prêt et intrépide pour résister à tes assauts, et nul des coups de ta tentation ne sera capable de m'abattre. » L'ennemi se retira de nouveau frappé et confus. Jésus, consolateur compatissant, avait tenu jusque-là sa présence cachée; il la dévoila, et instruisit Marguerite de la tromperie de l'ennemi. Il l'assura qu'elle ne devait prêter aucune foi à ce dont elle avait été menacée. Doucement invitée à demander le pardon de son ingratitude, elle le fit dévotement, et l'obtint du Seigneur.

III

Le Jeudi saint au matin, en mémoire de la Passion, Marguerite reçut le sacrement de Jésus-Christ, qui

est la douceur véritable ; elle entendit : « Je suis le vrai Fils de Dieu que tu désires. Et je te le dis, la grande crainte que tu souffres t'est très-utile; elle te garde de rapporter à tes mérites aucun de mes dons ; elle te fortifie contre ton adversaire et te rend victorieuse dans le combat. O ma fille, l'ennemi vaincu et désarmé dit de toi : « Comment l'attaquerai-je pour la tromper par le mensonge, elle qui doute de la vérité même et qui craint à la réponse pourtant très-vraie de Jésus-Christ? La crainte te défend de la vaine gloire, en te contraignant à approfondir la connaissance de ce que tu es par toi-même sans moi. Fais rappeler frère Giunta, ton confesseur; qu'il revienne être pacificateur à Cortone. » Comme Marguerite disait : « Seigneur, remettez cette mission à des âmes innocentes, et non à moi, vile entre toutes les femmes, » le Seigneur lui répondit : « Tu es la voie des désespérés, la voix de la miséricorde ; les enseignements seront publiés et prêchés au peuple, et je veux te révéler ces choses, à toi plutôt qu'à d'autres. Quoique ma parole soit plus méprisée qu'elle ne l'a été par le passé, dis aux Frères-Mineurs de prêcher courageusement la paix, s'en prenant à l'ennemi, auteur de la guerre, qui sème partout les discordes. »

IV

Dans la fête des saints Nérée et Achillée, la servante de Jésus-Christ Marguerite se plaignait que

les peines de son corps ne fussent pas plus grandes. Elle revint à lutter avec l'ennemi; celui-ci, en diverses manières, lui insinuait de renoncer promptement et effectivement à la grâce divine : d'abord parce qu'elle ne la pouvait obtenir sans beaucoup de larmes et de jeûnes, puis parce qu'elle ne saurait la conserver après l'avoir reçue, sans une très-pénible sollicitude et vigilance. Mais Marguerite, le vase de la grâce, ayant horreur d'en demeurer dépourvue, résista à l'envieux adversaire et le repoussa avec vigueur. Celui-ci s'aperçut alors que Marguerite était pleine de Dieu; il s'enfuit avec rage en répandant avec fracas des menaces terribles. Au bout de peu de temps, moi, indigne serviteur et confesseur de la servante de Dieu, je vins la visiter et lui lire des passages de la divine Écriture qui lui semblaient plus doux que le miel. Elle fut ravivée par cette lecture, et bientôt tout absorbée en Dieu, elle demeura en extase sans mouvement et sans que ses yeux réverbérassent la lumière, depuis le matin jusqu'à l'heure de tierce. Cette heure avancée me contraignit de retourner au couvent. Je la laissai après l'avoir recommandée à la dévote dame Gilia. Celle-ci toucha, souleva et accommoda Marguerite, qui ne la sentit, ni ne l'entendit pas, qui ne la reconnut point quand elle arriva, ni pendant qu'elle demeurait non plus qu'à son départ; car elle resta dans sa cellule sans mouvement et comme sans vie.

V

Après la douceur de ce festin intérieur, dont la suavité surpasse toute suavité, Marguerite recouvra ses sens; elle fut en même temps saisie d'une indicible crainte de quelque illusion de l'antique ennemi transformé en ange de lumière, sous l'apparence de cette ineffable joie; elle redoutait une tromperie dans cette paix parfaite. L'aimable époux, Jésus-Christ, dissipa sa terreur et lui dit : « Ma fille, ne crains pas; moi, Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, je suis avec toi; moi, Fils de la très-pure Vierge Marie, je suis le repos de ton âme avec le Père et le Saint-Esprit. Éloigne de toi tout effroi, car aucune déception n'est cachée dans la douceur que tu as goûtée; aie confiance en moi, ton époux. » Je retournai vers elle après vêpres; je trouvai son esprit rassasié de l'aliment de la vie éternelle, de telle sorte qu'à jeun de toute nourriture matérielle, elle ne put, sur nos instances, se résoudre à manger. Son désir de la nourriture spirituelle qu'elle avait savourée s'accroissait encore, et elle me pria de lui faire une lecture relative à ce qu'elle désirait et possédait en même temps dans son cœur. Je commençai; l'extatique élévation de son esprit me contraignit à interrompre aussitôt cette lecture; je la considérais dans le doux sommeil de la tranquillité intérieure, devenue étrangère à la pensée des choses visibles; son visage présentait le reflet de celles que

son âme voyait d'une vue intellectuelle; tantôt il exprimait la joie, avec un sourire angélique, tantôt la crainte, l'admiration ou une pieuse reconnaissance pour les promesses qui lui étaient faites. Le coucher du soleil me sépara seul de ce pieux spectacle, et en retournant au couvent je laissai Marguerite dans les délices de Dieu.

VI

Je retournai le matin suivant, au lever du soleil, dans la cellule de cette fille; car elle m'avait fait appeler. Dans la joie de son esprit, elle me raconta ce qui suit: « Sachez, mon Père, que j'ai passé cette nuit en un doux repos; j'écoutais Notre-Seigneur, et il me disait : « Ma sœur bien-aimée, tu veux tellement t'anéantir dans mes consolations, que tes yeux ne voient plus rien et que tous les membres de ton corps deviennent insensibles comme les membres d'un mort. Tu obtiendras ce don chaque fois que tu seras morte au monde quant aux pensées, comme tu es déjà morte spirituellement aux œuvres du siècle. Tu n'es pas encore pleinement morte; car les vents contraires de diverses pensées trouvent entrée dans ton âme. Fais à ton cœur un mur de charité et de vigilance si fort qu'il en ferme l'enceinte. O mon épouse, j'ai établi en toi mon tabernacle; sois attentive à ne servir que moi seul; vis dans l'observance de mes préceptes et dans la sollicitude de l'amour. Imite l'homme qui désire allumer un feu. Après avoir

disposé et accommodé le bois, il souffle et agite l'air, afin que ce feu brûle. »

VII

A ces deux enseignements Jésus-Christ ajouta : « Tu dois encore demeurer dans une crainte continuelle, car tu vis en guerre au milieu de tes ennemis. Fais comme le voyageur qui avance seul sur une terre où il craint l'attaque d'hommes cruels, disposés à le saisir, à le frapper, à le dépouiller et à lui donner la mort. Il est en attention de toutes parts ; il se garde de déposer les armes, de prendre du repos, de se confier à qui que ce soit, jusqu'à ce qu'il soit parvenu en pays ami. Meurs totalement au monde en reconnaissant les grâces que je t'ai accordées. Jusqu'à cette heure ma crainte t'a fait fuir les visites, les conversations et la présence même des personnes du monde ; demande maintenant, avec une pleine volonté et avec instance, que je te rende sauvage envers les séculiers, que je te sépare d'eux de corps et d'esprit. Prends courage, ma fille, ma pauvrette ; prends courage en moi, ton Seigneur Jésus-Christ, car je suis avec toi. Je te bénis au nom de mon Père, en mon nom et au nom du Saint-Esprit. »

VIII

Après avoir rapporté ces choses, Marguerite poursuivit : « Que veut dire ceci, mon Père ? Dans l'ad-

mirable suavité que je goûte, je me trouve parfois semblable à une prudente et modeste épouse, et comme établie dans une certaine lumière. Quelquefois je suis si muette, que je voudrais ne plus parler à personne; quelquefois mon âme s'enflamme d'un amour merveilleux par lequel je me provoque courageusement moi-même à souffrir tous les supplices, et je ne saurais mettre de mesure à cet amour de mon Dieu, vers qui vont tous mes désirs; quelquefois je me sens toute simple, et quoique je parle bien alors par inspiration du Seigneur, il me semble à peine le faire. Notre Sauveur m'a révélé qu'en cette simplicité et en ce mutisme je lui suis plus agréable que dans les autres états. Il m'a dit encore dernièrement : *Ma fille, il y a dans le siècle beaucoup de savants; et je ne leur parle pas comme à toi, parce que je ne trouve pas en eux ton innocente simplicité.* »

IX

Le prince des ténèbres s'insinua malignement auprès de la servante de Dieu et se fit voir à elle sous un aspect cruel; il lui dit : « Sache que tu ne recevras jamais du Seigneur, ton Dieu, le pardon et la miséricorde que tu attends; car tu t'es donné la mort à toi-même par l'abstinence. » Elle répondit : « Retire-toi; je n'adhèrerai pas à tes tromperies. » Il disparut aussitôt, mais c'était pour revenir de nouveau. Il se représenta peu de temps après, à la même

heure ; il était si épouvantable, que la servante de Dieu ne pouvait rien imaginer et rien exprimer de plus terrible sous le ciel. Mettant de côté la première question, il dit à Marguerite : « O malheureuse entre toutes les femmes, qui sers-tu ? qui t'efforces-tu de suivre avec un courage si fidèle ? à qui t'es-tu liée d'un unique et singulier amour, au mépris de toute autre affection ? Tel est ton Jésus, cherché de toi jour et nuit, pour qui tu as souffert mille tourments divers. L'homme doit s'abandonner lui-même et se donner la mort pour qu'il consente à lui communiquer son amour. » Marguerite, comme celui qui se bat en duel, fut agile à répondre aux coups de l'antique serpent : « Je connais maintenant, par tes illusions, qu'on ne doit pas ajouter foi à tes paroles ; car tu fais des propositions qui se détruisent. Tu m'as dit d'abord que Dieu m'avait retiré sa miséricorde à cause de l'abstinence excessive que j'ai pratiquée, et tu dis maintenant que je dois me détruire, si je veux trouver grâce devant Dieu. » L'ancien ennemi fut indigné de cette prompte réponse ; plus vivement provoqué, il se rendit plus terrible et plus menaçant. « Ne sais-tu pas, disait-il, que puissance m'a été donnée sur toi ? je peux arracher jusqu'au dernier cheveu de ta tête, et à présent, que tu es seule, te traîner par ta cellule d'une manière cruelle et humiliante ? » La servante de Dieu demeurait impassible et ne se laissait abattre par nulle menace ; elle savait qu'il n'y a pas lieu à s'épouvanter en présence de celui qui ne peut rien que ce qui lui est permis. Elle répondit

avec intrépidité : « Si mon Seigneur Jésus-Christ t'a commandé ces choses, fais vite ce qu'il a ordonné et ne diffère pas à accomplir sa volonté. » A ces paroles, humblement prononcées, l'ennemi vaincu disparut. Alors Jésus parla à Marguerite ; il lui reprocha d'avoir été effrayée à la première suggestion du démon, et lui enseigna qu'elle ne devait pas redouter de telles menaces. « Car c'est conformément à ma volonté, poursuivit-il, que tu as pratiqué l'abstinence dans ta modeste réfection. Je te le dis, les diverses tentations dont tu es ballottée te conduiront au port ; si violemment que tu sois poussée, je ne permettrai pas que tu tombes ; je suis avec toi en toutes rencontres. Plus tu te tiendras éloignée des conversations du monde, plus tu goûteras la douceur de ma grâce. Rappelle-toi que jusqu'ici, dans le combat des tentations, tu as abondé en larmes, qui t'ont servi non-seulement de rafraîchissement, mais d'expiation pour tes fautes. Parmi tes dernières angoisses, ces larmes t'ont été retirées, il est vrai ; mais je t'ai miséricordieusement et pleinement absoute. Comme tes douleurs sans larmes sont plus pénibles, je te prépare à recevoir le don d'une grâce précieuse, sans lequel personne ne peut entrer dans la gloire de mon royaume ; mais il convenait auparavant, ma fille, de dépouiller la vieille tunique du péché par lequel tu as offensé autrefois ma toute-puissance ; c'est parce que les pécheurs négligent et diffèrent de s'en défaire, qu'ils me contraignent à la consumer dans les peines du purgatoire à force de tourments. Pour le salut du genre humain,

j'ai été cloué nu sur la croix ; toute âme qui a le désir de me plaire doit ainsi déposer ce misérable habit, afin que, purgée d'abord par la contrition et la confession, elle s'avance dans le propos de ne plus m'offenser et de ne plus se souiller à l'avenir. Si, de son côté, elle fait de fervents efforts pour fuir ce qu'elle doit éviter et pour bien agir, elle peut me demander la grâce en toute confiance ; je l'introduirai bénignement et avec joie dans la demeure de ma miséricorde, dont l'entrée n'est fermée à personne. Tu rappelleras aux Frères-Mineurs ce que je t'ai dit par le passé au sujet de la fervente prédication. Ils se souviendront que mes Apôtres, ayant en eux le Saint-Esprit, n'ont pu gagner toutes les âmes qu'ils désiraient gagner, ni accomplir tout ce qu'ils ambitionnaient ; les Frères-Mineurs ne le pourront pas non plus. En présence des menaces, des châtiments et des périls qui leur étaient préparés de toutes parts, mes Apôtres ne dévièrent jamais de la vérité, ni ne la proposèrent avec tiédeur ; disposés à mourir pour elle, ils s'exposaient à tous les dangers. Ainsi doivent faire mes Frères-Mineurs : ils ne cesseront pas de la prêcher, à cause des flatteries ou des menaces des mondains. Les peuples, aveuglés, mépriseront leurs prédications, et refuseront avec opiniâtreté de les entendre ; qu'ils insistent jusqu'à l'importunité, et leur mérite ne sera pas moindre ; je rendrai même leur récompense plus grande. Le martyre ne leur est pas accordé, à cause de l'état universel de l'Église ; mais je veux qu'ils supportent humblement, en guise

des supplices, les murmures du peuple de ténèbres. Quand ils annoncent ma parole, qu'ils unissent aux menaces des Écritures la libéralité de ma miséricorde, afin que nul ne désespère à cause de ses péchés. O ma fille, je te dis ces choses à toi, moi ton Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge pour le genre humain. Ce que je t'ai révélé est pour l'utilité de mon peuple : manifeste-le. Tu touches au port de ton salut; c'est pourquoi l'antique ennemi, pénétrant ta fin, t'attaque avec plus de violence; il étudie tout ce qu'il pourrait inventer contre ton bien éternel, qui excite sa cruelle envie. Il s'ingénie avec plus de vigilance, parce qu'il ne lui reste plus maintenant rien de ton premier état à pouvoir t'opposer. Ne crains pas; aie confiance en moi, car je suis avec toi en tous tes combats et en toutes tes actions. »

X

L'antique ennemi, se voyant vaincu dans ses suggestions auprès de la servante du Seigneur, feignit la colère et essaya les menaces perfides. Il disait qu'il viendrait à elle avec impétuosité et fureur sous la forme d'un serpent, et qu'il l'atteindrait de son venin. Hâtant l'effet de ses sinistres paroles, il entra peu de jours après dans la cellule de Marguerite. Elle vit un serpent d'une surprenante figure fixer sur elle des yeux terribles, envenimés; les mâchoires ouvertes, la langue en mouvement, il éleva la tête

brusquement vers elle en rampant sur la terre. Bien qu'elle fût seule dans sa cellule, cette âme fortifiée de l'Esprit-Saint se retourna courageusement vers l'ennemi : « Que cherches-tu ici, malheureux? lui dit-elle. Regarde combien le péché d'orgueil t'a fait abominable; considère que ta faute t'a rendu difforme et t'a ôté la ressemblance de ton Créateur, qui est infiniment beau; tu ne saurais te montrer à moi que sous une hideuse image. » Elle prit dans le feu un tison enflammé et le jeta vers la tête du serpent; mais le propre du démon c'est l'audace; il ne s'émut en aucune manière; elle en jeta encore d'autres, et il restait toujours immobile. Alors la servante du Seigneur, en l'honneur de la très-sainte Trinité, implora humblement par trois fois miséricorde et se recommanda avec foi à Dieu. Le monstre astucieux, qui s'était caché sous la forme du serpent, ne put souffrir le parfum de cette oraison; il commença à se retirer en rampant. Il avait pris de telles dimensions en longueur, qu'il demeura visible pendant une heure, et sa malignité avait obscurci les yeux de la servante de Dieu de telle sorte, qu'elle pouvait à peine distinguer les objets pendant ce temps. L'esprit mauvais ne se contenta point de cette apparition. Au temps où Marguerite unissait son âme à Jésus-Christ dans l'oraison, il descendait rapidement près de la claie qui servait de lit à son corps fatigué. D'autres fois il montait au plafond de sa cellule, se suspendait d'un côté à l'autre, descendait du mur jusqu'à terre, ou bien, pénétrant dans la muraille et

dans le sol, il ne laissait voir que sa tête hideuse avec les mâchoires ouvertes. Il sifflait par instants, et une multitude d'autres esprits malins lui répondaient de même en sifflant et en mugissant. Dans ce temps-là, il fit voir à Marguerite les peines de l'enfer, et toutes les fois que le tableau s'en présentait à son esprit, elle frémissait d'horreur.

XI

La nuit du dimanche après l'Épiphanie, Marguerite se voyait orner des dons magnifiques de la grâce sans aucun mérite de sa part. Elle était saisie de crainte que le démon, sous le prétexte de pieuses révélations, ne se fût caché pour la tromper. Elle se sentit poussée à interroger Jésus qui parlait en elle, afin de savoir si véritablement celui qu'elle entendait était le Sauveur, né d'une mère Vierge, adoré des Mages, trahi et vendu par Judas, et mort sur la croix pour le salut des hommes. Voulant calmer son effroi, le Fils de Dieu, Jésus-Christ lui répondit : « O ma fille, je suis ton Seigneur Jésus-Christ, né de la Reine très-pure, adoré des rois, qui, pour le salut des hommes, me suis assujetti à la mort ; qui suis ressuscité et monté au Ciel. Pourquoi crains-tu ? N'as-tu pas vu et reçu fidèlement les choses qui t'ont été annoncées par le passé ? J'accomplirai également ce qui t'a été promis pour l'avenir ; je te soutiendrai dans tes nombreuses tribulations, afin que tu ne tombes pas ; je ne veux

jamais permettre que tu sois séparée de ma grâce, qui m'unit à toi. Tes afflictions t'ont rendue conforme à moi, et jusqu'à ta mort je serai avec toi par ma miséricorde. A présent, pendant que je te fais ces faveurs, toute la cour céleste me les demande pour toi, avec ma Mère, la Vierge Marie, Reine du ciel, à qui tu appartiens vivante et morte. Jean le Précurseur te recommande ainsi que ton bienheureux père François, Madeleine et Catherine. » A ces paroles, elle fut illuminée des splendeurs de la vérité; elle discernait dans son âme avec larmes, les lieux, les heures, les temps, avec tous les modes en leur ordre, des personnes absentes qui offensent notre Créateur dans le monde. Toutefois, retenue par la crainte d'agir avec ostentation et par celle de quelque tromperie du démon, elle n'osait rien manifester de ce qu'elle avait vu. Elle me pria de conférer avec frère Jean, gardien du couvent, des choses remarquables qui lui avaient été notifiées; car elle avait eu du Seigneur le commandement de ne jamais s'écarter de son conseil.

XII

Dans l'octave de l'Ascension, ayant reçu avec respect le Fils de Dieu, elle entendit : « Ma fille choisie, je me contriste de tes afflictions, bien que je sois incapable de douleur et de larmes ; je t'assure de ma pitié pour toi devant mon Père ; j'ai compassion de toi, comme je daignai l'avoir de Marie et de Marthe dans leurs tribulations, car j'ai fait de ta vie

le miroir de la mienne. Les habitants de Cortone, non moins que le reste du monde, m'offensent chaque jour par leurs duplicités. De leur côté, leurs fautes provoquent ma vengeance; mais, par égard pour toi, j'userai de miséricorde envers eux. » Marguerite disait n'avoir en elle rien de bon, et ne posséder aucune vertu; à ce sujet, le Seigneur la taxait d'incrédulité; elle répondit : « Seigneur, en vérité, je confesse que vous êtes la souveraine Puissance, et que vous pouvez faire tout ce que vous voulez. Je doute néanmoins, non de vous, mais de moi-même. Mon excessive misère, produite par mes fautes, me contraint à une défiance absolue de ma personne et à la crainte de vos jugements. Je suis dépouillée de toute espérance et de toute confiance en mes mérites.

XIII

La servante de Dieu faisait oraison dans l'octave de saint Laurent, quand l'ennemi se présenta. Cet esprit impur lui présenta l'image de vices si affreux, que cette vue lui fit horreur, et la peine qu'elle en ressentit fut pour elle un tourment véritable. Il déroula devant ses yeux toute la suite de sa vie passée dans le siècle. Cette représentation, parfaitement exacte, pénétra son cœur d'angoisses; son corps en défaillit; elle fut recueillie comme morte entre les bras d'une pieuse dame qui l'assistait alors. Marguerite, oppressée de cette extrême douleur au souvenir de ses offenses, entendit le Seigneur con-

solateur de ceux qui sont à lui. « Ma fille, lui dit-il, confesse-toi maintenant à moi, ton Seigneur Jésus-Christ. » A ces mots, elle revit sans exception toutes les choses qu'elle avait pensées, dites ou commises pendant sa vie. Avec une indicible amertume de cœur, elle s'accusa de tous les péchés que la divine lumière lui avait fait passer devant les yeux. Elle demanda ensuite au Seigneur de lui laisser jusqu'à la fin, en mémoire perpétuelle de son infidélité, une si amère et si douloureuse contrition, que les membres de son corps vinssent à défaillir par l'intensité de la souffrance. Quand elle eut terminé l'oraison, le souverain Pasteur étendit la main sur elle, et lui dit : « Je t'absous au nom du Père, en mon nom et en celui du Saint-Esprit, ma fille, de tous les péchés de pensées, de paroles et d'actions, commis par toi jusqu'à cette heure. »

XIV

Elle reçut la communion dans l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, et elle entendit entre autres choses : « Ma fille, tes craintes s'acroîtront, et bien que je te parle plus souvent, tu ne recevras plus que rarement les douceurs accoutumées. Ce que tu souffres en ta bouche me plaît, et j'ai pour agréable le mal qui brûle ton gosier, ta langue et tes lèvres. » Marguerite répondit : « Seigneur, à cause de votre grand et très-doux amour, cette peine me réjouit. » Le Seigneur : « Elle te durera jusqu'à la mort, et

sera dorénavant plus pénible et plus afflictive. » Celui qui est venu au monde altéré de notre salut poursuivit : « Parmi ceux qui sont aujourd'hui dans les liens du mariage, peu me reçoivent saintement à l'autel ; leur indignité, quand ils s'approchent de moi, me provoque à la vengeance de leurs souillures. Dis encore à tes Pères de ne pas donner lieu aux murmures de ceux qui ignorent tes langueurs, en t'approvisionnant pour ta nourriture ; qu'ils s'y rendent attentifs, parce que ceux qui parlent mal de toi, m'offensent gravement. »

Voici quelle fut l'occasion de ce dernier avis. Je vis qu'à la suite des jeûnes, des larmes, des veilles, des disciplines, des cilices et de diverses maladies, son corps était exténué ; je craignais qu'elle ne vînt à mourir par suite de la privation d'aliments suffisants, et qu'ainsi elle n'abrégeât sa vie. Pour décharger ma conscience, je la contraignis de prendre un peu des choses qu'on a coutume de donner aux infirmes, à condition toutefois que son âme n'en recevrait pas de détriment. Elle me répondit : « Mon Père, depuis que l'habit des Frères de la Pénitence m'a été donné, la divine miséricorde m'a fortifiée de telle sorte que je n'ai plus senti aucun mouvement ou désir de la chair. »

Après avoir reçu l'avertissement du Seigneur sur l'approvisionnement de ses aliments, elle fut encore instruite de la manière dont elle devait être nourrie spirituellement, en ce qui regardait son âme, par moi, son confesseur. Notre Sauveur lui dit : « Quand

tu interroges ainsi ton Frère confesseur : *Faites-moi connaître si j'ai manqué en quelque chose*, ne te montre-t-il pas confiance et sincérité ? Qu'il pénètre et considère attentivement tes actions et tes paroles, et quand il croira devoir te reprendre, qu'il le fasse avec soin. Tu es mon vase et mon épouse, dont la pureté doit être gardée dans une perpétuelle intégrité. Je me retire de toi quant au mode de nos entretiens intimes ; mais je te laisse avec la bénédiction de l'éternelle Trinité et de la bienheureuse Vierge, ma Mère, dont j'ai pris la chair mortelle pour le salut du genre humain. » Marguerite ajouta : « Vous êtes le Dieu de ma vie, puisque sans vous je ne puis vivre ; j'en supplie votre miséricorde, ne dédaignez pas d'être avec mon esprit altéré de vous posséder et de ne posséder que vous seul. » Celui qui se cache à l'âme pour la tirer à lui, interrogea sa servante et lui dit : « M'aimes-tu ? » Elle répondit : « Oui, mon Seigneur. » Et il poursuivit : « Le monde ne t'est-il pas comme un enfer, à cause de mon amour. » Elle répondit encore : « Oui, mon Seigneur. » Il ajouta : « Enflammée du feu de la charité, ne ferais-tu pas l'abandon de tout, sans te rien réserver ? » Et elle affirma : « Certainement oui. » Le Seigneur : « Ne souffrirais-tu pas volontiers, s'il était opportun pour l'honneur de mon nom et avec une souveraine joie, toutes les peines dans un total dénûment des choses mondaines ? » Elle certifia de même que oui. Alors le Seigneur lui dit : « O ma fille, tu me sers fidèlement. » Cette fille du ciel craignait pourtant que sa vie ne déplût

en toutes choses à Jésus-Christ son ; juge car l'excessif affaiblissement de son corps l'avait contrainte à diminuer ses austérités et à ne plus se soumettre, comme par le passé, aux afflictions des disciplines et des jeûnes. Pour adoucir sa peine, le Sauveur lui dit : « Sache que Giovanello et Gilia, ta compagne, ont abrégé le temps de leur vie par les pénitences qu'ils ont pratiquées à ton imitation. Beaucoup d'autres feront de même sans m'offenser en marchant sur tes traces. »

XV

La vigile de la bienheureuse Madeleine, Marguerite était entrée en extase en présence de Dieu et de sa divine Mère. Tous ses péchés furent encore une fois rappelés à sa mémoire, et saisie d'une excessive douleur, elle disait : « Réservez-moi ces choses pour le désert du monde, ô souveraine suavité; mais ne me laissez pas tomber en cette confusion en cet heureux moment. » Le Seigneur lui répondit : « Retourne donc au désert, ma fille, je t'y renvoie comme une brebis au milieu des loups. » Et Marguerite : « Seigneur, il est vrai que je crains toujours d'y offenser votre Majesté. » Elle fut enivrée au même iustant d'une merveilleuse douceur par l'effet de la familiarité divine, et elle se répandit en louanges du Sauveur. « Je vous loue, disait-elle à Pierre, bien-aimé prince des Apôtres ; car vous avez témoigné que Jésus a la parole de la vie éternelle. Je vous loue,

saint docteur Paul qui avez dit : *Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités.* Brûlant du divin amour, transformée en Jésus et dans l'ardeur qui le consume pour nous, elle poursuivait : « Mon Dieu, vous êtes l'échelle de toutes les âmes chéries qui s'élèvent vers vous. » Le Seigneur : « Ma fille, j'ai été attaché au bois de la croix pour qu'il en fût ainsi, et pour retirer le genre humain de son état malheureux. Ayant ouvert les portes du paradis, j'ai brisé celles de l'abîme infernal, afin que les âmes renfermées aux limbes pussent monter au ciel. » Après avoir parlé ainsi, il commanda de nouveau à sa servante de retourner au désert ; comme elle était en extase, elle ne connaissait ni n'entendait les assistants, et elle commença à verser de si abondantes larmes, que les personnes présentes pleuraient avec elle. « Mon Seigneur, disait-elle, ne me renvoyez pas encore dans le désert du monde. » Non contente de son instante prière, de laquelle elle ne présumait pas, elle se retourna vers l'assemblée des saints en disant : « O bienheureux, qui habitez la gloire, où je suis transportée en ce moment, priez mon époux de ne pas m'éloigner encore. » L'unique consolateur des affligés fit succéder la consolation aux larmes ; il montra à Marguerite sa face pleine de joie et lui promit de grandes grâces, qui lui étaient inconnues jusqu'alors. Cependant son humilité l'empêchait de s'en tenir pour assurée. « Seigneur, disait-elle, quoique vous m'annonciez ces faveurs et d'autres, vous ne me donnez pas pleine confiance de les

recevoir ; vous me laissez toujours dans la crainte. » Après cette révélation intime, elle sortit, comme enivrée, de la cour du souverain Roi. Elle me déclara par obéissance tout ce qui s'était passé ; toutefois, les biens dont l'universel donateur lui avait accordé les promesses, elle refusa de les manifester.

XVI

A la fête de saint Martin, confesseur, elle reçut dévotement notre Sauveur au saint Sacrement de l'autel. Après la communion, toutes les jointures de ses membres et toutes les forces de son âme semblèrent lui manquer dans l'excès de son bonheur. Celui à l'avénement de qui les cieux distillèrent le miel, parla à cette âme choisie et lui dit : « Que demandes-tu de moi, Marguerite, martyre de mon amour? » Mais Marguerite, ornée de grâce, avait oublié la pénitence par laquelle elle avait réduit son corps à la servitude de l'esprit ; elle avait oublié ses fatigues, ses larmes, ses jeûnes, ses veilles, ses douleurs, ses terreurs et les vertus auxquelles elle était parvenue, vertus qu'on ne saurait ici estimer ni exprimer. Affirmant qu'il n'y avait rien de bon en elle, elle répondit à Jésus, Fils éternel du Père : « Pourquoi m'appelez-vous martyre, mon Seigneur? Je n'ai rien souffert de difficile pour votre amour ; je n'ai rien opéré de bien. » Celui qui dans les saints ne saurait couronner que ses dons lui dit : « Ton martyre est la crainte que tu éprouves de me perdre

et de m'offenser, moi, ton Créateur; mais, je te le répète, tu es une lumière nouvelle que j'ai allumée et donnée au monde. » L'humble Marguerite répondit : « O mon Dieu, que votre miséricorde descende sur moi, afin que je ne sois pas plutôt ténèbres que lumière en ce monde. Vous, qui êtes mon soleil, faites-moi resplendir de votre éclat. » Le Seigneur : « Ne t'es-tu pas privée, pour mon amour, de toutes les jouissances, ma fille? N'as-tu pas désiré souffrir tous les supplices pour mon nom? N'as-tu pas renfermé tous les pauvres dans ton cœur pour mon amour? » Elle répondit que, bien qu'elle fût prête à faire ces choses et à endurer tous les genres de tourments, elle n'ignorait pas le néant de tout cela en comparaison du moindre mouvement que le Seigneur faisait vers elle en cette vie.

XVII

Le mardi avant l'Ascension de Jésus-Christ, Marguerite pleurait sans pouvoir se consoler. Elle craignait d'avoir offensé le Créateur de toutes choses à l'occasion d'une dame qui était entrée par dévotion dans sa cellule. En signe de compassion paternelle, le Seigneur lui parla et lui dit : « Ma fille, tu m'as prié pour le salut du genre humain; mais, je te le dis, la malice, l'infection, les iniquités des hommes se sont accrues à tel point, que je les laisserai se détruire et se consumer entre eux. Quand ton confesseur t'interroge sur une chose et que tu lui réponds :

Je ne veux pas vous la dire, il te reprend de cette négative prompte et légère, du secret dont tu entoures ce qu'il désire savoir de ton état. Qu'il ne te contraigne pourtant pas à parler, car tu dois être un vase de vérité. »

Le lecteur verra par ce qui suit combien l'attention que nous portons aux péchés que nous avons commis et la résistance aux tentations du démon sont agréables à la majesté du Dieu éternel. « O ma fille, reprit le Seigneur, tu dis que tu ne t'es jamais méprisée toi-même selon que l'eût exigé la quantité de tes fautes ; que tu n'as pas été contrite et que tu n'as pas pleuré comme tu le devais. Ceci est vrai par rapport à la vie passée ; mais actuellement ce qui t'afflige, c'est une appréhension que tu as d'être pleine de défauts, comme ta bouche l'exprime et comme tu le déplores. Je te dis ceci en forme de correction. » Marguerite répondit : « Mon âme avait grand besoin d'être ainsi reprise, mon Seigneur Jésus-Christ. Néanmoins, si je pouvais retourner à la croix et continuer dévotement vos louanges, je m'offre avec empressement à supporter toutes les peines ; j'attends intrépidement les trompeuses et douloureuses tentations ; ô mon Dieu, il me suffit que vous soyez avec moi. » Le Seigneur reprit : « Ma fille, j'y demeurerai toujours. Si je me retire de toi en cessant de te parler, je suis avec toi par ma grâce et par ma présence. Celui qui t'avait souillée par ses tentations, te fera belle désormais par les mêmes moyens. Je te bénis au nom de mon Père, en mon nom et au nom

de l'Esprit-Saint, et en celui de la bienheureuse Vierge Marie, ma Mère. »

XVIII

Parmi les grâces qu'elle reçut de Jésus-Christ, après la communion, le jour des saints apôtres Pierre et Paul, nous ne devons pas omettre de rapporter celle-ci. Elle avait fait appeler un certain prêtre nommé Ange pour lui reprocher les offenses dont il se rendait coupable envers le Seigneur. Après la correction, quand il fut sorti de la cellule, Marguerite commença à craindre vivement d'avoir été présomptueuse et d'avoir elle-même offensé le souverain Prêtre, Fils du Dieu vivant. Elle interrogea avec larmes la Sagesse infinie qui lui avait révélé l'état de cet homme, pour savoir si elle avait péché en parlant comme elle l'avait fait. La correction avait porté sur les intentions, les habitudes et la vie de cet ecclésiastique, auquel elle avait interdit à l'avenir l'entrée de sa cellule. La Sagesse incarnée répondit à son doute : « Quoique tu ne m'aies pas offensé dans la réprimande même, tu l'as fait ensuite par une fumée de vaine gloire ; car tu as rapporté à tes compagnes ce que tu avais dit, quoique tu te fusses proposé d'en garder le silence (1). » A ces paroles de reproches du Seigneur, elle s'épouvanta. Elle s'accusa non-seulement de ce dont elle était réprimandée,

(1) Le fait était néanmoins public.

mais encore d'avoir corrigé ce pécheur avec trop d'autorité. Le Seigneur tempéra sa crainte et lui dit : « T'ayant faite mon défenseur, je n'ai pas été offensé de la manière impérative dont tu as parlé. Que dirais-tu, si je t'ordonnais de prendre l'initiative dans la guerre qui est entre le monde et moi ? » Marguerite : « Soyez avec moi, mon Dieu, et je suis prête à faire ou à dire tout ce que vous voudrez. Je demande à votre miséricorde que vos enfants retrouvent en moi la vie et la vérité. » Le Seigneur : « Quoique ce que tu désires soit un don éminent, ta prière est exaucée parce qu'elle est juste. » Marguerite répliqua : « Comment mes oraisons pourraient-elles vous être agréables, ô mon Seigneur, tandis que je ne puis me supporter moi-même ? Hier surtout votre correction m'a pénétrée de crainte, de telle sorte que j'ai dû faire appeler le confesseur aux mains de qui vous m'avez remise. Souvenez-vous que pour l'honneur de votre nom il me console toujours autant qu'il le peut. C'est pourquoi je vous prie pour son âme comme pour la mienne. » Le Seigneur : « La crainte te conserve en grâce, ma fille. J'accepte la recommandation que tu me fais en faveur de ton confesseur ; je lui accorderai ma grâce avec abondance à cause du travail qu'il fait pour ton salut. »

XIX

Un Frère qui visita Marguerite à la fête de saint Antoine, ignorant la marche de sa première vie et la

pénitence qu'elle avait faite, commença à douter de ferveurs si nouvelles pour lui et si rares; il la laissa par suite elle-même dans le doute. Le lendemain, après avoir reçu à l'autel la Sagesse incarnée, créatrice de toutes choses, elle fut rassurée sur les craintes qu'elle avait conçues. Elle entendit ces paroles : « Ma fille, ne cherche pas de nouveaux maîtres qui ignoreraient ce que j'ai opéré en toi. Néanmoins j'excuse ce Frère; il sait par la sainte Écriture quelles sont les astucieuses tromperies que l'ancien ennemi a coutume d'exercer contre le genre humain. S'il est émerveillé du changement extraordinaire qui s'est opéré en toi, qu'il considère une merveille plus digne d'admiration. Ne t'ai-je pas pleurée et ne me suis-je pas laissé clouer sur le bois de la croix pour ton salut? En outre, ma fille, j'ai à te dire que le jour où tu as eu un long combat à soutenir, ta pensée a désolé l'enfer d'une plus grande désolation et a imprimé aux démons une nouvelle tristesse. »

XX

Le jour de saint Pierre-aux-Liens, après une dévote communion, elle entendit Jésus qui lui disait : « Réjouis-toi, fille de Jérusalem, car le Roi de ta cité est venu à toi, il est venu dans ton cœur, où il veut établir son siége par la grâce. Je te le dis, je me complais dans les œuvres qui s'accomplissent en toi. »

Une autre fois, ravie en esprit, après avoir reçu

le corps de Jésus-Christ, Marguerite disait : « Je vous demande, Seigneur, de vous servir à l'avenir, en toutes mes actions, sans vous offenser ; cette grâce obtenue, je ne refuse aucune tribulation. » Elle reçut ici une nouvelle assurance intérieure de ce qu'elle demandait. Elle poursuivit : « Mon bon Jésus, vous devez m'accorder cette faveur, et vous pouvez le faire ; elle est raisonnable, et votre justice ne refuse ce qui est juste à aucune créature. » Le Seigneur : « Ne sais-tu pas que tu demandes un don bien élevé ? » Marguerite : « Vous en faites encore de plus grands que celui-ci. » Le Seigneur : « Tu as dit vrai ! »

Marguerite désirait sa mort de tout son cœur, tant pour laisser ce monde, où les combats sont nombreux et incessants, que pour contempler sans intermédiaire le Créateur de toutes choses, Jésus-Christ : elle demanda que ses jours fussent abrégés. Le Seigneur lui dit : « Que feraient sans toi les brebis ? » Et Marguerite répondit : « Mon Dieu, qui gouvernez le monde, votre grâce les gouvernera elles aussi, mes brebis, de telle sorte qu'elles n'auront pas à se plaindre de ma mort ? » Le Sauveur reprit : « Tu diras sans crainte dorénavant que tu es ma fille et mon élue, et moi je suis ton Seigneur Jésus-Christ, qui ai pris chair en la Vierge Marie et que tu as choisi. Le renouvellement d'esprit qu'a reçu Frère Corrado durera aussi longtemps qu'il plaira à ma Providence, assure-le-lui. Excepté dans le cas de maladie, il célèbrera une fois par semaine la messe de la bienheureuse Vierge, ma Mère ; car mon Père a disposé que

quiconque veut être consolé par moi, vrai Dieu et vrai homme, doit invoquer ma Mère avec confiance; touché et prévenu par ses supplications maternelles, je fais droit aux demandes qui me sont adressées. Fais-lui savoir que celui qui porte la charité et la paix dans les œuvres qui sont faites pour mon amour, est un vase où ma grâce se renferme. » Ayant donné la bénédiction à ce Frère de la part de la très-sainte Trinité et de la Mère de Dieu, le Seigneur répondit à Marguerite au sujet de ses doutes sur le mode à tenir dans ses entretiens avec ceux qui la visitaient. Il avait disposé, lui dit-il, que tout visiteur souillé de péché mortel serait connu d'elle quand il viendrait à sa cellule. Elle devait donc l'instruire de ce qu'il aurait à faire pour se convertir sans retard. Jésus-Christ ajouta qu'elle aurait à parler avec force pour l'amendement du peuple; il lui dit encore : « Ma fille, tu es une brebis ramenée au bercail. Si je t'ai retiré Frère Jean, qui était par sa parole et son exemple ta lumière et ta vie, c'est que je te suis l'un et l'autre : lumière et vie. Seul, je suis la vie en laquelle tu vis, et toutes choses vivent en moi. Je t'ai instruite au sujet de celui que j'ai chassé du sommet de la gloire de mon paradis; tu sais qu'il a envoyé un grand nombre d'astucieux satellites contre la communauté des fidèles. J'ai opposé les Frères-Mineurs comme mes Apôtres dans la lutte, et entre tous spécialement celui dont tu déplores l'absence (1) et dont la

(1) Sans doute Frère Giunta, alors à Sienne.

prédication est très-fructueuse pour les âmes. Je te commande d'user toujours du conseil des Frères-Mineurs et de m'obéir fidèlement à moi, ton Dieu. Tu leur diras de ma part de ne pas te contraindre au sujet des aumônes que tu fais aux pauvres; car tu dois observer une étroite pauvreté, sans rien réserver soit secrètement, soit ouvertement pour tes nécessités. Tu te dépouilleras pour mon amour, et moi je suis prêt à dire, quand je jugerai les vivants et les morts : *J'étais nu, et vous m'avez vêtu*. Tu jeûnes pour mon amour; ce que tu peux soustraire à tes nécessités, tu le convertis avec joie en aliments pour les pauvres; je dirai : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*. Tu t'es abandonnée pour moi, et je te recueille dans le sein de mon amour. » Ayant entendu ces choses, la servante de Dieu fut saisie d'une inexprimable crainte au souvenir de ses fautes; elle ne pouvait parvenir à croire que Dieu, si admirable en lui-même, s'inclinât de la sorte vers elle. Celui qui a pour agréable le cœur des humbles prit compassion de Marguerite; tandis qu'elle priait et pleurait, il envoya un Ange du ciel lui dire : « Ne craignez pas, épouse de Dieu, confiez-vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné vous parler, et qui ne saurait tromper. Accomplissez ses commandements dans vos œuvres. L'ennemi qui sème partout la discorde ne vous encouragera jamais à la paix; mais c'est la vraie paix de Jésus-Christ qui vous instruit de travailler à la concorde. Moi, qui vous dis ces choses, je suis l'Ange préposé à votre garde. »

XXI

Le 15 juillet, Marguerite reçut avec respect le Fils de Dieu, et elle entendit en esprit : « Ma fille, tu détournes la lumière, le feu et l'ardeur du Saint-Esprit ; tu agis de la sorte chaque fois que tu appliques ton esprit à l'édification du prochain en vue de toi plutôt que pour mon honneur. Sache qu'il n'y a chose si grande au monde pour laquelle, quand tu la rapportes purement à moi, ma grâce te soit retirée. » Notre Sauveur commanda alors à Marguerite de lui remettre son cœur, et d'employer le temps à la méditation de sa vie et de sa conversation parmi les hommes ; elle devait commencer par le mystère de l'Incarnation, et parcourir tous les travaux et les peines que Jésus a daigné souffrir pour le salut de la race humaine.

Elle était accablée par les infirmités corporelles, et sa compagne l'avait laissée ; Dieu, qui n'abandonne pas ceux qui le servent, lui dit : « Ne crains pas. Je suis le Créateur de tous ; je revêts les oiseaux ; je nourris tout ce qui a vie dans les eaux, sur la terre et dans l'air ; je ne manquerai pas de te donner des aliments et de te couvrir. Tu ne demandes que moi, mais je te recherche avec plus d'attention que tu n'en apportes à me trouver. Tu me changes et tu m'oublies à la moindre pensée qui t'emporte ; je ne puis pas, moi, te changer et t'oublier. Néanmoins je te pardonne comme à ma fille. Je te bénis au nom

du Père, en mon nom et en celui de l'Esprit-Saint; aussi au nom de ma Mère, qui me prie instamment, avec toute la cour des bienheureux, de hâter tes jours; ils attendent dans l'allégresse l'heure où tu partageras leur gloire. Garde la pureté de ton cœur jusqu'à ce que tu sois appelée; que toute parole, avant de sortir de ta bouche, soit ordonnée et proférée selon le bon plaisir de ma volonté. »

CHAPITRE XI

De sa familiarité admirable avec Dieu et avec les Anges, et des promesses qui lui furent faites. — De son heureux passage.

I

Le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, condescendait à une admirable familiarité envers sa servante. Il révélait à l'avance à Marguerite, par la voie des illuminations, tout ce qu'elle aurait à souffrir des créatures invisibles ou humaines, par les maladies ou autrement, comme tout ce qu'elle recevrait de consolations et de grâces. Cet entretien intime l'enflammait du feu de l'amour suprême; elle ne pouvait cacher l'ineffable douceur de Dieu qu'elle ressentait intérieurement, et elle s'exprimait ainsi avec larmes et à haute voix : « O mon Sauveur, la

suavité de votre parole est telle, que toutes les choses placées au-dessous de vous ne sauraient remplir mon âme. J'admire comment les hommes, créés et rachetés par vous, ne se jettent pas entre vos bras et ne vous aiment pas de préférence à tout, et j'ignore comment même ils peuvent aimer ou seulement regarder une chose créée? » Il lui semblait que son âme à elle-même, disposée autrefois comme un jardin délicieux, était devenue un champ d'épines inculte. Le miséricordieux consolateur des affligés la ramena à l'espérance. « Ne crains pas, ma fille, lui dit-il; ne te contriste pas, si tes désirs sont différés; dans le repos de l'esprit, tu m'attends sans te défier de ma miséricorde, et moi, je te donne de nouveaux mérites, quand tu me désires dans la privation. Je te consolerai plus, après t'avoir fait attendre, que je ne le ferais si tu obtenais tout de suite ce que tu souhaites. »

II

Elle reçut dévotement le corps de Jésus-Christ le samedi de la première semaine de carême, et l'admirable douceur qui avait d'abord rempli son esprit lui fut soustraite instantanément par la souveraine dispensation de Dieu. Retournant sans retard son cœur vers le refuge des malheureux, Marguerite disait : « Madame, votre fils, l'époux de mon âme, sans lequel je ne puis vivre, ni avoir de repos, m'a laissée. » Marie, qui est le miroir de la misé-

ricorde, se rendit présente, pendant que sa servante priait avec larmes et demandait le Fils de Dieu, qui est aussi le sien ; elle daigna lui accorder bénignement ce cher fils. Jésus considéra la foi de Marguerite; aussi se communiqua-t-il avec une admirable suavité à qui le désirait si ardemment. « Crois-tu, lui dit-il, que je suis le vrai Fils de Dieu, Jésus-Christ? » Marguerite répondit : « En vérité, Seigneur, je le confesse, vous êtes le Fils du Dieu vivant que j'attends toujours et que je désire de tout mon cœur. » Le Seigneur : « Et moi, fils de la Vierge Marie selon l'humanité, moi qui suis avec toi, je te bénis ainsi que le Père éternel dont je suis le Fils unique. Conserve la règle de vie que je t'ai donnée et ne la mets pas en oubli. Si je te cache quelquefois le rayon de ma clarté, si tu ne peux goûter comme tu le voudrais la douceur de ma suavité, j'en use de la sorte avec toi afin que tu pénètres à fond dans la connaissance de toi-même, et que tu saches bien ce que tu vaux par toi-même lorsque tu es abandonnée à ta lumière et à ta force, et que la joie souveraine et infinie s'est éloignée de toi; quand je viens ensuite à me communiquer largement, tu éprouves combien ma présence te grandit et te glorifie. Aies confiance, car je serai avec toi sans te laisser jamais, lors même que je semblerai me soustraire à toi. Qui t'a donné de moi cette soif ardente, sinon moi-même, fontaine éternelle en laquelle se rafraîchissent les bienheureux, et qui suis dans ton âme? Si tu ne m'avais pas, tu n'aurais pas

non plus soif de moi : en cette soif ton mérite s'accroît en même temps que la grâce; ne te plains donc plus à l'avenir, comme tu l'as fait jusqu'ici, des peines que te cause mon absence. » Marguerite avait été peu auparavant remplie d'une si grande douceur divine, qu'un tison enflammé tombé sur son pied pendant qu'elle était absorbée dans la contemplation, l'avait brûlée sans qu'elle en eût éprouvé aucune douleur, et sans que ce pied en eût reçu d'incommodité.

III

Le troisième dimanche de carême, elle reçut pieusement le corps de Jésus-Christ, et fut consolée en esprit par les exhortations accoutumées du Seigneur : « M'aimes-tu, ma fille ! » lui demandait-il. A quoi elle disait : « Mon Seigneur, je réponds avec votre bienheureux apôtre Pierre : *Vous savez que je vous aime.* — Et moi, poursuivit Jésus, je te bénis. Sache que j'ai fait ta position pareille à la mienne, ce qui doit te satisfaire : comme je t'ai cherchée dans les peines et les angoisses, ainsi tu me chercheras parmi beaucoup de tribulations, et tu me trouveras. Tu voudrais jouir toujours de ma consolation et continuer la joie intérieure de ton esprit ; c'est pourquoi je te dis comme à Paul : *Ma grâce te suffit.* »

IV

Pendant l'octave de saint Jean l'Évangéliste, je trouvai la servante de Dieu dans une douleur mélangée de joie. Elle avait reçu la nuit précédente une excessive consolation de la présence de son époux, et elle n'était pas peu affligée de voir différer le dernier jour de sa vie, qu'elle appelait de tous ses vœux. Désirant être *survêtue* (1), elle demandait la séparation de son âme et de son corps, afin de pouvoir être avec Jésus-Christ. Mais Jésus, qui ordonne et dispose toutes choses, ne répondait rien à cette prière; il ramena l'esprit de Marguerite à l'admiration et à la pensée qu'elle avait eues plusieurs fois de sa Nativité. « Tu t'émerveilles, ma fille, lui dit-il, que je ne répande pas en toi, à ma Nativité, les consolations de la joie intérieure; mais rappelle-toi que tu dois te rendre semblable à ton Seigneur. J'ai pris à ma naissance la pauvreté, les souffrances du châtiment, quoique je fusse sans péché. Moi, la joie des anges, j'ai commencé à vagir dans une étable étroite, afin de délivrer le genre humain de ses gé-

(1) *Cupiens supervestiri,* selon saint Paul (II Cor., v, 2 et 3). Elle désirait posséder l'habitation céleste, et être revêtue de l'étole glorieuse de l'immortalité; l'Apôtre donne à ce vêtement de la patrie le nom de *survêtement,* car il n'est accordé qu'à celui qui est trouvé, à l'heure de la mort, déjà revêtu d'innocence et de sainteté.

(*Note du P. Pelaga.*)

missements. Ce jour a donc été pour moi le principe de la mort; et j'ai ordonné ta vie de telle sorte que tu suives mes traces autant qu'il est possible. Ne t'étonnes donc pas, si je te soustrais en cette solennité les joies spirituelles accoutumées. » Mise alors en extase, elle pria le Très-Haut de daigner la réduire à une parfaite solitude; mais elle ne fut pas exaucée. Son ange gardien lui apparut peu après ces entretiens, et pour bannir les doutes de son cœur il salua avec respect la Mère de Dieu en récitant l'*Ave Maria* entier. Marguerite fut rassurée par ce pieux hommage à la Reine du ciel; elle demanda à l'ange en pleurant quand elle pourrait dépouiller le vêtement de sa chair et voir la face de son Créateur; quand elle serait mise par la divine miséricorde dans la gloire des bienheureux. L'ange lui répondit : « Je te notifie, Marguerite, que tu ne demeureras plus longtemps dans l'exil de cette vie. » L'ange lui promit de grandes choses à l'égard de sa félicité future; mais l'humble servante de Dieu doutait; elle se retourna vers le Très-Haut, qu'elle aimait par-dessus tout, et elle entendit : « Quand la pénitence imposée à ta bouche (1) sera terminée, je t'appellerai, ma fille, et j'accomplirai les promesses que mon ange t'a faites. » Marguerite répondit : « Seigneur, les dons sublimes que vous m'avez accordés et ceux que vous me réservez encore libéralement et sans mérite de ma part, requerraient un vase de souveraine

(1) L'inflammation dont il a été parlé précédemment.

pureté. Je ne suis pas ce vase bienheureux, et je me vois contrainte par ma misère à refuser ces faveurs extraordinaires de votre grâce. » Jésus-Christ : « Ces dons ne te sont pas accordés pour toi seulement, mais encore pour beaucoup de pécheurs qui seront appelés au sein de ma miséricorde. Par amour pour moi, tu as rendu de fidèles louanges à tous les ordres du paradis distinctement; à chacun d'eux j'ai donné le pouvoir de te communiquer les vertus qui les distinguent les uns des autres. Tu t'étonnes de recevoir plus de joie dans les communions qui sont faites le jour du dimanche, qu'en celui où j'instituai le sacrement de mon corps. Sache qu'à pareil jour je suis sorti de la mort et du tombeau; j'apparus ressuscité et glorieux à mes apôtres et aux disciples, et je leur donnai la consolation qui leur était promise. J'agis de la sorte spirituellement avec toi. » Le même jour, tandis qu'elle redemandait dévotement l'entretien divin, le Seigneur lui envoya son ange. Dès qu'elle le sentit près d'elle, elle lui dit : « Mon ange, priez notre Sauveur qu'il daigne me parler de nouveau. » L'envoyé céleste lui répondit : « Fille bénie de notre Seigneur, Créateur du ciel et de la terre, bénies soient toutes les sollicitudes que j'ai eues pour toi, Marguerite; car tu es écrite dans le livre de la vie éternelle. Je te le dis, le Dieu souverain, qui t'a fait cette faveur, te parlera et te dira de grandes choses, selon ton désir, quand il lui plaira. »

V

Le premier samedi du mois d'août, en méditant sur la croix de Jésus-Christ, elle commença à discourir avec sainte Madeleine. « O bienheureuse, lui disait-elle, pourquoi vous êtes-vous éloignée, même quelques instants, de la croix, au temps de la Passion du Seigneur? O bienheureuse, si tous les démons, tout épouvantables qu'ils sont, s'étaient alors montrés, et si, réunis à Pilate, aux soldats et aux Juifs, ils avaient entrepris de m'écarter, ils n'y auraient point réussi; je n'aurais pas cédé. » Oppressée de douleur, elle méditait ainsi la Passion; elle entendit Jésus-Christ lui dire : « Tu t'étonnes, ma fille, que tes tentations intérieures soient adoucies, et de n'avoir à souffrir que des tribulations extérieures. Mon Père, à qui tu as demandé de me posséder, moi son Fils unique, mon Père t'aime beaucoup, parce que tu m'aimes autant que tu le fais, et il veut que ta vie reflète la mienne. Un temps viendra où il restera peu de Frères-Mineurs qui te soutiennent; beaucoup parmi les fidèles te poursuivront de leurs murmures; tes afflictions dureront le temps qu'il plaira à ma bonté, qui dispose tout avec miséricorde. Tes sens seront crucifiés au dehors par la tribulation extérieure; mais l'amour et la crainte te seront laissés; une véritable humilité fortifiera ton cœur, et aucune peine ne saurait te séparer de moi. »

VI

La servante de Dieu, comme une lumière bienfaisante, était pieusement recherchée de ceux qui habitaient près d'elle et de ceux qui habitaient au loin. Afin de pouvoir s'appliquer librement à la divine contemplation, elle alla se renfermer dans une cellule plus cachée. Une dame très-dévote, et qui avait pris soin de Marguerite dans ses indigences corporelles, s'affligea et murmura, en la taxant de légèreté d'esprit. Marguerite apprit par révélation le mal qu'elle disait d'elle. Pour adoucir cette âme irritée, elle se soumit à son obéissance. Jésus-Christ eut cette humilité pour agréable et lui dit : « Ma fille, ne parle à personne du mécontentement de cette dame ; supporte avec patience l'injure qui t'est faite ; un temps viendra où tes détracteurs regretteront leurs murmures et reviendront à toi. » Marguerite, émerveillée de cette promesse, répondit : « Comment serait-il ainsi fait en faveur de cette ingrate et vile créature qui vous parle ? elle vous a trop offensé, mon Seigneur, et vous a servi si peu ! » Le Sauveur : « Je suis ton Seigneur Jésus-Christ que tu désires jour et nuit ; je n'accorderai jamais à l'ancien ennemi le pouvoir de te tromper sous mon nom, et de dire : Je suis le Christ ; mais je ne te garantis pas aussi complétement qu'il n'essaie à t'égarer, en te disant de lui-même : Je suis ton ange. »

VII

Le vendredi de la seconde semaine après l'Épiphanie, Marguerite reçut avec respect le Fils de Dieu, et elle s'écria dans une grande allégresse intérieure : « O joie ineffable de mon âme ! ô joie inestimable et que je désire de toutes mes forces ! » Puis se retournant vers son ange, elle poursuivit : « Par la garde que vous devez avoir de moi en vertu du commandement du Roi éternel, je vous en prie, donnez-moi quelque signe que je suis en sa grâce. » Elle en doutait à l'occasion d'indicibles ferveurs qu'elle avait au souvenir de son Créateur, et dans lesquelles souvent elle déchirait ses vêtements ; elle craignait que ces transports n'eussent remplacé la familiarité du divin entretien. Dieu, qui est un feu qui consume, et qui est l'auteur des saints mouvements, lui parla et lui dit : « Tu es ma sœur, tu es ma fille ; tu es la lumière placée dans les ténèbres qui changera la nuit en jour. Tu es la torche mise entre les mains des pécheurs pour conduire à moi non-seulement les vierges, mais les femmes mariées et les veuves. Sache qu'afin d'adoucir la rigueur de mon Père, je lui ai montré les cicatrices de mes plaies que j'ai endurées pour l'amour du genre humain. Tu diras au frère Jean de prêcher ; car, depuis ma Passion jusqu'à présent, le monde n'eut jamais besoin de si pressantes exhortations qu'aujourd'hui. Répète-lui : *Bienheureux les cœurs purs,* et assure-

le qu'il me verra face à face dans la cour suprême des bienheureux. Et à toi, je te dis que tu m'aimes pour ta propre consolation; toute âme qui aurait pour moi un parfait amour, ne chercherait aucune joie sur la terre, puisque toutes les consolations lui sont réservées dans la céleste béatitude. Tu es semblable à un enfant qui veut rester toujours aux mamelles de sa mère; il pleure de suite, il soupire et crie pour peu qu'on vienne à l'en séparer. Ne te souviens-tu pas que moi, ton Créateur, du jour où je naquis de la Vierge-Mère jusqu'à celui où j'expirai sur le gibet, je n'ai pas su ce qu'est une consolation dans le monde, même durant un seul jour? Je te commande de venir souvent à la plaie de mon côté; tu y suceras et sentiras ce qui en est sorti pour le salut du genre humain. » Ayant entendu ces choses, Marguerite répondit: « Mon Seigneur, la crainte que j'ai de votre soustraction me crucifie, m'inquiète, m'altère; je ne puis recevoir aucune consolation, si je ne vous sens et ne vous goûte. » Jésus-Christ: « Ce que j'ai dit à saint Paul, je te le répète: *Ma grâce te suffit;* quand tu crois que je suis éloigné, je demeure avec toi par ma grâce. Sache que le satanique auteur des illusions, désireux de te tromper, ne saurait pourtant parler au dedans de ton âme comme j'y parle, moi vrai Fils du Dieu éternel, fait homme de la Vierge Marie. » Le Seigneur lui ayant donné la bénédiction accoutumée, récita en entier la Salutation de la bienheureuse Vierge et ajouta: « C'est pourquoi j'ai répondu aux pensées de ton cœur; l'ennemi des âmes

qui cherche à tromper, ne peut deviner de telles pensées que sur des signes extérieurs, qui même ne lui offrent jamais que des conjectures. »

VIII

Pendant l'octave de la bienheureuse Vierge, on lui apporta dans sa cellule le corps de Jésus-Christ. Ayant fait d'abord une dévote confession, elle fut instantanément remplie d'une grande joie et d'une grande consolation intérieure ; toute crainte était bannie de son cœur, et elle ne pouvait empêcher sur son visage une expression de joyeuse expansion, qui manifestait au dehors la grâce divine renfermée au dedans d'elle-même. Elle reçut dans son cœur Jésus-Christ, et elle entendit : « Tu es faible et infirme; que ta compagne t'aide à reposer la tête sur l'oreiller. » Ceci fait, le Seigneur ajouta qu'elle était sa petite plante qu'il avait plantée dans le jardin sec du monde. « Ne t'étonne pas, poursuivit-il, parce que je t'ai dit une autre fois que je t'ai plantée dans le jardin de l'amour, c'est-à-dire dans l'Ordre de ton bienheureux Père François, toujours vert sous mon soleil, tandis que le monde est resté sec et stérile. Au nom de mon Père, je t'accorde un don nouveau. C'est que toi, ma petite plante, tu pousseras et tu étendras de nouveaux rameaux; ils se répandront sur mes fidèles. Je veux que de ces rameaux jaillissent des eaux vives de miséricorde, pour rafraîchir les plantes sèches du monde. Cette nouvelle grâce

t'a été donnée, et de plus tu as été couronnée dans la fête de ma vierge Claire. » En entendant des paroles d'un prix si élevé, l'âme de Marguerite, illuminée de la grâce, se vit elle-même couronnée d'un admirable diadème et revêtue d'une belle robe tissue d'un or très-pur. Et la servante de Dieu dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, mon Seigneur et mon Dieu, venu dans le monde pour notre salut. Le Seigneur : « Je te dis, moi, que tu es mon élue, ma fille, mon épouse ; tu es *Marguerite,* en Dieu vermeille et éblouissante de blancheur, sainte et grande par ma puissance. Il n'y a pas dans le monde d'intelligence capable de penser et de comprendre à quel rang je t'ai élevée dans mon service. Tu as dit que tu ne peux te rassasier de mon amour ; et moi je t'assure que je ne cesserai jamais de t'aimer ; je n'ai pas mis de terme à mon amour envers toi. Je n'ai pas dit : Je t'ai fait telles grâces, je t'en ai fait tel nombre ; tu ne dois pas attendre des grâces plus grandes. Je ne dirai pas non plus : Je t'ai aimée jusqu'à cette heure, et dorénavant je cesserai de t'aimer. Tu t'es plainte avec de grandes angoisses du refroidissement de ton cœur dans l'amour de ton Dieu ; il te paraît ainsi, parce que ton corps infirme ne peut plus s'exercer aux fortes actions, ni continuer tes oraisons et tes prières accoutumées. Mais quoique cet amour te paraisse presque mort, je t'assure qu'il vit en moi et qu'il y est toujours fervent. Ne le sens-tu pas toi-même, lorsque tu m'offres tout ce que tu as ? Tu dis que c'est peu de chose ; Dieu, qui

sait tout, voit que, si tu possédais de plus précieuses offrandes, tu les donnerais plus volontiers encore à ses pauvres. Oui, ce que je dis est vrai : tu m'abandonnerais de meilleur cœur un château aux murs d'or.» Marguerite répondit : « Mon Seigneur, ne dites pas un château d'or, dites le monde entier, s'il était sous l'empire de ma volonté ; je n'en réserverais rien, sinon le temps qui me serait nécessaire pour méditer la manière de tout distribuer selon votre bon plaisir.» Le Seigneur : « O ma fille, sois pauvre par amour pour moi, et ne doute pas de mes promesses. Ceux qui m'ont vu ne m'ont pas connu, et toi, tu m'as connu sans me voir. Dis à mon serviteur de recueillir ces choses avec soin ; un temps viendra où elles seront lues et écoutées dans la joie de l'esprit. Dans l'Ordre de mon bien-aimé, le bienheureux François, qui est avec moi, je suis aimé plus qu'en aucun autre état aujourd'hui dans le monde, et aussi ses Frères me sont chers au delà de toute expression ; ô ma fille, ne sois jamais dure avec eux. » Marguerite répondit : « Mon Dieu, j'admire comment il se fait que toutes les âmes ne courent pas affamées à votre suite. » Le Seigneur : « Ma fille, je donne peu de moi à celles qui ne viennent pas à moi d'elles-mêmes et qui ne se donnent pas. » Marguerite répliqua : « O mon Seigneur, vous êtes doux et suave en toutes choses : vos serviteurs ne devraient pas mettre de fin aux larmes qu'ils versent sur les offenses qu'ils ont commises contre vous, afin de pouvoir, au moins ainsi par la pénitence, marcher après vous,

O mon Seigneur, nul ne vient à vous sans vous; je le confesse en vérité, c'est à votre seule miséricorde qu'il nous faut toujours rapporter notre vocation à votre service. » Jésus, qui s'est rendu médiateur entre Dieu et les hommes, eut pour agréables ces paroles pieusement exprimées par un cœur reconnaissant, et il disait à sa servante : « O ma fille, qui t'a fait venir à la pénitence? qui t'a donné de gémir sur tes offenses? qui t'a remplie de forces pour jeûner? qui t'a armée de tant de modestie? qui t'a conduite de vertu en vertu? » Il décrivit par ordre tous les degrés de la grâce qu'il avait mise en elle; et Marguerite répondit : « O Jésus, principe de toutes les vertus, c'est vous qui m'avez gratuitement donné toutes ces choses. » Le Seigneur reprit : « Dis-moi donc ta coulpe, et confesse ton ingratitude après tant de faveurs; car tu ne t'es pas assimilé ce qui te revenait, et tu ne m'as pas rapporté, à moi source de tous les biens, tout ce que tu as reçu de moi. » A cette parole de la correction divine, elle fut comme blessée d'un glaive à deux tranchants. « Mon Seigneur Jésus-Christ, répondit-elle, je confesse que ce que vous dites est vrai; j'accuse humblement ma faute en présence de votre Majesté. Comment l'amour d'une si grande pécheresse pourra-t-il être pur? » Le Père de l'immense compassion adoucit en Marguerite la crainte très-douloureuse qu'il y avait excitée; il lui dit : « Ma fille, ne te souviens-tu pas de Madeleine? » Plus craintive encore, elle répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Ma-

deleine fut pur et fervent, mais le mien ne l'est pas. » Le Seigneur : « Ma fille, ton amour est droit parmi tous les amours qui tendent vers moi et qui sont aujourd'hui sous le ciel. Quant à Marguerite de Sienne, je te le dis, je l'aime plus que toute autre femme habitant Cortone. Sa conversation m'est si agréable, que je verserai abondamment mes dons sur elle. »

IX

Le second dimanche de l'Avent, le Seigneur dit à Marguerite ; « Tu as livré une grande guerre à mon ennemi. Je te le dis, mon peuple ne m'a pas connu ; il m'a oublié, et il ne prend aucun soin de me rechercher. Quoiqu'il me méprise et m'offense gravement, je ne me plains pourtant pas de lui auprès de mon Père, comme je le fais avec toi ; je n'expose pas l'injure qu'il me fait pour amener son châtiment et sa perte. Je me présente plutôt comme son avocat et je me complais à faire révoquer leur sentence. Mais, je te le dis, les pécheurs essuieront d'amères afflictions. Avant la fin de ce siècle, ils auront essuyé les maux de la guerre, la famine et la peste ; l'infection des vices de l'âme et du corps s'est tant accrue, qu'elle ne doit plus être tolérée. La malice des chrétiens dans les inventions criminelles est plus grande qu'elle ne l'a été dans l'esprit des Juifs au temps de ma Passion. C'est pourquoi je veux que les prédicateurs de ma parole meurent totalement au monde et à eux-

mêmes, afin de pouvoir vivre en moi de la vie véritable. » Après avoir dit ces choses à sa servante, le Seigneur lui donna la bénédiction accoutumée. Marguerite répondit : « Que ferai-je, mon Dieu, pour vivre avec persévérance en vous? Votre suavité, que j'ai goûtée, m'a laissé une telle assurance en moi-même, que je ne porte plus à votre Majesté la crainte qui lui est due, et que je ne suis pas assez attentive à mon néant. » Le Seigneur : « O ma fille, tiens pur ton esprit. La prière, que tu m'as faite, d'être soumise à toute créature, m'a beaucoup plu; dès cette heure, obéis donc non-seulement à moi, mais à tous, autant que le comporte mon honneur. Considère-toi, par amour pour moi, comme la dernière et la plus misérable des créatures; tu ne feras en cela que marcher sur mes traces. Je me suis assujetti à tous, et j'ai voulu être réputé vil et abject. Cet humble abaissement t'exaltera dans le ciel parmi les bienheureux. Sois blanche d'innocence et vermeille d'amour. Tu es la troisième lumière accordée à l'Ordre de mon bien-aimé François. Il fut lui-même la première parmi les Frères-Mineurs, et dans l'Ordre des religieuses la bienheureuse Claire a été la seconde; sois la troisième dans l'Ordre des Pénitents. »

Après ce glorieux entretien, Marguerite vit son ange se présenter à elle; il lui dit : « L'ange de l'ordre des Séraphins, qui est descendu vers toi, t'a laissé le feu de l'amour et la splendeur d'une haute connaissance de Dieu. »

X

A l'Épiphanie du Seigneur, Marguerite reçut dévotement le Très-Haut. Jésus, qui aime à se répandre dans les âmes saintes, lui parla et lui dit : « Es-tu vraiment remplie de la joie spirituelle à présent, ma fille? » Marguerite répondit : « Vous savez bien, mon Seigneur, que là où vous êtes, là est aussi la véritable et parfaite allégresse. » Et le Seigneur : « Toi, ma fille choisie, ma compagne et ma sœur, demande-moi ce que tu veux. » Marguerite : « Mon Dieu, je ne désire rien autre que de vous aimer toujours, et de servir votre majesté sans l'offenser jamais. » Le Seigneur : « Je t'accorde ce don de m'aimer, de me louer et de me rendre hommage par ta vie jusqu'à la fin. » Marguerite répliqua : « Vous avez reçu aujourd'hui, des sages et saints rois, l'or, l'encens et la myrrhe. » Jésus-Christ : « N'est-ce pas une grande merveille, à ton sens, que Celui qui était Dieu et Père de tous, se soit fait le fils d'une femme pour sauver le genre humain? que le Dieu invisible se soit fait visible? que l'impassible ait souffert? » A la pensée d'un si admirable don, Marguerite vint presque à défaillir; elle dit au Christ-Roi : « Je ne puis, mon Seigneur, répondre à votre question; je n'ai jamais compris autant l'abaissement de votre miséricorde que je le comprends à cette heure. » Le Seigneur : « Ma fille, depuis que j'ai supporté une mort cruelle pour les

pécheurs, ils m'ont crucifié de nouveau; ils ont rouvert les plaies de mon corps. La peine qu'ils me font est plus grande que celle qui m'a été causée par les Juifs à l'heure de ma Passion. Mon Père, ému de l'injure qui m'est faite, est prêt à prononcer la sentence contre le genre humain; mais moi, son Rédempteur, avocat plein de sollicitude, je n'abandonne pas encore ceux qui m'ont offensé, et je prie instamment mon Père pour eux. Ma fille, tu as coutume de me répondre raisonnablement, réponds à ce que je t'ai demandé. » Marguerite : « Je ne saurais le faire, mon Dieu. Je m'émerveille de ce qu'étant si pleinement rassasiée, je me trouve en même temps dévorée par la faim. » Le Seigneur : « Mes consolations sont ainsi faites qu'elles demeurent incompréhensibles aux anges et aux saints dont elles sont le partage, et ils ne savent pas en parler d'une manière explicite. » A cette heure de consolation, Jésus-Christ se mit à promettre à sa servante des choses magnifiques; il l'appelait à un état si élevé, que l'humble Marguerite, se défiant de ses mérites, disait : « Seigneur, je ne trouve en moi aucun bien, et je devrais être privée des dons qui m'ont été accordés précédemment. » Le Sauveur : « Pleure, ô ma fille, car tes larmes se changeront en joie; j'ai déjà dit ce mot à mes apôtres; pleure, parce que j'ai pleuré. Travaille, parce que j'ai travaillé et me suis fatigué; sois humble, parce que je me suis humilié. Aime-moi, parce que je t'ai aimée; pardonne à ceux qui t'of-

fensent ; car, attaché à la croix, j'ai pardonné à tous les hommes qui m'ont crucifié ; sois pauvre, puisque je l'ai été depuis ma naissance d'une Mère Vierge, jusqu'à la mort sur la croix. Supporte les murmures, parce qu'on a murmuré contre moi de diverses manières. » A tout cela la respectueuse Marguerite disait : « Seigneur, si vous avez accordé aux apôtres que leur vie reflétât la vôtre, c'est là un don magnifique. » Et le Seigneur lui répondit : « Ma fille, tu viendras à moi par la voie de la tribulation. » Marguerite : « Par votre miséricorde, donnez-moi donc de ne pas vous offenser dans les peines que vous m'avez annoncées : et voilà que je m'offre à les souffrir avec allégresse ; je cours au-devant d'elles avec joie. » Jésus-Christ : « Je te le dis, tu ne m'offenseras jamais mortellement. » Le Seigneur universel, qui ne fait point acception des personnes, lui parla de nouveau et lui dit : « Ma fille, mes bien-aimés ne doivent pas pleurer sur leurs peines, mais sur les peuples, à mon exemple. Trois sortes de gémissements conviennent à mes amis : la première doit être pour leurs péchés ; la seconde, pour ma très-douloureuse Passion, dont ils furent l'objet ; la troisième, pour les pécheurs qui périssent en m'offensant. Depuis la rédemption, le monde n'a jamais eu besoin de ces larmes comme à présent. » Marguerite s'accusa ici humblement elle-même. « Mon Dieu, disait-elle, ayez pitié de moi ! Je cours après vous avec tant de désir, que je ne m'exerce plus à ces larmes, comme j'avais coutume de le faire, sur mes

offenses, sur vos tourments et sur la perte de vos enfants. O Père souverain, je supplie votre charité de daigner accorder aux pécheurs pour qui vous avez daigné mourir, une pleine miséricorde et la totale rémission de leurs fautes, afin qu'ils ne périssent pas dans leurs péchés. »

XI

A la fête de la vierge sainte Prisque, la servante de Dieu reçut avec le plus grand respect le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui dit : « Tu es ma fille et mon élue, que j'ai faite lumière et miroir pour les yeux aveuglés dans les ténèbres, pour les yeux, dis-je, qui ne peuvent me voir, moi, la véritable lumière. » La servante de Jésus-Christ, humble en toutes choses, répondit : « Comment pourrais-je être rendue lumière, moi qui ai été ténèbres, moi qui ai été plus obscure que l'obscurité même. » Le Seigneur : « Ma fille, je t'ai faite, par l'exemple, lumière dans les ténèbres ; je t'ai faite la main secourable de ceux qui sont tombés ; je t'ai faite la confiance des désespérés, la voie des égarés et la vie des mourants. Sache ce que signifient les bonds, l'allégresse et les terribles menaces dont ton ennemi fait ostentation contre toi ; cela veut dire qu'il travaille à éloigner de toi les Frères-Mineurs et plusieurs autres personnes qui te servent pour mon amour. »

XII

Le dimanche après Pâques, Marguerite pleurait amèrement parce qu'il lui semblait ne pouvoir servir Jésus-Christ selon son désir. Sa douleur fut immédiatement consolée, quand une de ses compagnes commença à parler doucement de Dieu. Enflammée par ce qu'elle entendait, elle demanda de nouveau avec ferveur la venue du Sauveur. Le maître de la vérité qui a dit : *Cherchez, et vous trouverez,* répondit à sa servante : « Que veux-tu, ma fille? Ne crains pas : moi, ton Créateur, je suis avec toi. Rends-toi soigneuse d'accomplir ton projet pour l'autel, et sois seule auprès de cet autel, alors que tu voudras prier. De l'autre côté de la chambre, mange et repose-toi. » Elle craignait que sa vie ne déplût à son Créateur, parce que ses infirmités ne lui permettaient plus les mêmes hommages envers lui que par le passé. En signe de sécurité, le Fils de Dieu l'invita à recevoir sa paternelle bénédiction; elle-même demandait cette grâce, et le Seigneur lui dit : « Je te bénis en toutes tes œuvres. » L'humble Marguerite, qui comptait pour ainsi dire comme rien ses vertus et les actes de ses vertus en présence de Dieu, répondit : « O Seigneur, et quelles sont mes œuvres? » Jésus-Christ : « Ma fille, à cause de ton constant désir de me servir et de ta crainte de m'offenser, la nourriture et le breuvage, le sommeil et la veille, le silence et la conversation, toute la vie enfin est une

oraison dans ta personne. C'est pourquoi je te bénis comme de coutume; et pour l'amour de toi, lumière nouvelle, je bénis la cellule où tu vis cachée pour mon amour. Je te le dis, tu es une rose au milieu des fleurs; tu es pure, et par la chasteté que tu aimes, je t'ai placée parmi les vierges. Après ta mort, beaucoup frapperont leur poitrine. »

XIII

Le vendredi après la fête des saints apôtres Pierre et Paul, Marguerite louait avec ferveur le Sauveur, quand elle entendit deux anges descendre du ciel en traçant sur leur passage un large et très-pur sillon de lumière. « Marguerite, lui dirent-ils, nous avons couvert de confusion tes ennemis dans l'air. Ne pouvant supporter le parfum de notre venue, qui provenait des paroles du Très-Haut, dont nous sommes les porteurs, ils se sont enfuis épouvantés et nous ont cédé la place. Nous ne pouvions de notre côté tolérer l'infection d'orgueil qui suit la trace de ceux qui sont rebelles à Dieu. » Au même instant il se fit un grand cercle, et dans ce cercle un ange se présenta en croix, comme notre Sauveur. Marguerite regardait et interrogeait un de ceux qui étaient présents, et qui lui répondit : « Si tu avais un fils unique couvert de plaies en son corps, ainsi que le Créateur Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu l'être pour le salut du genre humain, ne panserais-tu pas chaque jour ses plaies autant que tes forces le permettraient ?

Tu n'examines, ne médites, ne loue, ni n'aimes comme tu le devrais, celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La servante de Dieu demanda leurs noms à ces anges. Un d'eux lui répondit : « Nous sommes de l'ordre des Séraphins, dans lequel tu seras placée. Ne cherche pas à connaître nos noms, car les noms des anges sont rarement exprimés sur la terre. » Marguerite reprit : « Recommandez-moi, par vos prières, à Notre-Seigneur et à la glorieuse Vierge Marie sa Mère, afin que je persévère dans leur grâce. » Ils acquiescèrent à sa demande et lui dirent de demeurer avec la bénédiction du Dieu éternel. Les compagnes qui assistaient Marguerite furent remplies au même instant d'une joie si grande, qu'elles ne pouvaient se la cacher l'une à l'autre. Après un court espace de temps, un ange se présenta de nouveau et dit à la servante du Seigneur : « Reçois aujourd'hui ton Créateur, et il te conférera une grâce nouvelle. » Jésus-Christ entrant en sa demeure dont il aimait la pureté et l'humilité, parla ainsi : « Ma fille, je t'ai mise ce matin dans un état sublime aux yeux de mon Père, et ton âme est constamment par grâce spéciale devant la toute-puissance divine. » Marguerite répondit : « Comment en pourrait-il être ainsi, tandis que mon âme ne s'élève pas en ferveur, et ne grandit pas dans votre amour ? » Le Sauveur : « Tes désirs viennent à moi, et avec eux les œuvres que tu exerces continuellement et fidèlement auprès de mes enfants ; je reçois aussi avec complaisance le parfum de la bénignité que j'ai

plantée dans ton cœur, et qui monte vers moi. Mais ces biens que j'opère en toi ne sont malheureusement pas connus; s'ils l'étaient, j'en serais glorifié; car quand même je ne ferais rien de plus aujourd'hui dans les autres créatures du monde, ton exemple seul serait suffisant pour convertir à la pénitence, et faire courir ardemment les gentils à ma suite. Il n'y a rien qui empêche de conduire à ma gloire dans les dons que je t'ai accordés. Tout ce qui t'a été donné contient l'oraison bien ordonnée, l'humilité, la charité, la splendeur de la sagesse; et une âme peut y apprendre tout ce dont elle a besoin. La tienne a reçu d'abondantes grâces; c'est à ce point que ton corps défaille sous un si grand poids. Je ne t'ai comblée de ces biens pour aucun mérite de ta part, mais à cause de mon immense charité envers toi. »

XIV

Le Roi magnifique des siècles proposa à Marguerite la charité. Elle répondit : « Tout homme qui vous est dévoué, mon Seigneur, possède ce bien, et il n'y aurait pas lieu de s'étonner que je l'eusse, moi qui ai tant d'obligation à votre amour. » Le Seigneur : « Beaucoup de mes amis ont la charité de désir; mais toi tu l'as de volonté; et, en effet, tu l'as par les œuvres : tel est mon amour pour toi. Ma fille, souviens-toi que tu as nommé avec vérité la discrétion mère des vertus; mais tu es incrédule; cette

incrédulité trouve son excuse dans l'humilité de ton cœur ; il te semble impossible que la majesté immense s'incline à ton infime misère. Tu as dit de moi, Jésus, que je suis ton Seigneur, et moi, je te dis, tu es ma fille que les batailles touchent comme la fumée dans le principe touche l'œil, et après un instant ils ne sont plus rien. » Marguerite : « Mon Seigneur et mon Dieu, chaque fois que quelque pensée contraire à votre majesté vient à s'élever en moi, je voudrais que vous me permissiez de transpercer mon cœur d'un glaive acéré pour avoir conçu cette pensée vaine. Bien plus, ô mon Dieu, je choisirais d'être envoyée toute vive dans l'enfer, purifiée du péché, plutôt que d'être couronnée de gloire, s'il était possible, en votre royaume suprême, sans une parfaite purification de mes péchés. »

XV

Le jeudi dans l'octave de la Pentecôte, elle reçut avec respect le Fils de Dieu, et elle entendit : « Tu m'as prié pour le succès d'une pacification, elle se fera. » Et elle eut lieu vraiment depuis. Le Seigneur dit de nouveau à sa servante : « Tu es une rose blanche par l'innocence et rouge par l'amour ; tout ce que tu demanderas à mon Père en mon nom, tu l'auras ; et ceux qui viendront à toi aussi en mon nom, recevront une grâce spéciale. Quand tu mets ton esprit en présence du Père, tout l'ordre des Séraphins se réjouit à ton sujet ; car la divine Majesté leur ré-

vèle alors que tu seras placée en un siége de leur ordre. »

XVI

Le samedi de la seconde semaine après la Pentecôte, quand elle eut reçu le Fils de Dieu, elle fut ravie au-dessus d'elle-même et elle entendit dans son extase : « Je suis le pain vivant descendu du ciel; celui qui me mange vit par moi éternellement. Je suis l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Et je te dis que c'est une belle chose qu'une âme prenne plaisir à être dans le désert. » Marguerite répondit : « Mon Seigneur, pourquoi ne m'y placez-vous pas? » Le Sauveur : « Si tu y étais, une seule de tes paroles vaudrait plus que ne valent à présent plusieurs; mais tu souffriras dans toutes les choses où j'ai souffert, les plaies et les coups exceptés. » Cet entretien terminé, l'allégresse qu'elle avait ressentie commença à lui manquer peu à peu. Il n'y a pas à s'en étonner : l'ennemi venait. Il se mit à sauter sur ses pieds, à faire du bruit de ses mains comme un histrion qui danse, comme un combattant qui revient victorieux de la bataille en emportant sa proie. Elle dit à son confesseur, le prêtre Badia : « Je vois notre ennemi bondir en une grande allégresse. » Et il lui répondit de demeurer intrépide contre Satan; car elle l'avait vaincu dans les premières rencontres, et elle ne devait point le redouter à l'avenir; elle lui devait des coups nouveaux, des coups plus terribles qu'il ne

lui en serait porté par aucune âme sous le ciel. Elle entendit d'en haut une voix qui criait : « Que le guerrier de Dieu se lève contre l'ennemi disposé à la lutte. » Un Ange de lumière apparut aussitôt et dit au démon : « Qu'as-tu à faire avec cette âme que Notre-Seigneur rangera dans l'ordre des Séraphins? » L'esprit de mensonge répondit : « Tu n'as pas dit vrai. Bien qu'elle soit placée sous la garde divine, j'entends ne pas désespérer jusqu'à la fin de la surprendre. » Le bon Ange, tourné vers Marguerite, reprit : « Ne crains pas, fille de Jérusalem, ne doute pas. Que pourra contre toi celui qui a sur la gorge le pied du vainqueur, et qui a été terrassé par lui? Il s'efforce de se défendre et de lutter encore par le désir qu'il conserve de vaincre; toutefois il est renversé et il est enchaîné. Ton âme est la noble demeure de Dieu, et j'en suis le gardien. »

Cependant l'ancien ennemi ne se retirait pas; il semblait retremper son audace pour entrer en lice, et il commença à disputer avec la fille du souverain Roi. Il proférait contre elle des injures nouvelles et inouïes, des injures qui ne conviennent qu'à lui. Il appela l'épouse du Seigneur bête infecte, en disant : « Que fait ici cette bête corrompue et trompeuse? elle a inventé une loi nouvelle contre la loi que le monde, mon maître, a donnée aux pécheurs. Nous gagnions plus d'âmes à l'enfer aujourd'hui que dans les générations passées; mais voilà que tu as blessé mon maître, ennemi de ton âme plus que nulle autre créature vivante en ces jours. Et tu dis que tu as la

sagesse de Dieu, comme si je ne l'avais pas aussi bien que toi! » L'Ange du ciel, gardien de Marguerite, répondit pour elle : « Il n'en est pas ainsi. Cette sainte fille a véritablement la sagesse d'en haut, et tu as la malice de l'antique serpent. » A ces paroles, plus indigné que jamais, l'ennemi s'écria et dit avec dérision : « Voilà le beau vase dans lequel Dieu a disposé sa sagesse et qui a gravement blessé mon maître. Si ton Seigneur me le permettait, en un instant je te briserais tous les os. » Il commença à se glorifier par des paroles vaines : « Je suis un des premiers officiers de mon maître. » Marguerite répondit avec un sourire : « Le maître est-il aussi beau que ses officiers? » Et l'ennemi : « Tu ne saurais manquer de venir le voir. » Mais le gardien de la divine demeure reprit : « Tu n'auras jamais Marguerite pour compagne. » L'ennemi : « Je n'en désespère pas encore. » L'Ange : « Comme tu as désespéré après ta chute de rentrer au ciel avec nous, ainsi tu ne toucheras jamais à cette âme en ses peines; Dieu te permettra seulement de lui causer des afflictions pendant cette vie, afin de la récompenser plus glorieusement dans l'autre et d'embellir sa couronne. Je te commande de ne plus disputer à l'avenir avec moi; la discorde sera éternelle entre toi et nous, sans qu'il en puisse être autrement. Retourne dans l'enfer et porte à ton maître le rafraîchissement de ma parole. Quand il enverrait contre Marguerite tous les escadrons de sa sombre demeure, la toute-puissance et la sagesse divine seraient sa protection. » La fureur de

l'ennemi devint comme incandescente à ces mots. Il répondit : « Le Seigneur a-t-il donc établi cette gonfalonière contre nous ? » Le bon Ange reprit : « Beaucoup qui nous appartiennent soutiennent la guerre contre l'enfer; mais vous ne savez pas encore quelle victoire remportera Marguerite. Tu t'es vanté d'être un grand de la cour infernale : sache que la puissance de dominer m'a été donnée par l'éternel et vrai Dieu, sous l'empire de qui sont toutes choses. » Satan répondit : « Parce que nous sommes déchus des souveraines joies du paradis, vous dites de nous que nous sommes conduits par l'orgueil; ce langage découvre évidemment que c'est vous qui êtes l'orgueil même. Quel orgueil n'as-tu pas mis à dire que tu es puissant ? » L'Ange : « Malheureux que tu es ! on ne saurait m'imputer à orgueil d'avoir glorifié l'éternel Dieu et Seigneur, dominateur de tous les mondes. Toi, qui fus autrefois ange comme moi dans la cité du Dieu des vertus, et qui es devenu une bête infecte, dis-moi quelle différence il y a entre tomber et monter ? Car nous croissons journellement en sagesse et en grâce devant Dieu, et vous, vous croissez en malice, en crimes et en châtiments. Votre malice s'augmente, car ceux d'entre vous qui en ont plus la communiquent aux autres. » L'Ange se tourna vers Marguerite : « Ma fille, lui demanda-t-il, ton ennemi n'a-t-il pas reçu un grand coup ? Voilà que je remets l'étendard en ta main; il porte deux croix, l'une blanche et l'autre rouge, pour signifier l'eau et le sang du côté de Notre-Seigneur. Il te servira de dé-

fense et te rendra victorieuse dans tous les combats que te livrera ton ennemi. » Alors la servante de Dieu pria son confesseur, le prêtre Badia, de l'aider à faire une exacte confession; car elle voulait recourir à ce remède efficace plus fréquemment et plus minutieusement. Le tentateur en devint furieux; il s'écria : « Malheur à ceux qui t'ont donné une conscience aussi subtile ! » Il semblait à Marguerite qu'elle n'avait pas combattu son adversaire comme elle le devait, et elle tomba dans de grandes craintes. Son Ange gardien, voulant la rassurer, lui dit : « Ne crains pas, ma fille; Notre-Seigneur m'a commandé de porter la parole pour toi contre Satan. Il m'a donné, en ta présence, les réponses qui devaient te faire triompher; tu les as entendues. »

XVII

Le samedi après la fête de saint Antoine, Marguerite reçut notre Sauveur, et son âme déborda de joie; et dans une admiration extatique, elle adora humblement le Seigneur. Elle lui rendait grâces pour son infinie miséricorde, et disait : « Mon Dieu, que votre Majesté daigne m'éclairer, afin que je ne vienne pas à errer; qu'elle me soutienne, afin que je ne me précipite pas; qu'elle me corrige, pour que je ne vous offense pas, et me conduise à vous, qui êtes mon guide, de telle sorte que je ne défaille pas dans le chemin. » La consolation s'accrut encore pour Marguerite après ces paroles, et en même temps le

désir de recevoir, le jour suivant, Jésus-Christ, sa joie. Afin d'être dignement préparée, elle suppliait en ces termes : « Très-haut Seigneur, qui m'avez dit aujourd'hui que vous vivez en moi par votre grâce, je vous en prie, daignez me disposer de manière à ce que je vous reçoive chaque jour, selon votre bon plaisir, d'ici à ma mort. Vous êtes si suave à mon âme, et elle a conçu de votre admirable douceur un désir si ardent, qu'elle ne pourrait en être privée un seul moment sans une peine très-douloureuse.

XVIII

Le troisième dimanche après la Pentecôte, elle reçut avec respect le Fils de Dieu et entendit : « Je suis le pain vivant descendu des cieux et qui vis en toi ; tu vis en moi, et dorénavant tu ne mourras pas de la mort du péché ; tu es exempte de fautes mortelles, et tu demeures dans un continuel désir de me servir et d'être préservée du péché. C'est pourquoi, je te le dis, tu peux, quand tu le voudras, me recevoir. »

XIX

Dans la fête de la Purification de la glorieuse Vierge, elle s'approcha avec respect de la communion du corps du Sauveur. L'Ange du ciel lui parla : « Rappelle-toi, Marguerite, lui dit-il, ce que Notre-Seigneur fit dans le buisson. Tu es comme une maison à laquelle on a mis le feu ; elle brûle jusqu'à ce

qu'elle soit entièrement consumée; c'est ainsi que tu demeures dans la tribulation jusqu'à la fin. Bien que tu aies la paix, la crainte de ta conscience t'afflige et tu vis en guerre. L'or se purifie dans la fournaise, et toi, Marguerite, dans la tribulation. » Elle concentrait tout son esprit vers les pensées d'en haut et dans les saintes méditations, afin de goûter les consolations divines; c'est pourquoi l'Ange poursuivit : « Notre-Seigneur attend le cœur et le rend attentif depuis le premier désir de l'amour; et quand cet amour le demande avec ardeur, lui ne diffère plus à venir dans l'âme. L'amour incline à opérer alors en un instant ce qui ne se fait qu'avec le temps dans les âmes d'une charité moins enflammée. Il y a en cette dilection trois degrés par lesquels l'âme fidèle et fervente tire son Créateur à elle. Le premier est la douleur de l'avoir offensé; le second, la compassion d'elle-même. Quand l'âme s'estime destituée de toute suavité divine, rien ne peut la consoler que Dieu. C'est alors que le Très-Haut s'incline comme un père à la miséricorde; il compatit à cette créature livrée aux angoisses, et ne saurait plus à l'avenir tenir fermé pour elle le sein de sa clémence. Mais avant que le Père universel de tous vienne dans l'âme créée et rachetée par lui, l'amour purifie le cœur de toutes ses illusions. » En entendant le mot d'illusion, Marguerite interrompit l'Ange et lui dit : « Ange de Dieu, ces illusions sont-elles celles que les Frères disent être produites par l'ennemi au temps du sommeil? » L'Ange : « Non-seulement

celles-ci, mais quand une âme est mise dans un état de grâce élevé, toute pensée qu'elle ne dirige pas vers notre Dieu et Seigneur éternel s'appelle illusion. Le troisième degré de l'amour est un désir qui enflamme l'esprit à la manière du feu. En cet état, l'âme ne cesse de chercher partout et en toutes choses pour trouver son bien-aimé, son époux, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » En entendant décrire ces choses, Marguerite n'avait pu ni craindre, ni s'affliger; car elle était pleine de joie et de douceur ce matin-là; elle commença à être saisie d'effroi. L'Ange apporta à sa frayeur un remède opportun, et lui dit : « La joie est engendrée en toi, Marguerite, par la continuelle habitude de la chasteté, du respect et de la vérité, comme aussi par la dévotion que tu as envers ce très-haut sacrement. Je te le dis, la lumière d'une grâce plus abondante t'illuminera, à cause de la communion que les Frères te donnent avec tant de respect; et leur dévotion envers le Seigneur y contribuera, car je me plais à être entre les mains de mes amis. »

XX

Beaucoup de choses qu'on aurait pu recueillir ont été laissées. Il faut l'attribuer à l'humilité de Marguerite, habile à cacher les secrets de Dieu; puis aussi à l'absence pendant sept années du confesseur qui écrivait sa vie.

Nous arrivons enfin à l'accomplissement des dé-

sirs de la servante de Dieu qu'elle ne cessait de faire monter avec larmes vers le Seigneur, source de toute miséricorde. Il l'exauça enfin ; non-seulement il lui avait fait connaître l'année, le mois, mais le jour même de son passage longtemps à l'avance ; il daigna lui notifier de plus l'heure heureuse et pleine d'allégresse en laquelle elle devait avant l'aurore venir à Jésus-Christ, accompagnée d'une nombreuse suite d'âmes à elle, et tirées par ses suffrages des peines du purgatoire. Elle commença par être privée de force en tous ses membres, et ne put prendre aucune nourriture terrestre durant dix-sept jours. Au bout de ce temps, la vie lui manqua totalement. L'an du Seigneur 1297, le 22 février, jour de la Chaire de saint Pierre apôtre, elle passa au ciel avec joie, et le visage illuminé d'une lumière angélique. Les assistants sentirent au même instant le parfum d'une odeur merveilleuse; ils éprouvèrent en même temps une grande abondance de douceur intérieure, et ils proclamèrent que Marguerite était vraiment un vase de sainteté, contenant les célestes dons de la grâce. A la même heure, une autre âme excellente fut élevée en Dieu, dans une contemplation extatique, à Città di Castello. Elle vit le très-heureux esprit de Marguerite s'élever vers le ciel avec une ineffable joie, accompagné d'une multitude d'âmes délivrées du purgatoire. Depuis ce jour, elle nomma Marguerite *la seconde Madeleine de Jésus-Christ*. La nouvelle de ce glorieux passage se répandit dans Cortone. Le conseil général de la ville se réunit aussitôt,

à la louange et gloire du souverain Roi, pour se rendre à l'église de Saint-Basile. Là, le saint corps fut entouré d'aromates, revêtu de pourpre et environné de lumières; puis on lui donna une sépulture solennelle, avec l'intervention du clergé et des religieux, dans un sépulcre neuf, où Marguerite brilla par ses miracles, suivant les divines promesses.

Il ne nous reste plus qu'à décrire ces miracles par lesquels le Dieu tout-puissant voulut glorifier sa servante, miracles opérés alors et qui ne cessent de s'opérer encore aujourd'hui de près et au loin. Nous en ferons le sujet du douzième et dernier chapitre.

CHAPITRE XII

Des miracles de Dieu opérés par les mérites de Marguerite pendant sa vie et après sa mort.

Afin que les cœurs de fer soient attirés à Notre-Seigneur Jésus-Christ par la vertu d'un nouvel aimant, j'ai réuni ici brièvement, par ordre, les miracles de Dieu opérés par les mérites de la bienheureuse Marguerite; j'espère que nos descendants viendront après nous inscrire ceux qui s'opèreront encore, et qu'on pourra les ranger sous ces diverses classes selon leur espèce.

La première classe sera celle de la guérison des aveugles.

La seconde traitera de la guérison des fous et des muets.

La troisième, du rétablissement des malades affligés de hernies ou de la pierre.

La quatrième, de la délivrance des prisonniers.

La cinquième, de la guérison des personnes atteintes de maladies de nerfs et des estropiés.

La sixième, de la délivrance des obsédés.

La septième, de la résurrection des morts.

La huitième, des naufragés sauvés et des personnes préservées dans les chutes.

La neuvième, de la santé rendue aux malades abandonnés par les médecins à l'article de la mort.

La dixième, du remède apporté à quelques autres infirmités ou tribulations.

DE LA GUÉRISON DES AVEUGLES, OBTENUE PAR LES MÉRITES DE MARGUERITE.

I

A Corciano, dans le diocèse de Perouse, il y eut un homme affligé d'une fièvre continuelle. La fureur du mal s'accrut au point qu'un de ses yeux vint à sortir sur la joue d'un doigt environ. Il s'aperçut que les médecins désespéraient de le guérir, et, comme il ne pouvait parler, il fit le vœu, en son cœur, de visiter le tombeau de la bienheureuse Mar-

guerite, et d'y laisser en offrande dix cierges de vingt sous chacun, s'il recouvrait la santé par ses prières. A peine eut-il fait ce vœu que l'effet de son désir s'accomplit aussitôt; la fièvre le laissa instantanément et sans aucun médicament naturel, l'œil rentra parfaitement en son lieu. Le malade, rempli de joie, quitta son lit et prit ses vêtements; il ne pouvait auparavant goûter aucune nourriture, il se prépara lui-même un poulet et le mangea; puis il se mit en route pour Cortone avec son frère, et y apporta les cierges promis. En l'honneur de Dieu et de la sainte, ils déposèrent tous deux du miracle sous serment.

II

Du côté du Val-de-Pierle, un enfant naquit sans vestige d'yeux. Il demeura ainsi quinze à vingt jours, et ses parents étaient grandement affligés. La pieuse mère recourut par un vœu à la bienheureuse Marguerite, et l'enfant fut aussitôt doué de deux beaux yeux, comme ses pieux parents sont venus en témoigner à Cortone avec serment.

III

Donna Altagiulia, veuve de Guidarello Finetti de Città di Castello, confesse et atteste sous serment qu'elle avait perdu la vue et ne distinguait rien à la clarté du plus grand jour. Comme elle se recommandait avec vœu à la bienheureuse Marguerite, elle

recouvra parfaitement la lumière par les glorieux mérites de la servante de Dieu.

IV

Guy de Pian del Carpine, du diocèse de Pérouse, sortit un jour de l'église de ce village après y avoir fait sa prière, quand il fut frappé invisiblement (on croit que ce fut par le démon) sur le sourcil droit. Il perdit l'œil, et durant trois mois, il ne vit plus rien de ce côté. Nul remède ni des saints ni des médecins ne lui apportait de soulagement. Il fit vœu à la bienheureuse Marguerite de visiter son tombeau et de l'entourer de cierges. A peine eut-il énoncé sa promesse qu'il fut rendu, par l'intercession de sa protectrice, à sa première santé.

V

A Ceretto, dans le district de Cortone, naquit un enfant qui n'avait que de la chair dans le milieu de l'œil. La sœur Crescia le recommanda à la bienheureuse Marguerite, et obtint d'elle que cet œil devînt plus beau que l'autre. Accursino et donna Giliotta, parents de l'enfant, ont témoigné de ce miracle en prêtant serment sur les saints Évangiles.

VI

Donna Fina, femme de Riccuccio d'Antria, près Corciano, a juré sur les saints Évangiles, dont elle

touchait corporellement l'écriture, que, dans le travail de l'enfantement, elle fut prise de douleurs si atroces, qu'elle demeura par suite une année entière privée de la lumière des yeux. Elle recourut avec respect à la bienheureuse Marguerite, et fit vœu de se rendre pieds nus à son tombeau, pour réclamer d'elle sa guérison. Une vue très-claire lui fut aussitôt rendue. Riccuccio, son mari, témoigna de ce fait avec donna Amata, leur voisine, en présence de frère Giunta Bevegnati de Cortone, de Ser Felice, de Jean Fidanza, de Joseph Ristori, de Tedesco de Cortone et de plusieurs autres témoins. Muscuccio, fils de Renault, notaire, dressa l'acte.

Ces serments ont été prêtés dans le cloître du couvent de Saint-François de Cortone, l'an du Seigneur 1310, indiction VIII, le vingt-septième jour de mai.

DE LA GUÉRISON DES FOUS ET DES MUETS.

VII

Une jeune fille des environs d'Assise donnait des signes évidents d'aliénation; elle déchirait de ses mains tous les vêtements qu'on lui donnait. Ses parents voyaient sans résultat tous les remèdes appliqués par les médecins. Ils la conduisirent malgré beaucoup de fatigues à Cortone, et la placèrent sous

le tombeau de la bienheureuse Marguerite. Au bout d'un court espace de temps, elle leur fut rendue entièrement délivrée de son infirmité.

VIII

A Castello di Citerna, dans le diocèse de Città di Castello, un enfant né sourd-muet était parvenu à l'âge de cinq ans. Recommandé avec vœu par ses parents à la bienheureuse Marguerite, il reçut instantanément la parole, et en fit usage de prime abord pour appeler son père par son propre nom. Le vœu des siens fut accompli avec une grande solennité.

IX

Dans la plus grande île du lac de Pérouse, un petit-fils de Jacopello, du tiers ordre de la Pénitence, fut affligé d'une grande infirmité; son gosier s'était enflé de telle sorte qu'il tenait la langue hors de la bouche, et l'enfant ne pouvait en aucune manière boire, manger ni dormir. Le grand-père, le voyant réduit aux douleurs de la mort, le conduisit à Cortône pour le faire traiter par maître Galieno. Arrivé à Ossaia, il vit à deux milles environ de distance l'église de Saint-Basile, où repose parmi les parfums le corps de la bienheureuse Marguerite; il se retourna vers l'enfant avec une grande foi et lui dit : « Mon fils, si sainte Marguerite te guérit par ses mérites, je promets d'entourer son tombeau de

cierges. » Après ce vœu, fait avec une dévote invocation, Jacopello fit entrer le malade dans une auberge et lui présenta à boire. Au nom de la sainte, il put avaler des œufs battus en breuvage, et sa langue retourna en son lieu. Il y a plus : on fit voir à Cortone, à maître Galieno, la gorge enflée de l'infirme, et il dit qu'il disposerait un remède pour le jour suivant. Le soir venu, l'aïeul mit l'enfant dans un lit pour reposer. A l'heure du réveil, il pensa que son petit-fils avait été suffoqué par quelques excès de douleur. Il pleurait à grands cris, comme mort, celui qui vivant se réveilla aux larmes du grand-père et dit joyeusement : « Je suis sain et guéri ! Sainte Marguerite m'a guéri en m'apparaissant cette nuit. » Il se découvrait pour montrer à tous les assistants qu'il ne conservait plus aucun signe de tumeur, et se répandait en louanges de la sainte. On le conduisit dévotement au tombeau, et le vœu fut accompli sans retard.

X

Comme le gonflement et le mal de la langue est souvent voisin du mutisme, j'ai pensé pouvoir ajouter ici le miracle suivant. Bencivenne, fils de Jacopo Bifolchi de Cortone, surnommé Befardino, eut un mal à la langue qui s'accrut de telle sorte, qu'il fallait dès le lendemain la laisser tailler par la main du chirurgien. L'infirme avait horreur de faire couper une partie de chair si sensible et si delicate. Il recourut humblement et avec larmes à Marguerite,

comme à une compatissante mère à laquelle il avait été singulièrement dévot pendant sa vie. Il la pria de daigner, par son intercession, le délivrer miséricordieusement et sans douleur. Sans aucun intervalle de temps que celui suffisant pour être tiré du sommeil, il se trouva guéri, et louant le Seigneur, il se montra dès le matin au chirurgien, qui bénit avec lui, dans une grande allégresse, Dieu et la Sainte.

DE LA GUÉRISON DES MALADES AFFLIGÉS DE HERNIES OU DE LA PIERRE.

XI

Hugues, de Val-di-Dama, du district de Cortone, avait un fils nommé Silvarino, qui supportait avec douleur depuis douze ans une énorme fracture d'intestins. Il fit vœu avec sa femme de conduire ce fils au tombeau de sainte Marguerite, et, s'il était guéri, de ceindre le tombeau d'un fil d'argent. Jésus-Christ accepta cette promesse en l'honneur de la sainte. A la solennité même de l'Assomption de la Vierge Marie, le jeune homme se trouva guéri et ne conserva plus aucune trace du mal précédent.

XII

Un habitant de Cortone nommé Buccio témoigna sous serment avec sa mère et beaucoup d'autres té-

moins dignes de foi, de son infirmité, et de ce qui en fut la suite : après le vœu qu'il avait fait de visiter et ceindre le sépulcre de la sainte, par la vertu de celle-ci il demeura parfaitement guéri.

XIII

Magio, du village d'Antria, dans le diocèse de Pérouse, souffrait extrêmement de la pierre ; voyant tous les remèdes des médecins inefficaces, il fit vœu à la bienheureuse Marguerite de Cortone de ceindre son église de lumières et de visiter personnellement son tombeau, si elle le délivrait de ses donleurs. O miracle digne d'être loué et proclamé ! à peine eut-il fait ce vœu qu'il rejeta, avec une grande abondance d'eau, trois grosses pierres. Se trouvant libre par les mérites de la Sainte, il accomplit pieusement et avec louange ce qu'il avait promis.

XIV

L'enfant Marcuccio de Cortone, âgé de cinq ans et trois mois, souffrait un intolérable mal de reins. Pendant que sa mère le recommandait le 3 décembre, à l'heure de vêpres, à la bienheureuse Marguerite, il rejeta du sang vif en abondance, et demeura parfaitement guéri. Reconnaissant envers sa libératrice, la mère amena l'enfant à son tombeau et y offrit un cierge de la hauteur du corps de son fils.

XV

Un prêtre du diocèse de Chiusi était parfois réduit à l'extrémité par les douleurs de la pierre. Il invoqua le patronage de Marguerite; et ayant aussitôt rejeté une grosse pierre, il resta sans souffrance.

XVI

Le prieur d'une certaine église s'était rompu les intestins d'une manière affreuse. Il fit un vœu, et se trouva instantanément sans aucune trace de mal. Il confessa avoir été totalement délivré par les mérites de la bienheureuse Marguerite.

XVII

Donna Soperchia, de Città di Castello, affirme sous serment que son fils Balduccio s'était misérablement rompu les entrailles, et ses intestins étaient sortis. Elle le recommanda à Marguerite de Cortone, et le trouva immédiatement et pleinement guéri par l'intercession de la bienheureuse.

XVIII

Dans le peuple de saint Jean de Cortone, un petit enfant de cinq ans qui avait des hernies épouvantables, fut délivré à deux reprises par les mérites de la Sainte.

DE LA DÉLIVRANCE DES PRISONNIERS.

XIX

Un prisonnier avait été condamné à Pérouse à être décapité ; ayant fait un vœu à sainte Marguerite, il s'enfuit librement, et ceux qui le poursuivaient ne purent l'atteindre.

XX

Trente prisonniers à Città di Castello s'attendaient à périr sans rémission par la potence, ou d'avoir la tête tranchée. Ils se recommandèrent avec respect à la bienheureuse Marguerite de Cortone, et lui firent un vœu. Délivrés des entraves et de la prison, ils échappèrent à la mort par la fuite.

XXI

Un compagnon de Pério Bernardini, à Montepulciano, fut capturé, emprisonné et chargé de liens ; il croyait bien être pendu ou décapité le matin suivant ; désespérant de tout secours humain, il se recommanda à la bienheureuse Marguerite, et sortit libre par ses mérites. Il se rendit avec respect à son tombeau, où il a offert ses liens en témoignage du miracle.

XXII

Un autre homme, miraculeusement délivré de prison par la protection de sainte Marguerite, vint à son tombeau et ceignit son église de cierges de cire.

DE LA GUÉRISON DES PERSONNES ATTEINTES DE MALADIES DE NERFS, ET DES ESTROPIÉS.

XXIII

Dans les montagnes de Cortone, une dame avait eu pendant sept ans tous les nerfs contractés. Les médecins n'avaient pu la guérir par aucun remède. Elle fit vœu de visiter le tombeau de sainte Marguerite, et retrouva de suite l'usage de ses membres dont elle était privée. Reconnaissante à sa libératrice, elle ceignit dévotement son tombeau et confessa, en présence d'un grand nombre, la grâce qu'elle avait reçue. Elle déposa du miracle sous serment.

XXIV

Une femme nommée Letitia, du village de Santa-Agata, au diocèse de Pérouse, demeura boiteuse pendant quatre ans continus. Ne voyant plus rien à attendre des moyens humains, elle promit avec vœu à la bienheureuse Marguerite de Cortone de visiter son sépulcre, si elle la guérissait. La promesse faite, elle sentit son corps parfaitement délivré de toute infirmité.

XXV

Donna Benassai, de Pozzuolo, près Pérouse, avait la main droite tournée et le côté droit tout dévié ; elle ne pouvait se mouvoir. Comme elle faisait vœu, si elle recouvrait la santé, de visiter le tombeau de la

bienheureuse Marguerite de Cortone, ce double mal disparut totalement et toute douleur en ses membres fut terminée. Elle se rendit au tombeau de la Sainte, saine et sauve, dans les louanges d'une joyeuse action de grâces.

XXVI

Ghiberto Venuto, de Cignano, souffrit pendant neuf mois une douleur presque continuelle dans les jambes; le mal semblait intolérable; les remèdes étaient appliqués en vain par les médecins. Il fit vœu à sainte Marguerite de visiter dévotement son sépulcre, et fut guéri aussitôt. Il ne fut pas ingrat envers Dieu et envers celle qui lui avait obtenu cette grâce, et il en témoigna en présence d'un grand nombre de personnes.

DE LA DÉLIVRANCE DES OBSÉDÉS.

XXVII

Une jeune femme déjà mariée, à Borgo-san-Sepolcro, fut affligée par le démon avec une grande violence; quelquefois elle hennissait comme un cheval, mugissait comme un bœuf, rugissait comme un lion ou aboyait comme un chien. Six hommes robustes, qui la conduisirent à Cortone, eurent peine à introduire cette captive de l'ennemi dans l'oratoire où était sœur Marguerite. Elle était si horriblement tourmentée, que sa bouche se tordait et sa tête aussi

jusque derrière le cou; si on la lui relevait, elle la reployait avec impétuosité sur la poitrine, et demeurait abattue au point qu'on la croyait morte. Par ordre de la bienheureuse sœur, on la déposa sur la marche de l'autel, et pendant que Marguerite priait pour elle dans sa cellule, le démon, vaincu, la laissa. Quand elle se trouva libre, elle se leva joyeuse pour louer Dieu et rendre grâces. Elle retourna dans sa patrie parfaitement guérie, avec ceux de sa maison qui l'avaient amenée.

XXVIII

Nicolas Martini, et Giovanella, son épouse, de Val-di-Zoche, du comté de Pérouse, affirment sous serment que leur fille Chiruccia, de trois ans et demi, fut cruellement tourmentée par le démon; elle demeura privée de la vue et empêchée de faire le signe de la croix. Les siens firent vœu de la porter au sépulcre de sainte Marguerite, et elle recouvra aussitôt la lumière. Ses pieux parents vinrent avec elle au tombeau de la bienheureuse et confessèrent le miracle à l'unanimité, sous serment.

XXIX

Vanne Pecci Magalotti, de Penna, avait sa sœur Gualdrada obsédée du démon. Elle fit vœu, si elle obtenait la délivrance de celle-ci, d'aller avec un cilice au tombeau de la bienheureuse Marguerite. A peine eut-elle exprimé cette promesse, que l'obsédée fut parfaitement délivrée.

XXX

Druda, d'Asciano, dans le district de Montepulciano, fut continuellement tourmentée par un cruel démon durant quatorze mois. Mazzio, son mari, la conduisit au sépulcre de la bienheureuse Marguerite, où elle fut délivrée en présence de beaucoup de personnes. Elle retourna libre dans son pays.

XXXI

On peut voir au chapitre IV de cette légende la guérison du possédé de Borgo-san-Sepolcro.

XXXII

Un homme de Carciano, diocèsede Pérouse, conduisit au tombeau de sainte Marguerite de Cortone sa femme, qui était obsédée. Peu après il la ramena parfaitement saine.

XXXIII

Au nom de Jésus-Christ. Amen. L'année de la Nativité du Seigneur 1380, indiction VIII, au temps du pape Clément V, le 19 mai, le présent acte fut fait dans le cloître de l'église Saint-François, à Cortone; étaient présents : Frère Giunta Bevegnati, de l'ordre des Mineurs; le prêtre Félix, recteur de l'église de Saint-Basile; Tulda, de Caccia, et Minio, chanoines de la collégiale de Cortone, et beaucoup d'autres témoins. Naldo, fils de feu Bonanni, natif de

Casale, dans le district de Cortone, faisait paître des bœufs qui vinrent à lui échapper. Poussé par la colère, il invoqua à son secours l'antique ennemi, qui s'empara de lui et l'emporta. Les bœufs rentrèrent à l'étable, mais contre l'usage sans le bouvier. Le maître, nommé Nuzio, s'en étonna; il prit avec lui quelques compagnons et chercha dans les bois, pendant la nuit, le bouvier, qu'il ne trouva pas. Il y retourna le lendemain matin, qui était dimanche, et parvint à le découvrir gisant dans la forêt. Il le releva et voulut le reconduire à la maison; mais comme ils rencontrèrent une fosse pleine d'eau auprès du chemin, le démon y fit tomber Naldo la tête la première pour le noyer. Nuzio l'en retira et interrogea le démon, voulant savoir quand il quitterait sa victime; et l'ennemi répondit : « Aujourd'hui, dans l'église de Sainte-Marguerite. » Nuzio désirait un signe de cette promesse. Satan lui présenta la main gauche de Naldo. Nuzio reprit : « Pourquoi m'as-tu menti ? » Le démon répondit : « Quand ai-je jamais dit la vérité? » Et donnant la main droite de l'obsédé, il ajouta : « En sortant du sépulcre de Marguerite, ce Naldo rejettera un charbon. » Le pasteur fut conduit à Cortone. Quand il eut touché le tombeau, en présence de Nuzio et de donna Meliore, sa mère, qui l'ont vu de leurs propres yeux, il vomit un charbon et fut pleinement délivré par les mérites de la Sainte. Nuzio et sa mère ont juré de la vérité de ces choses, et ont prié le notaire Frédéric d'en dresser un acte authentique pour en perpétuer la mémoire.

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS.

XXXIV

L'an du Seigneur 1302, la vigile de saint Jean-Baptiste, Rodulfuccio d'Arezzo, malade, arriva à une telle extrémité, qu'on lui ferma les yeux, le considérant comme mort. Sa femme, Marguerite, de Città di Castello, confiante dans la servante de Jésus-Christ, Marguerite de Cortone, l'invoqua ainsi: « O bienheureuse Marguerite, demandez mon mari au Seigneur, afin qu'il me le rende par votre intercession, ainsi qu'il a rendu à Madeleine Lazare, mort depuis quatre jours; car il est mort lui aussi; je le regarde comme mort, et comme tel je le redemande. Si vous m'exaucez, je fais vœu d'attester ce miracle sous serment, d'aller à votre tombeau, et de vêtir une des plus pauvres femmes qui habitent auprès de votre oratoire. » Tandis qu'elle versait d'abondantes larmes, avec tous les assistants, le corps inanimé ouvrit subitement les yeux et dit à cette femme désolée: « Ne pleurez plus et n'ayez plus aucune peine à mon égard, car deux saints me sont apparus et m'ont dit que demain mon mal sera terminé. » Puis il rentra dans le silence. La matinée suivante, selon la promesse, il commença à éprouver une sueur abondante, et fut parfaitement guéri. Il ne fut pas ingrat pour le bienfait reçu, lui et sa femme visitèrent le sépulcre de la sainte et y accomplirent dévotement leurs engagements.

XXXV

L'an du Seigneur 1304, Muccia, fille de Suppolino, de Monte-Santa-Maria, dans le diocèse de Castello, affirma sous serment qu'un de ses fils, âgé de cinq ans, nommé Suppolino, tomba d'une fenêtre élevée de leur maison sur la pierre. Le crâne s'ouvrit, la cervelle en sortit, et on pouvait mettre trois doigts dans la fracture. Le cadavre de l'enfant, totalement privé de vie, demeura depuis l'heure de none jusqu'à minuit, disposé pour la sépulture. Alors la pieuse mère, animée de confiance en Dieu, commença à prier ainsi : « O bienheureuse Marguerite de Cortone, si vous rendez la vie à mon fils, que je vous recommande avec espérance, je fais vœu et vous promets de le porter à votre tombeau et de ceindre votre autel. » Chose admirable ! véritable miracle ! aussitôt l'enfant respire, il ouvre les yeux, et, entièrement guéri de toute fracture, il court joyeux embrasser sa mère. O veuve heureuse et digne de respect, qui avez mérité de recevoir une consolation aussi inattendue ! Elle porta avec action de grâces l'enfant au sépulcre de la Sainte ; elle montrait à tout le monde cette tête sans cicatrice, et confessait dévotement le miracle. Il fut plus tard examiné par le préfet du château de Monte-Santa-Maria, devant le cardinal Napoléon, légat du siége apostolique.

XXXVI

La miséricordieuse mère Marguerite ouvrait tou-

jours aux affligées le sein de sa charité. Elle reçut dans sa cellule, quand elle vivait encore sur la terre, une certaine dame de Cortone qui, comme la Sunamite, avait laissé sur un lit son enfant mort. L'oraison faite, après avoir pieusement pleuré avec la mère désolée, elle lui dit : « Allez en paix ; à cette heure, Notre-Seigneur a ressuscité votre fils ; vous retrouverez cet enfant vivant. » Cette femme, dans la crainte de son mari, qui aimait à l'excès son fils, avait résolu de s'enfuir en secret dans sa patrie. Fortifiée par les exhortations de celle qui lui avait obtenu la grâce, elle s'en retourna à la maison. L'enfant, qu'elle avait laissé sur le lit froid et sans souffle, était réchauffé ; il ne conservait aucune trace du mal, et se réjouissait avec sa mère. De dévote qu'elle était, celle-ci le devint encore davantage, et elle louait Dieu dans la Sainte.

XXXVII

L'an du Seigneur 1304, le 21 avril, Nuta, femme d'Acorsuccio, de Lucignano, vint pieusement à Cortone, portant avec elle, au sépulcre de la bienheureuse Marguerite, son petit enfant de trois mois nommé Angioo. Elle jura de ce fait, ainsi que Jean, son frère. Un autre de leurs frères, rentrant du dehors, et ne sachant pas que l'enfant fût mis en son lit, alla prendre à la hâte ses armes, qu'il avait placées entre la couverture et la paillasse. En le faisant, il renversa la courte-pointe et l'oreiller sur la bouche de l'enfant et suffoqua ainsi son petit neveu sans le savoir.

A l'heure où celui-ci avait coutume de prendre le lait, la mère, qui ne l'entendait pas pleurer, se leva pour lui donner le sein; elle trouva l'enfant mort. Elle s'empressa de rompre les liens de ses langes; elle reconnut qu'il était privé de sentiment et qu'il ne donnait plus aucun signe de vie. Elle se déchirait le visage, frappait sa poitrine; elle invoqua la Sainte en pleurant inconsolablement. « Sainte Marguerite de Cortone, je fais vœu, disait-elle, de porter mon fils à votre sépulcre, et de le mettre sur votre autel, s'il ressuscite par votre intercession. » A peine cette femme fidèle avait-elle parlé, que l'enfant ouvre les yeux, se réchauffe, se colore et commence à sucer les mamelles maternelles. La mère, reconnaissante d'un tel bienfait, sans retourner de San-Felice à Lucignano, se rendit à Cortone avec son frère Giovanini. Elle accomplit pieusement son vœu en présence du prêtre Badia et du sieur Constant, des sœurs Aimée, Marguerite et Méliore, et de la dame Rosana Ghiberti. Avec son frère elle confessa le miracle et l'affirma sous serment.

XXXVIII

Bartoluccio, enfant de Cortone, âgé de cinq ans, fut laissé seul à la maison par sa mère, auprès d'un moulin. Il s'approcha imprudemment de la roue, qui le saisit et le fracassa en tous ses membres; la douleur fut telle, que les yeux lui sortirent de la tête. Plusieurs hommes le retirèrent à grand'peine,

démembré et mort, en présence d'un grand nombre d'assistants. On ne songeait à rien autre qu'à donner la sépulture à ce petit corps déchiré. La mère, pleine de foi, en rentrant chez elle, invoqua la bienheureuse Marguerite, et promit de ceindre son tombeau d'un fil d'argent, si la vie était rendue à son fils. La piété et la charité de la miséricordieuse mère accorda aussitôt à la foi de celle qui pleurait, l'enfant plein de santé, comme s'il n'eût souffert aucune lésion. Ce miracle, soigneusement examiné, fut approuvé du cardinal Napoléon, légat apostolique.

XXXIX

Un enfant de Cortone nommé Cartonese tomba la tête sur une pierre du haut d'une terrasse. Il se brisa le crâne, et les yeux descendirent jusqu'aux joues. Les personnes qui l'entouraient le jugèrent mort, et tous ceux de la maison ne pensaient qu'à l'ensevelir. Confiante dans la vertu de sainte Marguerite, la mère dit : « Je crois infailliblement que sainte Marguerite me rendra mon fils. » A peine eut-elle formé son vœu, que l'enfant ressuscita : ses membres se rétablirent en leur premier état, et ses yeux rentrèrent en leur lieu.

XL

Dans le quartier Saint-Marc, à Cortone, un enfant de deux ans vint à mourir à la suite d'un gonflement à la gorge. La mère en mit au monde un

second, qui fut atteint, au même âge, de la même maladie, et laissé pour mort par le docteur Benincasa et d'autres médecins. La mère, recourant à sainte Marguerite, fit vœu de ceindre son sépulcre. Elle vit aussitôt jaillir une humeur du gosier de l'enfant, qui, guéri par la Sainte, fut rendu à sa famille sans aucune trace de mal.

XLI

L'an du Seigneur 1304, Marguerite Prieure et son époux le noble Nino Acerbo de Pérouse, jurèrent qu'un de leurs petits enfants mort avait été ressuscité par le Seigneur, moyennant les mérites de sainte Marguerite, à laquelle ils avaient fait un vœu.

XLII

Une dame, bru de Guy della Cornia, affirme dévotement sous serment qu'elle enfanta deux fils, en différents temps, et que chacun d'eux mourut, peu après sa naissance, les lèvres étroitement fermées. Elle en mit au monde un troisième, qui mourut de la même manière. A ce nouveau malheur, la noble mère invoqua sainte Marguerite de Cortone, et la conjura de lui rendre vivant ce petit enfant mort; elle faisait vœu, si elle obtenait une telle grâce, de ceindre le sépulcre et d'y porter son enfant. Aussitôt ce petit ouvrit les yeux et la bouche, suça abondamment le lait au sein maternel, et fut rendu sans infirmité, sain et sauf, à sa dévote mère.

Reconnaissante du bienfait reçu, elle porta son fils de Pérouse au tombeau de la Bienheureuse.

XLIII

Un jeune homme malade, dans les montagnes de Cortone, mourut, et donna des signes certains de sa mort, au jugement de tous ceux de son village. Il était disposé sur le lit pour la sépulture, quand sa mère, qui pleurait à côté de lui, invoqua la bienheureuse Marguerite, et lui fit un vœu. Au même instant le fils recouvra la vie. Ils se rendirent avec action de grâces au sépulcre de la Sainte.

XLIV

La religieuse et noble dame Devitta, de Città di Castello, pleurait également, en veillant, le corps de son fils qui était mort. Elle recourut à Marguerite, afin d'être consolée par cette miséricordieuse mère : elle fit vœu de conduire son fils à Cortone, au sépulcre, s'il ressuscitait. Le mort recouvra la vie, et la promesse fut accomplie avec allégresse.

XLV

Giovannino de Migiana près Cortone, au diocèse de Pérouse, arracha des bras de sa mère, dans un accès de colère, un petit enfant laissé à la maison par sa femme, quand elle était rentrée chez ses parents, à cause de la mauvaise conduite de son mari. Il pressa violemment la gorge de ce petit,

âgé de trois ans, et le sang jaillit du nez, des yeux et de la bouche. Le père dénaturé, non content de cette cruauté impie, jeta l'enfant sur la terre, et opprima son petit corps du poids de ses genoux; il le laissa entièrement privé de vie, puis il s'enfuit du pays, craignant le tribunal de Pérouse. La mère de ce scélérat déplorait, avec la mort de son petit-fils, celle de son fils, si la justice venait à se saisir de ce dernier: elle cacha pendant trois jours, en un lieu obscur de la maison, l'enfant, sans souffle, sans mouvement et sans aucune nourriture; néanmoins elle ne s'occupait pas de la sépulture, pour ne pas donner l'éveil aux voisins. Sans entrer dans plus de détails, disons que le troisième jour, cette femme affligée se souvint des vertus de la bienheureuse Marguerite de Cortone. Elle promit avec vœu de visiter le sépulcre, pieds nus, revêtue d'un cilice, et d'y conduire l'enfant. Celui-ci ouvre aussitôt les yeux, reçoit la vie, le mouvement, et commence à manger et à boire.

DÉLIVRANCE DANS LES NAUFRAGES ET DANS LES CHUTES.

XLVI

Des mariniers parmi lesquels se trouvaient plusieurs habitants de Cortone, craignirent d'être submergés dans une grande tempête. Ayant invoqué la

bienheureuse Marguerite, ils virent aussitôt la mer se calmer, leurs marchandises furent préservées sans aucune perte, et ils louèrent à l'unanimité Dieu en sa Sainte.

XLVII

Un grand vent s'éleva un jour sur le lac de Pérouse. Tous les habitants de l'île voyaient les pêcheurs près de périr. Ils invoquèrent avec larmes la bienheureuse Marguerite de Cortone. Les vents commencèrent alors à s'apaiser, les flots agités se pacifièrent, et le peuple confessa Dieu admirable en sa Sainte.

XLVIII

Un fleuve dans les Maremmes, grossi à la fin de l'hiver par la fonte des glaces et des neiges, emporta avec impétuosité les brebis des marchands de Cortone, qui revenaient de la Pouille en Toscane; aucun ne pouvait passer. Désespérant des secours humains, les pasteurs s'agenouillèrent tous ensemble, et firent vœu de visiter le sépulcre de la Bienheureuse. Le fleuve devint aussitôt assez lent pour laisser conduire à terre toutes les brebis.

XLIX

Une multitude de pèlerins qui se confiaient en la victoire remportée par les Tartares, naviguaient pour Jérusalem sur la mer d'Ancône. Les flots se soule-

vèrent, et la tempête retint si longtemps en mer ces passagers, que le pain et l'eau vinrent à leur manquer. Ils craignaient donc de mourir non-seulement par le naufrage, mais encore de faim et de soif. Ils avaient imploré, avec supplications, tous les ordres des bienheureux, sans obtenir le secours qu'ils désiraient. Bartolo Mantellato, de Laviano, leur dit d'invoquer Marguerite de Cortone, dont il avait des reliques sur lui. O merveille! à peine terminait-il ces paroles que les vents s'apaisèrent, et la tranquillité se fit. On atteignit si facilement le but vers lequel on tendait, que les marins affirmaient n'avoir jamais vogué si rapidement en ce passage depuis vingt-cinq ans. Tous louèrent Jésus-Christ dans la Sainte qui leur avait obtenu une telle grâce.

L

Un homme d'Arezzo nommé Arétin s'appuya imprudemment sur la garde d'un puits dont l'eau était très-haute, et vint à y tomber. Il se recommanda au même instant à sainte Marguerite de Cortone, et ne fut pas noyé. Comme ses amis le tiraient avec des cordes, et qu'il était près de la bouche du puits, le lien se rompit. Il invoqua la Bienheureuse en cette nouvelle chute comme dans la première; il ne souffrit aucun mal, et fut heureusement retiré du danger par les mérites de la Sainte, et loua Dieu.

DE LA SANTÉ RENDUE AUX MALADES ABANDONNÉS DES MÉDECINS A L'ARTICLE DE LA MORT.

On n'a pas pu transcrire ces miracles, non plus que quelques-uns de la classe précédente et le premier de la suivante : deux feuilles entières manquaient dans le manuscrit original, détachées ou égarées on ne sait comment. La même raison empêcha de présenter ces miracles au procès de canonisation instruit sous le pontificat d'Urbain VIII. On conserve à Cortone deux copies authentiques de ce procès, une à la chancellerie de l'évêché, et l'autre dans la maison du noble chevalier Pierre Tommasi.

DU REMÈDE A DIVERSES AUTRES INFIRMITÉS ET TRIBULATIONS.

LI

Le fils de Marguerite de Sasso de Bulgaralli, se trouvant alors dans la maison de Xavier Giudice, prit pour de la poudre aromatique un poison préparé pour les taupes. Le froid de la mort le saisit aussitôt, et son cerveau éprouva une telle convulsion, que les médecins jugèrent la mort imminente; si le malade y échappait, une imbécillité perpétuelle devait être la suite de cet accident. La pieuse mère

recourut à un remède divin, puisque le secours des hommes était impuissant : elle recommanda ce fils unique à la bienheureuse Marguerite. Celui qui déchirait ses vêtements, au même instant fut immédiatement guéri ; il est aujourd'hui dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, consacré au service du Roi des siècles.

LII

Une femme de Citta di Castello vint à défaillir dans les douleurs prolongées de l'enfantement ; tous les siens la pleuraient déjà comme morte. Elle fut recommandée à la bienheureuse Marguerite avec une respectueuse confiance ; et, délivrée aussitôt sans douleur, elle loua Dieu dans la Sainte.

LIII

Uguccio, curé de l'église de San-Savino, dans le diocèse de Castello, affirme en vérité que Vanne, fille de la donna Benvenuta, de sa paroisse, fut atteinte d'une grande inflammation de gosier. Tous considéraient qu'elle ne pouvait échapper à la mort. Sa mère fit vœu de visiter avec respect le tombeau de la bienheureuse Marguerite ; elle fut aussitôt parfaitement guérie.

LIV

Il y eut à Raguse, dans la Schiavonie, une épidémie affreuse sur les enfants. Presque tous mouraient l'un après l'autre de faiblesse et atteints d'un tremblement universel. En ce temps, un noble sei-

gneur nommé Michel, bienfaiteur des pauvres, rencontra, sur la place de la ville, Bartolo Mantellato de Laviano, cousin germain de sainte Marguerite; ce dernier, avec un compagnon, cherchait le navire qui devait le conduire en Terre-Sainte, ainsi que d'autres croisés. Le miséricordieux Michel leur reprocha de ne lui avoir pas demandé l'aumône, ajoutant que, trois fois par semaine au moins, ils devaient prendre la nourriture en sa maison pour l'amour de Jésus-Christ. Cédant à ses instances, les voyageurs acceptèrent la table de leur hôte. Bartolo commença par y raconter les merveilles du Seigneur dans sainte Marguerite. Le gentilhomme, enflammé de dévotion, lui demanda s'il n'avait rien d'elle avec lui. Ayant entendu qu'il avait quelque chose, après le repas il conduisit Bartolo dans un monastère où il avait un fils âgé de deux ans, voisin de la mort. Cet enfant, au toucher des cheveux de la Bienheureuse, fut instantanément guéri; les parents le reportèrent avec joie dans leur maison et louèrent Dieu en sainte Marguerite.

LV

Un homme d'Arezzo avait préparé des assassins pour faire frapper son ennemi, et lui-même était armé à cet effet. Comme il mangeait un poisson, une arête lui traversa le gosier de telle sorte, que les médecins le jugèrent perdu, et l'abandonnèrent sans lui appliquer aucun remède. Cet homme affligé se retourna vers sainte Marguerite de Cortone. Il pro-

mit, si le Seigneur le délivrait par elle, de pardonner sincèrement à son ennemi, puis de visiter le sépulcre de la Sainte et de l'entourer de cierges en cire. Chose admirable et digne de n'être jamais mise en oubli ! il rejeta aussitôt l'arête et demeura parfaitement sain. Il accomplit son double vœu comme il le devait.

LVI

Un homme de lettres, tombé dans le désespoir, avait attaché la corde à une solive et avait mis au-dessous un escabeau pour se pendre. Marguerite, encore vivante, le vit en esprit; elle se fit dévotement accompagner, courut, le trouva au moment de la mort et le délivra. J'ai su ceci, moi qui l'écris, par cet homme lui-même, et par les compagnes que la Sainte conduisit avec elle. La tentation quitta cet affligé à l'intercession de la servante de Dieu; il demeura depuis lors et termina sa vie, après de longues années, en état de grâce.

LVII

Au mois de mai, l'an du Seigneur 1310, Simonello Angiolucci de Pérouse, de la paroisse de San-Savino à Porta-Buorgna, en présence de frère Giunta Bevegnati, de l'ordre des Mineurs; du prêtre Felice, recteur de l'église Saint-Basile de Cortone, et du sieur Odon, docteur en droit, a spontanément témoigné et juré ce qui suit, en touchant corporellement le livre des saints Évangiles. Au mois de mai 1310, il

souffrait à Pérouse, un mal fort grave, sous le menton; deux trous s'y étaient formés, et l'inflammation était extrême. Les médecins, spécialement maître Tebaldo, docteur d'Arezzo, désespéraient de sa guérison et l'avaient abandonné, lui disant de faire ce qu'il voudrait, puisque les ressources de l'art étaient épuisées. Simonello joignit humblement et dévotement les mains; il pria sainte Marguerite de Cortone d'intercéder pour lui auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ afin qu'il fût guéri de cette mortelle infirmité. Il promettait en ce cas de visiter chaque année son église de Cortone, à sa fête, ou en quelque autre jour. Quand il eut ainsi parlé, Simonello reprit immédiatement ses forces; la tumeur disparut avec la douleur; il resta sain et libre. Il a témoigné de ces choses sous serment.

LVIII

La petite-fille de maître Galieno, chirurgien, courant par la maison à la manière des enfants, s'enfonça dans le pied la pointe d'un fuseau. Elle fut longtemps soignée par son grand-père sans que la plaie se cicatrisât, car le bois était caché au dedans. La femme du docteur pria la bienheureuse Marguerite de Cortone d'enseigner à son mari quelque remède salutaire. Il fut inspiré d'essayer de la bouse de vaches; et le bois sortit, non par la plaie, mais par une partie saine du pied, et l'enfant fut délivré par les mérites de sainte Marguerite.

LIX

Une dame de Cortone connue de Ser Felice, recteur de Saint-Basile, raconta, non-seulement à lui, mais encore au frère Giunta, qu'un mal si grave pénétra son ventre, qu'il en découlait chaque jour et continuellement, comme d'une fontaine, une humeur corrompue. Les remèdes des médecins n'y apportaient aucun soulagement, et elle recourut dévotement à la bienheureuse Marguerite. A peine l'eut-ellefait, que cet écoulement fut arrêté, et peu après la cicatrice parfaitement terminée; toute douleur avait également cessé.

LX

Donna Bruna avait un fils nommé Cenne dont les jambes étaient couvertes de fistules, et rien n'y portait remède. Elle le recommanda à la bienheureuse Marguerite, promettant, s'il guérissait, qu'il visiterait son tombeau. Le rétablissement ne se fit pas attendre; mais on négligea l'accomplissement du vœu, et une rechute affligea le jeune homme. La mère renouvela les engagements; le fils fut de nouveau délivré; elle retarda encore de satisfaire à son vœu, et l'infirme retomba dans son mal. Enfin, l'an du Seigneur 1311, elle rentra en elle-même, réitéra sa promesse et forma le ferme propos de conduire son fils avec elle; il fut subitement et parfaitement rétabli. L'un et l'autre vinrent à Cortone et confessèrent

le miracle fort dévotement en présence du prêtre Felice et des autres.

LXI

Baldacchino de Cortone était à Pise avec le noble Uguccio di Casali, capitaine des Pisans, quand une de ses jambes se prit d'une enflure qui gagnait le corps ; et les médecins le considéraient comme perdu.

La maladie croissait. Le jeune homme fit vœu d'envoyer au sépulcre de sainte Marguerite une image en cire, si elle le délivrait par ses prières; il avait ce soir-là en sa chambre, pour le garder, son compagnon Renault, fils de Cristophe. En dormant Baldacchino commença à frotter à pleine main sa jambe avec son drap, et il ne s'aperçut qu'au réveil de ce qu'il avait fait. Il se souvint de la défense des médecins, et, rempli de crainte, il appela son compagnon. Celui-ci ne différa pas à apporter de la lumière pour voir combien le mal se serait accru. L'un et l'autre constatèrent, dans leur attentif examen, que l'infirme était guéri de la tumeur et de toute douleur. Il se leva librement au point du jour, et, reconnaissant du bienfait, il envoya l'image promise au sépulcre de la Sainte.

FIN DE LA LÉGENDE.

ATTESTATION

Qui paraît écrite de la propre main du P. Giunta, auteur de cette Légende, et qui est placée au commencement du manuscrit.

Frère Giunta, confesseur de la bienheureuse Marguerite, fut le rédacteur de cette légende par l'ordre de frère Jean de Castiglione, inquisiteur contre l'hérésie. Elle a été revue par frère Tarlato, frère Paul di Soci, frère Jean déjà nommé, frère Philippe, gardien de Cortone; frère Renault de Castiglione, gardien d'Arezzo, et par frère Ubaldo di Colle, un de ses confesseurs. Les ministres provinciaux l'ont eue successivement sous leurs yeux : frère Ranievi de Sienne, frère Barthélemi, frère Thomas, frère Antoine, qui la communiqua au prêtre Badia; frère Hubert de Gênes, qui la prêcha. Le vénérable monseigneur Napoléon, légat du Saint-Siége et cardinal, la retint plusieurs mois à la cour apostolique. A son départ, quand il la restitua, il commanda qu'elle fût conservée sans altération, et qu'on se prêtât à la laisser transcrire par tous ceux qui en auraient la volonté; il ordonna encore de la prêcher nonobstant précepte contraire, passé ou futur. Elle fut encore vue de plusieurs abbés, évêques, prieurs et juges de Cortone.

C'est en vertu de la sainte obéissance, par ordre

du légat apostolique du Saint-Siége, Mgr Napoléon, que j'ai rédigé, moi frère Giunta, cette légende. La présente attestation a été donnée dans la cour du palais du seigneur Uguccio de Casali, en présence du frère Hubert de Gênes, de frère Banievi de Volterra, gardien d'Arezzo; de frère Mansueto de Cortone, et de frère Benvenuto de Pratiego, l'an 1308, indiction VI, au 15 février.

Les Pères et conseillers de la bienheureuse Marguerite furent : frère Jean de Castiglione, frère Renault et frère Ubaldo de Colle, gardien; frère Hildebrand de Poggibonzi, et frère Jean; D. Hildebrand de Volterra, frère Tarlato, lecteur; frère André de Cascia, frère Banievi de Volterra, lecteur; frère Vito et frère Bénigne, frère Pierre de Prato, et beaucoup d'autres grands et saints Frères auxquels elle exposait sa vie, avec larmes et crainte, pour être instruite par eux.

ANCIEN CHANT A SAINTE MARGUERITE,

Copié dans un livre de cantiques, conservé par l'avocat Ludovico Collettiro.

Alegramente el del buen core co fede
Chi à Margarita crede e liberato
El ei donato luota sua entendanza.

La suà entendenza si fo Yhu Xpo
Damarlo tanto no se paria dire
Co lo suo core piangea e stava tristo

E in gridando che l'uloea nedere
Dice a mesere noi faste in cruciato
Nel vostro lato de lancza.

De lancza forti forito signore mio
Per noi peccatori ricoperare
Aceto e fete datote amore mio
De questa peccatrice che sirane
Uoi ne pregare che nagiate merzede
Ch'io abbo en uoi grande el grande speranza.

Si grande speranza abbo en uoi mesere
Piu che io no dico e non parria contia
A uoi me rendo en colpa per merzede
Che uoi a me digiate perdonare
Ch'io so nel mare e negio me perire
Sel nostro amore non mi dona baldanza.

A gran baldanza se masse el signore
Quelli che pieno di tucta caritade
A san Francesco en croce se mostrone
A parechiata per communicare
Or no a pensare Margarita mia
Tu se la uia e donate alegranza.

Con alegranza a l...... so demostrone
Biene e stata serviente e lo suo nome
El di e la nocte stava ad oratione
Piangendo el suo peccato eo dolore
Edicia peccatori co mi piagete
Quando uedete si grand del cer doglianza.

Si grande cordoglio facea Margarita
De la passione non si parea dire
Scalza e nuda quella e la sua vita
Al suo corpo assai pena sentire
Del suo sauere tuctara dicea
Humilia Margarita piena di maculanza.

Con umeltanza a lei venne el nemico
Sutilmente entrava ad ingannare
Et aparea a lei come romico
Le sue parole spirituale acociar
Trouola stare ferma ad oratione
Chiamaua el suo signoro che dicea pozanza.

En poso stai e solita en grandezza
En te bellezza porto je de mare
Chi a alcuno male et a noi tu comonda
Xpo li manda la sua medicina
Et forte pena senza dubiare
A spiegare se po co gran baldanza.

Grande baldanza sete Margarita
De cielo solita dauante al signore
Et la ma donna si fa molto lieta
El san Francesco ch'era suo amadore
Chi amasti lui sour a ogn'altro Sco
Ostaite en canto en alegranza.

Grande alegranza facea Margarita
Deuante a lui so de la maiestade
La du la legrezza et giuoco e riso
Chi a quello bella e preso bene uane
En uita eterna e sta senza langore
En uerdura e deue grande alegranza.

Faite preghiero Sca Margarita
A Yhu Xpo per li Cortonesi
Che le manteng a en pace e en bona vita.

E per li nostri meriti sieno difesi
E sceno acesi de lamore divine
Ch al punto stremo agiamo consolanza.

FIN.

TABLE

Tours. — Impr. Mame.

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS DE FRANCE

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU, soit la Vie de la très-sainte Vierge Marie, par la vénérable Mère Marie de Jésus d'Agréda, de l'ordre de Saint-François, précédée de la Vie de l'auteur; traduite par le R. P. CROSET, franciscain, et revue par un religieux du même ordre; 7 vol. in-8°. 32 fr.

— La Vie seule; in-8°. 4 fr.

— La Cité mystique; 6 volumes in-8°. 28 fr.

JEANNE-MARIE DE LA CROIX (la vénérable), religieuse franciscaine, et son Époque, par BÈDE WEBER; traduit de l'allemand par M. Charles SAINTE-FOI; in-8°. 5 fr.

LE CARDINAL XIMENÈS, franciscain, et la Situation de l'Église en Espagne à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, avec une Dissertation sur l'Inquisition, par le docteur HEFELÉ, professeur de théologie à l'Université de Tubingue; traduit par MM. Charles SAINTE-FOI et P.-A. DE BERMOND, avec des notes des traducteurs; in-8°. 5 fr.

HISTOIRE DE SAINT BONAVENTURE, par M. l'abbé BERTHAUMIER; in-8°. 4 fr. 50 c.

VIE DE SAINT JOSEPH DE CUPERTIN, de l'ordre des Frères Mineurs, par DOMINIQUE BERNINO; traduite de l'italien par un religieux du même Ordre; in-8°. 4 fr. 50 c.

LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par saint BONAVENTURE, traduite du latin par un religieux de l'ordre des Frères Mineurs; in-12. 2 fr.

LÉGENDE DE LA VIE ET DES MIRACLES DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE, du tiers ordre de Saint-François; traduite de l'italien par Mgr LUQUET, évêque d'Hésébon; in-12.

INSTITUTIONES THEOLOGIÆ THEORETICÆ, seu dogmatico-polemicæ, concinnatæ a R. P. ALBERTO KNOLL A BULSANO, ord. min. S. Franc. capucinorum, etc.; 6 vol. in-8°, *prix net*. 50 fr.